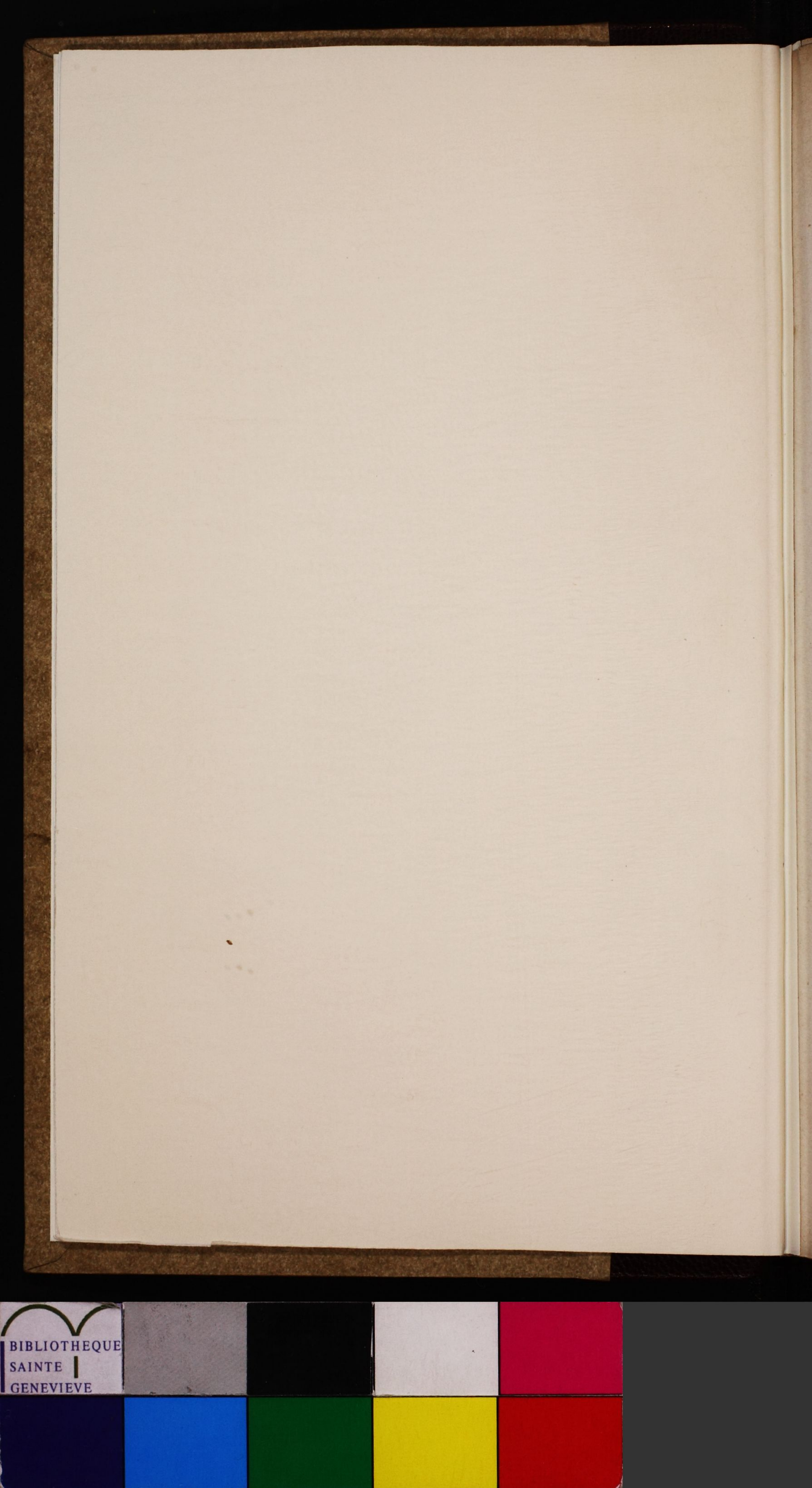


MÉMOIRES
DE LA
ROCHEFOUCAULD
DUC
DE DOUDEAUVILLE

XIV






BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

MÉMOIRES

DE M.

DE LA ROCHEFOUCAULD

DUC DE DOUDEAUVILLE



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH. 1.

MÉMOIRES

DE M.

DE LA ROCHEFOUCAULD

DUC DE DOUDEAUVILLE

QUATORZIÈME VOLUME

1838 — 1840





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
2 BIS, RUE VIVIENNE, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1864

MÉMOIRES

DE M.

DE LA ROCHEFOUCAULD

DUC DE DOUDEAUVILLE

ANNÉE 1838

CHAPITRE PREMIER

Madame de Salvage, amie intime de madame la duchesse de Saint-Leu[1], était exécutrice de ses votés. Elle me fit prier un jour de passer chez elle, afin de me remettre de la part de cette personne que j'ai sincèrement regrettée, ma correspondance revêtue d'une enveloppe ouverte, avec une ligne de sa main; et une seconde enveloppe avec le cachet du prince Louis-Napoléon, son fils[2].

[1] La reine Hortense, décédée au château d'Arenemberg, en Suisse, le 5 octobre 1837.

[2] Malheureusement je n'ai pu retrouver cette correspondance, qui aura été probablement brûlée avec une foule d'autres papiers jugés inutiles.

Cette entrevue eut quelque chose de profondément triste; et je fus vivement ému de l'affection et de l'estime que me témoigna madame de Salvage, au nom de la si gracieuse duchesse de Saint-Leu, bien digne d'avoir des amis, et des amis dévoués.

Notre conversation fut pleine d'intérêt ; et je parlai avec mesure des espérances du parti bonapartiste qui alors paraissaient illusoires.

En effet, ce n'est pas ce parti qui a mis Napoléon sur le trône. C'est à la crainte de l'anarchie qu'il a dû le suffrage imposant qui l'a fait Empereur.

Ce prince s'est montré fort habile, on doit le reconnaître ; mais aussi les circonstances l'ont grandement secondé.

Jamais peut-être homme n'est né sous une étoile aussi favorable.

Sans doute, à mon avis, l'Empereur a pu commettre des fautes; mais qui n'en a pas commis? Et puis, il ne serait pas juste de ne voir que les fautes, sans faire la part du bien.

Je ne me pose ici ni en panégyriste, ni encore moins en accusateur ; mais la France tombée bien bas, a repris le rang qui lui appartient ; et son épée pèse de tout son poids dans la balance européenne.

Arbitre de la paix ou de la guerre, il a fallu beaucoup de sagesse pour empêcher jusqu'à présent un conflit général ; et les guerres soutenues glorieusement par l'Empereur, loin de diminuer notre territoire, l'ont plutôt augmenté.

Le but a-t-il été complétement atteint, et le résultat toujours satisfaisant?..... C'est une question que je traiterai plus loin, quand le moment en sera venu.

Je crois m'être montré fort impartial dans le jugement que je porte dans mes mémoires, sur les événements et sur les hommes.

Le grand malheur des princes, est le mal qu'a la vérité à parvenir jusqu'à eux. Il m'est prouvé que l'Empereur sait l'entendre, en estimant ceux qui ont le courage de la lui dire. En profite-t-il toujours? C'est une autre question.

Les lettres parfaitement aimables de madame la duchesse de Saint-Leu prouveront la simplicité de nos relations, comme leur caractère sérieux. Elles expliqueront la bienveillance que m'a témoignée l'Empereur ; et le peu de penchant que je me suis senti pour faire à son gouvernement une opposition systématique.

Je n'ai jamais abandonné le terrain sur lequel j'ai toujours marché ; mais Français avant tout, et voué exclusivement aux intérêts de la France, j'ai joui du bien, en ne craignant pas de l'avouer ; et je me suis affligé du mal dont j'ai redouté les conséquences. C'est par exemple, avec douleur que j'ai vu le Saint-Père spolié d'une partie de ses États par une puissance qui se dit notre alliée ; et le traité de Villafranca mis à néant.

J'ajoute que peut-être, je dois en partie l'estime que m'a témoignée l'Empereur, à la franchise comme à la fermeté de mes opinions, toujours exprimées avec mesure et modération.

LETTRES

DE MADAME LA DUCHESSE DE SAINT-LEU[1]

I

« Je vous remercie de tout votre intérêt ; cela me fait toujours du bien : continuez toujours à m'en donner des preuves. Demain on s'occupe de moi au Palais[2] ; mais pour avoir des places il faudrait y être de bonne heure, quoique mon affaire ne vienne qu'à onze heures. Si cela vous donne trop de peine d'y aller, priez pour moi, cela me fera autant de bien. Je suis toute triste de quitter mes petits enfants ; il faut toujours souffrir dans cette vie ; et se recommander à l'amitié pour trouver des consolations. »

II

« La séance s'est bien passée ; mon avocat a parlé le dernier, ce qui est selon moi un grand avantage ;

[1] Ces lettres n'étant pas datées, peuvent ne pas se trouver toutes exactement à leur place.

[2] C'était à propos de sa fortune.

mais tout cela ne sera jugé que dans quinze jours. Vous êtes bien aimable de vous occuper comme cela de ce qui m'intéresse. Je ne vous en remercie pas, parce que je sens mieux que cela. Grondez-moi pour n'avoir pas écrit encore à Vichy ; vous avez bien raison ; mais que voulez-vous ! Je suis comme cela ; j'aime et je ne sais pas le dire ; c'est une paresse que mon cœur ne partage jamais, et que les amis pourraient bien prendre au pied de la lettre ; ce serait encore moi qui aurais tort ; mais je compte plus sur la justice de madame du Cayla que sur le peu d'indulgence d'un certain monsieur de ma connaissance. »

III

« Vous avez dû lire dans un journal, que j'ai eu lieu de me tourmenter encore ; mais en vérité je devrais y être habituée, et je veux que vous en soyez aussi un peu fâché. Quoique vous ayez bien d'autres choses à faire qu'à vous occuper de tout cela : je vous en saurai gré. »

« Ce 30 juin. »

IV

« Savez-vous ce que je sens le plus vivement dans ce moment-ci ? C'est l'intérêt que l'on me montre ; et je serais vraiment tentée de ne pas me remuer, parce que je me sens le mieux du monde. Votre lettre me prouve que je n'ai rien perdu, et l'amitié console

bien facilement des plus pénibles positions. Je suivrai vos conseils cependant, pour rendre la mienne plus naturelle, car je suis sûre que vous ne me conseillerez que ce qui sera convenable. Parlez de moi à celle qui me marque aussi tant d'amitié ; j'écris pour vous deux, sachant bien que ce que je sens est également partagé entre vous et elle[1]; et pour le dire séparément, j'en ai bien peu le temps ici, d'ailleurs ai-je besoin de répéter l'expression des sentiments que vous devez connaître aussi bien tous les deux. »

« Ce 30 avril. »

V

« Mon frère vient d'arriver, j'en suis bien heureuse, et j'ai besoin de vous le dire ; je ne vous parle pas de mes affaires, mais je ne doute pas que cette arrivée ne les finisse bien. Au reste, mon cœur est satisfait; et il me semble que c'est tout pour moi ; je suis restée bien peu de temps avec mon frère, et cependant j'ai trouvé le moment de lui parler de vous et de notre amie. J'ai voulu qu'il connût de suite tout ce qui m'intéressait, et c'est un ami de plus que je vous offre. Pour mes sentiments je ne vous en parle pas; et l'empressement que je mets à vous faire partager mon bonheur, vous dit mieux que je ne pourrais l'exprimer, ce que je donne, et sur quoi je compte. »

« Ce lundi matin. »

[1] Madame la comtesse du Cayla, qui avait été dans la même pension que madame la duchesse de Saint-Leu.

VI

« Il est impossible de recevoir une plus jolie épigramme ; et je vous avoue qu'avant de la sentir, j'ai admiré le bon goût qui présidait au cadeau ; et, dans l'innocence de mon cœur, j'étais loin de penser d'abord au petit coin de malignité qui se trouve dans cet envoi. Je reçois ce tout avec résignation ; ma conscience me soutiendra. L'écritoire est bien engageante, et si je me laisse aller quelquefois à faire ce que je condamne, l'amitié m'excusera, puisque c'est elle qui vient m'induire en erreur. De toute façon, il m'est doux de voir qu'on s'est occupé de moi ; je garde pour demain mes remercîments et mes raisonnements, et aujourd'hui, je ne veux vous assurer que de mes sentiments. »

« Ce mardi. »

VII

« Je devrais vous faire des remercîments, car dans votre lettre vous me dites des choses bien aimables, mais au lieu de cela j'ai presque envie de vous gronder ! Comment allez-vous me faire des compliments sur des choses qui sont toutes simples, et que l'on sent ; ce que la vanité fait faire peut être applaudi, mais ce que l'on éprouve tout naturellement, ne doit pas être remarqué. Chacun a son caractère et son côté sensible :

vous m'avez vue sans courage à la perte d'une amie [1]; et si dans ce moment-ci vous m'en trouvez, c'est que je ne tiens pas autant à ce que je puis craindre de perdre; la force d'âme vous met toujours au-dessus de vos impressions. Je n'ai pas du tout ce mérite-là, je vous assure; je me laisse aller, et tant que tout ce que j'aime se portera bien, et sera toujours digne d'estime, de quoi voulez-vous que je me plaigne! Les malheurs n'abaissent pas; les changements de position n'éloignent pas les amis, et je ne sais que trop, que le bonheur n'existe pas où tant de monde croit le trouver. Vous allez donc rayer, je vous prie, tout le mérite que vous voulez bien m'accorder; je n'aime pas qu'on ait trop bonne opinion de moi, et vous me laisserez les sentiments dont je fais cas, et que je mérite par ceux que je vous ai voués. »

« Ce dimanche soir. »

VIII

« Je vois que la querelle est sérieuse, cependant je suis bien aise que vous sachiez que tous les reproches que l'on fait sont permis à l'amitié; rien ne le prouve tant que d'exprimer un doute; le silence est pour les indifférents, celui qui se fâche d'un soupçon même injuste, et qui ne revient pas le premier, donne la mesure de ses sentiments; et d'un doute exprimé légèrement, il fait une triste réalité. Voici notre position,

[1] Madame la comtesse de Brocque, précipitée dans un gouffre à Aix, en Savoie.

je ne vous en souhaite pas moins tout le bonheur possible. »

IX

« Vous voyez la femme la plus faible du monde, et cela ne vous étonnera pas ; je voulais rester tranquillement, tristement dans ce Plombières où bien des souvenirs me faisaient mal. Eh bien ! je pars demain pour Baden, et voici mes raisons : ma belle-sœur se trouve bien des eaux, et compte les prendre tout le mois; elle ne viendrait donc ici que dans longtemps; et l'on me désire tant là-bas que je cède, et j'y vais passer huit jours. La grande-duchesse, le roi de Bavière, tout le monde me trouvait ridicule de rester seule ici, au lieu d'être en famille ; et je commence à croire qu'on a raison, car les jours heureux sont rares dans la vie ; mais je ne vous cacherai pas, que je suis triste de m'éloigner un peu plus de mes chers petits enfants ; enfin ce ne sera pas pour longtemps. Je vous rends compte de ce que je fais, aimant à penser que cela vous intéressera. Si madame du Cayla est de retour, parlez-lui de moi, je lui écrirai, et pensez tous les deux à quelqu'un qui, quoique vous en disiez, vous est bien sincèrement attachée. »

« Plombières, ce 8 août. »

X

« Je viens de lire avec un plaisir extrême tout ce que vous avez écrit sur l'amitié, sur le bonheur ; tout est

si bien que je suis tout étonnée que ce soit le sentiment d'un homme ; pardonnez-moi ce jugement, il n'est pas sévère, puisque vous prouvez si bien que vous êtes une exception, et l'on sentirait malgré soi que, même n'étant pas votre amie, il est impossible de ne pas avoir de l'amitié pour vous ; je ne promets rien, car je n'écris que contre ma volonté, et vous avez beau dire que ce sont des raisonnements froids, ils sont bons pour vous ; c'est avec chaleur que je devrais les mettre à exécution, mais je suis devenue une faible personne qui retrouverait tout son courage dans l'occasion, je vous assure. Vous pensez qu'il m'en faudrait un peu, n'est-ce pas, s'il fallait renoncer à l'intérêt de celui qui écrit si bien, et dont les sentiments si purs doivent reposer et contenter le cœur qui en est l'objet? En me mettant un peu au milieu de vous deux, vous m'avez procuré une consolation qu'il m'est doux de vous devoir. »

« Ce 27 novembre »

XI

« Je pensais hier au médecin consultant ; je me disais : Pourquoi, dans la vie, avoir besoin de ces grands talents qui, ne pouvant suivre les progrès de votre maladie, doivent cesser d'y porter intérêt? Pourquoi y tenir tant? car le bien qu'ils vous font, vous remonte bien un jour ; mais qui vous empêche de retomber le lendemain ! Enfin, au milieu de toutes mes réflexions, votre lettre est arrivée. Je ne vous dirai pas ce que j'ai senti ; mais j'ai pensé que vous étiez

bien bon, et que je vous devais de vous dire tout ce que j'éprouve. C'est toujours bien triste ; je ne prie le ciel que pour la vie de ceux que j'aime, car cela seul est malheur ; tout le reste n'est rien. Soyez heureux, ce sera un de mes vœux.»

« Ce vendredi matin. »

XII

« J'ai besoin de vous remercier moi-même de la bonne nouvelle que vous nous annoncez ! Mon plaisir n'aurait pas été plus grand si j'y avais contribué. C'était le bonheur de madame de La Rochefoucauld et le vôtre que je désirais. Il est fait ! n'importe d'où il vient, j'en jouirai, et je vous remercie de l'avoir pensé. Je pars demain pour Paris ; de revoir mes enfants me fera du bien ; mais qu'il est pénible de ne pouvoir ramener tout ce qui vous avait suivi. Un départ, un retour, tout ce qui date dans la vie fait mal quand elle n'est pas heureuse. Vous voyez que je me laisse aller à vous parler de mes regrets, comme quelqu'un sur l'intérêt duquel je compte ; c'est qu'il me sera toujours doux d'y compter, comme de pouvoir quelquefois vous renouveler l'assurance de mes sentiments »

« Aix, ce 21 août. »

XIII

« Que votre lettre m'a touchée ! Je crois que j'ai encore du courage pour supporter la douleur ; mais une marque d'affection, j'y suis peu habituée, elle m'é-

tonne malgré moi, et je la sens peut-être trop vivement. Depuis plusieurs jours j'ai lieu d'être tourmentée, mais c'est en recevant votre lettre que j'ai pleuré ; vous jugez que je suis loin de m'en plaindre, mais cela vous paraîtra moins extraordinaire, quand vous saurez que je ne voulais plus vous écrire, que j'avais renoncé à votre amitié ; elle me fait du bien cependant, mais des idées nouvelles que je n'ose vous mander, m'avaient fait craindre qu'elle ne puisse vous nuire ; vous ne m'en voudrez pas, n'est-ce pas ? Mais peut-être m'en voudrai-je, moi, de n'avoir pas le courage de continuer une chose que je croyais utile pour vous. Je reviens demain soir m'établir à Paris ; je ramène aussi ce qui m'est si cher, et sur lequel j'ose à peine me reposer; je ne pourrais exister sans mes enfants. Enfin, que cela ne leur nuise pas à eux, et ne fasse du mal qu'à moi, j'aurai de la résignation. Vous voyez que je me laisse aller à vous dire tout ce que j'éprouve; mais comment résister à se confier à un cœur comme le vôtre ! Je serai heureuse aussi de revoir madame du Cayla, et j'y pense avec plaisir en revenant ici ; mais je vous quitte : voici du monde qui me demande, et je repars à l'instant pour la campagne ; croyez bien que mon cœur n'oubliera jamais votre intérêt ; ce serait une bien grande consolation, si j'osais en avoir dans ce monde. »

« Ce lundi, 8 octobre. »

XIV

« Dites-moi donc ce qu'on a fait à Montmirail. Il m'est revenu que vous deviez être tourmenté; je ne

le sais pas par vous et j'en suis peinée; cependant vous devez penser que je partagerai toujours tout ce qui pourra vous arriver de triste. Depuis que je n'ai eu le plaisir de vous voir, j'ai toujours été souffrante, assez même aujourd'hui pour passer la journée dans mon lit; malheureusement je ne suis pas la seule malade, et je m'aperçois bien depuis quelques jours qu'il me manque de bonnes visites où vous étiez bien pour quelque chose, quoique vous n'y fussiez pas; je compte sur la vôtre bientôt, car si je ne craignais d'être trop exigeante, je me plaindrais de me trouver toujours toute seule, ce n'est pas juste. »

« Ce samedi soir. »

XV

« En ennemie généreuse, j'ai pensé à vous au milieu de toutes ces victoires, et pour moi, je n'en suis pas moins souffrante; la paix me guérira j'espère, bien mieux que les batailles; j'ai joui aussi de penser que votre famille n'était plus à Montmirail; et si vous croyez que je préfère votre lettre à vous, vous êtes dans l'erreur. »

« Ce samedi. »

XVI

« Je sais très-bien qu'il y a des circonstances où il ne faut pas donner de conseils, mais réfléchissez bien à la position de madame votre mère; cela me tour-

mente pour vous ; le théâtre de la guerre est toujours affreux, et se trouvant sur la grande route, c'est vraiment dangereux ; enfin vous saurez peut-être mieux que moi ce que vous aurez à faire, mais vous verrez dans mon inquiétude les sentiments d'estime et d'amitié que je vous porte. »

« Ce 19 janvier. »

XVII

« Je vous envoie les œuvres de madame de Lambert. Vous reconnaîtrez la touche d'une femme, et je suis sûre que vous aurez du plaisir à la lire, parce que vous saurez la comprendre. Mais si vous devinez si facilement ce que nous pouvons sentir, dites-moi pourquoi je vous écris aujourd'hui ! Est-ce un prétexte que cet envoi ? C'est possible, car je crois que j'avais besoin de vous dire que vous m'aviez persuadée hier de cet intérêt dont on a tant besoin dans la vie, car c'est l'amitié seule qui console ! Et qui peut s'en passer ? Mais, si j'en jouis aujourd'hui, ne m'en voulez pas si demain je crains d'en jouir. Le sentiment le plus calme peut-il même trouver du repos dans une existence qui a été aussi agitée que la mienne ; c'est donc la faute du sort, et ce n'est celle de personne ; aussi je ne me plains de rien, et je vais tâcher de ne plus craindre de m'appuyer sur quelque chose. Si vous voulez, en deux mots, savoir le résultat de la journée d'hier, c'est d'abord, que je suis bien enrhumée, et que j'ai même un peu de fièvre ; et, quant à mes sentiments, je vous promets de vous rendre

tout ce que vous me donnerez, et je désire ne rien ôter de ceux que je vous ai voués. »

« Ce mercredi matin. »

XVIII

Vous êtes heureux, et vous n'avez pas besoin de me le dire ! C'est mal. Je partage votre bonheur de revoir ceux que vous avez toujours été élevé à aimer; et je pense aussi à celle qui doit souffrir, car il est impossible que la duchesse d'Angoulême ne se retrouve pas dans tous ces lieux avec une grande émotion. Je me rappelle celle bien vive que j'ai éprouvée en entrant pour la première fois aux Tuileries; et c'est en devinant la sienne, que je sens combien elle m'intéresse, et que tout ce qui souffre ne peut jamais m'être indifférent. On me remet à l'instant votre lettre ; je suis vraiment bien sensible à votre intérêt; quant à ce que vous désirez pour moi, tout cela va se faire. Je vous l'expliquerai quand je vous verrai. Ma mère a été si enchantée de vous, qu'elle m'a répété plusieurs fois de vous engager à venir déjeuner sans façons, mais je préfère votre désir au sien, et je vous ai excusé comme j'ai pu. Mille choses à celle qui, j'espère, pense un peu à moi. Au reste, quand je reçois un souvenir de l'un, il m'est doux de penser qu'il vient des deux !... »

« Ce jeudi. »

XIX

« Vous m'avez fait tout déranger pour mon dîner, et c'est à présent à vous à réparer tout cela; il faut que ce soit pour jeudi, et je tiens à vous avoir, parce que cela me fait plaisir; et, quoique cela vous contrarie, il faut me donner une preuve de bonne volonté. Vous irez à la chasse, vous serez chez moi à six heures et demie, et vous irez tout de suite en sortant de table chez votre général[1]. Voilà qui est pour le mieux ou du moins chose faisable; répondez-moi et chargez-vous de prévenir madame du Cayla, que c'est pour jeudi. Comme on abuse de ses amis! Mais c'est tellement y compter que je vais craindre; enfin, si c'est une illusion, elle est fort douce. Adieu. »

« Ce lundi. »

XX

« Je reçois votre lettre si remplie de bonnes et de mauvaises choses, que je ne sais auxquelles m'arrêter. Je vais donc au résultat qui est que vous ne me connaissez pas bien ; je ne change jamais dans ma façon de sentir; ainsi l'opinion que j'ai de vous, sera toujours la même ; et depuis votre franchise, elle n'est que meilleure. J'en jouis même, puisqu'en me donnant à connaître une personne qui mérite tant de l'être, vous m'avez procuré une affection nouvelle ; et n'est-ce pas

[1] Le général Dessoles, commandant de la garde nationale, et dont j'étais aide de camp.

embellir la vie que d'en avoir. Je vous dois donc beaucoup, et vous êtes injuste si vous pouvez croire qu'aucun prétexte puisse me servir à m'éloigner de vous. Nos positions nous séparent; c'est un regret, mais elles nous séparent tant, qu'il est permis de suivre en tremblant une pente qui paraîtrait douce, surtout je vous le répète, si cela peut avoir des inconvénients pour vous. J'écris rarement, parce qu'écrire me paraît une chose si extraordinaire pour moi, que j'avoue qu'elle me coûte un peu; je ne fais aucun calcul. Mon estime et mon abandon sont prouvés par ma confiance; si vous êtes injuste, songez que moi je suis toujours la même. Je ne puis en vouloir au sort de nous avoir posés si loin l'un de l'autre; et si cela peut influencer ma manière d'être, croyez que cela ne fera jamais rien à mes sentiments.

« J'espère que ce froid ne fait pas trop de mal à madame de La Rochefoucauld. Pour vous qui êtes un chasseur impitoyable, tout est bon ; et depuis votre lettre, ce n'est pas moi toujours qui vous plaindrai de quelque chose ; cependant, quand vous reviendrez dans la capitale, ramenez-y tous vos bons sentiments, et j'aurai du plaisir à oublier votre injustice. »

« Ce 10 novembre. »

XXI

» Je veux répondre à votre lettre, quoiqu'elle m'ait convaincue de votre opinion ; et que malgré tout ce qu'on m'avait dit, j'aimais encore à en douter. Je ne devrais plus rien faire pour tâcher de la changer,

cette opinion qui n'est pas juste ; mais c'est un reste de faiblesse dont je m'excuse à mes propres yeux, en me rappelant l'amitié que je vous ai vouée. Il est vrai que j'avais des amis qui n'étaient pas les vôtres, mais fallait-il les dénoncer? Dans un autre temps où j'entendais vos mêmes plaintes, qu'auriez-vous dit, si j'en avais fait part à d'autres? et cependant c'était ma cause que j'aurais servie ; mais mon premier sentiment a toujours été d'être loyale amie. Quant aux miens, je pourrais assurer qu'ils ont beaucoup désiré sans agir; mais il ne s'agit pas de cela ; vous ne me croiriez pas, et je ne veux parler que de moi. Je n'entrerai pas dans le détail de mes sentiments, mais pour mes actions, elles sont à la vue de tout le monde. On est venu m'avertir que ce que j'ai de plus cher courait des dangers ; je me suis retirée tranquillement dans un endroit où personne ne pourrait me trouver, et où j'ignorais toutes choses ; c'est de là où j'ai écrit à votre amie pour savoir où vous étiez ; j'étais inquiète sur vous, et cependant je croyais qu'il n'y avait de danger que pour moi. Votre arrivée[1], votre départ, j'ai tout ignoré.

« Croyez bien que je ne suis pas une personne à désavouer jamais ce que j'aurais fait; et si je dis qu'on vous a trompé, c'est que cela est vrai, et je vous défierais de jamais prouver le contraire. Pour juger mes amis, j'ai besoin de preuves, et souvent de me rappeler ; leur caractère me suffit.

« Je ne sais si les circonstances nous rapprocheront, le ciel décidera de tout ; mais si vous souffrez jamais,

[1] A Paris, venant de Bordeaux, et partant pour Bruxelles.

rappelez-vous de moi, car c'est alors que je sens que je ne pourrais vous oublier. Il me reste à vous remercier des vœux que vous faites pour mon repos personnel; étant satisfaite de soi, il est difficile de ne pas l'avoir; et, grâce au ciel, j'espère le conserver toujours. Mes vœux, à moi, sont le repos pour tout le monde, et le bonheur pour vous. En faisant votre devoir, soyez plus juste et plus indulgent pour les autres. »

XXII

« Je vous remercie de partager ma douleur; vous devez imaginer tout ce qu'elle a de déchirant. J'ai beau me résigner à la volonté de Dieu; quelquefois je crains que les peines de ma vie ne soient au-dessus de mes forces; et cependant je ne croyais pas être trop exigeante sur ce que je désirais; je m'étais résignée à tout, même à être méconnue de mes amis; je me trouvais heureuse, puisque je possédais l'estime et l'amitié d'un frère, dont le noble caractère me rendait fière! Dieu a voulu que je perdisse tout ce qui répandait du charme sur ma vie[1]. Je ne murmure plus, je sais que le bonheur n'existe pas dans ce monde-ci; et j'attendrai avec résignation ce moment où l'on ne souffre plus. N'importe donc ce que ce reste de vie sera pour moi! Le malheur ne m'a cependant pas rendue insensible, au contraire! Si je me désintéresse de moi, je rejette cet intérêt sur les

[1] Le prince Eugène est décédé, le 26 février 1824, à l'âge de quarante-deux ans.

autres, je leur souhaite du bonheur, et je serais encore heureuse de leur en procurer; je ne compte plus sur rien de bon; cela fait que je suis surprise agréablement, même d'un souvenir : aussi ai-je été sensible au vôtre! La personne qui vous envoie ma lettre m'a été d'une douce consolation : elle est si excellente! Et puis c'est une voix amie! c'est une voix de la patrie! Je suis triste de la quitter; mais j'ai besoin aussi d'aller pleurer avec ma pauvre sœur[1]. Adieu, monsieur le vicomte; je vous remercie encore de votre souvenir. Mes sentiments ne changent pas; comptez donc toujours sur ceux que je vous ai voués. »

« Rome, ce 19 avril 1824. »

XXI

« Croiriez-vous que mon caractère se ressent de la perte que j'ai faite. Je suis plus difficile sur tout ce qui m'entoure; je ne cherche plus un cœur tendre comme celui que j'ai perdu, mais je suis tout étonnée de ne le plus trouver. C'est donc bien rare d'être aimée pour soi? Mais je suis peut-être trop difficile.

« Quand je souffre de cette espèce d'isolement, je me resserre près de deux petits cœurs bien purs, et auxquels je suis si nécessaire, et je reprends courage. Il est des souvenirs qui en donnent aussi, et j'espère, mardi, mercredi ou jeudi, en puiser encore; je vous ferai dire le jour juste, et je serai bien aise que vous engagiez, de ma part, une personne qui ne peut que

[1] La princesse Auguste-Amélie, fille du roi Maximilien de Bavière, mariée au prince Eugène de Beauharnais.

contribuer à rendre la journée plus agréable pour tous. Adieu ; croyez qu'il m'est doux de penser aux sentiments que je vous ai voués. »

XXIV

Comme vous m'avez marqué de l'intérêt dernièrement, peut-être serez-vous assez bon pour m'être utile. Ma position de fortune m'oblige à vendre un dernier objet de luxe que j'espérais pouvoir laisser à mes enfants. J'ai acheté autrefois ce collier deux cent mille francs à peu près : si la position de votre père vous permettait de le faire offrir à ce prix, vous me rendriez service ; et c'est avec plaisir que je vous aurais cette obligation. Ma démarche vous prouve toute mon estime, et je crois que c'est vous renouveler auss. l'assurance d'une amitié que vous avez si bien justifiée. »

« Ce 22 août 1824. »

XXV

« Je reçois votre petit souvenir ; il est charmant et de bien bon goût ; je vois que vous vous en êtes occupé, et je vous en remercie ; il me rappellera que, vous ayant connu dans un temps de chagrin, vous avez écouté mes peines avec intérêt ; et que par cela même vous m'avez fait du bien. C'est de la reconnaissance que je vous dois, et ce sentiment me semblera doux à éprouver. La personne dont vous me parlez a bien gagné dans mon esprit depuis le jour où je vous ai

vu; je suis bien aise de connaître ses intentions, en croyant à son attachement. J'ai si bonne opinion de vous, que je saurai toujours apprécier ceux que vous aimez ; et qu'il me sera doux de ne pas leur être tout à fait indifférente. J'espère que vous n'êtes plus inquiet sur la santé qui vous est si chère; vous avez oublié qu'elle m'intéressait aussi, puisque vous ne m'en parlez pas; croyez cependant que je ne pourrai m'empêcher de partager ce qui vous touche ; et que je trouverai toujours du plaisir à vous renouveler l'assurance des sentiments que je vous ai voués. »

« Ce 2 octobre. »

XXVI

« Je n'ai pu revoir un lieu où votre amitié m'a été nécessaire, sans me souvenir de vous ; je ne puis le quitter sans vous dire un dernier adieu. Je ne puis regretter un sentiment qui m'avait fait du bien, puisque je ne veux plus rien aimer dans ce monde ; mais, dans un moment où mon cœur est déchiré, j'éprouve le besoin de vous dire qu'il a pensé à vous; et que jamais il n'oubliera les sentiments qu'il vous a voués. »

« Ce 15 octobre 1832 [1]. »

[1] Madame la duchesse de Saint-Leu venait de traverser la France.

CHAPITRE II

1er janvier.

M. de Dreux-Brézé a prononcé hier à la Chambre des pairs un des discours les plus remarquables qu'on y ait entendus depuis 1830. M. le duc de Noailles a parlé aussi avec talent au sujet des affaires d'Espagne.

Le duc d'Orléans a cru devoir prendre la parole, sur un fait personnel[1].

L'attaque étant prévue, son improvisation avait été préparée. Il a du reste, été assez faible, répondant à ce qui n'avait pas été prononcé, et ne répondant pas à ce qui avait été dit; on ne lui disputait nullement la liberté des cultes; seulement il s'est montré politique en annonçant que toute sa postérité serait catholique.

[1] Il s'agissait de son mariage avec une princesse protestante.

M. Molé a évité de répondre catégoriquement aux questions incisives, et nettement posées par le marquis de Brézé, ce qui prouve qu'il n'avait rien de bon ni de clair à dire.

Il a été bien faible comme ministre, en répudiant la gloire de l'amnistie qu'on s'accordait à lui donner.

On lui faisait les honneurs d'une politique nouvelle ; et il a soutenu qu'il ne faisait que continuer l'ancienne.

Il est évident que tous les efforts de Louis-Philippe tendent à anéantir les conséquences de la révolution de juillet ; mais aujourd'hui surtout que la Chambre paraît vouloir les réclamer, il n'y échappera que par des coups d'État ; gare aux conséquences ! C'est alors qu'elles se développeront terribles pour lui ; mais dans mon opinion, il y aura un moment difficile à passer, et tous les cris se feront entendre, bonapartistes, royalistes, légitimistes. Les républicains surgiront quelque temps. Le ministère Guizot sera le ministère Polignac de la Restauration. On reverra ce qu'on a vu en 1830, et le châtiment comme la leçon seront éclatants.

8 janvier.

M. Molé a parlé avec talent et fermeté ; à chacun la justice qui lui est due. Il a sauvé le pouvoir de Juillet d'un danger imminent, car, l'intervention en Espagne, en brisant toutes les relations extérieures, même par suite celle de l'Angleterre qui ne veut que son intérêt personnel et le désordre, eût été la ruine de la France ; il a fait reculer la révolution qui vou-

drait envahir le globe. Son attitude fait triompher en Espagne un principe qui sera le précurseur du retour final aux idées d'ordre, en France comme ailleurs. C'est, il est vrai, aussi un temps d'arrêt; mais à Dieu seul il est donné de marquer l'heure de sa miséricorde.

M. de Montalivet a eu quelque succès à la tribune où il a montré de la fermeté; le caractère a toujours quelque chose qui impose; et près des Français, la franchise réussit mieux que toutes les fourberies. M. Guizot, par son éloquence, a rendu un grand service au ministère.

M. Thiers a éprouvé un échec qui le renvoie bien loin. Dieu sauve la France! n'importe par qui, et comment.

Voici un mot de M. Guizot, bien digne d'être enregistré: *Pour sauver le pouvoir de Juillet, la France devrait donner jusqu'à son dernier écu et son dernier homme.* Politique machiavélique qui ne voit qu'un intérêt personnel dans les affaires, et lui sacrifie sans hésiter tous les intérêts généraux.

J'ai été malgré moi nommé sociétaire d'une compagnie pour la construction d'un canal latéral à la Loire. Ce n'est pas tout d'accepter un honneur, il faut s'en rendre digne, et ne se laisser vaincre par aucune difficulté; il faut sentir et reconnaître les obligations que l'on contracte.

L'affaire allait de mal en pis, sans qu'il fût possible de franchir le cercle vicieux dans lequel nous tournions.

Il fallait en sortir, et la difficulté était dans le choix du moyen.

Je convoquai avant-hier, une réunion des principaux intéressés; je fus assez heureux pour pouvoir leur soumettre certaines idées qui leur parurent bonnes, et pour voir se rallier à mon opinion la grande majorité des membres de l'assemblée.

Dieu aidant, j'aurai sauvé une des plus belles affaires de ce genre qui puissent être entreprises dans l'intérêt de la France et de son commerce.

J'ai écrit à M. le comte Molé pour le remercier de s'être occupé d'une personne que je lui avais recommandée, et pour le féliciter du succès important qu'il vient de remporter dans la discussion de l'adresse.

J'avais deux motifs en écrivant cette lettre, premièrement la reconnaissance qu'on ne doit jamais craindre de témoigner; secondement, le désir d'encourager M. Molé dans la marche qu'il vient si solennellement d'adopter.

Le maintien de la paix prépare le retour des idées de vérité; une conflagration politique est au contraire favorable à M. Thiers qui a déployé toute son énergie, et même son talent audacieux dans le combat; mais qui, Dieu merci, a été vaincu, avec le principe destructeur qu'il représente..

Quels terribles incendies éclairent le monde! les anciens y eussent vu de fâcheux augures.

A Saint-Pétersbourg, c'est tout le palais impérial et d'immenses richesses qui s'y trouvaient enfouies; à

Londres c'est la Bourse, ce représentant muet de cette politique d'intérêt et d'égoïsme qui tend à corrompre, et à acheter le monde entier.

A Paris, c'est le Théâtre-Italien, cet immense plateau, consumé par un feu que rien ne peut éteindre.

De braves pompiers y ont trouvé une mort honorable; et ce bon Sevérini, que j'y avais placé, y a perdu la vie, au moment de voir finir son bail, et de jouir paisiblement de la fortune qu'il avait acquise.

J'avais connu à Bonnes, il y a plusieurs années, M. et madame de ***. M. de ***, avec de l'esprit, était habituellement fort souffrant, et d'un caractère peu facile, d'une humeur inégale, fort jaloux, disait-on, aussi peu religieux pour lui, que pour ceux ou celles qui dépendaient de sa volonté. Au reste, je n'avais eu qu'à me louer personnellement des rapports que nous avions eu ensemble dans un pays où comme aux eaux, l'habitude autant que la nécessité fait qu'on se voit presque chaque jour. Je rencontrais souvent madame de *** dans une société où elle était aimée et appréciée; seulement on lui reprochait une apparence de légèreté qui contrastait avec les sentiments qu'elle exprimait souvent. Il est difficile d'être plus jolie, bien qu'on pût, dans l'habitude de la vie, avoir plus de distinction. Peut-être ce manque de distinction apparente n'était-il dû qu'à l'embarras laissé par une position difficile; tant il y a, que cette jeune femme intéressait ceux qui la rencontraient, et j'étais du

nombre : on regrettait de lui voir si peu de fixité dans les idées, et aucune base solide à ses sentiments. Touché de sa position qui était loin de paraître heureuse, et de cette apparence de gaieté qui semblait dissimuler d'amères pensées, je me hasardai à lui donner quelques conseils, mêlés d'un peu de sévérité; et je fis même son portrait, qui eut assez de succès.

D'abord on parut m'écouter; mais plus tard on sembla s'éloigner de la ligne de conduite que j'avais tracée, et je me retirai.

M. et madame de *** restèrent dans le pays, et passèrent l'hiver à Pau. M. de *** se mettait à une table de jeu dès qu'il arrivait en société. Madame de ***, fêtée, entourée, adulée, se montrait sensible aux éloges qu'on lui adressait. Les femmes en devinrent jalouses et en médirent; les hommes la voyant ainsi seule, et flattée des compliments qu'on lui faisait, espérèrent; et peut-être pour se venger de leurs mécomptes, essayèrent-ils de lui nuire par leurs propos.

M. et madame de *** quittèrent Pau, et se rendirent à Nice. Je n'ai su que plus tard les détails que je vais raconter; mais je les place ici, pour ne pas interrompre un récit auquel ils se lient nécessairement.

A Pau le bruit s'était répandu que M. et madame de *** n'étaient point mariés, et l'on ne savait qu'en penser. Les gens sages s'abstenaient, en conservant à cette jeune femme un intérêt qu'il ne dépendait pas de la simple volonté de lui enlever.

Et en effet, comme je le sus plus tard, alors qu'elle me raconta toute sa vie avec une aimable franchise,

elle n'était pas la femme de l'homme dont elle portait le nom. Celui à qui elle avait dû le jour avait, dès sa naissance, méconnu tous les devoirs d'un père. Élevée avec soin par sa mère, mais avec un luxe bien au-delà de sa position, elle en avait contracté des habitudes et des goûts. On avait plutôt songé à lui donner des talents, et à cultiver son esprit, qu'à former son cœur.

Elle avait plutôt l'instinct de la religion, qu'elle n'en avait une connaissance approfondie.

A quatorze ans, jolie comme le jour, elle perdit sa mère, et fut confiée à une tante respectable qui la chérissait, en la surveillant avec le plus grand soin ; ses leçons, ses conseils, ses exemples eussent préservé cette jeune fille ; mais un nouveau malheur l'attendait : un fatal événement la priva de ce guide éclairé. Alors la pauvre enfant tomba entre les mains d'une parente dont je m'abstiendrai de qualifier les sentiments. On la produisit, on la lança dans un monde qui eût dû la perdre sans retour, si, au milieu de tout ce brouhaha, une sorte d'instinct, de sentiment intérieur, de crainte non raisonnée n'était venu la prévenir du danger qu'elle courait. On lui fit jouer la comédie ; elle y eut de grands succès ; on espérait l'étourdir à force de compliments. Parmi ces acteurs de société, un homme jeune ayant vingt-cinq mille livres de rente, parut la remarquer davantage ; elle en fut touchée ; il s'en rapprochait de plus en plus et, en lui témoignant de l'intérêt, il s'acquit facilement des droits à la reconnaissance de ce jeune cœur.

M. de *** lui promettant de l'épouser, la décida à se

soustraire à cette odieuse position, et à fuir avec lui; mais bientôt il ne fut plus question de mariage; la jeune femme prit le nom de celui qui devait être son époux, et ils partirent pour voyager. « Souvent, disait-elle, je le sommais de tenir sa parole, et il remettait toujours. » Le mauvais état de la santé de M. de *** altérait de plus en plus son humeur peu facile; et sa violence habituelle rendait son intérieur de plus en plus insupportable à madame de ***; quelquefois même son découragement était au comble, et le désespoir entrait dans son âme. On voyait sa tristesse; on en ignorait les causes; et la mobilité de son caractère faisait croire au peu de durée de ses douleurs.

M. de ***, spirituel, mais d'un genre d'esprit avoisinant quelquefois l'extravagance, était fort jaloux, et souvent il retenait chez elle madame de *** qui s'y ennuyait à périr. Ajoutant par son imagination à ses souffrances, il exigeait des soins de tous les instants. Madame de *** les lui rendait sans murmures; mais elle en était souvent excédée.

M. de *** affectait presque du mépris, ou, tout au moins, la plus complète indifférence pour tout ce qui était religieux; et il interdisait même à sa femme d'aller à la messe. Par hasard il m'avait pris assez en gré, et ses souffrances habituelles m'avaient inspiré de l'intérêt; aussi causais-je souvent avec lui à Bonnes où je l'avais rencontré. Je lui tenais le langage d'un homme d'honneur, sans connaître sa position; et je lui dois la justice d'ajouter qu'il m'écoutait patiemment, en rendant une entière justice à ma conduite envers lui et madame de ***. Il avait raison, car

je donnais souvent à cette dernière de sages avis, et des conseils qu'elle écoutait avec patience, ayant je le crois, dans le moment, l'intention d'en profiter. J'avais même, en traçant son portrait, mêlé à des éloges mérités, des vérités presque dures.

J'avais moins vu M. et madame de *** vers la fin de mon séjour; et cependant mon caractère et mes procédés avaient inspiré à madame de *** assez de confiance, pour qu'elle se sentît disposée parfois à avoir recours à mes avis.

La pauvre femme invoquait souvent le ciel dans sa détresse. « Une âme assez généreuse, se disait-elle sans cesse, pour me tirer d'une position que je ne puis plus supporter, ne se rencontrera-t-elle pas? » Il n'y avait pas loin de cette pensée, à la recherche de cet ange consolateur qu'elle appelait de tous ses vœux; et c'est ce qui explique ces reproches de légèreté apparente, ou d'inconséquence qu'on lui reprochait.

M. et madame de *** avaient, comme je l'ai dit, quitté les Pyrénées pour aller habiter Nice, et c'est là que madame de *** devait rencontrer un cœur assez sympathique pour entendre avec intérêt l'histoire de tout un passé plus malheureux encore que coupable, et pour accepter toute la responsabilité du présent, avec les conséquences de l'avenir. Madame de *** avait été accueillie dans la famille de M. ***. Son fils aîné se prit pour elle d'une grande passion. Il écouta madame de ***, connut toute sa vie, l'aima; et à la face du ciel, il lui jura de la protéger, de la défendre, et de devenir son époux malgré M. de ***, qu'elle avait fini par ne plus pouvoir

supporter, malgré sa propre famille, qui devait s'opposer à ce mariage; et malgré le monde, qui le blâmerait.

Le difficile était d'arriver à l'exécution de ce projet; mais rien ne pouvait faire hésiter M. ***.

Par un revirement trop conforme à la nature humaine, M. de ***, qui avait constamment repoussé la pensée d'un mariage, voulait maintenant contracter des liens indissolubles. Il semblait qu'un instinct secret l'avertît du danger qui le menaçait; et de jour en jour il devenait plus pressant, ne pouvant s'expliquer les hésitations qu'il remarquait.

Il fallait à tout prix sortir d'une position inextricable : mais que ne peut le cœur d'une femme, même de la plus craintive, quand elle est poussée par un sentiment qui la domine? Le caractère violent de M. de ***, et la scène qu'elle prévoit, rien ne peut l'arrêter : elle écrit une prétendue lettre adressée à M. ***, et où sa position, et sa résolution formelle sont expliqués; elle la roule dans ses doigts afin d'attirer l'attention de M. de ***. En effet, ce dernier s'en saisit. On devine à quel excès de colère il se livre ; son indignation contre celui qui l'avait trompé était au comble. Rien ne peut ébranler la jeune femme : elle répond à peine, mais elle n'hésite pas un seul moment. M. de *** furieux, hors de lui, veut se battre avec M. ***. Madame de *** en sent toutes les conséquences, elle en frémit; mais elle n'avait pu empêcher une première rencontre. Enfin elle amène son prétendu mari à faire des excuses à M. *** ; et même à lui recommander le sort de cette jeune femme.

Dans une petite ville, les plus légers incidents sont

bientôt connus : ne pouvant plus rester à Nice, ils partirent secrètement pour Paris.

M. *** écrivit une lettre à sa mère, pour lui tout apprendre, en se confiant à son cœur maternel, et en la conjurant de venir sur-le-champ les retrouver, afin de rendre plus convenable la position de cette jeune femme qui se confiait à lui, jusqu'à ce qu'un mariage puisse être conclu.

L'amour ne suffit pas pour exister, et avant tout il faut vivre.

Se rappelant un caractère qui lui avait inspiré quelque confiance, et une âme qui sait comprendre la souffrance, madame *** se décida à m'écrire un mot : j'étais à Bonnes, ignorant toutes ces circonstances ; elle me conjurait de ne pas l'abandonner au comble du malheur, en la laissant au fond de l'abîme où les circonstances l'avaient plongée. Je répondis que j'arriverais bientôt à Paris ; et en effet, au bout de quelques jours, je me rendis à l'adresse indiquée.

Madame ***, cette bonne mère, n'écoutant que son cœur, avait tout quitté pour venir au secours de son fils; et sa belle-fille future avait déjà toute son affection.

Quand j'entrai, tout le monde se retira, à l'exception de madame ***, dont l'émotion peut facilement se deviner. A peine pouvait-elle articuler un mot : « — Tenez, me dit-elle, monsieur de La Rochefou-« cauld, pardonnez moi d'avoir osé compter sur vous, « le courage me manque pour pouvoir vous expri-« mer tout ce que j'aurais à vous dire, je l'ai tracé « sur ce papier ; veuillez l'emporter, et daignez reve-« nir après l'avoir lu. »

Je partis ne pouvant rien promettre, avant de tout connaître. « — Comptez sur moi, madame, c'est tout « ce que je puis vous dire aujourd'hui ; mais soyez « assurée que je ne vous abandonnerai point. »

Rentré chez moi, je lus ce récit qui m'inspira un véritable intérêt.

Le lendemain je fus exact au rendez-vous; mais quelle position! Ces deux jeunes gens sans aucun moyen d'existence, une mère désolée, un fils brouillé avec son père. Que faire, que dire, que conseiller; et cependant il n'y avait pas un moment à perdre pour réussir ; et il était urgent de prendre un parti. Madame *** obligée de retourner près de son mari dont la place se trouvait compromise par suite de diverses circonstances, allait bientôt quitter Paris.

Je fis mon plan que je mis sous la protection de celui qui peut seul assurer le succès des meilleures démarches. Je voulais une situation nette, et tout était difficile. Ces deux jeunes gens ne pouvaient rester ainsi livrés à eux-mêmes : et il était essentiel que cette jeune femme, par sa tenue, méritât l'estime de son mari futur.

Ne passant moi-même que quelques jours à Paris, il n'y avait pas un moment à perdre. Quand j'arrivai le lendemain on me présenta madame *** et son fils : je supprime toutes les phrases d'un intérêt qu'il était dans mon cœur d'exprimer; mais ces braves gens avaient la bonté de me regarder comme leur sauveur avant même que j'eusse parlé. Dans un naufrage, on s'accroche à la première chance de salut qui se présente.

Je commençai par établir la position de chacun, d'une manière convenable; et sentant que le sort de cette famille allait dépendre de cette jeune femme, je m'efforçai de lui inspirer un grand courage, et une forte résolution pour la décider aux démarches que j'avais à lui proposer.

« — Il faut sauver d'abord votre futur beau-père, « qui vous refuse son consentement, et par là, vous « acquerrez des droits éternels à sa reconnaissance, « car sa position est gravement compromise (je l'a- « vais su d'ailleurs). M. de *** est devenu, dites-vous, « son ennemi, et comme il est son supérieur, le dan- « ger est grand : il faut l'apaiser à tout prix; je con- « nais beaucoup madame la comtesse de Girardin sa « belle-sœur; son obligeance est extrême, il faut lui « demander à la voir. J'aurai soin de la préparer; « et grâce à elle, M. *** n'aura rien à craindre. » Mon conseil fut suivi; et il est impossible de dire tout ce que madame de Girardin montra de grâce et de bonté dans cette circonstance.

Je continuai ensuite : « — Je vais écrire moi-même « à votre beau-père, en lui avouant que je comprends « son opposition; je lui parlerai aussi de vous, ma- « dame, de votre dévouement, des services que vous « pouvez rendre à lui-même comme à son fils, et j'es- « père obtenir son consentement. » En effet, cette lettre que madame *** se chargea de remettre à son mari eut l'effet que j'en attendais, et l'autorisation nécessaire fut donnée.

« — Maintenant dis-je, madame, vous devez beau- « coup à M. ***; vous lui devez plus que la vie; il faut « à son tour, qu'il vous doive l'existence; il faut dans

« une situation désespérée, prendre un grand parti, « une résolution décisive, il faut vous adresser à M. le « comte Molé ; vous lui écrirez un mot pour lui de- « mander une audience ; vous lui remettrez une lettre « qui lui exposera avec une entière franchise votre « position comme celle de M. *** et vous remettrez « votre sort entre ses mains : au reste, vous parlerez « bien mieux que je ne puis le faire : songez qu'il faut « réussir, mais que vous devez inspirer à M. Molé « autant de respect que d'intérêt, car votre position « pourrait vous faire méconnaître. En vous fiant à sa « loyauté comme à son honneur, il vous écoutera, « vous appréciera et vous sauvera. Je puis être l'ad- « versaire politique de M. Molé ; mais je lui rends « justice comme homme du monde, et j'ai toute con- « fiance dans cette démarche, quelque délicate qu'elle « puisse paraître. Je vous donnerai même nn mot « pour lui. »

Madame *** ne pouvait d'abord se décider ; mais enfin elle promit de suivre mes conseils, qui eurent un plein succès.

La chose la plus importante était de régulariser par un mariage la position de madame *** ; je lui fis connaître un ecclésiastique aussi éclairé que charitable ; et tout fut bientôt terminé à la satisfaction de chacun.

5 février.

Depuis bien des jours, des occupations multipliées m'ont empêché de prendre la plume.

La position s'aggrave ; les embarras du pouvoir

sont grands; il semble disposer de tout, et pourtant les obstacles s'amoncèlent sur sa route. Maître absolu de la Chambre des députés, il l'a fait tomber dans un tel discrédit, que cette nullité même dans laquelle elle reste vis-à-vis du pays, ajoute à sa propre déconsidération. Obligé de s'appuyer sur les doctrinaires, il faudra que le gouvernement subisse leurs lois; et avec les doctrinaires nécessairement l'intimidation et la révolte... Qu'arrivera-t-il ensuite? Dieu le sait; mais nous arrivons infailliblement à de grandes catastrophes que le ciel peut seul faire tourner à notre avantage.

Malgré les hommes et sans les hommes, la vérité paraît triompher; et les succès de Charles V en Espagne semblent donner un espoir fondé.

La situation du Portugal annonce une nouvelle révolution; et la révolte du Canada est pour l'Angleterre, une immense affaire. Les autres colonies suivront tôt ou tard cet exemple, et 'Angleterre payera toutes ses iniquités...

L'affaire de l'évêque de Cologne devient tous les jours plus grave; il faut que partout le principe de la vérité demeure triomphant, en dépit des passions humaines. L'Autriche n'ose soutenir la Prusse, et elle s'en sépare hautement en cette circonstance. La Hollande reste toujours en observation à l'égard de la Belgique.

La France est en travail, et l'enfantement sera pénible; cette situation doit avoir un terme.

Quatre cent cinquante élèves des écoles ont demandé que sainte Geneviève fut rendue au culte catholique. Tous les partis sont fatigués de tant de rouerie. La na-

tion sommeille; mais son réveil sera le réveil du lion.

La réforme électorale est demandée par tous les organes de la presse; et ce mandat sera généralement imposé aux nouveaux députés; mais le gouvernement s'efforcera de conserver une Chambre qui obéit à ses inspirations.

La conduite du pouvoir en Afrique indigne tous les cœurs français. Quand Charles X semblait vouloir marcher en sens inverse des vœux de la nation, il fut renversé; et, cependant, il était légitime, et son trône avait de profondes racines. Celles du pouvoir de Juillet étaient toutes dans une apparence de popularité qu'il a perdue, en froissant tous les intérêts. L'armée elle-même est mécontente; et quand ce pouvoir sera parvenu à persuader au pays que la révolution de Juillet n'est dans la pensée de Louis-Philippe qu'une affaire personnelle d'intérêt privé et d'ambition, il ne pourra plus résister aux orages que sa conduite inconséquente lui suscite.

Lorsque le ciel veut perdre les hommes, il les aveugle; et les doctrinaires deviendront les instruments de sa vengeance.

On parle d'un changement, au moins partiel, de ministère, et il doit se faire en faveur des organes de l'intimidation.

Le *statu quo*, engourdissement moral qui est leur rêve favori ne leur sera plus possible. Il faudra bien qu'ils marchent; ils seront forcément violents; et c'est vers l'abîme qui doit les engloutir tôt ou tard, qu'ils s'avancent à grands pas.

Ils périront avec le trône qu'ils ont voulu fonder sur la ruine de tous les principes de vérité.

Pendant que de si graves intérêts sont en suspens, la Chambre des députés s'occupe du choix d'un costume.

Un heureux hasard m'a fait rencontrer dans le monde le prince et la princesse d'Olgorouki, tous deux parfaitement traités par l'empereur Nicolas. La princesse d'Olgorouki me paraît une personne distinguée aussi aimable qu'elle est agréable, et les conversations les plus sérieuses n'ont rien qui l'étonnent; elle y répond comme une personne qui sait les comprendre; elle s'élève haut par la pensée, et sait aussi voir de loin.

J'avais eu l'honneur de faire sa connaissance chez le baron et la baronne de Delmar, qui ont une des maisons les plus agréables de la capitale. Je m'empressai de profiter de la permission qu'elle avait bien voulu me donner, en me rendant chez elle; et une longue conversation me donna l'espoir de pouvoir utilement me servir de cette agréable et délicieuse personne, pour parler de nos affaires, et de nos relations futures avec la Russie; en un mot j'espérai qu'elle voudrait bien rendre le même service à notre cause, que cette femme si distinguée à laquelle je conserve un souvenir profond, la spirituelle princesse Zénaïde Wolkonski.

Ma première conversation avec la princesse d'Olgorouki a suffi pour me prouver que je ne concevais pas une espérance vaine, et qu'elle savait aussi bien comprendre les intérêts de son pays, que ceux de la France.

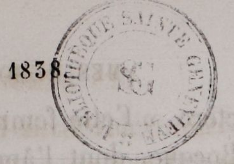
J'ai aussi connu aux Eaux-Bonnes le prince Czartoryski ; à Paris, il m'a présenté à la princesse, qui m'a paru avoir un esprit supérieur.

On sait l'influence de ce prince polonais sur ses compatriotes, et l'on connaît son noble caractère. Il ne rêve que l'émancipation et la délivrance de sa patrie; mais, dans ma pensée, il se trompe sur les moyens d'y parvenir. Comment espérer rien d'une alliance qui a si indignement trahi ses compatriotes, et d'une Révolution qui n'a eu que le pouvoir de tout détruire, sans rien fonder ! Comment espérer quelque chose de cette Angleterre qui n'est fidèle qu'à son amour de l'or !

« — Cher prince, lui ai-je souvent répété, vous « n'avez rien à attendre du pouvoir de Juillet ; ennemi « né de toute légitimité, il n'en reconnaîtra jamais au« cune; timide et inconséquent, il louvoie sans rien « dire; et assez embarrassé de sa situation intérieure, « il ne la compromettra pas, en s'exposant à compli« quer sa position extérieure, et en refroidissant des « relations déjà trop incertaines.

« Vous n'avez rien à espérer, pour la nationalité « polonaise, tant que la France sera l'alliée de l'An« gleterre, tant que l'usurpation occupera le trône de « France; de Henri V seul vous pouvez espérer, et de « sa franche alliance avec la Russie. »

Je tâcherai de voir plus souvent la princesse, et je m'efforcerai ainsi de détacher peu à peu les Polonais des intérêts du trône de Juillet.



8 février.

A la suite d'une discussion pitoyable, la Chambre, après avoir commencé par adopter en principe un costume, à une majorité de deux voix, a fini par le rejeter au scrutin secret. Ainsi cent quatre-vingt-seize boules noires se sont véritablement prononcées contre le vœu bien connu de la cour : c'est elle qu'on a eu l'intention de blesser, plus encore que le ministère.

Nous sommes aujourd'hui bien loin du roi populaire, du prince citoyen, et des poignées de mains.

L'élection de M. Laffitte est assurée; cette élection doit être, à la fois, un triomphe pour l'opposition, et un échec pour Louis-Philippe. M. Laffitte n'a-t-il pas dit à la tribune « qu'il demandait pardon « à Dieu et aux hommes d'avoir fait la révolution « de juillet. » Honneur à ce noble et courageux repentir!

Les élections entraînent le gouvernement vers le centre gauche. Reste à savoir jusqu'où Louis-Philippe laissera aller les choses. En attendant, mes prévisions, enregistrées chaque jour ou à peu près, se justifient de plus en plus.

19 février.

Un jour de l'an dernier : « — Venez après demain, « à une heure, me dit une personne aussi bonne que « simple, distinguée par ses sentiments comme par

« son caractère. » Cette femme était madame la baronne de Rocque, dont l'âme s'ouvre toujours à la peine, heureuse quand elle peut la soulager en la partageant. « Venez chez moi à une heure, vous y « rencontrerez une personne que vous me remercierez « de vous avoir fait connaître : c'est un être supé- « rieur, une femme de génie, digne d'estime, douée « de tous les talents, d'un esprit supérieur, et qui « vous fera admirer de ravissants ouvrages. »

Je fus exact au rendez-vous : mademoiselle Vespucci, dont j'ai déjà parlé, n'avait apporté qu'une faible partie de son travail; mais sa personne me frappa; et, suivant mon habitude, je l'étudiai avec soin.

« —Vous devriez aller chez mademoiselle Vespucci, « me dit madame de Rocque, afin d'y admirer le « reste de ses ouvrages. »

J'attendais un mot d'encouragement.

« — Je ne reçois jamais dans mon petit réduit « de la pension de jeunes personnes, où j'ai cru de- « voir me loger par convenance; mais je n'ai rien « à refuser à M. de La Rochefoucauld ni à vous ma- « dame. » Le jour fut pris; et le surlendemain j'allai frapper à la porte de mademoiselle Vespucci, qui se fait appeler madame pour simplifier une position difficile.

Sous aucun rapport elle n'est une femme ordinaire; rien n'est simple dans sa position, rien ne l'a été dans sa vie : aussi ne faut-il pas la juger comme on jugerait toutes les femmes. Son opinion lui suffit; mais elle est sensible aux marques de respect et d'estime qu'on lui accorde; et si on veut se reporter au

point d'où elle est partie, et considérer le but qu'elle s'est promis d'atteindre, on comprendra qu'il lui eût été impossible de suivre la voie commune. Mademoiselle Vespucci me parut valoir bien mieux qu'un intérêt ordinaire; aussi, sans me ranger au nombre des adorateurs qui l'entouraient à l'envi chaque fois qu'elle allait dans le monde, je lui offris franchement mon aide, mes conseils, et mon soutien ; et je crois lui avoir tenu parole, en lui tendant une main sûre dans les moments les plus difficiles, et en soutenant son courage par mon affection comme par les marques de mon estime. La reconnaissance de mademoiselle Vespucci, comme ses paroles et son amitié, me prouvent que je l'avais bien jugée.

Je ne l'avais vue encore que trois fois, mais nous avions déjà causé à fond, et je la connaissais parfaitement. Aussi, soit pour le lui prouver, soit pour lui faire parvenir des avis indirects, j'écrivis un beau matin son portrait que je lui portai, et qu'elle accueillit avec grâce, sans fausse humilité.

Un mariage fort riche se présenta : je l'engageai à l'accepter; mais, certaine de n'être ni connue, ni bien comprise; tout en rendant justice à l'homme qui lui offrait sa main, elle y renonça, et ne voulut plus en entendre parler. Cette rupture et quelques démarches pas assez calculées, avec une manière d'être fort indépendante, lui firent quelques ennemis. Elle sut se roidir plus que se résigner; et l'affection de tous ceux qui l'ont connue, fut pour elle un ample et précieux dédommagement.

Mademoiselle Vespucci a un grand amour pour la liberté; puis elle avait à cœur d'accomplir un pro-

jet, espèce de vœu qu'elle avait formé à l'âge de dix ans; et que tant de circonstances depuis, et de violents orages étaient venus traverser. Descendant du fameux navigateur qui découvrit l'Amérique, la famille de mademoiselle Vespucci jouissait d'un revenu assez considérable, consacré par le temps et la reconnaissance. Depuis trente années, rien n'avait été payé; et cette jeune enfant, d'un caractère si peu ordinaire, avait conçu la pensée d'entreprendre un jour, seule, ce voyage, et d'en appeler à la conscience des Américains; enfin, de rendre à sa famille son rang et une fortune que les troubles d'État étaient venus détruire. Telle était sa pensée; mais les moyens lui manquaient.

Rien ne pouvait paraître impossible à ce caractère audacieux : aussi, sans jamais abandonner son projet, mais forcée de l'ajourner, se promit-elle bien, un jour ou l'autre, de lever toutes les difficultés.

Des circonstances la rendirent, dans les troubles d'Italie, l'âme du parti qui voulait soulever les peuples au nom de la délivrance de la patrie et de l'indépendance nationale; mais cette levée de boucliers demeura sans résultat. Elle avait pris une part active aux délibérations; elle avait aussi voulu partager les dangers; et sous l'habit militaire, supportant la fatigue des camps, elle avait donné l'exemple du dévouement et du courage. Un jour de combat, et à la tête d'un bataillon qu'elle commandait, elle tomba le bras cassé et le crâne labouré par une balle. J'ai parmi mes armes les petits pistolets avec lesquels, toute la journée, elle avait fait feu.

Lorsqu'elle entra dans cette vaste conspiration;

toujours loyale, et ne voulant pas demeurer dans une position équivoque, elle avait donné sa démission d'une place qu'elle avait à la cour, près de la grande-duchesse de Toscane.

On voulut la marier à un vieillard ; mais c'était une espèce de marché qui répugnait à sa délicatesse; elle s'y refusa, ce qui mécontenta sa famille ; et quelques imprudences ayant mis sur ses traces, il lui fallut quitter Florence. Toutes les bourses se fermèrent, par la crainte qu'on avait de se compromettre en lui venant en aide. Que faire?... Son énergie seule la soutenait au milieu de toutes ces épreuves. Elle va trouver une honnête famille pauvre qui faisait avec beaucoup d'économie le voyage d'Italie, et qui la connaissait.

« — Voulez-vous m'emmener? je ne vous coûterai « rien, je vous livrerai même des secrets que je pos« sède ; j'ai des talents, et je vais travailler pour « vivre; soyez tranquilles, j'ai du courage, de la vo« lonté et mes pinceaux. »

On accepta ; et le lendemain, cette personne si soignée, si entourée; et qui, à Florence, commandait dans la maison de son père, était sur la route dans une modeste voiture de louage, n'emportant pour tout bagage que ses pinceaux et ses souvenirs.

On devait voyager deux ans avant d'arriver à Paris; et c'était là qu'elle voulait arriver à tout prix, afin de s'y disposer à ce grand voyage, dont elle ne pouvait abandonner la pensée. Là seulement, elle espérait en trouver les moyens.

A Paris, elle ne connaissait personne ;cependant il fallut vivre, amasser même quelque argent, faire

des connaissances, mériter l'intérêt, et arriver en haut lieu, en se faisant fortement appuyer.

Rien ne peut la rebuter : elle travaille ; le soir elle va dans le monde ; elle dort à peine ; elle frappe à toutes les portes, mais toujours avec dignité, et avec une fierté qui lui est propre.

Chacun la soutient, l'accueille, l'entoure d'estime et d'affection. Elle avance tous les jours un peu. Munie de magnifiques albums, elle médite un voyage en Angleterre, afin d'y réunir les fonds nécessaires ; les lettres les plus pressantes de recommandations lui sont données. Étrangers et Français, chacun lui promet son appui, et ce cœur, si profondément reconnaissant, suffit à tout, et laisse à chacun un souvenir et un regret. Personne ne sera oublié par elle au moment de son départ. Son seul trésor, ce sont ses souvenirs.

Ce voyage d'Angleterre présentait de grandes difficultés ; mais sa persévérance a triomphé de tout ; et son passage lui est accordé gratis sur un bâtiment de l'État. Elle part seule, n'emmenant que son chien, son fidèle compagnon ; mais avec autant de mesure que de tact, elle force l'équipage à l'admirer en l'aimant.

La famille royale de juillet a voulu aider mademoiselle Vespucci dans son œuvre courageuse et difficile. La reine Amélie lui a donné une lettre autographe pour l'ambassadeur français ; l'ambassadeur d'Amérique à Paris la charge de ses dépêches ; déjà il a annoncé son arrivée ; et on l'attend avec impatience, se disposant à la recevoir comme elle le mérite.

Madame de Rothschild, qui est excellente pour elle, comme pour tout ce qui souffre, lui obtient de son mari une lettre de crédit, et des lettres de recommandation pressantes. Partout enfin elle a trouvé des amis empressés de la servir.

Tandis qu'elle croyait avoir encore une quinzaine de jours à passer à Paris, l'avis du départ lui parvient; elle n'a que cinq jours pour s'y préparer, et encore d'immenses affaires à terminer; elle ne perd pas courage, et ses facultés semblent doubler; elle prévoit tout, suffit à tout, et n'oublie rien; son cœur aurait de la mémoire quand son esprit en manquerait; elle met ordre à tout en ces derniers moments; et deux matinées sont employées par elle à aller remercier chacun, et faire ses adieux.

Elle écrit à ceux qu'elle ne voit pas; quatorze lettres partent le matin même de son départ, et chacun reçoit d'elle une marque d'affection ou un souvenir. Enfin tous ses préparatifs sont terminés : absorbée dans ses pensées, elle ne parle plus; sa poitrine est oppressée; un accès de fièvre semble lui redonner des forces; et puis, un profond accablement lui succède, elle écoute et répond à peine; il était temps que ces heures de supplice cessassent; son âme, brisée par tant d'énergie et de sacrifices de tout genre, semblait épuisée et toucher au dernier moment d'une vie impossible à soutenir plus longtemps.

« — Comme le temps s'écoule lentement! lui « dis-je; je vous plains du fond de mon âme. — Cha« que minute est un siècle, reprit-elle, comment le « supporter? s'arracher ainsi à tous ses amis, pour « affronter de nouvelles et si grandes difficultés, et ne

« plus vivre qu'avec de nouvelles figures, qu'au mi-
« lieu d'indifférents, quel supplice, quelle douleur!
« Bien qu'elle m'accable, je sais tout ce que je dois de
« reconnaissance à mes amis. »

Cinq heures venaient de sonner ; la fidèle Henriette, attachée depuis quelques mois au service de mademoiselle Vespucci, sort un instant ; puis elle reparaît et articule péniblement le signal du départ. « La voiture est en bas. » Rien n'affaiblit le courage comme des adieux; l'énergie extraordinaire dont est douée cette âme supérieure jette encore une dernière lueur: elle se lève, je lui prends la main et je me retire le cœur plein d'une profonde tristesse, et d'une sincère admiration.

Deux amis la conduisent à la malle-poste et la font monter silencieusement dans la voiture ; puis ils se dérobent à sa vue.

Son voyage fut un miracle de douleur et de courage ; nous fûmes huit jours sans recevoir de ses nouvelles.

Enfin un mot à peine lisible daté de Brest, m'apprit qu'elle y était arrivée morte aux trois quarts, et qu'obligée de rester dans son lit pour retrouver quelque force, elle s'était tracé tout un plan qu'elle voulait suivre avec une invariable persévérance. Le lendemain elle essayerait de faire quelques courses indispensables; et puis elle devait se faire transporter à bord du navire le *Lancier* qui allait mettre immédiatement à la voile, se confiant à la Providence avec cette foi italienne, qui bien que parfois un peu superstitieuse, est touchante par sa naïveté. Puisse le ciel la protéger, la soutenir, la défendre et lui accorder enfin

la récompense de tant de sacrifices, d'un courage qui tient de l'héroïsme, et d'une fermeté si peu commune!

Si mes cahiers font mention de quelques lettres aussi aimables qu'intéressantes, je fais la part de l'imagination, tout en appréciant le sentiment de reconnaissance et d'affection qui les dicte. Mes réponses sont un mélange d'affection, de conseils, d'intérêt profond, et quelquefois de vérités sévères.

Si dans la vie il y a tant de pages pénibles, et tant d'incidents cruels, il est aussi des moments où l'âme semble respirer plus à l'aise; et je dois quelques-uns de ces instants, à cette nombreuse correspondance.

Il est consolant d'avoir quelquefois par devers soi, le souvenir d'une larme qu'on a été heureux d'essuyer; et celui d'une âme faible, malheureuse, découragée, sur le point de tomber dans l'abîme, qu'on a eu la consolation de relever, et à qui l'on a pu inspirer assez de force, pour supporter avec résignation le fardeau de la vie. On perd le droit de se plaindre de sa propre destinée, lorsqu'on parvient à adoucir celle des autres.

EXTRAIT D'UNE LETTRE A MADAME LA COMTESSE DU CAYLA

28 février.

. . . .
. . . . . . « Les esprits font de grands pas; et « l'avenir, quant au fond, n'est douteux pour per- « sonne; seulement, les uns rapprochent et les autres « éloignent l'événement prévu, suivant leurs espé- « rances ou leur intérêt. L'inquiétude est grande au « château, et les mieux instruits sont aussi tourmen- « tés du présent, qu'incertains et préoccupés de l'ave- « nir : tous sont convaincus que ce qui est ne peut « durer, et sentent avec tristesse que le présent ne « prend aucune racine.

« Le duc d'Orléans est persuadé qu'il disputera un « jour la couronne à Henri V ; et cette pensée de se « voir forcé à la lutte, est déjà un pas immense qui « impose aux timides de l'un et l'autre bord.

« — Mais enfin, que voulez-vous, que prétendez- « vous, qu'espérez-vous? disait l'autre jour à M. Gui- « zot un de ses amis duquel je tiens cette réponse. — « Faire encore un essai, et tenter la réussite d'un plan « bien arrêté; nous verrons après. »

« Quand on marche par des essais, on n'est ni bien « solide, ni bien sûr de son fait. Un homme très-dé- « voué au pouvoir de Juillet me mandait l'autre jour : « — Je blâme ce qui se fait; je regrette tant de « sottises, je suis d'accord avec vous sur beaucoup de

« points, et je conviens que votre principe aurait de « grands avantages; mais nous différons en cela que « vous croyez ce principe *indispensable ;* et moi je « voudrais le maintien de ce qui est. Avant tout, je « crains l'influence étrangère. »

« Aussi faut-il bien nous en garder : les Russes « sont devenus très-impopulaires, et cependant c'est la « seule alliance qui nous convienne. Si l'empereur « Nicolas désire et comprend cette alliance, il est de « toute nécessité qu'il prenne les moyens de la rendre « possible.

« Henri V, en remontant sur le trône, doit nous « rendre la Belgique et les frontières du Rhin : la « Russie doit appuyer de loin cette grande et juste « pensée; et alors l'esprit de la France reviendra à la « Russie et à Henri V. N'oublions pas aussi qu'une « seule pensée est populaire en France, c'est la na- « tionalité de la Pologne ; mais celle-ci est plus déli- « cate, quoique fort importante, et elle ne peut se « traiter qu'avec une mesure infiniment grande, et en « laissant la Russie s'agrandir du côté de l'Orient ; « ce qui serait bien plus dans son intérêt ; et com- « promettrait par suite la puissance immorale et im- « pie de l'Angleterre.

« Nous devons nous réserver notre alliance avec « l'Égypte : ce point est devenu essentiel; cette al- « liance nous fournira de grands débouchés : il faut « favoriser par tous les moyens honnêtes l'affranchis- « sement et la séparation de la métropole de toutes les « colonies anglaises, afin de frapper au cœur cette « puissance, conspiratrice permanente contre les « États du continent.

« Les ressorts du pouvoir de Juillet s'affaiblissent « chaque jour ; et ce gouvernement s'usera avant « d'avoir pu s'établir. Parti d'un principe faux, il « ne lui est donné de rien établir, et il a également « usé les choses et les hommes qui ont travaillé à son « établissement ; ces derniers s'en séparent de plus « en plus ; et l'on revient à des idées communes « qui pourront un jour nous rallier sur le terrain de « l'avenir.

« Ne partagez pas l'opinion de quelques esprits peu « clairvoyants qui glissent sur les superficies sans rien « approfondir : le vôtre est trop élevé pour ne pas « comprendre que la réforme électorale que nous de-« mandons, qui est aujourd'hui dans tous les esprits « et qui finira par l'emporter, est le seul moyen « possible d'arracher le pouvoir à cette nuée d'a-« vocats qui nous dévorent, et à cette classe qui sa-« crifie tous les intérêts généraux à ses intérêts per-« sonnels.

« La décentralisation, renfermée dans de justes « limites, rattachera toutes les provinces au gou-« vernement d'Henri V; et Paris ne sera plus pour la « France et pour l'Europe ce qu'il est aujourd'hui, « c'est-à-dire un foyer d'ambitions, d'intrigues et de « révolutions ; Paris enfin ne sera plus maître d'incen-« dier l'Europe. Le monde, après tant de si longues « et si terribles agitations, se reposera ; et loin de « marcher à la démocratie, nous fonderons une mo-« narchie sur des bases sages, monarchiques, indé-« pendantes et raisonnables qui puissent la faire « durer. Voici le propos qu'on prête à Henri V :

« — Quel que soit mon respect et ma reconnais-

« sance pour mon oncle et ma tante, je suis bien dé-
« cidé à ma majorité à ne plus mener une vie pu-
« rement contemplative, et à voyager. »

« Idée heureuse, et dont le succès dépendra de ceux « qui accompagneront le prince. On ne peut trop « bien les choisir ; qui oserait et pourrait refuser une « si honorable mission ? Le moral du prince est très- « développé : il est vif, spirituel, clairvoyant.

« Le duc d'Angoulême aurait, dit-on, écrit à un de « ses intimes, que sa résolution formelle, à la majo- « rité d'Henri V, était de lui rendre toute sa liberté. « C'est à ce moment important qu'il faut songer.

« L'esprit de la duchesse de Berry est capable de « saisir et de comprendre la vérité : tâchez d'user de « votre utile et précieuse influence, et mettez M. de « Lucchési en garde contre celle de M. de Metternich : « j'ai de bonnes raisons pour vous dire cela.

« Le vicomte de La Rochefoucauld. »

Hier la comtesse de La Rochefoucauld (Frédéric), si digne d'avoir des amis, en avait réuni quelques-uns autour d'elle. On y remarquait madame d'Oraison, femme spirituelle à la physionomie espagnole, et la comtesse de Fitz-James, aussi bonne et aussi simple qu'elle est belle ; les hommes l'admirent en osant à peine le lui laisser apercevoir, tant est grand le respect qu'elle inspire ; et sa bonhomie charmante empêche les femmes d'en être jalouses.

Sur une table étaient jetés au hasard, des crayons et de petites feuilles de papier éparses ; des questions

y furent inscrites; il fallait y répondre, et je ne sais trop pourquoi, j'obtins quelques succès.

Madame de Fitz-James est si belle que (comme on ne peut supposer que tous les dons soient accordés à la même personne en partage) quelques-uns lui refusent de l'esprit. Elle prouva le contraire dans cette soirée; et ses réponses furent aussi facilement que spirituellement écrites.

Madame de La Rochefoucauld en fit une délicieuse. Voici la question qu'on lui avait adressée. « — Quelle « différence y a-t-il d'une femme à un oiseau? — « L'un chante quand il aime, l'autre, quand elle « aime se tait, répondit-elle. »

Pour moi, voici les questions auxquelles je répondis.

« — Pourquoi reproche-t-on aux femmes de res- « ter trop tard au bal masqué? — Parce qu'elles se « font aimer où elles sont, et qu'on les regrette là « où elles devraient être.

« — Que doit-on préférer du rire ou de la mélan- « colie? — L'un fait plaisir, l'autre attache. On pré- « fère le premier quand on aime, le second quand « on est aimé.

« — Pourquoi la fidélité est-elle si rare? — C'est « que la femme qui la mérite, ne la permet pas.

« — Faut-il s'estimer plus content d'être intrigué « au bal masqué que de ne pas l'être? — Cela dépend de l'intrigante. »

. . . .

Au bal des pauvres, toutes les femmes étaient masquées; je n'y arrivai qu'à minuit, et j'en partis à

trois heures ; mais, comme on me vit constammen un masque différent au bras, quelques hommes m'en firent compliment, en s'en montrant un peu jaloux.

Ce bal aura moins rapporté qu'on ne le supposai d'abord : il faut toujours, en France, le temps de s'habituer à une chose nouvelle.

J'étais à cheval avec mes enfants, et je quittais le boulevard. Un jeune homme, aussi à cheval, nous dépasse au galop, et sa contenance n'annonçait que trop bien l'homme qui a perdu la raison.

Il chancelait, frappant toujours sa monture, et chevauchant autant à côté que dessus.

A deux cents pas il était par terre, et la pauvre bête sur lui ; on le croit mort : nous courons ; je donne mon cheval à tenir à mon fils ; je relève le maladroit ; il n'était ni mort, ni même fortement blessé ; je le prends et le fais entrer, plus par la force que par la raison, chez une portière assez maussade, autant pour le soigner, que pour l'arracher aux regards des curieux ; mais il ne voulait entendre à rien, et effrayait tout le monde par ses gestes et par ses résolutions, voulant battre à gauche et à droite.

Je le prends fortement au collet, et lui imposant par la supériorité de ma force peu commune, je le fais asseoir dans un grand fauteuil où il finit par s'endormir. Je donne quelque argent pour avoir un cabriolet, afin de le ramener chez lui quand il se réveillera ; et après l'avoir vivement recommandé, je me retire, car mes enfants m'attendaient dans la rue.

Ce jeune homme était bien mis, et j'appris qu'il était d'une honorable famille ; il se livrait depuis quelques jours à tous les excès. J'eus le soin de taire son nom, et aucune question n'a pu me l'arracher.

4 mars.

Je suis du conseil d'administration de l'école royale de Grignon ; une révolte s'y est manifestée parmi les élèves. Le conseil s'est réuni plusieurs fois chez mon père qui le préside. Il a été arrêté qu'on se rendrait à l'école même, pour prendre un parti d'urgence suivant les circonstances. Partis à sept heures du matin, nous ne fûmes de retour qu'à huit heures du soir, ayant eu dix-huit lieues à faire pour nous rendre à cette ferme modèle.

Après une enquête minutieuse et une longue délibération, le conseil dut prononcer à l'unanimité l'exclusion immédiate de six élèves signalés comme les principaux instigateurs des désordres.

Lecture avait été faite de cette délibération, au milieu d'un profond silence, et nous allions nous retirer, lorsqu'une trentaine d'élèves se présentent. L'un d'eux voulut commencer un discours dont l'esprit était d'annoncer « que tous les élèves étaient décidés à partager « le sort de leurs camarades. »

Je l'interrompis aussitôt, et je déclarai que le conseil ne reconnaissait en aucune manière aux élèves le droit de délibérer ; qu'une pareille demande pouvait avoir pour résultat immédiat le licenciement de l'école ; et, prenant un ton d'autorité devenu nécessaire, j'ordonnai aux délégués de se séparer.

Mon intervention eut le plus heureux succès ; chacun parut me rendre justice ; et quand nous descendîmes dans la cour, je me mêlai aux élèves, et leur adressai, dans leur intérêt, quelques conseils qu'ils écoutèrent avec reconnaissance et respect.

Le lendemain je remis à mon père, sur sa demande, une note détaillée qui fut adressée au ministre de l'agriculture et du commerce.

Les conférences de M. l'abbé de Ravignan, à Notre-Dame, ont un succès mérité.

L'année dernière, cet orateur profond et éloquent, avait demandé compte à la philosophie de toutes ses erreurs, c'est-à-dire de tous ses systèmes ; il avait établi la vérité du christianisme sur les témoignages de l'histoire ; il montrera cette année que, livrée à elle-même, et sans le secours de la révélation, la raison humaine n'a pu arriver à une notion claire et précise de Dieu. Sans le catholicisme, Dieu, l'homme, l'univers, tout devient mystère impénétrable.

Je suis en correspondance avec M. Achille Fould, pour qui j'ai une amitié sincère. Comme d'habitude, il m'a parlé politique dans une lettre datée de Pau où il a passé l'hiver, voici ce que je lui ai répondu :

« Si vous eussiez accepté le *mandat* qui doit réunir « sur un terrain commun, dénué de tout intérêt per-

« sonnel, ceux qui mettent l'amour du pays avant « tout, non seulement je vous aurais donné ma voix ; « mais j'aurais usé de toute mon influence, afin de « faire voter en votre faveur les hommes de mon opi- « nion.

« Nous ne sommes pas loin en effet de nous en- « tendre; vous déplorez comme moi les fautes d'un « gouvernement qui, loin de s'éclairer, se déconsi- « dère, ne tient aucune de ses promesses, s'affaiblit « chaque jour, et qui ne parvient à se maintenir qu'à « force de corruption, à l'aide d'une paralysie morale « qu'il s'efforce de répandre, et à laquelle il doit son « existence éphémère.

« On se traîne péniblement, mais loin de mar- « cher, on rétrograde ; pendant ce temps, tous les « esprits éclairés se désaffectionnent, et font tous les « jours de grands pas vers la vérité, en reconnaissant « le vice radical d'un principe qu'on ne soutient plus « que par respect humain, et dans la crainte de nou- « veaux désordres.

« Les fonds secrets seront accordés parce que tous « les Ministères en ont besoin ; mais le pouvoir est « frappé au cœur.

« Je ne veux pas plus que vous de révolutions, et le « pays repousse toute idée de désordre; mais c'est « précisément parce que je déteste l'anarchie, que je « combats un principe qui doit infailliblement nous « y conduire ; et tandis que vous accusez impitoyable- « ment le pouvoir, moi j'accuse surtout le vice de « son existence, en ajoutant que s'il n'agit pas autre- « ment, c'est que toute action lui est interdite.

« Ayant nié la vérité des faits, il ne peut vivre qu'à

« force de corruption ; il a usé les choses et les hommes « de bonne foi, et il marche vers l'anarchie, contre « sa volonté même ; après l'avoir créée, il n'a plus le « pouvoir de la réprimer, surtout moralement ; de « tous les désordres, celui-là est le plus funeste.

« Je n'encense point mon principe comme on ado- « rait jadis une idole sans la juger ni la connaître ; « mais je me prosterne avec respect aux pieds de la « vérité, qui seule doit et peut sauver le monde ; et je « maintiens que ce qui est légitime est autant dans « l'ordre des choses et des idées, que dans l'intérêt de « tous ; ajoutant que la légitimité est et sera le seul « principe qui nous préservera de l'anarchie, ou nous « en arrachera, lorsque toutes ces vaines et fas- « tueuses théories, fruits de l'ambition, de l'égoïsme, « de l'orgueil, et de l'intérêt nous y auront préci- « pités.

« Vous voyez, très-cher, que nous ne sommes pas « en effet loin de nous entendre, puisque des faits in- « contestables qui se réalisent chaque jour, et une « triste expérience se chargent de nous mettre d'ac- « cord.

« Voilà ma pensée tout entière que votre esprit est « trop juste et trop sage pour combattre.

« En jetant un coup d'œil sur l'Espagne, recon- « naissez avec nous ce que produit en tout pays, cet « échafaudage de vaines théories.... Le meurtre, l'a- « narchie, la confusion, le brigandage, la spoliation, « le désordre, le pillage.

« Je suis aussi heureux que fier de la justice que « vous rendez à mes opinions ; croyez bien que per- « sonne ne veut de la monarchie absolue ; mais la

« *res publica* sera le grand mot de ralliement pour « tous.

« A vous et pour toujours votre ami sincère.

« Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD. »

10 mars.

Le prince de Talleyrand a voulu faire, en quelque sorte, son testament politique, et prouver qu'il possédait encore toutes ses facultés morales, au moment où, pour ainsi dire, il venait de faire ses adieux à ce bas monde.

Puissent ses pensées se reporter sur l'autre !

Depuis un mois il avait fait une chute et ne pouvait marcher ; depuis dix jours il avait une forte extinction de voix, avec un peu de fièvre.

Cependant il avait résolu de prononcer l'éloge de M. le comte Reinhard, membre de l'Académie des sciences morales et politiques; sa famille et ses médecins tentèrent inutilement tous leurs efforts pour l'en empêcher.

M. de Talleyrand persévéra dans sa résolution avec cette force de volonté et ce courage moral qu'il a toujours montrés; et le 3 mars, levé à dix heures, contre son habitude qui est de se lever à deux, il se rendit à midi à l'Institut, et il y prononça à haute et intelligible voix, un spirituel discours qui dura vingt minutes, devant une assemblée nombreuse et imposante.

Ce discours a été jugé fort sévèrement par la plupart des journaux; et sans vouloir rien dire de per-

sonnel, peut-être n'est-ce qu'une justice rendue au caractère d'un personnage qui, durant le cours de sa longue carrière ecclésiastique et politique, a tout méconnu, tout bravé, tout méprisé, même le mépris.

La cour de Juillet paraît fort en émoi de ce discours, et elle est indignée surtout que, contre l'usage reçu, M. de Talleyrand se soit abstenu de faire l'éloge du chef de l'État.

Ce silence est une malice à laquelle on reconnaît l'esprit de l'orateur.

La présence, les éloges et l'admiration de tous les membres de la diplomatie actuelle, prouvent à l'évidence la moralité qui préside à ses actes; il semble en outre qu'elle ait voulu s'associer au silence significatif gardé par le doyen de toutes les roueries politiques.

On croit aussi que M. de Talleyrand a voulu faire l'oraison funèbre du traité de la quadruple alliance, dernière et funeste combinaison de son vieux cerveau.

Les ministres, au sein de la commission, se sont formellement opposés à la conversion de la rente; et la chambre qui l'a su, et dont l'opinion est presque générale à ce sujet, s'en est émue.

La commission a persévéré dans son opinion; la chambre semble, pour la première fois, montrer de la résolution. L'existence du ministère est de nouveau mise en question.

On raconte que l'autre jour, par un temps épouvan-

table, tous les cabriolets, fiacres, omnibus, etc., avaient été enlevés par MM. les députés pour courir à leur dîner, chose qui, en France, ne s'oublie jamais.

M. Guizot sortait modestement avec son parapluie; M. Thiers prenait pompeusement possession de son équipage, ce qui peint les deux hommes.

« Montez dans ma voiture, je vous prie, dit « M. Thiers. — Non, je vous remercie, répond « M. Guizot. — Allons, allons donc, mon cher col- « lègue, montez, nous en serons quittes pour une « histoire que l'on fabriquera là-dessus, et voilà « tout. »

L'élève et le disciple de M. de Talleyrand rit de tout.

M. Guizot réfléchit davantage à ce qu'il fait, et à ce qu'il dit.

Le premier se montre ce qu'il est, trop impétueux pour le cacher; mais au fond bon enfant.

Le second porte toujours un masque sur sa physionomie; il pense au lendemain, et craint de compromettre un avenir dans lequel il a foi. Si toutefois il obtient encore le pouvoir dirigeant, je crois que ce pouvoir ne sera pas de longue durée; le despotisme et l'arbitraire conduisent à l'anarchie forcément.

16 mars.

Les ministres ont obtenu leurs fonds secrets.

M. Molé a été spirituel et adroit dans la discussion.

Ce ministère est fort surtout de la difficulté où l'on

serait de le remplacer, et de la division des oppositions; mais c'est une force comme une autre, dans ce moment de faiblesse et d'atonie, où l'on se contente de se traîner, sans concevoir ni espérer rien de nouveau.

M. Guizot est fort quand il arrive à la discussion; il a enrayé, ce qui produit toujours un mauvais effet dans ce pays ennemi des reculades, et en annonçant d'avance qu'il voterait pour le ministère, il a trouvé les oreilles sourdes à ses théories d'opposition.

Il faut avoir le courage de son opinion.

M. Thiers se réserve.

M. Berryer laisse à penser.

M. Béchard, nouveau député, grandit, en se ralliant aux doctrines de la *Gazette de France*.

Il est plus que probable maintenant que le ministère traversera la session, et très-probablement aussi, malgré le rapport de la commission, la Chambre reculera devant la conversion dont le ministère fera encore une question d'opportunité et d'existence. On veut et l'on craint son renversement. Tout le monde est prêt pour détruire, et personne ne l'est pour édifier.

Dans un principe seulement se trouve tout notre avenir; mais longtemps encore on reculera, on hésitera, on tournera autour de la question avant de l'aborder franchement; et on ne le fera que quand la Providence elle-même nous en aura fait une nécessité.

M. de Montalivet a pensé étrangler l'autre jour, en parlant de Coblentz et de la légitimité qu'il fallait, disait-il, surveiller; il va mieux.

Ce n'est pas la mort du pécheur que je souhaite, mais sa conversion; et d'ailleurs au procès des ministres, M. de Montalivet a montré une énergie qu'on ne doit pas oublier.

LETTRE A MADAME LA COMTESSE DU CAYLA

18 mars.

« Je vous ai dit que dans ma première lettre je vous « parlerais de la conduite que doit tenir dans mon « opinion la Russie, vis-à-vis de la France, à la majo- « rité d'Henri V, et je le fais sans plus tarder.

« Vous préférez écrire à M. P***, n'importe; cha- « cun a son califourchon. N'est-ce pas Malebranche « qui croyait avoir un gigot au bout du nez? Je res- « pecte les convictions de chacun; et je ne m'attache « qu'aux choses essentielles.

« Venons au fait. M. P*** d'abord va maintenant à « merveille. Dieu merci!

« M. de Châteaubriand va imprimer trois volumes; « vous connaissez son caractère; c'est vous dire ce qui « est à craindre; aussi ai-je eu besoin d'avoir de fré- « quentes conversations, qui ont fort intéressé ma- « dame Récamier, et qui ne seront pas, j'espère, sans « utilité : annonçant que si le gant était jeté à vous « comme à moi, ce que quelques mots avaient pu « me faire penser, je n'hésiterais pas à le ramasser.

« Vous vous trompez; les esprits font de très-grands « pas, au lieu de *très-petits;* mais entendons-nous « bien; ce n'est pas, il est vrai, vers la légitimité

« qu'on marche; mais on s'éclaire sur tant de décep-
« tions; et l'on veut maintenir l'ordre à tout prix;
« or l'ordre ne peut être assuré que par un prin-
« cipe.

« Ce principe, c'est la vérité; et la vérité c'est Dieu
« lui-même, pouvoir légitime en toute chose.

« Le gouvernement actuel, isolé des intérêts maté-
« riels, ne repose plus que sur un pilotis de vanités
« qui s'écroulera au premier moment; et la légiti-
« mité se trouve forcément derrière tous les événe-
« ments, quels qu'ils soient; et cela, parce qu'il n'y
« a qu'elle ou l'anarchie; et que la nation craint avant
« tout l'anarchie.

« Les événements amènent leurs conséquences in-
« dépendamment de la volonté ou de la pensée de
« l'homme.

« J'ai l'horreur des conspirations, et mon nom ne
« se trouvera jamais mêlé à aucune; mais je travaille
« chaque jour et sans relâche, à l'intérieur comme à
« l'extérieur, à éclairer les esprits. Je ne vous de-
« mande point vos secrets; que me fait! je compte
« sur vous, comme vous devez vous reposer sur moi, et
« je marche en conséquence.

« Une partie de la jeunesse, il est vrai, laisse à
« désirer; mais elle saura se faire tuer quand l'hon-
« neur la réclamera; l'autre est sage et distinguée;
« elle est l'espoir de l'avenir.

« Que faites-vous donc? je voudrais le deviner;
« mais je préfère me confier à la Providence que j'in-
« voque de tout cœur pour mon pays.

« Vous parlez d'illusions....

« Regardez : le ministère a obtenu les fonds se-

« crets ; c'était pour lui une question d'existence ; le « voilà debout, et il n'en est pas plus solide...

« Quelle est donc la vie d'un pouvoir à qui, de fait, « tout semble réussir, et que rien ne peut consolider, « parce que le principe et la vérité le condamnent « également ?

« Laissez-le livré à lui-même ; c'est lui que le ciel « a chargé de sa propre destruction pour le plus grand « enseignement du monde.

« Venons, un peu tard il est vrai, au sujet de ma « lettre.

« Si j'ai bonne mémoire je vous ai dit : Henri V, à « sa majorité doit voyager accompagné de personnes « qui sachent le diriger, sans qu'il s'en doute. Il doit « visiter la Russie.

« Éloignez toute idée de guerre de la part de l'em- « pereur Nicolas ; mais qu'à cette époque, sans re- « connaître ouvertement l'enfant du miracle, s'il n'en « est pas temps encore, il lui prodigue hautement « toutes les marques d'honneur et de distinction ; « et qu'il use de sa grande influence sur tous les « souverains, en rendant plus difficiles les relations « diplomatiques avec la cour de Juillet.

« Louis-Philippe est inquiet ; sa santé s'affaiblit, et « dans certains moments, il semblerait vouloir en- « tendre à des transactions ; mais le duc d'Orléans est « immensément ambitieux ; c'est, je vous le répète, « un grand obstacle.

« Laissons marcher le temps, c'est un grand maître.

« Adieu, en voilà beaucoup ; je compte sur votre « indulgence.

« Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD.

La confusion est partout.

La Chambre des députés hésite et veut gouverner ; rejetant les projets de loi, elle attaque les ministres qu'elle n'ose renverser ; et même le pouvoir royal.

Le conflit est établi entre les deux pouvoirs ; tous les journaux en font foi.

Avant peu, il faudra ou casser encore la Chambre, et se jeter dans toutes les incertitudes d'une nouvelle élection ; ou subir toutes les conséquences de la révolution de juillet, ou tenter enfin une contre-révolution en faveur du pouvoir royal, et se trouver placé dans la même situation où a été précipité Charles X.

Le temps marche à grands pas ; il ne faut qu'attendre les événements, et s'y préparer en cherchant à éclairer les esprits, et à leur donner une sage direction.

La paix ne sera rétablie que quand il n'y aura plus de partis, et qu'un même intérêt vraiment français réunira tous les esprits sages.

Que nous prépare l'avenir? Dieu seul le sait. La vue de l'homme est bien bornée.

CHAPITRE III

---

4 avril.

Un grand industriel, M. Robert Owen, raconte la *Revue des Deux Mondes*, joignant à la théorie comme à la pratique cette persévérance et cette volonté, ainsi que toutes les connaissances qui assurent le succès de la chose que l'on entreprend, voulut, avec les idées de la philanthropie la plus louable, sans doute, et où le profit n'était que secondaire, fonder une société nouvelle, purifiée, régénérée, réformée ; mais où la religion n'était présentée que comme un accessoire tout au plus utile, et assez indifférent, même dans l'éducation de l'enfance.

Ce fut à New-Lanark, en Écosse, que ce philosophe fit un premier essai dont le succès, dû à ses efforts et à sa présence, le convainquit qu'il avait presque trouvé la pierre philosophale.

La philosophie chantait déjà victoire ; mais c'est là que Dieu attendait l'homme pour lui prouver son néant ; et du moment que ce nouveau créateur sortit du petit cercle où son intérêt l'avait d'abord renfermé, et qu'il voulut donner sa théorie comme un moyen certain d'arriver à la perfection, par des moyens purement humains ; quelque bien combinés qu'ils fussent, il échoua partout; et les États-Unis, qu'il alla chercher, comme l'Angleterre, qui lui ouvrit ses bras, furent témoins de ses échecs successifs.

Le génie d'un homme avait pu lutter momentanément contre un sordide intérêt, un vif égoïsme, les vices et les passions ; mais ce petit coin imperceptible du globe régénéré un moment par lui, ne se rencontra plus nulle part ; et force fut d'y renoncer.

M. Robert Owen alla retrouver dans la tombe tous ces philosophes ignorants qui espèrent, à force de recherches, créer une vérité n'ayant pas Dieu pour objet, pour moyen et pour but ; et cependant il eut pour lui crédit, vogue, enthousiasme, grande capacité, puissantes ressources, supériorité en tout genre, premiers succès, et une immense richesse !

LETTRE DE M. FOULD

« Je suis bien sensible à tout ce que vous me dites « au sujet de mes projets d'élection ; j'aurais été fier « d'avoir votre voix, et heureux d'obtenir l'appui de « votre influence.

« Si nous sommes séparés par une différence d'o-
« pinion politique, nous avons tous deux à cœur le
« bien du pays; nous le voulons par des moyens francs
« et honorables; et j'espère comme vous que nous ne
« pouvons manquer de nous entendre.

« Nous sommes déjà d'accord sur ce point que le
« gouvernement va mal.

« La Chambre n'a ni dignité, ni talent : chaque
« député fait ses conditions, le ministère les subit,
« c'est une condition de sa faiblesse.

« Comment se fait-il que le pays ne fournisse que
« des médiocrités, et le pouvoir que des nullités?

« Cependant il n'y a ni trouble ni désordre; et on
« est forcé de reconnaître dans ce calme, une preuve
« que la nation est fatiguée des changements et, si-
« non satisfaite, au moins résignée à ce qu'elle pos-
« sède.

« Le ministère ne peut se soutenir; nous aurons
« MM. Thiers et Guizot; il y en aura pour un an.

« L'indifférence publique et les ambitions privées
« dissolvent tout, sans rien constituer.

« L'Espagne reste dans le *statu quo*. Un moment
« j'ai cru que les whigs allaient faire place en An-
« gleterre aux tories, et je m'en réjouissais pour la
« malheureuse Espagne, car ces derniers seuls pour-
« raient mettre un terme à la guerre civile qui la
« désole. Une transaction faite sous leurs auspices me
« semble possible; que dites-vous d'un mariage du
« fils de don Carlos avec la petite reine?

« ACHILLE FOULD. »

La lettre de M. Achille Fould, si pleine de raison, déduit très-bien l'embarras du pouvoir, et la situation ; seulement, tandis qu'il semble s'en prendre uniquement aux hommes, il serait peut-être plus juste d'accuser les circonstances, et un principe faux.

Dans ma réponse à M. Fould, assez conforme à une précédente lettre que je lui avais adressée, j'ajoutai :

« Nous ne sommes pas loin de nous entendre,
« puisque nous voulons tous deux ce qui sauvera le
« pays.

« Le gouvernement n'a que le choix des fautes, et
« il est serré dans une impasse dont il ne peut sortir ;
« hors la vérité pas de salut.

« Elle doit triompher, en dépit de tout, cette vérité;
« et, devenu de plus en plus impossible, ce gouverne-
« ment finira par tomber; c'est le calme même du
« pays qui le tuera en nous sauvant.

« La France ne veut pas d'un principe qui produi-
« rait une nouvelle révolution ; mais aussi, forcé-
« ment, elle voudra du principe qui lui rendra
« l'ordre, la richesse, le repos et l'indépendance. »

LETTRE AU COMTE DE MONTBEL

14 avril.

« Je veux répondre sur-le-champ à votre aimable
« lettre, mon cher comte, en vous exprimant à quel

« point je suis toujours heureux de recevoir de vos « nouvelles.

« Vous savez toute la sincérité de mon amitié pour « vous, et combien j'apprécie votre noble caractère. « Des circonstances, indépendantes de ma volonté, « m'ont empêché d'exécuter des projets qui me te- « naient tant au cœur.

« Cette explication m'était nécessaire pour justifier « mon changement apparent de résolution, ou du « moins un ajournement devenu pour moi indispen- « sable.

« Si je suis forcé de me refuser cette satisfaction, « j'espère, du moins, ne pas rester inutile à la cause, « par mes constants efforts, et mes nombreuses re- « lations.

« Notre devoir est une mission de tous les jours; « soutenir les faibles, réveiller les endormis, relever « les espérances de ceux qui doutent, et éclairer les « esprits par tous les moyens possibles, en cherchant « à les ramener à la vérité ; voilà ce que je regarde « comme un devoir impérieux.

« Les nouvelles que vous me donnez me font un « grand plaisir ; elles sont l'espoir de l'avenir.

« Employez toute votre influence, mon très-cher, à « mettre des idées justes et vraies dans le cœur et « l'esprit d'Henri V ; faites-lui aimer la vérité, quel- « que dure qu'elle soit, et donnez-lui surtout l'hor- « reur des flatteurs, fléau si funeste pour un prince.

« Tâchez qu'il soit à la hauteur des hautes destinées « que le ciel lui réserve.

« Les événements continuent à marcher, et le grand « jour de la justice semble se préparer.

« Un fait malheureux, et que je dois cependant « vous signaler; car, pour être toujours juste, il ne « faut pas être absolu; et, pour être dans le vrai, il « est nécessaire de tâter constamment le pouls à l'o- « pinion publique : ce fait malheureux est la répul- « sion actuelle qui existe en France contre l'alliance « russe.

« Je le regrette, car celle de l'Angleterre nous perd « en corrompant le monde ; unie franchement à la « Russie, la France, sous son roi légitime, repren- « drait toute son influence, comme la position in- « dépendante qui lui convient. Triste dilemme dont « il faut sortir à tout prix, et vers ce but doivent ten- « dre nos efforts.

« Les moyens, les voici :

« Amener la Russie à rendre à cette époque qui « s'avance, une espèce de nationalité à la Pologne, « seule idée populaire en France ; et cela au moyen « de compensations vers l'Orient, et par des combi- « naisons possibles à établir, maintenir l'équilibre « des puissances ; soutenir hautement la France dans « ses justes prétentions de frontières sur le Rhin, et « pour la réunion de la Belgique.

« Par ces moyens, tout peut s'arranger ; il faut y « travailler de loin, sans attendre le moment pour « agir, et surtout en n'oubliant jamais, qu'outre que « l'alliance avec l'Autriche ne doit nous inspirer au- « cune confiance ; elle serait, de plus, en France aussi « et plus impopulaire que celle de toute autre puis- « sance.

« Chargez-vous de mes hommages, de mon respect « et de l'assurance d'un dévouement qui est ma vie,

« qui coule dans mon sang, et qui ne finira qu'avec « moi.

« Ne laissez pas ignorer à Henri V tout ce qu'il y a « pour lui d'amour et de fidélité dans mon cœur ; les « moments que j'ai passés près de sa royale personne « sont restés gravés dans ma mémoire, avec une pro- « fonde reconnaissance pour ses bontés.

« Adieu, mon cher comte, quand donc nous re- « verrons-nous ?

« Hommage respectueux à celle[1] que l'on aime sur « sa réputation, comme sur la certitude que vous lui « devez un bonheur assuré.

« Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD. »

16 avril.

J'ai recueilli il y a quelque temps trois femmes toutes tremblantes à minuit et demi, au milieu de la place Louis XV, près de leur voiture qui venait de se briser. L'une d'elles était mademoiselle ***, très-riche héritière, d'une des plus grandes familles d'Angleterre, âgée de vingt-sept ou vingt-neuf ans, ayant environ cent mille livres de rentes, et devant hériter d'une pairie, et de la fortune qui y est attachée.

Depuis un ou deux mois, il me revenait les choses les plus obligeantes de la part de ces dames, et du désir qu'elles avaient la bonté de témoigner de faire ma connaissance. Mille questions avaient été faites à mon sujet.

[1] Madame la comtesse de Monthel.

Enfin il y a dix jours, madame la baronne de F***, liée avec madame ***, amie de madame et de mademoiselle ***, me fit dire qu'elle avait à me parler pour un mariage.

C'était ma première sortie; je venais d'être malade. Alors elle me raconta qu'on était venu la trouver, etc., et qu'il était clair pour elle, que si je le désirais, la chose s'arrangerait facilement ; qu'il fallait une rencontre, et qu'on la désirait.

En lui exprimant ma reconnaissance, je lui exposai la répugnance invincible que j'éprouvais à me présenter, surtout après ce qui s'était passé l'an dernier, au sujet de miss *** ; et la crainte que j'avais de faire encore parler de moi.

Je ne lui déguisai pas non plus l'espèce de crainte que le passé m'avait laissé. Cependant il fut convenu qu'après Pâques, nous nous verrions ; et que si la chose devait avoir lieu, elle se ferait promptement. Enfin je résolus de m'abandonner à la Providence.

Il y a six jours, madame de F*** me mande : « Un « accident est arrivé à mademoiselle *** ; elle s'est brû« lée ; je pense que vous enverrez savoir de ses nou« velles. »

J'y envoie il y a trois jours. Mademoiselle ***, en me faisant beaucoup remercier, me fait dire que ses brûlures vont aussi bien que possible.

J'y renvoie hier ; et la malheureuse personne était morte le matin. Cette nouvelle m'a atterré. Je ne l'avais jamais vue, que cette seule fois à minuit.

Pauvre mère que je la plains ! et que la destinée humaine tient à peu de chose !

Le hasard m'a fait rencontrer une jeune femme qui avait été abandonnée par un homme auquel dans l'épanchement d'un premier amour, elle s'était livrée, et dont elle avait eu un enfant.

Ne sachant que devenir; au désespoir, et croyant ne pouvoir exister, elle prend la résolution de s'empoisonner; elle va chez plusieurs apothicaires et achète différentes doses d'opium; elle fut quarante-huit heures en complète léthargie, et ne fut sauvée que par une espèce de miracle; et aussi parce que, dit-on, l'opium pris à très-forte dose cesse d'être un poison.

Elle m'a assuré qu'elle n'éprouvait aucun remords et ne songeait à rien, ou plutôt qu'elle n'avait qu'une idée fixe; son désespoir et sa volonté de mourir.

Quand le hasard me la fit rencontrer, elle était près de renouveler sa funeste résolution; ce fut à force de peines, de soins, de bons conseils et de raisonnements, que j'obtins enfin d'elle sa parole d'honneur de renoncer à jamais à une aussi fatale idée.

Les idées religieuses prirent enfin le dessus, et elle se résigna.

18 avril.

Un homme de ma connaissance s'est laissé prendre d'une belle passion pour une femme que je crois peu digne de son estime, et qui se joue complétement de lui.

Après s'être fait donner des présents considérables, elle affecte une fausse sagesse, et tient le pauvre homme

à une telle distance, qu'il est sur le point d'en devenir fou.

Déjà j'avais tout fait pour le calmer; et lui faire entendre raison ; mais les promesses qu'il me faisait de bonne foi, étaient aussitôt oubliées.

C'est un parfait honnête homme; mais sa tête était tellement égarée par la passion, que bien qu'il soit père et mari, il voulut exiger que la femme qu'il aimait, fut reçue dans son intérieur.

Sa femme, plus âgée que lui, est vive, violente même, et fort jalouse.

Au lieu de le soigner comme un malade, elle l'exaspérait ; il est d'un caractère violent ; il ne sut plus se contenir, et les scènes les plus malheureuses eurent lieu entre le père-mari, la femme et la fille ; des voies de fait s'ensuivirent, et M. de *** se donna de grands torts.

N'entendant plus à rien, il se résolut à une séparation ; nouvel esclandre, position surtout fâcheuse quand on a une fille à marier.

Hier, je me rendis chez ces malheureuses femmes; je les trouvai dans un état d'exaspération qui me fit peine. Je voulus parler à madame de *** en particulier, et après une heure et demie d'une conversation où je mis autant de fermeté que de douceur, je parvins à obtenir d'elle la promesse formelle de ne plus témoigner à celui dont elle avait tant à se plaindre, que patience et affection, de devenir son amie, de se montrer résignée, et de tout attendre du temps.

A travers son mécontentement, elle rendait justice à son mari sur les points essentiels, et même elle le plaignait avec bonté.

Ce matin j'ai fait venir le mari, et nous eûmes d'abord une scène extrêmement vive. Décidé à me résister, il ne voulait consentir à rien ; enfin, employant à la fois douceur, bienveillance et bonté, avec une grande fermeté, j'ai fini, grâce à Dieu, par tout obtenir; et il m'a quitté en me jurant de rentrer chez lui, afin d'opérer une réconciliation complète, promettant qu'il ne tiendrait pas à lui qu'elle ne fût durable.

Dieu le veuille !

J'étais, il y a quinze jours, chez madame la baronne Delmar, cette aimable maîtresse de maison, cette épouse si attentive et si dévouée, qui par sa politesse, ses soins, ses manières si charmantes, rachète souvent les paroles parfois un peu aigres de son pauvre aveugle de mari.

La vicomtesse de Crillon entra; il paraît qu'on ne l'avait pas vue depuis quelque temps.

« Bonjour, Monsieur Delmar, comment allez-vous?
« — Savez-vous, madame, lui répond-il, que je vous
« ai inscrite sur mon livre noir? — Je ne vous com-
« prends pas. — C'est là que je mets les personnes
« dont je ne suis pas content. »

Madame Delmar rougit.

« — Eh ! mon Dieu oui, reprit-elle aussitôt avec
« grâce, c'est notre livre de deuil, notre livre de
« larmes, et nous y inscrivons les personnes que nous
« regrettons. »

Madame de Crillon lui serra la main; elle a trop d'esprit pour avoir ajouté un mot de plus. Chacun approuva en admirant cette personne aussi bonne

qu'elle est belle, et qui semble avoir mis au défi les années qui laissent en elle si peu de trace de leur passage. Elle a un tact et une grâce que chacun remarque.

On vient d'intenter maladroitement au *National*, un procès qu'il eût fallu au moins être sûr de gagner.

L'acquittement est un grand événement, et un échec pour le pouvoir qui, par une ordonnance, avait voulu mettre les princes du sang en dehors de la loi commune sur l'avancement.

L'article était sévère, juste en plusieurs points, surtout à l'égard d'un gouvernement qui s'est dit l'élu du peuple, et l'a reconnu pour souverain.

Ce n'est pas ainsi que devrait s'y prendre le duc d'Orléans pour marcher vers un trône qu'il ne doit jamais atteindre.

L'acquittement du *National* par le jury est une des plus grosses affaires qui soient venues entraver le gouvernement de Juillet ; pourquoi le pouvoir n'a-t-il pas craint de susciter une discussion aussi dangereuse ?

Le gouvernement sentant tous les dangers du principe de Juillet, s'efforce de lui tourner le dos ; mais c'est en vain qu'il veut marcher dans ce sens ; on arrachera de lui bon gré mal gré ces conséquences terribles qui le rendront de plus en plus impossible.

Il faudra qu'il renonce au pouvoir forcément, acculé dans ses derniers retranchements ; ou qu'il essaye comme dernière ressource des coups d'Etat.

22 avril.

Jusqu'où peut nous conduire la passion? Tout ce que je vais raconter est exact.

Maris, soyez prudents, soigneux, clairvoyants à propos; accusez-vous, car vous êtes trop souvent les premiers coupables, et songez que par votre indulgence et votre délicatesse vous pouvez presque toujours ramener celles que vous avez perdu le droit de blâmer; et rattacher sans retour, celles que trop de rigueur précipiterait dans l'abîme.

Elles n'y tomberaient pas seules; il y a place pour deux.

Soyez indulgents pour les autres, si vous voulez qu'on le soit pour vous.

Une jeune femme ayant la volonté d'être sage, mais d'une nature ardente et d'une âme passionnée, éloignée, rebutée par les froideurs de son mari, se prit d'une passion aveugle pour un misérable qui n'était digne que de son mépris.

Elle lui prodigua d'abord tous les témoignages d'intérêt et de confiance; et elle luttait encore contre elle-même, lorsqu'une attaque de nerfs la livre à cet homme qui se disant médecin, la magnétisait depuis quelque temps, avec l'intention perfide d'assurer son coupable empire.

Au sortir de cette crise pendant laquelle ce malheureux avait sans doute abusé de sa faiblesse, elle se voit dans ses bras, et appuyée sur lui.

Dès lors, elle n'est plus à elle; elle appartient à ce

misérable qui deux fois, par des breuvages qu'il lui fait prendre, sous prétexte de lui procurer du soulagement, espérait déguiser son crime.

Sa santé s'altère, elle approche de la mort. Quelle préparation, grand Dieu !

Cependant elle aimait toujours; et ce misérable extorquait à celle qu'il avait séduite, des sommes qu'il mangeait avec une autre femme.

Le mari prend enfin son parti avec un sentiment de générosité; et peut-être d'un juste retour sur lui-même. Il provoque une explication, et oppose aux premières dénégations des preuves irrécusables; à la fermeté, il mêle la douceur : « — Je sais tout, dit-il à « sa femme; allez vous-même chez M. *** lui dire que je « lui donne une heure pour sortir de la maison et que, « sous aucun prétexte, je ne veux le revoir; je sens « que je ne serais pas maître de moi, et je redoute « l'excès où pourrait me porter mon juste ressenti-« ment. »

Bientôt cette malheureuse apprend jusqu'à quel point elle a été trompée : elle rougit d'elle-même, et se repent avec déchirement. La généreuse bonté de son mari lui fait une profonde et salutaire impression; elle se rattache à lui, redevient calme, retrouve la santé, se consacre uniquement à son intérieur, et elle est guérie pour jamais, par l'excès même du mal et de la douleur.

Voilà le danger du magnétisme, dira-t-on. Faudrait-il donc faire un auto-da-fé de toutes les armes, parce que trop souvent elles aident à commettre des crimes? L'acte coupable d'un scélérat ne prouve rien.

Presque toujours les désordres du ménage commencent ceux du mari.

Autre exemple : Une femme adorait le sien. Celui-ci se prend d'une grande passion pour une malheureuse créature.

La femme légitime, se sentant outragée, se fâche, menace ; on l'écoute d'abord, et puis on retombe ; elle menace encore ; et son âme ardente ne peut contenir les flots d'agitation qui se heurtent dans son sein.

Elle écoute une voix perfide ; mais elle ne peut trouver le bonheur ni dans la vengeance, ni dans l'amour coupable ; la rage de la jalousie, les transports frénétiques d'une affection exaltée dévorent son âme ; elle ne vit pas, ne respire point, ne dort plus ; à tous moments interviennent des scènes violentes entre elle et l'auteur de sa chute ; et la pensée d'une affreuse catastrophe est sa constante préoccupation.

Elle se montre dévouée jusqu'au délire ; et rien ne calme une passion que tous les feux de l'âme semblent entretenir.

Le désespoir, la mort, la tombe, deviennent enfin le seul refuge de celle dont le présent et l'avenir sont détruits sans retour, qui se voit reniée et maudite par sa famille, et qui n'a plus qu'une consolation dernière, le pardon d'un époux outragé, reconnaissant ses propres torts au moment où il va en subir l'expiation la plus cruelle.

6 mai.

Encore un échec, une loi rejetée : jamais position de ministres n'a été plus difficile; et cependant après eux qui nommer?.... casser la Chambre, et après?...

La réduction des rentes est la plus grave question qui ait été mise en discussion depuis 1830; la prérogative royale a le dessous dans la lutte, et les prétentions de la révolution de juillet ont triomphé; elles ne s'arrêteront pas là.

La question était posée d'une manière si claire, qu'il n'y avait pas moyen de s'y méprendre.

On ne marche pas contre les faits, et l'on n'échappe pas par la volonté, aux conséquences d'un principe.

Les suites de cette position forcée... l'avenir les dira. Il est facile toutefois de les pressentir.

L'habileté de l'homme livré à lui-même ne peut rien contre les lois éternelles qui régissent le monde.

La réduction a passé hier à une grande majorité ; mais la discussion d'avant-hier sur l'opportunité que le gouvernement voulait se réserver, était véritablement le point important et les Chambres ont saisi en mains les rênes du gouvernement. Il ne sera pas facile de les leur arracher.

L'esprit humain est si léger, que quand ces lignes s'imprimeront, les circonstances qui les motivent seront en partie oubliées ; d'autres événements auront fixé nos regards.

LETTRE DE MADAME ***.

« Puisque l'heure de ma liberté s'avance, puisque « je n'ai plus que huit jours pour écrire et recevoir « une lettre, et que ces lettres toutes petites qu'elles « soient devenues, me sont nécessaires, je veux donc « l'écrire, bien que rien ne soit changé dans ma triste « position ; j'en suis même à ne pas désirer mieux, à « vivre dans une nullité complète, sans crainte, sans « espérance ; je traîne une existence des plus insigni- « fiantes, qu'un autre ennui est venu secouer un « instant.

« Depuis longtemps on remarquait à sa fenêtre ou « derrière moi, quand j'allais dans la rue, un jeune « homme sorti depuis peu d'une maison de santé pour « cause de folie : il adorait sa mère et faillit la tuer; « il paraît mieux, plus calme à ce que l'on dit, mais « enfin c'est un fou.

« Eh bien, depuis huit jours, le courrier m'apporte « tous les matins, une lettre de lui ; voilà la fin de « celle d'aujourd'hui :

« Vous êtes pieuse, madame, je veux être comme « vous, et aimer Dieu de toutes les puissances de mon « âme ardente et passionnée, ne m'attacher ici-bas « qu'à ce qui lui ressemble ; et c'est vous que j'ai be- « soin de voir pour vivre, et à qui je veux parler pour « ne pas mourir. »

« Voilà les dernières expressions de mon fou que « je ne connais pas même de vue, et que certes je n'ai « pas envie de connaître; j'en ai une peur terrible ;

« je n'ose plus bouger de ma chambre, et j'aurais tant « besoin de prendre l'air !

« Suffit-il de se taire avec un fou ? Je n'ai point osé « lui renvoyer ses lettres, dans la crainte de l'irriter, « et de lui faire faire quelque mauvais coup.

« S'il était assez fou pour commettre la moindre « extravagance, on l'enfermerait immédiatement, « je le sais ; mais il paraît si calme, que les parents « qui n'ont plus que lui, ne veulent pas s'en séparer ; « que faire ?

« Voyez si une triste fatalité ne s'attache pas à moi, « s'il est une douleur de ce monde que je n'aie res- « sentie !

« Adieu, à vous qui m'êtes et me serez toujours bien « cher ; adieu car je griffonne sur le lit où je souffre « et je me sens fatiguée. Laissez ma main presser la « vôtre, et mes souvenirs les plus heureux, les seuls « qui puissent reposer mon cœur froissé, me redire « tout ce qui me vient de vous, afin d'oublier le reste.

« Mon estime égale ma reconnaissance : on ne peut « vous connaître, sans apprécier vos nobles qualités. »

10 mai.

Le malheur et l'affection ont sur moi des droits sacrés.

Plus on souffre, et plus on me retrouve.

Sans cesse confident des peines d'autrui, elles imposent à ma vie un voile de tristesse que rien ne peut dissiper ; mais l'intérêt que je prends aux affaires politiques me force à des diversions nécessaires à mon esprit et à mon cœur. Après m'être senti vivement

ému de la lettre touchante qu'on vient de lire, j'ai reçu de M. Achille Fould ces lignes fort remarquables :

« Si je ne craignais, mon cher La Rochefoucauld,
« que vous ne prissiez pour une concession de prin-
« cipes l'aveu du mécontentement que me donne la
« marche de nos affaires, je vous dirais que je suis
« outré de la conduite du ministère.

« C'est à sa faiblesse qu'il faut attribuer la nou-
« velle atteinte à la considération du gouvernement,
« que la Chambre vient de porter, par son vote, dans
« la loi de la conversion.

« Cette tendance du pouvoir législatif à envahir la
« puissance administrative, me semble pleine de dan-
« gers. Si la Chambre continue dans cette voie ; après
« avoir prouvé l'inutilité des ministres, elle fera tom-
« ber aussi le dernier prestige de la royauté; et alors
« pas plus de branche aînée que de branche cadette;
« la république serait à nos portes.

« Cet état de choses a de quoi effrayer ; et je vous
« avoue que je vois fort en noir.

« ACHILLE FOULD. »

C'est là un aveu d'une grande portée, venant d'un homme d'esprit et de sens, dévoué au gouvernement actuel.

AU DIRECTEUR D'UN NOUVEAU JOURNAL[1]

« En vous remerciant, monsieur le directeur, de « votre obligeant souvenir, je regrette sincèrement « que des fonds considérables engagés dans deux af- « faires qui ne donnent dans le moment aucun inté- « rêt, me mettent dans la stricte nécessité de vous « refuser.

« J'aurais été heureux d'encourager un ouvrage « qui s'annonce sous d'heureux auspices soit par les « sentiments qu'il exprime, soit par le nom de ses « collaborateurs.

« Veuillez me permettre seulement de relever une « phrase de l'introduction, et voir dans cette remarque « une preuve de mon estime.

« *Ainsi nous pourrons vanter en Angleterre le pa- « tient travail des conservateurs*..... Conservateurs et « de quoi? du monopole, de l'espionnage, de la cor- « ruption, de l'asservissement inique du peuple irlan- « dais, de l'hypocrisie qui en vantant la liberté, fait « porter des chaînes, et peser un sceptre de fer sur les « croyances religieuses.

« Conservateurs du despotisme, de l'absolutisme « de toutes les corruptions, des bourgs pourris, des « paroles d'or qui recouvrent autant de mensonges; « enfin de cette politique égoïste, honteuse et machia- « vélique qui souffle partout les tempêtes; et soudoye « à l'extérieur les révolutions, dans l'espoir d'un re-

[1] *La France et l'Europe.*

« pos intérieur qui est et ne peut être qu'éphémère.

« Voilà ce que sont en résumé ces conservateurs « que vous vantez. Pardonnez ma franchise.

« L'école américaine est morte avec M. de la Fayette; « après la mort de M. de Talleyrand, on cessera, je « l'espère de vanter l'école anglaise; nous arrive- « rons enfin à des institutions françaises et vraiment « monarchiques; en abandonnant les chartes octroyées « ou imposées.

« Est-il une révolution sur le globe depuis bien des « années, à laquelle le torysme anglais ne se soit pas « associé, si même il ne l'a faite?

« Recevez, etc.

« Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD. »

« — A Milan où nous sommes, m'écrit le bon « Charles de Schoultz, on ne vit qu'en vue des fêtes « d'automne. On prétend que le couronnement de « l'empereur d'Autriche surpassera en luxe et en ma- « gnificence tout ce qu'on a vu jusqu'ici, à des occa- « sions semblables.

« Les préparatifs sont gigantesques. Partout on voit « démolir des maisons, en fabriquer ou en réparer « d'autres; des rues étroites sont élargies, les pavés « remis. L'arc de triomphe et la cathédrale seront « achevés; Macadenti écrira deux messes. De Vienne « seulement, on a reçu des ordres pour louer deux « cent cinquante appartements. On se procure déjà « des logis dans les villes près de Milan, car celle-ci « ne suffira pas.

« On voit ici l'avenir de la France comme vous le

« voyez ; mais comme vous aussi, on craint fort que « des événements plus favorables ne soient précédés « par de grands malheurs.

« On pense que tout dépend de la vie d'une seule « personne; et l'existence de cette personne est mena- « cée par mille dangers.

« L'avenir se présente bien plus sombre pour ceux « qui, depuis longtemps, influent sur le sort de « l'Italie.

« Un gouvernement sage prévient en prévoyant, et « comprend tout ce qu'il y aurait d'imprudent à ne « pas soutenir ou assister ceux qui font cause com- « mune avec lui.

« En politique, il faut vaincre pour ne pas être « vaincu ; le repos ou l'indifférence préparent la ruine. « Les malheurs de l'Espagne prouvent que les cabi- « nets n'ont pas encore compris l'importance de cette « vérité. Le bonheur des rois et des peuples en dépend « cependant. »

Ces appréciations m'ont paru fort justes, dans la bouche surtout d'un étranger.

24 mai.

Il y a quelque temps déjà qu'ont eu lieu les funérailles de M. de Talleyrand.

Voulant prouver mon respect à la famille, comme aussi donner une marque d'attachement à ma vieille grand'mère, la vicomtesse de Laval, je résolus d'aller une demi-heure, à l'hôtel du prince, avant le départ du convoi.

Le duc de Valençay faisait les honneurs du salon,

avec un maintien parfait, et des manières excellentes. Quand il m'aperçut, au moment où je le cherchais, il vint à moi, en me témoignant avec mesure et dignité, combien il était touché de ma présence dans cette circonstance douloureuse. Il est vrai que, depuis bien des années, je n'avais pas mis les pieds dans cet hôtel.

Je pris la main du duc de Périgord ; je vis et saluai tout le monde ; je causai assez longtemps avec M. Royer-Collard, et puis je me retirai pour me livrer à mes tristes et profondes réflexions.

Que reste-t-il de M. de Talleyrand aujourd'hui, de toute cette pompe mondaine, et de cette vie jetée à travers tant de révolutions diverses ? un cadavre, et bientôt un peu de poussière.

Il me déplaît de soulever le voile qui recouvre un cercueil pour chercher à nier la sincérité des regrets; je préfère y croire ; mais cette vie a été trop agitée, trop jugée, trop tristement commentée, trop funeste souvent, pour que je pusse consentir à me mettre à la suite de ce char funèbre.

Beaucoup de ceux qui l'ont suivi n'auront eu que des pensées mondaines; et moi j'ai prié pour le mort. Je l'ai jugé de son vivant; je le respecte après sa mort. Cette façon peu commune peut-être, me paraît après tout, plus loyale.

Assez d'autres parleront de lui, soit en bien, soit en mal : l'histoire impartiale est là pour le juger.

M. de Talleyrand laisse une grande fortune ; mais on ignore ce que contient son portefeuille, légué avec son hôtel, à la duchesse de Dino, qui est sa légatrice universelle.

Il laisse à peine un souvenir aux de Poix ; mais il faut le dire, il fut de son vivant, grand et généreux pour tous les membres de sa famille.

Jamais il n'a pardonné à la fille d'Archambaud, depuis duchesse de Poix, d'avoir rompu son mariage arrangé depuis longtemps dans sa pensée avec le duc de Chevreuse, fils de la duchesse de Luynes, son ami intime.

Aussi, pour tout présent de noce lui envoya-t-il une orange ; ce qui ne l'empêcha pas, dans une occasion, de se conduire très-noblement avec le père de la duchesse de Poix (Archambaud), qui était son frère.

M. de Talleyrand voyageait avec Napoléon, celui-ci le regarde avec un air courroucé : « Tenez, prince, « voici un rapport de ma police qui m'apprend que « votre frère vient de perdre 500,000 fr. en jouant à « la baisse ; votre frère a donc cru à ma chute, et « vous êtes auprès de moi revêtu de ma confiance ; « quel exemple et à qui se fier ! »

M. de Talleyrand, profondément blessé, garda le silence ; mais le lendemain, le courrier portait l'ordre d'acquitter à l'instant même les 500,000 fr. sur ses propres deniers.

Il a fait madame de Talleyrand, sa femme, dont il était séparé depuis longtemps, libre de sa fortune, pouvant en disposer comme bon lui semblerait.

Déjà le public parle, juge et s'égaye.

« Après avoir trahi tout le monde de son vivant, « dit le *Charivari*, à la fin d'un article très-acerbe, « M. de Talleyrand a même voulu trahir le diable. » Faisant ainsi allusion à son repentir. Plaisanterie de mauvais goût.

« M. de Talleyrand (a dit madame G***, dont on « connaît l'esprit et les bons mots), est mort comme « un homme qui sait vivre. »

Cette mort est un coup funeste porté au trône de Juillet.

« Jamais, a-t-on dit encore, cet homme extraordi- « naire n'a manqué à un gouvernement, que lorsqu'il « l'a vu près de sa chute. »

On croyait aussi beaucoup à l'efficacité comme à l'habileté de ses conseils ; et la confiance de la France déjà fort ébranlée, en sera encore plus altérée.

Il est vrai que, sans M. de Talleyrand, il est plus que probable que le trône de Juillet n'eût pas pu s'établir.

L'alliance avec l'Angleterre, et l'espèce d'ascendant que ce vieux et habile diplomate exerçait en Europe, ont été d'un grand poids dans la balance.

M. de Talleyrand a ordonné que ses mémoires ne parussent que trente ans après sa mort.

30 mai.

M. Hutteau-d'Origny, qui a connu intimement l'intérieur du Palais-Royal, et dont la conduite depuis 1830 a été aussi noble que courageuse, me racontait le fait suivant, qui s'était passé aux Tuileries devant un témoin oculaire :

Les voitures de la cour étaient avancées au pavillon de Flore; la reine Amélie, avec ou sans intention, se trompe, et monte dans une voiture de suite. On lui fait remarquer sa méprise. — « Qu'est-ce que cela me « fait, toutes les voitures ne sont-elles pas bonnes pour

« moi? » — Et puis, se penchant en dehors de la glace, et donnant ses ordres au cocher, directement, au lieu de les faire transmettre, suivant l'habitude, par un valet de pied : « — Conduisez-moi, ajouta-« t-elle, à Saint-Roch, où je vais faire mes prières. »

J'étais, il y a peu de jours, chez madame Mariani, femme d'un consul espagnol ; elle sortait de chez une dame de ses amies qui s'occupe beaucoup de phrénologie, et qui possède une nombreuse collection de crânes.

Il y avait dans son salon plusieurs personnes, entre autres une jeune dame dont la physionomie me parut assez piquante pour l'étudier avec soin.

La conversation s'établit sur la phrénologie ; je repoussai hautement ce système, comme règle générale, et absolue; ne l'admettant que par exception, et comme observation particulière.

« — Moi aussi, ajoutai-je, je me suis fait, à force « d'observer, un système que je crois plus vrai. J'ai « tâché de ne tomber dans aucun extrême, emprun-« tant à chacun, et même au docteur Gall, dont j'ai « suivi les cours, ce qu'il pouvait avoir de fondé.

« Par exemple, dis-je en regardant cette dame dont « j'ai parlé; en tâtant un crâne, vous direz tout au « plus : Je reconnais les germes de telle ou telle qua-« lité ; et moi, après une observation attentive, je di-« rais les qualités, l'instruction, les sentiments, le « caractère, les goûts, l'instruction de madame, ses « émotions, ses habitudes, et supposé qu'elle me le « permît, le genre d'événements qui ont traversé sa « vie, comme les secousses qui l'ont agitée ; et mes

« remarques auraient cela de piquant, qu'elles se-
« raient en parfaite contradiction avec ce qu'annonce
« la physionomie de madame, pour ceux qui ne l'ob-
« servent que légèrement. — C'est incroyable, s'écria
« madame Mariani. — Je n'ai point, ajoutai-je,
« l'honneur de connaître madame ; je sais seulement
« qu'elle s'appelle Aglaé, parce que vous venez de la
« nommer, pourtant je sais déjà que madame est lente
« à s'attacher, capable du plus absolu dévouement et
« de l'affection la plus profonde; mais que pour avoir
« trop cru au cœur humain, elle est aujourd'hui
« tristement désenchantée, et ne croit plus à grand'-
« chose. »

Madame Mariani se leva, et en enlevant le chapeau de son amie, elle nous découvrit une tête d'une forme remarquable, annonçant une grande capacité, beaucoup de réflexion, et la plus magnifique chevelure brune qu'il soit possible de voir.

Pris ainsi au dépourvu, je me demandais à moi-même, si l'on n'allait pas rire à mes dépens.

Cependant il n'y avait plus à reculer ; je me mis à l'œuvre sans me déconcerter ; et je réussis à terminer mon portrait aux grands applaudissements des assistantes.

14 juin.

Je donne tous les jours mes soins à ma vieille grand-mère, la vicomtesse de Laval, qui aura 87 ans au mois de décembre, et dont la santé me donne malheureusement les plus vives inquiétudes.

Hier, elle eut avec moi une conversation qui, en

me touchant profondément, me prouva à quel degré toutes ses facultés morales sont intactes.

Nous étions seuls, et plaçant avec mesure quelques mots utiles, je lui parlais de mon affection.

« — Ne m'admirez pas, mon ami, me dit-elle; c'est « encore plus par excès de faiblesse, que par une en- « tière résignation que je garde le silence ; mais de- « puis que je vous connais, vous avez toujours été pour « moi attentif, bon, tendre, excellent enfin. Je ne me « fais aucune illusion sur mon état ; et après tout ce « que j'ai souffert, pourrait-on me souhaiter de vivre? « Mais j'ai bien quelques reproches à me faire envers « vous, j'ai été trop vive parfois, et même injuste. « Je vous ai un peu bourré, alors que d'affreuses dou- « leurs me déchiraient ; votre conduite à vous, a tou- « jours été la même[1]. Je veux vous dire que je le re- « grette ; que je vous aime tendrement, et sens pro- « fondément vos soins ; je veux réparer ; et désire « vous prouver mon affection, comme ma reconnais- « sance : Prenez tout ce qui vous conviendra chez « moi ; cela ne fera pas de tort à vos enfants ; d'ail- « leurs, c'est de toute justice. Voici un portrait de « madame Récamier; je vous le laisse ; mais suivant « les convenances, vous lui demanderez de ma part « la permission de le garder ; j'ai dans mon salon « deux corps de bibliothèques, je vous les donne avec « un portrait qui est au milieu ; ceci n'est pas écrit ; « pensez-y, et surtout ne l'oubliez point ; regardez-le; « enfin je vous donne tout ce que vous voudrez ; choi- « sissez. »

[1] Madame de Laval faisait ici allusion à la sortie du ministère du duc M. de Montmorency, son fils.

Mes larmes seules purent d'abord répondre ; je baisai ses mains. « — Nous en reparlerons dans dix ans, » repartis-je. Elle leva les yeux au ciel, et me serra la main. « — C'est souvent celui qui se porte le mieux, « qui part le premier, ajoutai-je, et vous me faites « une peine affreuse ; vous savez combien je vous « aime ; jamais je ne feins mes sentiments. — Je le « sais, me dit-elle ; votre affection me touche profon-« dément, et j'y réponds par la mienne. »

Je la quittai le cœur bien gros, et en me disant que ce modèle de bonté, d'esprit, de grâce et d'amabilité ne se retrouverait plus de nos jours.

Dieu prolonge encore une existence si précieuse!

20 juin.

Une distinction fort juste était établie dans un article de M. D***, entre la souveraineté du peuple et la souveraineté nationale.

La première conduit à l'anarchie ; la seconde tient aux droits inhérents, et à la qualité de nation ; il consacre tous les droits et intérêts légitimes.

On a trop confondu l'une avec l'autre, et il y a une immense distance entre elles. La peur de l'une fait repousser l'autre qui est dans l'intérêt de tous.

Voici les travaux de la Chambre des députés à peu près terminés ; la prochaine session sera d'une haute importance ; et la lutte engagée entre le pouvoir roya. et le pouvoir populaire, ne peut se terminer que par l'anéantissement de l'un ou de l'autre.

La Chambre des pairs veut reprendre de l'importance; mais ainsi que le pouvoir de Juillet, il lui reste trop peu de consistance pour vivre telle qu'elle est; on ne rend pas la vigueur à un corps entièrement usé.

Voilà cette Chambre chargée d'un nouveau procès, par suite de la publication de la brochure de M. Laity au sujet de l'événement de Strasbourg.

Il est toujours utile à un prétendant, de faire parler de lui.

Avec le nom de Napoléon on peut encore conspirer, exciter des troubles, arriver même à un résultat; mais fonder une monarchie, c'est chose sérieuse.

Les désastres immenses qui ont succédé aux succès gigantesques de Napoléon, ont fait de sa gloire une belle histoire, mais toutes les chances de sa famille paraissent éteintes avec la mort de son fils.

C'est une grande maladresse que vient de commettre le ministère, en donnant de l'importance à ces fantômes qui se remuent dans l'ombre.

Tout parti qui conspirera est perdu d'avance, dans l'esprit public; le principe de la légitimité n'est fort, que parce que ce sont les événements seuls qui conspirent en sa faveur; et que sa cause est en définitive, celle de l'ordre dont le pays veut avant tout.

Après cela, qui peut lire dans l'avenir?

On dit que le projet du prince Louis-Napoléon est de venir, en pleine audience, se déclarer l'auteur de cette brochure.

Grand serait l'embarras du ministère, s'il ne tient pas tous les fils de cette conspiration qui existe, qui est organisée, et qui marche sans pouvoir arriver, du moins quant à présent à un résultat certain.

Les républicains non moins bien organisés et plus forts, s'entendent pour le moment avec les bonapartistes; unis pour renverser ce qui est, bien décidés à se séparer ensuite, et à se jouer réciproquement, voulant chacun attirer le pouvoir à eux.

Les bonapartistes sont plus riches ; les républicains, plus nombreux ; mais le jour où ils proclameront la république, leurs actes de vandalisme la rendront odieuse ; et infailliblement la garde nationale prendra les armes contre un fantôme de gouvernement soutenu par un millier peut-être de coupe-jarrets, qui se répandront dans Paris pour commettre tous les excès.

Une autre brochure qui fait aussi beaucoup de bruit, est celle de M. Duvergier de Hauranne ; celle-ci donnera encore plus d'embarras au ministère, parce qu'elle rend son existence de plus en plus impossible, tandis que la première sert involontairement le pouvoir actuel.

CHAPITRE IV

4 juillet.

Mademoiselle de *** habitait avec sa mère une des villes de France. Sa beauté, sa grâce, son esprit attiraient tous les regards, et nulle ne pouvait lui être comparée.

Un étranger se fait présenter. On l'accueille, il revient, il est assidu, aimable, soigneux, prévenant ; rien ne lui coûte; il paraît immensément riche.

Madame de *** quitte sa ville natale, et se rend à Paris ; l'inconnu l'y suit : « Comme vous êtes mal lo-
« gée, dit-il un jour ; je connais un Anglais de mes
« amis, qui quitte Paris pour quelque temps, et veut
« louer bon marché un ravissant logement, à la seule
« condition qu'on en ait grand soin. »

Ces dames acceptent, et s'y transportent. M. *** n'en

bouge pas. Enfin il demande la main de mademoiselle de *** qu'il adore. « — Mais qui êtes-vous? » dit la mère. Elle croit entendre : *Piémontais;* elle cherche à se procurer des renseignements ; mais elle n'en obtient aucun.

« — Depuis longtemps, dit le monsieur, j'habite « Constantinople. » On écrit, rien n'arrive ; les instances de M. *** redoublent avec son amour, et enfin il obtient le consentement à son mariage ; la seule condition qu'il impose, c'est qu'on partira pour voyager, le lendemain des noces.

On ne trouve rien d'extraordinaire à sa demande ; elle est acceptée. Voilà les mariés partis ; plus de nouvelles.

Cependant les renseignements arrivent quelques jours après le départ. L'inconnu était le chef du harem du grand seigneur. Depuis lors, un seul mot de la jeune femme est arrivé à sa pauvre mère : « Priez pour moi ; je suis la plus malheureuse des « femmes. »

8 juillet.

Le marquis de Brézé vient de prononcer à la Chambre des pairs un discours remarquable, auquel le ministère embarrassé, a éludé de répondre d'une manière catégorique.

C'était au sujet de la question belge.

M. de Montalembert l'a traitée après, d'une manière toute révolutionnaire, et en faisant un appel aux passions ; le ministère ne l'a pas combattu.

La session finie, les budgets accordés, le gouverne-

ment va s'endormir d'un sommeil léthargique ; mais ce repos moral lui sera funeste ; car il peut aller en effet jusqu'à la prochaine session ; et quelque parti qu'il prenne, son réveil forcé sera le commencement d'une agonie plus ou moins longue, plus ou moins agitée, plus ou moins cruelle, soit qu'il se laisse mourir de sa belle mort ; soit qu'il ait recours aux coups d'État.

Il croit gagner beaucoup, en gagnant une année ; mais le mal n'en sera que plus grand, plus incurable, et le remède lui deviendra impossible. Sa chute est écrite dans toutes les lois morales qui régissent le monde.

Toutes les questions sont ébauchées ; aucune n'est résolue. La rouerie élude ; l'habileté aborde résolûment les questions ; aujourd'hui on ne fait qu'ajourner les difficultés qui se présentent de toutes parts, sans rien résoudre ; et tout reste en question.

14 juillet.

M. Laity a été condamné par la Cour des pairs à cinq ans de prison, et à une forte amende.

Aujourd'hui, malgré quelques déclamations, ce procès passe presque inaperçu, tant il y a d'indifférence pour toutes choses.

Cependant il contribuera à rendre la session prochaine plus hostile, et plus difficile.

Je lisais hier un article sur Livingston, cet habile, judicieux et profond législateur qui a rendu de si grands services à tous les pays qu'il a habités, nommément à la Louisiane.

Il y fit une loi de procédure, qui est un modèle de simplicité et de bon sens.

Il serait essentiel de puiser des renseignements à de si bons documents, afin d'arriver chez nous à une législature plus simple, plus claire, plus uniforme, et moins compliquée. C'est vers ce but que de vrais législateurs devraient tendre avant tout.

Dans cette loi courte et substantielle, Livingston s'éloigna de l'interminable procédure française, et des vieilles fictions de la loi anglaise.

L'équité fut son but, la clarté son moyen ; il institua une règle qui simplifia la marche des procès, et dont le succès l'aida plus tard dans la composition d'une plus grande œuvre législative qu'il faudrait également consulter dans l'intérêt de la société en France.

Il réforma aussi la justice criminelle : la loi qui de vindicative était devenue juste, de juste devint charitable ; elle ne châtiait pas seulement l'acte, elle réformait l'âme du criminel, et complétait l'art de punir par l'art de guérir.

En France, au contraire, l'immorale institution des galères fait immanquablement du coupable un criminel ; et elle le rend à la société au moment où son âme n'est accessible à aucun remords. Alors l'échafaud remplace la prison. Est-ce ainsi qu'une société peut et doit se régir ?

Malgré les imperfections inséparables d'une aussi grande œuvre, la législation de Livingston présente un vaste et superbe ensemble. Ses quatre codes se tiennent et se complètent.

Que l'on travaille donc en France avec ardeur, à faire quelque chose de semblable !

Le congrès américain, frappé du mérite que présentait le code destiné à la Louisiane, chargea Livingston de préparer un code spécial pour toutes les cours fédérales des États-Unis.

Qu'en France des esprits consciencieux et éclairés soient chargés d'un travail analogue, et qu'ils puisent à toutes les meilleures sources !

Livingston mourut le 23 mars 1836; et son nom a passé à la postérité, comme celui d'un des bienfaiteurs de l'humanité.

Ce but devrait être la seule ambition de l'homme, car elle est la plus utile, la plus pure et la plus noble.

Montmirail, 27 juillet.

Depuis huit jours j'ai quitté Paris, abandonnant le tumulte de la capitale et sa vie agitée, contre le calme et le repos de la campagne.

Une nombreuse correspondance, quelques bonnes lectures, mes journaux, de longues promenades, presque toujours solitaires à pied ou à cheval, mes pensées, mes souvenirs, mes réflexions, le déjeuner dans ma chambre, le dîner en commun comme de raison, les conversations et discussions sans amertume du salon, mes soins et mon amour pour mes parents, ma tendresse pour ma fille, quelques occupations, des chasses que je prépare pour mes enfants dont les vacances approchent, les lettres de mes amis, et d'autres qui me sont indifférentes; le soir avant de me coucher la lecture d'une page de l'*Imitation*, suivant ma vieille habitude, telles sont mes occupations qui se re-

nouvellent chaque jour avec une conformité qui a bien son charme.

Toujours et partout l'intérêt personnel remplace l'intérêt général. Je ne reviendrai pas ici sur tout ce que j'ai déjà dit et écrit au sujet du magnétisme et du somnambulisme; mais j'espère qu'avant peu d'années, ce fait si grand, et si puissant par ses conséquences, sera hautement reconnu. La science devrait s'en occuper sans jalousie, comme sans envie.

Il sortira, il faut le souhaiter, des mains qui en abusent outrageusement, pour passer dans celles qui en useront pour le bien de l'humanité.

Je viens d'écrire à M. de Lourdoueix, sur un fait que je regarde comme fort important.

Le maréchal Soult est à vrai dire, le seul qui compte véritablement dans l'armée, le seul qui puisse lui commander et l'entraîner.

L'enthousiasme prodigieux avec lequel il a été reçu en Angleterre [1], est un grand embarras pour un gouvernement envieux et faible. Le maréchal n'est pas habitué à reculer; reculerait-il même devant la pensée d'un trône?

Mais si un pareil rêve lui paraît comme à nous chose impossible; pourquoi le rôle de Monck et l'épée de connétable ne le tenteraient-ils pas? Loin de le blesser, tous nos efforts doivent tendre à l'attirer à nous.

Dans une circonstance donnée, il peut rendre un

[1] Au couronnement de la reine Victoria.

immense service; et être victorieusement opposé à la Révolution et à la République, qu'il faudra peut-être un jour combattre.

Dieu seul sait l'avenir et en décide en souverain maître ; mais c'est à nous à le préparer ; les voies de Dieu nous sont inconnues ; et le probable seul est abandonné à l'esprit des hommes.

C'est un grand tort d'avoir égratigné cette vieille gloire militaire.

Tel est le sujet de ma lettre à M. de Lourdoueix.

1er août.

J'avais rencontré dans le monde, une femme distinguée, agréable, veuve, sans enfants, ayant tout pour plaire, et tout pour attacher, jouissant de la réputation la plus parfaite sous tous les rapports.

La comtesse de G*** m'y avait présenté ; je lui avais parlé une seule fois ; et au bout de huit jours mon mariage avec elle était proclamé sans que j'eusse même prononcé son nom à qui que ce fût ; et sans que, pendant six semaines, je l'eusse rencontrée de nouveau.

Lady *** aime peu le monde ; elle est aimée, respectée, honorée, mène une vie assez retirée. Elle eut la bonté de me reprocher d'une manière aimable de ne pas avoir été lui rendre mes devoirs.

Profitant de la permission je m'y rendis ; j'y retournai plusieurs fois, trouvant chaque fois plus de charme à sa conversation, plus de grâce à sa per-

sonne; et appréciant tout le bonheur d'être admis dans son intimité.

Jamais un seul mot de ma part, et encore moins de la sienne, ne fut prononcé en dehors des limites de la plus simple amitié. Nul doute que l'homme que cette femme charmante et distinguée daignera remarquer, ne s'honore de son choix, et ne doive croire son bonheur assuré.

Je me sens attiré vers elle, mais elle est protestante; et quand bien même je pourrais espérer de voir accueillir les vœux que je lui adresserais, je tremble de cette différence de religion, qui, avec mes principes, serait un affreux malheur.

On m'a parlé aussi d'une jeune femme, veuve depuis plusieurs mois, ayant une grande fortune, deux jeunes enfants, remplie d'agréments et de qualités.

Mais ce n'est pas tout.

Il y a environ deux mois, une dame que je ne connais nullement, qui jadis m'avait demandé un rendez-vous, et qui n'était pas venue, se présente chez moi.

Je la fais entrer; nous causons, et une sorte de confiance que je ne saurais trop comment définir s'établit entre nous, bien que je restasse de mon côté dans une réserve dont j'ai l'habitude.

Des actions à placer, et que je ne pouvais pas prendre, avaient été le prétexte de sa visite.

Madame *** me parla avec abandon de sa position, de ses antécédents ainsi que des événements qui avaient traversé sa vie. Elle me demanda des conseils que, suivant mon ordinaire, je donnai dans ma conscience.

Dans une seconde visite, qui eut lieu huit jours

après, elle me dit : « — Je veux vous marier ; votre « personne, votre caractère, m'inspirent autant de « confiance que d'intérêt ; il y a longtemps que j'en- « tendais parler de vous, et j'avoue que je cherchais « un prétexte pour vous connaître. »

Je lui dis franchement les motifs graves qui me décidaient à me remarier; et je lui peignis mes sentiments de tout genre; je lui parlai de mes enfants, de leur fortune indépendante, de ma vive tendresse pour eux, comme de la crainte que m'inspire la solitude où je pourrais me trouver réduit, si j'avais le malheur de perdre mon excellent père. Je m'exprimais avec chaleur, et ma conversation semblait l'intéresser ; alors, elle me parla d'une fille charmante, suivant elle, que lui avait donnée un premier mari, homme fort respectable.

« — Ma fille, ajouta-t-elle, a autant d'agréments « que de vertus ; elle est grande, a une taille déli- « cieuse ; elle est belle ; de beaux cheveux noirs or- « nent sa gracieuse figure ; elle a été élevée à mer- « veille par une sage gouvernante qui ne la quitte « jamais ; elle est catholique, et parfaitement rai- « sonnable. Moi je suis protestante, et isolée comme « vous ; un honnête homme désire vivement depuis « plusieurs années m'épouser ; j'hésite malgré mon « estime pour lui. Ma mère, italienne, est fort riche. « Mon premier mari était anglais. Ma fille possède en « propre trente-trois mille livres de rente, et elle a « été adoptée par un oncle immensément riche ; donc « ma fille doit l'être aussi ; elle est tout mon amour, « toute mon ambition ; et mon seul désir est de la « faire entrer dans une grande famille. »

Je n'eus pas l'air d'entendre, et nous nous séparâmes, non sans m'étonner de cette bizarre rencontre; ne m'attachant que peu à cette pensée qui me paraissait extravagante; et de toute manière, l'âge de la jeune personne (dix-huit ans) m'effrayait pour elle comme pour moi.

Je ne la connaissais pas, et je connais lady ***; mais pourquoi est-elle protestante?

Trois semaines s'écoulèrent, et je ne pensais presque plus à Madame *** que comme à ces météores qui frappent un instant la vué à l'horizon, lorsqu'on me l'annonça de nouveau.

Après des phrases assez banales et de simple convenance. « — Eh bien, monsieur de La Rochefou-« cauld, me dit-elle, j'ai suivi vos conseils; je suis « mariée; je veux me faire catholique; adressez-moi « à quelqu'un de respectable; je vous ai dit que vous « m'inspiriez intérêt et amitié; que je voulais enfin « vous marier. C'est ma fille que je vous propose; « je vous le dis sans aucun préambule. Je connais « votre caractère; il est aussi franc que le mien; la « voulez-vous?

« — Profondément touché de votre confiance et « de votre bonté, madame, je ne puis rien vous « répondre; vous le comprendrez; mon âge ef-« frayerait mademoiselle votre fille; elle ne me « connaît pas; je ne désire pas la fortune pour « moi; mais bien pour la femme que j'épouserai, et « les enfants que le ciel pourra m'envoyer; puis, ma-« demoiselle votre fille ne dépend ni d'elle, ni de vous; « elle a une grand'mère, un oncle qui est comme son « tuteur ou son père; vous voyez que d'obstacles.

« — En revanche de mes avances si désintéressées, « me dit madame ***, je ne vous demande qu'une « chose, c'est de ne pas vous engager, avant votre dé- « part de Paris. Ma fille est en Angleterre avec son « oncle, et ma mère qui y est tombée assez malade. « Ils ne peuvent tarder à arriver ; je réponds du goût « de ma fille. Je suis garant du consentement de ma « famille ; je vous conjure de la voir ; tout mon bon- « heur serait de vous donner à elle pour époux, et de « lui donner à elle une famille adoptive comme la « vôtre, etc. »

Je promis, tout en ne laissant pas ignorer que j'avais d'autres pensées.

Madame *** me quitta ; je l'ai revue deux fois depuis chez elle ; et j'ai quitté Paris me demandant si je dormais, si je rêvais ou si j'étais vraiment éveillé; si ce roman vraiment fantastique était une fable, ou une réalité ; ne m'arrêtant à aucune pensée fixe, et ne pouvant croire que madame *** ait voulu abuser de ma crédulité; cependant il y avait dans tout cela un vague et des réticences qui avaient lieu de m'étonner.

Je m'abandonne à la Providence, qui sait plus et mieux que l'homme ce qu'il lui faut, ce qui est désirable.

15 août.

Un historien fait remarquer que, pendant la minorité de Louis XV, l'Angleterre se trouva être l'amie personnelle du régent, sans cesser pour cela d'être l'ennemie naturelle de la France, ce qui causa des

maux incalculables à notre pays. Cette remarque a une grande portée et mérite d'être profondément méditée.

Et en effet encore aujourd'hui, l'alliance de l'Angleterre, si fatale, à la France, n'est utile en réalité qu'à Louis-Philippe.

Le monde serait sauvé par l'anéantissemeat de cette puissance de l'or, sans aucune moralité ; ce serait le signal du salut et de la régénération morale et politique du monde social.

Ce n'est pas un sentiment de haine et de vengeance qui me fait parler, mais une profonde conviction.

21 août.

L'autre jour à Paris, le marquis de Brézé, cette âme si courageuse, ce cœur si noble, cet esprit si distingué, dans un corps si frêle, M. de Brézé, dis-je, me proposa de venir dîner avec lui, au café de Paris.

Nous commencions notre repas, quand un homme à cheveux blancs vint aussi chercher le sien dans le même petit salon, et s'assit en face de nous.

Bientôt je l'eus reconnu, et je le saluai. Il me fut facile de m'apercevoir que ce salut l'intriguait, et qu'il ne pouvait retrouver le nom de son vis-à-vis. Nous mangions lentement ; j'aime la conversation du marquis de Brézé, et rien ne nous pressait.

La personne en question eut fini avant nous ; c'était M. Laffitte, l'homme assez franc pour avoir déclaré hautement à la tribune « qu'il demandait pardon

à Dieu et aux hommes d'avoir fait la révolution de juillet. »

S'approchant de moi et me saluant : « — Pardon, me « dit-il ; mais il m'est impossible de reconnaître celui « qui a eu la bonté de me saluer ainsi. — Le vicomte « de La Rochefoucauld, monsieur ; le hasard fait au- « jourd'hui dîner bien près l'un de l'autre, deux an- « ciens collègues que les événements ont séparés ; « mais qui sait, peut-être les circonstances les réuni- « ront-elles un jour ! » Il me salua de nouveau en souriant, et disparut.

« — Vous êtes incroyable, me dit Brézé. — J'aime « toujours à poser des jalons qui, avec le temps, « peuvent nous être d'un grand secours, » lui répondis-je.

22 août.

La veille de mon départ de Montmirail, j'avais reçu une lettre de M. l'abbé Bernier, qui m'annonçait d'une manière touchante, qu'il se croyait obligé de quitter mes enfants, dans l'intérêt de leurs études, pensant qu'un nouveau visage près d'eux, pourrait avoir quelque avantage.

Je ne dis rien à mes parents de cette nouvelle qui m'attristait, afin de ne pas les tourmenter inutilement, et aussi dans l'espoir de faire revenir M. Bernier sur sa décision.

Sans doute l'instruction est beaucoup ; et personne n'y met plus de prix que moi ; mais les soins, mais l'éducation morale et religieuse sont choses im-

menses ; et sous ces différents rapports, je n'ai rien à désirer.

Je vis M. Bernier le lendemain de mon arrivée à Paris, et je lui fis sentir que les inconvénients de sa retraite l'emportant de beaucoup sur les avantages, sa conscience même devait l'engager à rester.

L'abbé se rendit à mes raisons, et mes enfants, à qui j'en parlai alors, montrèrent une sensibilité qui me fit plaisir. Ils me témoignent une tendresse qui me charme ; leurs manières sont bonnes ; leur esprit se développe, et leur caractère gagne tous les jours.

Le matin, ils sont à leurs études, auxquelles ils se livrent avec conscience, et après le déjeuner, nous montons à cheval ; nous nous promenons ; nous chassons et je suis tout à leurs plaisirs, comptant ces heures de bonheur, et jouissant vivement de les presser chaque jour sur mon cœur.

29 août.

Il y a quelque temps, je pris la plume dans la *Gazette de France* pour venger la duchesse de Saint-Leu accusée. Cela me parut d'un côté le devoir d'un ami, et de l'autre une chose assez piquante dans ma position, surtout avec la préoccupation où l'on est aujourd'hui au sujet de son fils Louis-Napoléon.

La note diplomatique qui a pour objet d'exiger son expulsion de la Suisse, est une faute de plus ajoutée à toutes celles du gouvernement; elle montre la faiblesse, la maladresse et la pusillanimité du pouvoir. Après le refus des cantons, nous pouvons être entraî-

nés dans des mesures, ou dans une guerre dont il serait impossible de prévoir les suites.

La déconsidération est ce qu'il y a de plus grave pour un gouvernement ; et celle du pouvoir actuel est à son comble.

Comment ne pas reconnaître l'impossibilité de la position où il s'est placé? Il n'y a plus réellement que deux partis en France ; le parti parlementaire, et le parti de la cour ; l'opposition de toute nuance s'est réunie, et le combat doit être décisif et terrible.

Si les principes de Juillet ne sont pas changés, pourquoi tous les hommes de la Révolution de Juillet sont-ils aujourd'hui dans l'opposition? et si réellement les sentiments et les résolutions du pouvoir ne sont plus conformes aux principes de Juillet, où va-t-il? — *Aux coups d'État?* Mais il lui faudrait l'épée et la supériorité de Napoléon, pour soutenir son despotisme.

C'est vers un abîme qu'on marche ; et quand il restera prouvé au pays qu'une révolution si vantée, nulle dans ses résultats, et en dehors de tous les principes, puisqu'elle n'en reconnaît aucun, a été faite purement dans l'intérêt d'une famille; oh! alors, malheur à la dynastie ambitieuse qui a voulu s'établir sur des ruines; et qui a trompé et humilié tout un peuple avare de son honneur, et fier de ses droits qu'on lui dispute!...

Le cabinet des Tuileries est mal avec toutes les puissances du Nord ; et l'Angleterre, son alliée, le joue dans toutes les circonstances. Il est brouillé avec la Suisse. Il bloque les ports du Mexique ; il bloque la République Argentine ; il va bientôt être amené peut-être à bloquer les ports des États-Unis ; et un trône

entouré d'institutions républicaines, va se trouver en guerre avec toutes les républiques de l'univers.

Qui eût dit cela il y a huit ans, au moment de la Révolution de Juillet ; vit-on jamais une situation pareille ?

Le silence du corps diplomatique au moment de la naissance du fils du duc d'Orléans, surnommé le comte de Paris, est un avertissement, et une leçon ; les Puissances ayant voulu prouver par là, que si elles ont reconnu le fait, elles repoussent le principe.

Quand on parle de l'alliance de l'Angleterre et de la France, il suffit de voir, pour juger combien peu elle est solide, toutes les récriminations et les accusations du Parlement anglais, et des feuilles publiques contre la France.

Et pour juger de ses avantages, il faut examiner la position si embarrassée, si précaire d'une nation tourmentée par ces éléments de discordes et de divisions qui amènent des ruines ; il faut voir cette nation orgueilleuse mise au premier rang des nations, et descendue au second, en attendant qu'elle perde ses possessions, son empire, sa puissance, ses richesses et presque jusqu'à son nom.

Le bien mal acquis ne profite jamais.

La mort de Bernadotte, roi de Suède, serait dans le moment actuel un événement; car si les souverains, par un soin égoïste, ont reconnu le fait dans sa personne, ils tiennent aussi par un intérêt personnel à maintenir l'intégrité du principe qui assure le trône à leurs descendants ; le roi de Suède a cinq fils; mais le prince légitime existe ; il est majeur et distingué.

1er septembre.

Voici une note rétrospective qui se rattache à mes conversations avec Charles X. A travers plusieurs souvenirs, j'y trouve :

« Triste et funeste effet de l'influence de l'Angleterre.

« Loi d'élection *indispensable* (c'est la vie ou la « mort); mais bien dangereuse par ordonnance; faire « tout au monde pour l'obtenir de la chambre.

« Réduire la garde, folie; les gardes du corps et « l'état major, à la bonne heure.

« Système de concession toujours dangereux; faire « ce que l'on veut, et refuser net ce qui ne se peut. « En n'étant pas toujours de l'avis des ministres, je « ferais moins de concessions....

« Urgent de faire sortir la chambre de la fausse « route où on l'a poussée, ou laissé s'engager; la « chambre ne doit pas administrer; nous allons bien « mal. »

Ce que je pense aujourd'hui, je le disais alors; ma politique est invariable, comme mon dévouement.

« On ne parle presque plus des chasses du Roi [1]; « combien il a fallu répéter l'avertissement; c'est de « la cour même que les notes étaient envoyées.

[1] Ces chasses, annoncées chaque jour au *Moniteur*, produisaient un fâcheux effet, bien qu'il soit juste de reconnaître que Charles X était grand travailleur.

« Les chambres donneront bien du mal. Il faut « gagner à soi l'opinion, ou bien la dominer et l'on « ne fait ni l'un ni l'autre.

« Les journaux tuent un crédit qu'il faudrait fon- « der à tout prix. On s'est moqué longtemps des jour- « naux ; qui avait tort de reconnaître et de craindre « leur influence? Combien il est triste d'avoir tou- « jours raison aux dépens du trône ! »

LETTRE DE M. ***

« 3 septembre.

« Monsieur le vicomte,

« Un voyage que j'ai été obligé de faire au Havre, « pour mon bagage que j'avais laissé à Londres, m'a « empêché d'avoir plutôt l'honneur de vous annoncer « que le roi a daigné me nommer chancelier de son « consulat général à N....

« Vous ne pouvez penser, monsieur le vicomte, « combien de chagrins se sont dissipés par cette nomi- « nation, surtout à la lecture d'une lettre très-flat- « teuse du ministre.

« Aujourd'hui que mon existence se trouve brisée « dans mes affections les plus chères, je dois la rele- « ver plus brillante que jamais par ma carrière, afin « de me consacrer au bonheur de ma famille ; et être « son soutien, si Dieu lui enlevait mon père.

« Je vais partir avec ma sœur aînée ; je me chargerai
« d'elle jusqu'à son mariage ; après quoi, sa cadette
« la remplacera auprès de moi.

« Je dois laisser ma procuration générale à un de
« mes amis, pour me représenter dans toutes les dé-
« marches que nécessiterait ma position.

« Mon avocat recevra une lettre pour madame ***,
« afin qu'elle connaisse mes intentions.

« Je compte partir dans le courant de septembre ;
« mes préparatifs me retiennent ici jusqu'à cette
« époque. J'ose espérer, monsieur le vicomte, que l'in-
« térêt que vous avez bien voulu me témoigner, depuis
« que j'ai eu l'honneur de faire votre connaissance,
« me sera continuée pendant mon absence.

« Un sentiment bien vif de reconnaissance, et la
« pensée que je devais répondre à votre confiance,
« ont été un des grands mobiles de mes actions.

« Veuillez, etc. »

LETTRE DE M. DE LOURDOUEIX

5 septembre.

« Cher Vicomte,

« Vous m'avez écrit deux lettres à la fin de Juillet;
« je les ai trouvées à mon retour le 1er septembre.
« Vous aviez oublié que je devais voyager.

« J'arrive du mont d'Or et de la Haute Auvergne.
« J'ai trouvé l'opinion fort endormie ; mais convain-

« cue qu'il y avait impossibilité d'existence pour ce « gouvernement. Jamais je n'ai vu plus de mépris, et « une indifférence plus dédaigneuse pour le pouvoir; « le dénouement de ceci ne saurait être bien éloigné.

« J'ai visité des provinces foncièrement religieuses; « en général le peuple des campagnes est chrétien « dans toute la France, les cités seules sont animées « d'un mauvais esprit, et la population rurale compte « pour les sept dixièmes dans la statistique de la « France. Vous voyez que la révolution parisienne n'a « remué que la surface. et que ces gens-là n'attei- « gnent pas le fond du pays; ayons donc foi dans « notre cause!

« Adieu, j'aurais grande tentation de causer avec « vous, mais le temps me manque. C'est seulement « un signe de souvenir que j'ai voulu vous donner, « en attendant notre réunion qui approche; car oc- « tobre vous ramènera sans doute parmi nous.

« Mille tendresses. »

LETTRE DE MADAME AMÉRICA VESPUCCI

Rio Janeiro, 15 mai.

« Après un long et pénible voyage, car rien ne m'a « manqué, et la mer m'a horriblement fatiguée, je « suis enfin arrivée ici, où je me sens encore souf- « frante; mais un peu de repos me remettra.

« J'ai écrit hier une longue lettre, mais je ne vous « l'envoie pas par cette occasion, car je ne connais « pas assez le pays pour confier cette lettre au pre- « mier venu. On m'assure qu'à la fin du mois, il y « aura une très-bonne occasion pour vous écrire ; et « je ne la laisserai pas échapper, en vous donnant « tous les détails, et en vous racontant tout ce qui « m'est arrivé à bord ; c'est le lieu le plus infernal « du monde pour écrire ; je ne suis pas un moment « seule; et quelquefois on m'ennuie bien. Demain « je serai à terre, et je m'occuperai surtout de relire, « pour la première fois de ma vie, une lettre de six « pages, et de la finir une heure avant de vous l'en- « voyer... »

LETTRE[1]

POUR REMERCIER MADAME LA DUCHESSE DE SAINT-LEU D'UN AVIS QU'ELLE M'AVAIT FAIT DONNER.

« Comment vous exprimer, Madame, à quel point « il m'est doux de vous devoir de la reconnaissance, « et combien je suis touché de cette aimable sollici- « tude que je dois à une amitié qui m'est précieuse !

« Je frémis de donner un conseil à une mère que « j'adore, et je ne puis supporter l'idée de la voir ex- « posée à un danger que je ne partagerais pas.

« On est heureux de croire à une Providence qui

[1] Retrouvée dans mes papiers.

« veille sur ceux qui la servent; ma mère a tous les « charmes du monde, et toutes les vertus des saints; « de plus, un caractère bien rare, et une force d'âme « peu commune.

« Mon père qui pour lui, ne craint rien, a infini- « ment de sagesse pour ceux qu'il aime. A l'approche « du moindre danger, il exigera que ma mère s'é- « loigne. Je le sais de ce matin, et je suis heureux « de vous le mander ce soir. Je m'empresserai, dans « toutes les occasions, de vous prouver mon entier « dévouement; je serai pendant quelques jours vive- « ment inquiet à votre égard; mais pour que mon « valet de chambre ne s'acquittât pas de la commis- « sion dont l'a chargé notre amie[1], il faudrait qu'il « restât sur la place; il me l'a juré, et cette conviction « me rassure.

« Je reconnais avec gratitude la générosité de vos « sentiments, en voyant que vous voulez bien penser « seulement à mes intérêts.

« Il est vrai que ceux du cœur me sont bien chers. « Veuillez le croire, madame, et agréer l'hommage « respectueux de mes sentiments invariables.

« J'ai craint que vous n'ayez été fatiguée d'hier « soir; j'ose vous demander de vous soigner davan- « tage, et c'est avec une véritable impatience que j'at- « tends la matinée de la semaine prochaine.

« Je suis tout triste; Madame de La Rochefoucauld « vient d'arriver souffrant beaucoup et elle a trouvé « Madame la princesse de R*** avec une rechute qui

[1] Madame la comtesse du Cayla. Il s'agissait d'objets d'une grande valeur.

« laisse peu d'espoir. Pardon mille fois de mon griffonnage, je crains de faire attendre.

« Vicomte de La Rochefoucauld. »

En écrivant au comte Anatole de Montesquiou[1], un mot pour une affaire particulière, j'avais mis deux lignes seulement sur la situation actuelle.

Voici ce qu'il me répond :

Courtauveaux, 25 septembre.

« Immédiatement après avoir reçu ton petit mot de « réponse, mon cher Sosthènes, je me suis mis à mon « balcon politique, pour voir si je démêlerais quelque « aspect sinistre, ou du moins quelque teinte sombre « dans cet horizon qui t'a si fort inquiété.

« Mais je t'avoue que j'ai eu beau faire, que j'ai eu « beau vouloir, je suis resté dans cette quiétude et « dans cette confiance contre laquelle tu résistes tou- « jours, quand il me serait si doux de t'y voir prendre « part.

« La cause en est, cher ami, peut-être, à nos lèc- « tures des journaux. Le mien marche d'accord avec « le gouvernement dont il m'explique et quelquefois « me prophétise les actes, et je lui reste fidèle parce « qu'il ne m'a jamais trompé.

[1] Mon cousin germain, aussi distingué de manières que d'esprit. Toujours amis de cœur, la politique nous a souvent séparés. Sa femme est un ange de vertu, possédant toutes les qualités qui charment et vous attachent.

« J'en ai quelquefois rencontré d'autres qui ne « m'ont pas plu, parce que j'y ai reconnu des erreurs « graves, fréquentes et si grossières qu'elles parais- « saient volontaires. Je ne lis pas ceux-là ; ils égarent.

« Du reste, je suis loin de tous les humains, par « conséquent peu averti par eux ; peut-être ont-ils « le tort de me laisser ignorer des faits qu'il est bon « de connaître.

« Rends-moi le service, mon cher Sosthènes, de « justifier à mes yeux tes appréhensions, pour que je « puisse ou les combattre ou les partager.

« Je n'imagine même pas sur quoi elles peuvent « porter dans ce moment.

« Mille amitiés, etc., etc. »

En voyant tous les jours à quel point chacun et même les plus parfaits se font illusion presque sur tout, tant la chose est facile et commune, je m'en effraye pour moi-même, et mes efforts constants tendent à la recherche de la vérité.

J'ai répondu à mon cousin :

28 septembre.

« Tu as l'esprit heureux, mon très-cher, et je « m'en réjouis sincèrement pour toi, car c'est un « moyen de se bien porter ; mais d'abord, il me « semble que pour y voir clair, ce ne sont pas les « journaux de son opinion qu'il faudrait lire uni- « quement.

« Je me rappelle qu'avant 1830, les partisans exa- « gérés de la Restauration, aveuglés par leur amour, « s'écriaient aussi : *tout va bien*, en riant dans leur

« sainte quiétude de ceux qui, comme moi, répétaient « sans cesse : *tout va mal*, et voyaient dans la fer- « mentation de l'esprit public, comme dans les tirail- « lements du pouvoir, des germes certains de disso- « lution.

« La grande catastrophe est venue décider la ques- « tion, et la trancher en trois jours; ce n'est jamais « en vain qu'un gouvernement se met en opposi- « tion avec l'esprit et le sentiment de tout un peuple; « et la déconsidération dans laquelle il tombe, est un « des signes de mort les plus certains.

« Les pétitions pour la réforme qui se signent par- « tout, et surtout par la garde nationale, te disent « assez dans quel système d'opposition entre tout le « pays contre un gouvernement qui, rebelle à son « origine, et manquant à ses serments tant de fois ré- « pétés, comme à la reconnaissance intéressée du prin- « cipe de la souveraineté du peuple, résiste impru- « demment aux conséquences forcées de ses actes.

« Les procès honteux qui surgissent de toutes parts, « et les découvertes scandaleuses qui se font chaque « jour, ne peuvent contribuer à donner au pouvoir « une considération qui lui est indispensable.

« Toutes les oppositions réunies en un faisceau re- « doutable pour combattre le pouvoir, les Chambres, « la lutte entre le pouvoir royal et le pouvoir popu- « laire rendu imprudemment si puissant, et tant de « choses que je pourrais ajouter, si j'en avais le temps, « il me semble qu'en voilà assez pour ne pas dormir « si tranquillement sur les deux oreilles.

« Toutes les provinces mécontentes d'une centrali- « sation qui les écrase; un terrain qui tremble, et les

« bruits sourds et précurseurs d'une immense érup-
« tion :

« Voilà pour la situation intérieure.

« Si nous jetons les yeux sur l'étranger; qu'y ver-
« rons-nous ?

« Toutes les puissances du Nord supportant un
« pouvoir qu'elles ont reconnu *en fait ;* mais qu'elles
« ne perdent pas une occasion d'humilier, pouvoir
« qui grince les dents en chien faible et hargneux,
« mais qui n'a ni la puissance, ni le courage de mor-
« dre ; la guerre partout prête à éclater ; enfin une
« simple étincelle pouvant allumer un vaste incen-
« die, et quelles en seraient les suites !...

« Avant tout, l'alliance perfide et funeste de l'An-
« gleterre, plus redoutable comme alliée que comme
« ennemie.

« L'agitation partout ; l'inquiétude dans tous les es-
« prits ; des fantômes qu'on ressuscite à plaisir; tous
« les rouages du gouvernement paralysés. Partout un
« pouvoir qui craint et qui n'ose. J'en appelle à l'ave-
« nir, très-cher, pour décider entre nous.

« En attendant, excuse mon griffonnage, et ce que
« tu appelleras mes rêveries; elles partent du moins
« d'un cœur français avant tout.

« Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD. »

« *P. S.* J'ajoute un mot pour te dire, très-cher, que
« personne plus que moi ne comprend toutes les opi-
« nions.

« Si je voyais mon pays heureux, honoré et tran-
« quille, je me résignerais en silence. »

29 septembre.

Deux femmes peu honorables vinrent dernièrement pour accoucher, chez une sage-femme que connaît la personne dont je tiens ce fait :

« Nous ne pouvons garder nos enfants, lui dirent-« elles, arrangez-vous en conséquence. »

La sage-femme, fort occupée, donne à son mari la commission d'aller les déposer à la porte de l'hospice, de sonner avec force, et puis de se sauver, à cause des nouveaux règlements [1].

Mais dans l'instant où ce brave homme arrivait au tour, un autre enfant venait d'y être déposé, et l'on avait fui adroitement. Le mari malencontreux et peu rusé fut pris, lui, sur le fait. — « Ah ! monsieur, « lui dit-on, non-seulement vous allez emporter les « deux enfants que vous prétendiez laisser ici ; mais « vous allez encore emporter celui-ci que vous avez « déposé tout à l'heure. » Ce fut en vain qu'il essaya de prouver qu'il avait amené seulement deux enfants; force lui fut de s'en aller avec les trois sur les bras.

On juge de l'étonnement et du mécontentement de la sage-femme en voyant revenir son mari chargé d'une si nombreuse famille. Cependant, comme tous deux sont de braves et bonnes gens : — « Allons, dit-elle, « commençons par nous occuper de ces malheureu-« ses et innocentes créatures qui n'en peuvent mais ; « je m'en vais les changer de linge promptement, et « leur donner ensuite à boire. »

[1] Ces règlements ont supprimé les tours.

Aussitôt fait que dit ; mais en déshabillant l'enfant qu'on avait forcé son mari à recevoir, la sage-femme trouve, à sa grande surprise cent mille francs en billets de banque placés dans les langes de cet enfant.

Cette excellente femme n'a rien de plus pressé que de courir à l'hospice raconter tout ce qui s'est passé. On lui déclare que l'argent lui appartient ; mais à la condition de se charger de l'enfant et de l'élever.

Par reconnaissance pour le ciel et par bonté d'âme, ces braves gens ont aussi gardé les deux autres enfants, afin de les soustraire à l'affreuse position qui les attendait.

L'affaire suisse finira par s'arranger sans une guerre à laquelle je n'ai jamais cru, grâce aux efforts tentés auprès du jeune prince Louis-Napoléon pour l'engager à quitter la Suisse, afin d'éviter de le rendre responsable des malheurs qui adviendraient à sa patrie primitive, comme aussi à sa patrie adoptive, s'il persistait à rester dans la résidence qu'il s'était choisie.

J'avais depuis plusieurs années entendu parler d'excellents voisins qui habitent à C*** ; mais peu avide de nouvelles connaissances, je n'avais rien fait pour me rapprocher d'eux.

Dernièrement j'avais été dîner à Essauges[1], et dans la soirée je parlais précisément de madame la baronne

[1] Beau château appartenant à M. le comte de Guéhéneuc.

de Chaubry à madame de Montville[1]; la porte s'ouvre, et c'est elle qui entre avec ses deux fils; son mari qui est juge, retenu par des assises qu'il présidait, n'avait pu encore profiter de ses vacances.

Après des paroles de politesse échangées, je témoignai à madame de Chaubry mes regrets de n'avoir pas encore été la chercher.

Sa politesse est facile et de bon goût; c'est une femme d'esprit fort instruite et très-distinguée; vouée entièrement à ses devoirs; appréciée de ses voisins et chérie autour d'elle. Sa taille est élégante, sa démarche noble, sa figure régulière; ses yeux d'une rare et délicieuse expression; elle s'exprime avec autant de grâce que de simplicité.

En examinant l'expression de sa physionomie, on découvre mille qualités attachantes, une imagination ardente, une âme forte, aimante, une volonté puissante, une tête fortement organisée, une grande persévérance dans ses résolutions; de la douceur et de la bonté avec une grande chaleur de cœur; souvent de la contrainte qu'elle s'impose, ou qu'elle doit aux circonstances; enfin une raison solide, et une âme pure.

J'avais fait toutes ces remarques en silence, suivant mon habitude, quand une circonstance amenée spirituellement par madame de Montville, m'en fit communiquer avec mesure, une partie, et grand fut l'étonnement de madame de Chaubry de se voir ainsi devinée par quelqu'un qui ne l'avait jamais vue.

Une manière franche sut bientôt bannir tout compliment, et il me parût que nous nous connaissions

[1] Petite-fille de M. de Guéhéneuc.

depuis déjà longtemps. Une découverte que je fis n'y contribua pas peu.

Madame de Chaubry est fille de M. Séguier, préfet sous la Restauration, et que j'ai beaucoup vu à cette époque, lorsqu'il passait une partie de sa vie avec le malheureux Blancmesnil, mon ami de jeunesse, dont la santé, depuis environ vingt-cinq ans, était entièrement détruite.

A quelques jours de distance, j'allai faire ma cour à madame de Chambry, dans une jolie habitation qui a beaucoup gagné, grâce aux soins éclairés de ses propriétaires.

M. de Chaubry était arrivé ; c'est un homme bon, simple, instruit, et qui me reçut d'une manière toute cordiale. Aussi eûmes nous bientôt fait connaissance.

« — Peut-être, monsieur de La Rochefoucauld, me « dit-il tout-à-coup, ignorez-vous la façon assez bi- « zarre dont nous nous sommes connus ; mais l'élé- « vation de vos sentiments, la force et la modération « de votre caractère ne me permettent pas d'hésiter à « vous l'apprendre.

« Cette circonstance que je vais vous révéler sans « crainte, me rend encore plus heureux de vous rece- « voir chez moi ; je faisais partie du tribunal qui vous « a envoyé à Sainte-Pélagie ; mais je vous prie de croire, « ajouta-t-il en riant, que le minimum de la peine « vous fut appliqué. »

Ma réponse ne se fit pas attendre ; il l'avait devinée, et depuis ce temps nous sommes les meilleurs amis du monde.

Depuis, un excellent déjeuner a été donné à C..., à madame de Montville et au prisonnier.

Les hôtes en ont fait les honneurs de la manière la plus aimable ; nous avons ri, plaisanté ; les grilles de la prison ont été facilement oubliées, et madame de Chaubry qui a un talent remarquable, nous a montré des albums ravissants, tout remplis de ses dessins.

LETTRE DE M. CHARLES DE SCHOULTZ

Milan, 28 septembre.

« Monsieur le vicomte,

« Il y a des personnes dont on peut dire que plus « elles se font connaître, plus elles se font aimer. Le « nombre en est fort limité ; vous en faites cependant « partie.

« La lettre que je viens d'avoir l'honneur de rece- « voir, est une belle inspiration du meilleur des cœurs. « Croyez que je sais l'apprécier. Outre qu'elle contient « des prédictions aussi sûres que consolantes d'un « avenir meilleur, et de bonnes et tranquillisantes « nouvelles de l'affaire qui m'intéresse tant, j'y trouve « encore avec un plaisir inexprimable, des expressions « d'amitié qui prouvent que le temps, l'absence et les « malheurs n'ont aucune influence sur vos sentiments. « Je ne saurais faire une découverte plus précieuse à « mon cœur.

« Les fêtes sont terminées, et Milan est redevenue « ce qu'elle était auparavant. Une plume plus habile

« que la mienne vous fera l'histoire de cette quinzaine « si remplie de bruit et de réjouissances ; je ne vous « offre que quelques détails peu dignes d'être lus, et « sans aucun autre mérite que celui d'être exacts.

« Royaliste de cœur et par principe, j'aime à voir « le trône entouré d'hommages et de gloire; aussi « l'impression que fit sur moi l'entrée solennelle de « l'empereur me fut-elle pénible. Elle eut lieu le « 31 août.

« Vous aurez déjà appris combien était froid l'ac- « cueil que ce souverain obtint de son peuple. Tant « de monde et de si faibles applaudissements ! Tant de « curiosité et si peu d'affection !

« On savait d'avance qu'il en devait être ainsi.

« L'orgueil des Italiens est depuis longtemps blessé « par le joug que leur impose le cabinet de Vienne.

« La jeunesse et les débris des anciennes révolu- « tions espèrent que le jour n'est pas éloigné, où « l'Italie saura se faire une existence indépendante « de l'étranger. Ils ne rêvent, ils ne parlent que « de la monarchie italienne.

« Les Autrichiens sont craints; ils le savent; mais « les Italiens, tout craintifs qu'ils sont, ne les reçoivent « jamais dans leur intimité.

« La nouvelle du prochain couronnement fit oublier « la politique. On s'abandonna à l'idée de passer un « mois de distractions, plus agréables les unes que les « autres.

« Milan se promit cent mille étrangers, tout dis- « posés à y laisser des sommes assez considérables « pour enrichir une grande partie de sa population. « Les plus pauvres espéraient des aumônes abondantes ;

« les artisans, du travail bien payé; les marchands, « des acheteurs sans nombre; les propriétaires de « maisons, des loyers trente fois plus chers qu'à l'or- « dinaire; les entrepreneurs de tribunes et de voi- « tures un profit inouï; les seigneurs, des fêtes et des « avancements; enfin tout le monde comptait sur des « avantages plus ou moins grands.

« La réjouissance était générale. Il n'y avait pas « un quartier, quelque hors du centre qu'il fût, où « l'on ne vit des réparations, et des préparatifs.

« On en était là, lorsque tout-à-coup se répandit « la nouvelle que le gouvernement allait anéantir une « grande partie de ces espérances, en défendant un « aussi considérable concours d'étrangers.

« Quelques jours plus tard on apprit, ou par des « ordonnances affichées sur les coins des rues, ou par « des indiscrétions de certains employés de la police, « qu'aucun étranger ou Italien d'au-delà du Pô ne se- « rait reçu à Milan, à moins qu'il ne fût muni de passe- « ports, de certificats, de garanties; de documents « enfin auxquels personne n'avait pensé, et que bien « peu de gens avaient l'envie de se procurer.

« Je ne saurais vous rendre l'impression que firent « sur l'esprit du peuple ces rigueurs inusitées. On ne « savait à quoi attribuer des mesures semblables. Il « y en avait qui croyaient le gouvernement sur les « traces d'une vaste conjuration; d'autres prétendaient « savoir qu'on voulait prévenir un congrès, projeté « par les organes de l'opposition dans différents pays, « et qui devait avoir lieu au milieu des fêtes, sans « donner le moindre ombrage à la police.

« Je pense pour ma part que les autorités, effrayées

« par la crainte de voir le prix des comestibles trop « élevé, ne voulant qu'éloigner une foule d'oisifs, « se trompèrent sur les mesures à prendre. Le fait « est qu'on ferma les frontières à plusieurs centaines « de familles distinguées; et qu'on renvoya d'ici une « multitude d'étrangers.

« A celui qui avait un passeport pour voyager en « Italie, il fut imposé de continuer son voyage. Qui, « venant de la province, n'avait que le *visto* du consul « autrichien de la ville la plus proche, devait retour- « ner sur ses pas pour aller demander celui de l'am- « bassadeur d'Autriche dans son pays.

« Le 31 août, la moitié des maisons donnant sur « les rues par lesquelles devait passer l'Empereur, se « trouvaient vides et à louer.

« Le gouvernement ordonna, qu'à une certaine « heure, toutes les tribunes et tous les balcons vides « ou peu garnis devaient être ouverts gratis au public; « et celui qui venait de payer vingt francs pour une « place choisie, se vit tout d'un coup entouré de gens « de la rue.

« D'après tout cela, vous ne vous étonnerez plus du « silence qui régna sur le passage de Sa Majesté. Le « cortége me parut plus long que beau. A l'exception « des voitures d'Etat et de celles de quelques sei- « gneurs fort riches, les autres étaient assez ordi- « naires.

« Les hérauts des villes lombardes et vénitiennes, « tout habillés en costumes du moyen âge, et portant « l'écusson de la ville qu'ils représentaient, auraient « produit un meilleur effet, si on les avait choisis par- « mi des gens accoutumés à monter à cheval.

« On regretta que l'étiquette ne permît pas la pré-
« sence dans le cortége, des souverains de la Toscane,
« de Modène, de Parme et de Lucques, qui tous étaient
« à Milan. Les ministres et les envoyés des puissances
« étrangères n'y figurèrent pas non plus.

« Une dame ayant demandé à madame la princesse
« de Metternich comment elle devait être habillée,
« et ayant reçu la réponse qu'elle ne pouvait se dis-
« penser de venir en grande toilette, se rendit au cou-
« ronnement en robe de cour. A peine eut-elle pris
« place dans une des meilleures tribunes, que vinrent
« s'asseoir à ses côtés deux italiens en redingotte, che-
« mise rouge, sans cravate, un parapluie à la main, et
« mouillés des pieds jusqu'à la tête.

« L'empereur et le vénérable archevêque de Milan
« remplirent leurs rôles avec beaucoup de dignité.
« La cathédrale avait été décorée par le fameux
« Sanquivico. On critiqua le placement des trônes.
« Les neuf dixièmes du public ne voyaient rien.
« Rentré dans le château, Sa Majesté fut plusieurs
« fois appelée sur le balcon par le peuple.

« Le bal à la cour était très-brillant. Des personnes
« accoutumées au luxe de Londres et de Paris,
« avouent n'en avoir jamais vu de plus beau. Il y eut
« encore là, une scène à laquelle on ne s'attendait pas.

« Après avoir reçu une foule de dames italiennes et
« allemandes, l'impératrice fit dire aux dames fran-
« çaises et anglaises qu'elle était trop fatiguée pour
« pouvoir continuer la réception, et les pria de la
« dispenser de la présentation. Imaginez-vous le dépit
« de ces dames.

« Le lendemain, on ne parlait que de cela. Les

« femmes voulaient que leurs maris demandassent « une réparation éclatante. Il n'en fut rien.

« Le grand *gala* à la Scala, offrit un spectacle « unique dans son genre. Cette salle, si bien illuminée, « si richement décorée, garnie de femmes en toilette « choisie, n'aura jamais paru plus belle. Le coup- « d'œil était superbe. L'empereur fut reçu par le pu- « blic avec des applaudissements flatteurs qui démen- « tirent la froideur des jours précédents. Sa Majesté « s'en alla après l'hymne, et avant le commencement « du ballet. On en resta assez surpris.

« Pour le bal donné à la Scala, par la ville, on distri- « bua six mille billets. Les messieurs devaient s'y « rendre ou en uniforme ou en habit noir, pantalons « serrés, et un petit manteau en soie sur les épaules. « La fête réussit bien, il me semble ; mais je regrette « que Sa Majesté n'y soit restée qu'une demi-heure « environ.

« Sa Majesté fit de même au bal de la noblesse, et « manqua tout à fait à celui de la bourgeoisie.

« Les fêtes publiques étaient ce qu'elles pouvaient « être au milieu d'une pluie à verse et sans relâche. « La course nocturne n'eut pas lieu à cause du mau- « vais temps; et quant aux illuminations, celle sur- « tout de la place du *Castello* pour laquelle on avait « fait des dépenses énormes, elles manquèrent tout à « fait. L'eau tombait à torrents, et la boue montait jus- « qu'aux genoux.

« La grand' messe dans l'immense place du *Cas-* « *tello* fit sur moi une vive impression. Qu'il est beau « de voir les souverains de la terre, les armées, le « peuple prosternés devant le même autel, priant le

« même Dieu, et faisant les mêmes vœux d'obéissance
« et de charité !

« Je ne saurais vous rendre la peine que j'éprouvais « en voyant l'empereur accompagné d'un cortége brillant, à cheval ou en voitures dorées passer à travers « les rangs des soldats sans être salué par ces acclamations qui prouvent l'amour des sujets, la sagesse et « la bonté du souverain.

« L'amnistie est digne de ce bon prince; malheureusement, il a déjà transpiré, parmi le peuple, que « la police a reçu une liste toute remplie d'exceptions.

« Mademoiselle Mars vient de quitter Milan. Elle a « donné douze représentations sur trois théâtres; mais « les Milanais n'ont pas su l'apprécier. »

Mon père me racontait hier un fait curieux et qui jette une triste lumière sur le caractère du prince de Talleyrand.

C'était sous Napoléon.

M. le comte de Montesquiou sortait du château, et il rapporta sur-le-champ à mon père la scène dont il venait d'être témoin.

Napoléon revenait d'Espagne, où, comme on le sait, la campagne n'avait pas répondu à ses espérances. Il s'approcha fort courroucé de M. de Talleyrand.

« — Il est bien bizarre, dit-il, que vous vous soyez « permis, pendant une expédition que vous m'aviez « conseillée, de la tourner en ridicule ; vous ne sau-

« riez le nier ; car j'ai conservé toutes vos correspon-
« dances, lettres et rapports. »

M. de Talleyrand baissait les yeux et gardait le silence.

« — Nierez-vous aussi, continua Napoléon, que « vous m'ayez conseillé la mort du duc d'Enghien ? »

M. de Talleyrand resta muet, avouant ainsi la vérité des allégations de l'empereur.

LETTRE DE MADEMOISELLE RHODA TOOKE

A LAQUELLE JE PORTE UN INTÉRÊT AUSSI GRAND QUE JUSTIFIÉ, DEPUIS QUE JE L'AI TENUE SUR LES FONTS DE BAPTÊME, QUAND ELLE ABJURA LA RELIGION PROTESTANTE, POUR ENTRER DANS LE SEIN DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Candili, 14 septembre, Asie.

. . . .

« Combien je vous remercie, monsieur le vicomte, « de la confiance dont vous voulez bien m'honorer ! « Tout ce qui vous touche m'intéresse vivement ; et, « si mes vœux étaient exaucés, rien ne manquerait à « votre bonheur.

« Mais j'aime à croire que vous êtes bien près « d'être véritablement heureux ; la haute et réelle « philosophie qui respire dans vos lettres, me prouve « que vous savez au moins où se trouve cette indépen-« dance morale qui nous met au-dessus des vicissi-« tudes de cette vie, et à l'abri de ses orages.

« Pour en parler aussi bien que vous le faites, il « faut avoir éprouvé ses incomparables effets ; et dès

« lors, je n'ai plus qu'à vous souhaiter d'en compren-
« dre chaque jour davantage la sublimité.

« Votre manière d'envisager l'avenir me paraît
« aussi juste qu'en dehors des idées rebattues, et je
« ne serais pas étonnée que l'Orient fût le premier
« à réaliser vos prévisions.

« De grandes idées, ou du moins des idées d'in-
« novation sont conçues par un souverain assez au-
« tocrate pour les faire exécuter en dépit de l'opi
« nion religieuse (la seule publique chez les Turcs).

« Mais, froissant tous les sentiments des exécutants
« comme des exécutés, on les exaspère, on les excite,
« on provoque jusqu'à des révoltes de femmes ; on
« fait allumer des incendies (manifestation de l'opi-
« nion en Turquie) ; on affaiblit un pays où trop de
« rites mettent déjà le désaccord ; et l'on ne pense
« pas à se défendre de cette hydre formidable : l'in-
« fluence russe.

« Je pourrais vous citer des exemples de ses rami-
« fications, surtout chez les Grecs. *La Turquie telle*
« *qu'elle est* serait un ouvrage précieux pour l'Europe,
« jusqu'à présent complétement induite en erreur
« par toutes les relations fantastiques de ceux qui
« craignent, je crois, de n'être pas lus s'ils ne fai-
« saient un Orient magique. Constantinople me sem-
« ble pourtant assez curieuse. »

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE

« Vous me jugez trop favorablement, ma chère
« Rhoda ; j'ai cette foi des premiers chrétiens qui

« les portait à mourir pour elle ; mais je n'ai ni leur « force ni leurs vertus ; priez pour moi, et que Dieu « protége les nouveaux et importants établissements « que bientôt vous allez être appelée à diriger !

« Vous devez vous armer d'avance contre les ob- « stacles que vous rencontrerez ; qu'ai-je dit? peut-être « aussi avec le temps devez-vous vous attendre à des « persécutions.

« Ce n'est pas votre sultan que vous aurez à redou- « ter. Doué d'un grand caractère, comme d'une per- « sévérance invincible, ce souverain[1] semble avoir « la volonté forte d'arracher par tous les moyens « possibles les peuples qui lui sont soumis, aux ténè- « bres qui les couvrent.

« Mais c'est l'ambition du czar que je redoute pour « vous; et je vois devant moi avec indignation la mal- « heureuse Pologne qu'il veut arracher à la foi de « ses pères, pour la tenir plus sûrement dans l'escla- « vage qu'il prétend lui imposer.

« Il convoite Constantinople, et n'attend que l'oc- « casion de s'en emparer ; mais que peuvent les ef- « forts des hommes contre le seul arbre de la Croix, « plus puissant que toutes les puissances de la terre ! « C'est là l'espoir du chrétien, et je vous félicite « bien sincèrement d'être appelée par le ciel à arra- « cher les esprits à la barbarie, comme au triste « aveuglement qui vous entoure.

« Inspirez une religion forte et éclairée, disposée « à lutter avec calme et sans effroi. J'ai toujours « pensé que c'était par l'éducation des femmes qu'il

[1] Mahmoud, le réformateur.

« fallait commencer la réforme de la société ; leur « influence étant aussi immédiate que douce et per-« suasive. Courage donc ! et à l'œuvre dès que vous « le pourrez[1] !

« Recevez, etc.

« Le vicomte de La Rochefoucauld. »

[1] C'était une maison d'éducation que mademoiselle Tooke était appelée à diriger.

CHAPITRE V

La commission scientifique faisant partie de l'expédition de l'*Astrolabe* et de la *Zélée* propose d'établir une colonie pénitentiaire au Port-Famine (détroit de Magellan); ce serait sans danger à cette distance, et l'on parviendrait ainsi à détruire ces bagnes, la honte et le fléau de la société; mal puissant contre lequel je ne cesse de protester.

On s'afflige de la corruption de la société, et l'on rejette sans cesse dans son sein une nuée de scélérats qui la pervertissent et l'effrayent de leurs forfaits, en faisant un fatal enseignement des crimes de tout genre et de toute nature.

L'exemple seul du crime est un mal contre lequel un gouvernement sage ne peut trop s'élever; et une grande nation ne devrait pas regarder à une dépense nécessaire, pour se régénérer et se purifier.

Honneur au ministre qui le tentera avec courage et persévérance! Les Français, toujours disposés à adopter ce qui est grand et généreux, appl audiraient à une pareille réforme.

17 octobre.

Madame de Milon a trouvé cette note parmi celles qu'écrit mon père journellement. Serait-ce une prophétie?

« La philosophie engendra l'Assemblée constituante.

« L'Assemblée engendra la Révolution.

« La Révolution engendra la Convention et la République.

« La Convention engendra la terreur, la guerre, etc.

« La terreur engendra le Directoire.

« Le Directoire engendra l'anarchie.

« L'anarchie engendra Napoléon.

« Napoléon, par son ambition, engendra les Bourbons.

« Les Bourbons, par leur excès de bonté, engendrèrent Louis-Philippe;

« Louis-Philippe engendra les conspirations, les conjurations, et l'opposition de presque tous les partis ;

« Cette opposition engendrera de nouveau la République ;

« La République engendrera un Bonaparte. . .

. . . .

LETTRE DU COMTE ANATOLE DE MONTESQUIOU

QUI PROUVE QUE L'ESPRIT LE PLUS FIN PEUT QUELQUEFOIS SE LAISSER ÉGARER, ENTRAINÉ PAR UNE IMAGINATION FORT VIVE ET UNE ESPÈCE D'ENTHOUSIASME QUI DÉNATURE LES FAITS. JE VEUX, EN LA CITANT, PROUVER MON IMPARTIALITÉ. L'AVENIR S'EST CHARGÉ DE DÉCIDER ENTRE NOUS.

15 octobre.

« Tous ces nuages noirs, si grossis par l'imagina-« tion, ont toujours été, non pas bravés par une im-« prévoyante sécurité, mais observés par la sagesse, et « conjurés par l'habileté.

« Je n'entrerai pas dans les détails de la position « présente; parce que cela nous prendrait trop de « temps ; mais le passé qui fut plus difficile, plus com-« pliqué, plus gros, offre suffisamment d'exemples « qui rassurent.

« Vois sur quel terrain ruiné se trouve l'opposition, « dans quelle attitude gênée, fausse, embarrassée, elle « est placée par la grande habileté d'un pouvoir qui, « ne donnant jamais de prise sur lui, ne laisse pour « ressource à ses ennemis, que les injures et la calom-« nie.

« Est-ce là ce faisceau que tu nommes redoutable ?

« Tu penses qu'au point où nous en sommes, une « étincelle peut allumer un vaste incendie. A cela, il « est bien aisé de répondre, mon cher Sosthènes ; de-« puis 1830 les étincelles ont-elles manqué?

« La Belgique, Alger, l'Espagne, les émeutes, la « Vendée, Louis-Napoléon, la Suisse, la Turquie, le « Portugal, assurément voilà de terribles étincelles !

« Chacune à elle seule semblait être un incendie ; et « tu as vu ce qui en est résulté ?

« La sagesse du passé garantit l'avenir. Un homme « s'est rencontré que l'on a surnommé avec raison « *l'homme nécessaire ;* il a su apaiser, édifier, conte- « nir; il a frappé d'étonnement et d'admiration tous « les rois, qui se sont sentis rassurés, par lui, sur « leurs trônes, que la secousse de 1830 avait ébranlés.

« Tous l'ont dit, et plusieurs de ces rois l'ont avoué « à moi-même ; et tandis qu'en Italie et dans le midi « de l'Allemagne, je recueillais ces admirables éloges, « le roi de Prusse disait à un autre voyageur : « — Le « roi Louis-Philippe marche à la tête de la royauté « comme à la tête de la civilisation. »

« Voilà, mon cher Sosthènes, l'admirable spectacle « qu'à mon grand regret je te vois méconnaître.

« Hélas ! il n'est que trop vrai, et je ne puis en « douter, puisque je l'ai connu par moi-même : « après les Révolutions, après ces grands mouvements « qui secouent et qui brisent, on est comme ces bles- « sés qui restent sur les champs de bataille ; et qui « troublés de leurs souffrances et de leur disgrâce, « croient toujours tout perdu, et doutent longtemps « encore, même au milieu des chants de la victoire et « de ses preuves les plus évidentes.

« Mon cher Sosthènes, si je parle ici de victoire, « éloigne, je te prie, toute fausse interprétation, toute « mauvaise pensée.

« Si je suis dans des rangs heureux, et si je parle « de triomphe, c'est parce que je suis dans ce que l'on « peut appeler *le parti social ;* dans celui qui combat « sans relâche l'anarchie ; et qui naguère, par la

« bouche du duc de Broglie, à la tribune, se vantait « d'avoir *muselé le monstre*.

« Ah ! que je voudrais, comme gage de mon amitié « sincère autant que prouvée depuis longtemps, pou- « voir te communiquer un peu de ce calme né en moi « de l'expérience, et d'une observation assidue.

« Quand tu le voudras, quand quelque monstre vers « l'horizon fera naître encore ton inquiétude, avertis- « moi, montre-le-moi ; à nous deux, avec de bons « yeux, placés dans des positions si différentes, il est « impossible que nous n'y voyions pas clair, assez pour « dissiper les illusions et distinguer la pure vérité ! »

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE

« Deux mots seulement, cher ami ; et puis j'en « reste là de notre correspondance, espérant bientôt « te voir à Paris où je vais passer huit jours, pour la « rentrée de mes enfants.

« Que je te dise d'abord à quel point ton amitié me « touche ! C'est une douce et vieille habitude d'en- « fance, à laquelle je tiens plus que je ne te puis l'ex- « primer.

« Mais que tu me connaîtrais peu, si tu pouvais « croire que jamais un sentiment personnel, quel qu'il « fût, un retour chagrin vers le passé, pussent avoir « la plus légère influence sur mes sentiments, con- « victions ou prévisions.

« Je mets trop à leur valeur les choses de la terre, « pour y attacher le moindre prix ; ceci dit entre nous, « sans hypocrisie ni pédanterie, mon esprit et mon

« cœur sont trop éloignés de l'une ou de l'autre, pour « qu'on puisse même le supposer.

« Moi aussi j'ai servi avec un puissant dévouement « la Restauration ou plutôt mon pays, mais c'était sans « illusions ! et en reconnaissant tout ce que la France « devait aux Bourbons pour sa gloire et sa prospérité, « je regrettais des fautes, que je cherchais à réparer « avec une conscience éprouvée.

« Depuis 1830, j'ai dit qu'un gouvernement, et « surtout un gouvernement monarchique, fondé sur « la souveraineté du peuple, la corruption, les décep- « tions, l'hypocrisie et le mensonge, ne pourrait du- « rer. Je le répète, en le pensant plus que jamais; et « le temps nous apprendra qui a bien vu, de toi ou « de moi, cher ami.

« Tandis que tu ne vois que grandeur, calme et ha- « bileté, moi j'entrevois un abîme que l'on semble « creuser à plaisir; et je rends assez de justice à ton « roi, pour être convaincu qu'il est loin d'être aussi « tranquille sur son avenir, comme sur celui de sa « race, et sur celui du pays, que ceux qui le servent.

« J'ai aussi des relations tant soit peu étendues en « France et à l'étranger, et les conclusions que j'en « tire sont loin d'être les tiennes.

« Le ciel en décidera ; jamais du moins tu ne me « verras conspirer soit en France, soit surtout à « l'étranger que je déteste. J'attends avec calme.

« Toujours, malgré tout, ton ami sincère.

« Le Vicomte de La Rochefoucauld. »

Madame Mariani est l'amie intime de Georges Sand. Je venais de lui écrire toute ma tristesse à propos du mauvais esprit dont est empreint le dernier ouvrage[1] de cette personne d'un si grand talent. La réponse est curieuse :

« Monsieur le vicomte,

« J'ai reçu deux fois des nouvelles de notre amie ; « elle doit être à présent à Barcelone ou à Palma.

« Je me rendis bien compte de l'effet que produi- « rait sur vous sa dernière œuvre, nous en causerons.

« Moi je copie, pour vous la remettre, une prière « composée par elle, qui vous montrera l'état de son « âme et vous expliquera bien des choses. Cette prière « commence ainsi : — *Vous, puissance inconnue et* « *fatale, qui m'avez faite ce que je suis*, etc., etc.

« Que ses vrais amis ne l'abandonnent jamais ! « Unissez-vous à moi, monsieur, pour la consoler jus- « qu'à ce que Dieu lui vienne en aide ; mais croyez « que la mission de ceux qui l'aiment, est toute de « charité et d'affection.

« Sans influence, elle n'en recevra que de plus « haut.

« Je serais fort heureuse, monsieur, de vous voir à « votre retour à Paris, et je vous demande de ne pas « nous oublier, et d'agréer avec bonté les compliments « sincères et empressés du ménage. »

[1] *Le Spiridion.*

LETTRE DE MADAME AMÉRICA VESPUCCI

« Avez-vous été assez généreux pour ne m'avoir pas
« accusée d'ingratitude à cause de mon silence?

« Ah, si vous m'avez crue capable d'oublier, vous
« avez eu tort. Vous à Paris, dans un bel hôtel, il
« vous semblera impossible que moi, pauvre femme,
« seule dans un pays étranger, et à la tête d'une vaste
« entreprise, je n'aie pas le temps de vous écrire
« quatre mots ; eh bien, il en est pourtant ainsi.

« J'ai l'espoir de réussir ; le gouvernement a déjà
« proposé en ma faveur, non pas comme droit de fa-
« mille, mais comme une grâce à madame América
« Vespucci, un territoire de six lieues, et une pension
« pour toute ma vie.

« Mais cela doit passer aux chambres des députés
« et des sénateurs ; vous pensez ce qu'il faut de peine
« à une femme étrangère pour avoir la force de con-
« duire à bien une semblable affaire.

« Hier on m'a dit : — Madame, vous devez réussir
« avec un tel courage.

« Pardon par pitié, je n'ai pas le temps de vous
« dire un seul mot ni du pays, ni de tout ce que je
« fais ; mais je vous promets qu'aussitôt mon affaire
« terminée, je me reposerai en vous écrivant non une
« lettre, mais un volume.

« Je suis reçue partout parfaitement. La maison
« du ministre de France est la mienne, et le baron
« D***, chargé d'affaires d'Autriche, est vraiment un

« père pour moi ; il ne me manque rien ; tout le « monde se fait un plaisir de m'obliger ; mais l'isole- « ment me pèse. »

Dimanche, 19 novembre.

« Eh bien ! n'avais-je pas raison d'être inquiète ; « n'avais-je pas le pressentiment d'un accident? et, « chose étrange et cruelle, j'explorais les journaux « à l'article *Paris*, et à celui *Nouvelles des provinces*, « cherchant avec une horrible anxiété le récit de quel- « que accident, et de quel genre? la mort peut-être ! « car on ne met guère que cela dans les journaux.

« Je me proposais d'écrire à Paris pour qu'on allât « s'informer de vous, rue de Varennes; et puis je me « suis bien promis de m'abonner l'année prochaine au « journal *La Marne*.

« Pourquoi ne pas vous être fait saigner? Il me « semble qu'une pareille chute le demandait. Vous « n'êtes pas un sylphe, après tout; et il peut y avoir « danger pour vous à tomber aussi rudement.

« Ce bon cheval, comme je l'aime ! et comme aussi « je voudrais lui donner une bonne petite caresse « bien douce !

« J'admire aussi votre caractère généreux de l'a- « voir consolé, au lieu de le gronder. Il était là « tout chagrin et tout honteux, n'est-ce pas? Je le « vois d'ici, n'osant se relever sans votre permis- « sion.

« Dites-moi si je dois envisager votre chute comme « un accident arrivé ou un danger évité : parce que, « voyez-vous, j'ai promis trois messes d'actions de grâ- « ces si j'apprenais qu'il ne vous soit rien advenu ; et « j'avoue que, si je remercie Dieu mille fois pour « une de vous avoir conservé à vos amis, j'aurais « peine à le remercier de vous avoir fait du mal.

« Mais le bien l'emporte nécessairement, car lors- « que j'ai reçu votre première lettre je me suis trou- « vée si heureuse que vous fussiez encore en vie, « qu'il me semblait que c'était assez faire pour nous, « et je vous aurais tenu quitte de toute autre chose, « même de votre amitié pour moi.

« Je vous écris au son de la musique : c'est aujour- « d'hui la fête du pays, et les garçons du village, « musique en tête, viennent m'apporter une énorme « brioche, surmontée d'un aussi énorme bouquet.

« Adieu, mon cher vicomte ; je suis bien fatiguée, « quoique jamais lasse de vous écrire. »

Triste résultat que je prévoyais en ayant tout fait pour l'éviter.

Madame ***, dont le sort m'avait vivement intéressé, a fini par rompre avec son mari. En la blâmant, il est impossible de ne pas la plaindre.

Voici l'extrait de la lettre qu'elle m'a écrite :

Mardi.

« Ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire est « juste, mais un peu sévère; pas de pardon! ah! mon- « sieur le vicomte; j'en conviens, ma conduite ainsi « vue ou expliquée par ceux qui ne veulent y donner « que des torts, doit paraître telle que vous la jugez.

« Ma justification ne sera pas longue.

« Je me reconnais des torts; oui certes j'aurais dû « avoir le courage d'attendre; mon caractère n'a pas « été assez fort.

. . . .

. . . .

« Malgré tout, la reconnaissance qui est dans mon « cœur ne s'éteindra jamais; j'ai pour mes bienfai- « teurs, tout le dévouement possible d'une pauvre « femme; mon sang, ma vie; tout. Si un jour ou « l'autre vous pouviez en juger, je le voudrais! sur « un mot, sur un geste, je serais là.

« Votre nom, je ne l'oublie jamais dans ma prière: « je suis si malheureuse d'ordinaire, dans les person- « nes que je devrais aimer!

. . . .

. . . .

« Si par malheur je ne vous avais pas rencontré « sur mon chemin; et si au lieu de cela j'avais été « obligée de m'adresser à d'autres, comme il y en a « tant, hélas! que me serait-il arrivé?

« Une femme ne peut aimer l'homme qu'elle n'es- « time pas!

« Je sais maintenant tout ce qu'il faut qu'il y ait « dans ma conduite de tenue et de réserve, afin de « prouver ce que je dis, et j'y tiens trop, pour ne pas « le faire. Je suis chez de bien honnêtes gens ; j'y ai « vécu retirée et seule, ils m'aiment.

« Je serai tranquille et heureuse, si je puis de nou- « veau avoir encore pour moi votre bonté ; si vous me « dites : *Oui, il y a peut-être pardon à donner.*

« Ma lettre est déjà trop longue, pardon ; mais il « fallait bien vous dire tout.

« Adieu, monsieur le vicomte. Voici ce que j'avais « à vous confier ; je ne me serais pas décidée sans de « fortes raisons à encourir votre blâme. Jugez-moi, « avec indulgence, monsieur le vicomte ; j'attends « avec impatience. »

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE

« Il est telle conduite, madame, qui malheureuse- « ment, et surtout après les antécédents, reste sans « excuse.

« La reconnaissance seule pour les personnes qui « vous avaient témoigné un si bienveillant intérêt, « aurait dû être un obstacle insurmontable à l'oubli « de toutes les convenances.

« Vous marchiez sur un terrain difficile, je l'avoue ; « mais pourquoi vous jeter dans toutes ces vaines ré- « criminations?

. . . .

« Si votre conduite eût pu s'excuser, eussiez-vous « pris un parti si grave sans consulter ceux à qui vous « deviez tout !

« Il ne me reste, madame, qu'à vous plaindre, à « gémir et à me taire. Dieu vous vienne en aide ! Je ne « refuse point de lire les lettres que vous me ferez « l'honneur de m'écrire ; mais sans m'engager toute- « fois à y répondre.

« Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD. »

Il y a trois semaines, M. Arago nous confia qu'il savait avec certitude, qu'il y avait déjà à Paris de 25 à 27,000 signatures pour la réforme électorale.

L'adhésion deviendra trop imposante, pour qu'il soit possible au gouvernement de reculer davantage devant la nécessité de prendre un parti.

Le pouvoir voudrait modifier le ministère ; mais le difficile c'est d'y arriver sans une dislocation complète. M. de Salvandy, dont on voudrait se débarrasser, restera homme d'esprit et d'honneur après comme avant.

Aujourd'hui chacun aspire à un ministère, sans s'inquiéter en rien des qualités, du talent et des connaissances nécessaires.

La session se prépare d'une manière orageuse ; et je doute qu'on parvienne à apaiser les germes d'agitation qu'elle porte dans son sein.

Les députés sont entre deux craintes : celle du pouvoir et celle de la nation ; mais les gouvernements s'en vont, et la nation demeure !

Je fis il y a un mois une course à trois lieues de Montmirail, et je dus à un pur hasard, la découverte d'une manufacture qui, établie depuis deux ans, fait déjà un commerce de 2 à 300,000 fr. par an, et emploie cent ouvriers.

Grâce à cette manufacture, une heureuse aisance se répand dans toutes les familles ; et des milliers d'aunes de tissu pour faire des bretelles, partent chaque mois de Vieux-Maisons, pour les pays étrangers, surtout au delà des mers. Il serait impossible de voir de plus jolis dessins, et des couleurs mieux assorties, grâce aux soins éclairés de l'inventeur, M. V*** natif du pays, et fils d'un ancien et brave lieutenant de gendarmerie.

C'est lui-même qui a fait confectionner tous les métiers sous ses yeux, en donnant les modèles : il a déjà des métiers qu'une seule personne fait mouvoir, et qui façonnent à la fois huit tissus composés d'un fil de caoutchouc, recouvert de soie, et qui devient élastique une fois que le fer des repasseuses a passé dessus.

M. V*** a fait preuve aussi de bon goût en associant à ses travaux une jeune femme raisonnable, active, vraiment charmante et que toutes les personnes qui la connaissent aiment, estiment et apprécient.

Montmirail, 20 novembre.

Mes chasses sont une distraction utile à mon esprit, et un exercice nécessaire à ma santé.

Je parlerai seulement de deux de ces chasses qui ont été remarquables, passant sous silence les sangliers, les chevreuils, les renards, et même les lièvres que nous rapportons presque chaque fois.

J'ai chassé deux fois au moins, par semaine, pendant quatre mois, au hasard, avec un petit cheval sans pareil, que j'ai ramené de Saint-Sauveur ; infatigable, faisant quelquefois jusqu'à dix-huit ou vingt lieues, presque toujours dix, douze ou quinze ; aimant la chasse à la folie; ayant l'oreille infiniment fine ; me ramenant aux chiens quand je les perds, et retrouvant toujours son chemin même quand moi je ne le reconnais pas ; intelligent, vif, doux aux chiens et aux hommes, et faisant son affaire si parfaitement, qu'il fait l'admiration de tous les gardes qui le voient, comme de toutes les personnes qui chassent avec moi ; ne relayant et ne découchant jamais, quelle que soit la retraite.

Mais aussi comme je le soigne; je ne lui demande que ce qui est nécessaire ; et dès qu'il y a un moment d'arrêt, je descends pour le débarrasser de mon poids ; et il repart aussi gai que s'il n'avait rien fait.

La première de mes chasses, car je dois y revenir, est celle de la Saint Hubert, que nous allâmes faire dans le bois de Vieux-Maisons; appartenant à M. le baron de Ladoucette, qui avec infiniment de complaisance m'a

permis d'y chasser. C'est à quatre bonnes lieues de Montmirail, et à une de Vieux-Maisons.

On nous donna au rapport un énorme sanglier, pesant environ deux cent quatre-vingts, et une compagnie.

La brisée était bonne ; deux vieux chiens prirent la piste sur-le-champ ; le gros sanglier fut attaqué ; on découpla le gros des chiens, et un bruit de chien magnifique se fit entendre ; une bête de compagnie se mit à la suite du monstre ; huit coups de fusil ne purent coucher le sanglier par terre, ou plutôt, s'il tomba, comme il est probable; il devint le butin de méchants braconniers qui nous suivaient, que nous entendîmes parler, que nous vîmes paraître un moment, puis tout à coup disparaître, et enfin que nous ne pûmes jamais joindre.

Tous les chiens, à l'exception de deux, tournèrent sur la bête de compagnie, qui après avoir été chassée près de quatre heures et avoir pris plusieurs petits débuchers, tenta enfin un grand parti et débucha vers Nogent.

Les chiens la poursuivaient avec un acharnement que redoublait sa vue à quinze ou vingt pas d'eux, parfois même moins ; et plusieurs fois ils l'atteignaient et la faisaient crier.

Le sanglier était sur les fins, quand un garde croyant bien faire, et craignant qu'il n'atteignît les bois, et qu'on ne finît par le perdre à la nuit, le tua au nez des chiens, d'un coup de fusil.

J'aurais voulu le ramener vivant afin de le présenter pour mari à deux jeunes laies que j'élève avec soin, pour en tirer race.

Nous rentrâmes triomphants à Montmirail, vers neuf heures, après avoir dîné à Vieux-Maisons ; maître, gens et bêtes en avaient grand besoin, et l'avaient bien mérité.

La seconde chasse ne fut pas moins jolie ; mais d'un autre genre.

A la première, je m'étais un peu perdu, séparé tout à coup des chiens, après les avoir longtemps suivis par un fourré épouvantable où j'avais failli m'embourber.

Cette fois nous étions à la Couverserie ; ce fut un renard qu'on lança ; j'avais donné ordre de tirer ; et on le fit promptement passer de vie à trépas ; un second passe à trente pas, je le tire ; il roule ; je ne redouble pas mon coup, et je le regarde, sans me presser de le ramasser.

Il reprend ses sens, se relève et bonsoir. On sonne force appel ; trois gardes portent trompe ; mes chiens arrivent et empaument la voie.

Le renard était tellement énorme, qu'on le prenait partout pour un loup. Après s'être fait battre près d'une heure dans le bois, il débuche ; et la tête perdue, enragé par la souffrance, il va droit devant lui, passe de remise en remise, et traverse une plaine.

Tout le monde était dispersé ; moi-même un moment je n'entendais plus rien ; les chiens avaient été longtemps à trois pas du renard.

Un de mes chiens rempli d'intelligence vient au devant de moi ;

« Allons, Pomponne, où sont tes camarades ? » Il

me mène droit à une remise qui était près de moi ; deux autres chiens en sortent ; j'entends grogner.

Je descends de cheval ; j'entre dans un épais fourré, et je trouve mon renard plus roide qu'une barre de fer; et tous mes chiens couchés autour, attendant leur maître.

Je relève mon renard; je sors du bois; mes chiens me suivent; je les couple ; mais que faire? Le renard pesait de vingt-cinq à trente livres.

Je l'attache derrière mon cheval, dont il bat les flancs, sans qu'il ait même l'air de s'en apercevoir, ou plutôt de s'en plaindre, tant son intelligence égale son bon caractère.

J'étais à deux lieues et demie environ de l'attaque, entièrement égaré, dans un pays que je ne connaissais pas.

Je remonte à cheval ; je laisse la bride sur le cou de mon cheval, et à travers une plaine où il s'enfonçait jusqu'au ventre, il me ramène au lancé. Je retrouvai les gardes qui me cherchaient. Tous ces braves gens sautaient de joie en me revoyant.

Peu de jours auparavant, un autre cheval fit sous moi un faux pas, voulut se relever, et retomba de côté avec moi d'une telle façon, que je m'en suis senti huit jours; mon pied était resté dans l'étrier, qui heureusement se détacha de la selle.

J'ai aussi ramené des Pyrénées cette charmante petite bête; et son caractère est si bon, qu'après s'être relevée avec vigueur, elle me regardait avec tristesse, sans bouger.

Le gouvernement, à force d'hésitation, a fait un personnage du prince Louis-Napoléon, en le persécutant, et en le faisant envoyer en Angleterre, où on le choie, et où le peuple toujours amateur de ce qui est nouveau, le traite en prince.

Le peuple anglais est si bizarre et si sujet aux enthousiasmes de commande, que quelqu'un me racontait qu'il fût un temps où l'on y vendait, au poids de l'or, une chemise sale de Napoléon.

Lettre aimable que je reçois de M. Amédée Pichot, homme de lettres distingué, qui a donné au public une des meilleures traductions de lord Byron.

Il avait épousé une charmante femme. Quand cette jeune personne mourut, encore à la fleur de l'âge, je lui écrivis ma sympathie pour un si grand malheur, dont j'avais éprouvé moi-même toute l'amertume. Il me répondit dans les termes suivants :

« 27 novembre.

« Monsieur le vicomte,

« J'aurais répondu à votre lettre pleine d'amitié, « quelque accablé que je fusse de ma douleur ; mais « vous m'annonciez votre départ.

« Vous avez connu le chagrin ; mais dans le bon- « heur même vous fûtes toujours plus fier d'être « aimé que loué.

« Je ne suis donc pas surpris d'une sympathie

« si douce. J'accepte aussi les regrets que vous ex-
« primez sur la perte de celle que je pleure; je les
« accepte sans jalousie, quoiqu'il y ait, vous l'avoue-
« rai-je, une jalousie de tristesse comme une jalousie
« de bonheur.

« Je ne crois pas que tout le monde ait été digne
« de l'apprécier dans sa grâce, charmant mélange de
« candeur et de dignité...

« Je m'estimais de l'avoir pu deviner, au milieu
« de la retraite où elle avait passé sa première jeu-
« nesse, se doutant peu alors qu'elle aurait de par
« le monde une réputation de beauté.

« Tout cela maintenant n'est plus qu'un rêve ; me
« voilà seul avec ce souvenir, qui seul remplit le vide
« de ma vie. Par quelle passion, par quel travail
« remplacer le sentiment qui m'occupait exclusive-
« ment?

« Je suis resté, monsieur, depuis trois mois, dans
« notre campagne, remuant de fond en comble quel-
« ques arpents de terre, à quelques milles du cime-
« tière.

« Je vais bientôt rentrer à Paris, mais pour n'y
« faire que passer et fuir encore.

« Je vous écris pour vous remercier, incertain si,
« dans ce court passage à travers Paris, je pourrai
« vous trouver.

« Agréez, monsieur le vicomte, l'assurance de mon
« dévouement. »

J'avais conseillé à l'intéressante madame B***,
frappée au cœur par la maladie de sa fille aînée,

maladie à laquelle les médecins n'entendent rien, de la magnétiser, en lui en indiquant les moyens, et aussi de consulter une bonne somnambule.

Voici la réponse de la jeune fille, qui prouve d'heureux résultats, et que je transcris ici, comme un touchant mélange de tendresse filiale, et de renoncement à l'existence :

« Monsieur le vicomte,

« Si je n'avais été si faible, je vous aurais déjà « remercié, et dit combien j'avais été heureuse et « touchée de vos sages et gracieuses paroles ; croyez « que ma volonté, mon bonheur, sont de suivre en « tout vos précieux conseils.

« Oui, le ciel m'a donné un ange pour mère ; et « toute ma joie est de tout faire pour elle.

« Ma santé s'améliore peu à peu ; grâce à vous, je « repose depuis que votre dernière lettre a appris à « ma bonne mère la manière de magnétiser.

« Ce moyen réussit à merveille, et ce doux som- « meil rafraîchit mon pauvre corps ; si je désire me « rétablir, ce n'est que pour ma pauvre mère; car, « pour moi, la vie ne m'offre rien qui repose !

« Ce serait donc une belle grâce si Dieu me rappe- « lait à lui ; monsieur, daignez prier pour moi. J'ai « tant de confiance à tout ce qui vient de vous ! ma « gratitude vous suivra partout, ainsi que mes sen- « timents de respect et de profonde estime. »

« Montmirail, 29 novembre.

Il existe encore dans les provinces des usages presque cruels, que l'on croirait être un reste des temps barbares, et d'autres qui ne sont que ridicules.

Il est à une certaine distance de Montmirail une commune appelée Le Breuil, où, chaque fois qu'il y a une noce, le grand plaisir est de se présenter à la porte de la mariée : on la prend de gré ou de force, on l'établit sur une herse, pareille à celles qui servent pour le blé, et les jeunes gens la traînent par les plus mauvais chemins ; plus la malheureuse se plaint, plus aussi la joie est grande.

Il n'y a pas longtemps, un nouveau marié se retourne, à l'église, après la cérémonie : « — Messieurs, « dit-il, ma femme m'appartient maintenant devant « Dieu et devant les hommes, et malheur à qui viendrait troubler son repos ! Je m'oppose à cet usage « barbare, et je défends expressément à qui que ce soit « de l'essayer. »

Il fut obéi ; on juge le gré que lui en sut la pauvre femme. J'ignore si, depuis, cette coutume brutale a repris son cours.

Dans une autre province, après que les époux étaient unis religieusement, un garçon de la noce s'approchait furtivement par derrière, et il leur frappait la tête l'un contre l'autre aussi fortement que possible, sans calculer les bosses qui devaient en être la suite ; et plus le choc était violent, plus les assistants étaient satisfaits.

Montmirail, 2 décembre.

J'ai pour habitude, quand je me promène ici, de causer avec toutes les personnes que je rencontre; d'entrer dans les maisons, et de m'asseoir quelquefois au coin d'un feu, que j'ai grand soin d'empêcher qu'on augmente.

J'allais voir ce soir le meunier de la Chaussée avec sa femme, excellentes gens qui méritent qu'on leur rende l'attachement sincère qu'ils nous portent; j'ai guéri de la poitrine le mari condamné par les médecins.

Je suis entré ensuite dans une petite chambre, ou plutôt une espèce de hutte, où logent une pauvre femme bien vieille et bien infirme; son mari qui n'en vaut guère mieux, et leur fille.

« — Eh bien! bonne femme, comment cela va-t-il « ce soir? — Pas bien, monsieur le vicomte; je n'y « vois presque plus; oh! si notre brave duchesse[1] « savait comme je souffre, cela lui ferait bien de la « peine; dites-lui *ben* des choses de ma part; mon « pauvre homme est par là-bas courant les fermes et « les maisons, à la recherche d'un peu de pain. »

Je ne pouvais arriver plus à propos.

[1] Madame la duchesse de Doudeauville, ma mère.

LETTRE DE M. DE RAVIGNAN
FRÈRE DU FAMEUX PRÉDICATEUR

Cette lettre contient quelques renseignements intéressants sur don Carlos.

Il est malheureux qu'un prince doué de si belles qualités n'ait pas reçu en partage tout le caractère qu'on lui voudrait.

Le ciel lui vient en aide en lui donnant pour femme un héros.

« Saint-Laurent, 26 novembre.

« La position de Charles V en Espagne est aussi « bonne qu'elle a jamais été. L'argent, le grand mo- « bile de tout, ne lui manque pas. Son mariage, « l'arrivée de la reine et du prince des Asturies ont « encore ajouté à la confiance et à l'enthousiasme des « provinces dévouées.

« Le caractère faible et indécis du roi gagnera à être « étayé de l'énergie et de la fermeté de la reine.

« Pendant son séjour à l'étranger, et pendant son « voyage pour retourner en Espagne, elle a reccueilli « la vérité sur les choses et sur les hommes; elle la « fera entendre au roi, et c'est bien nécessaire.

« Les événements stationnent en Espagne, on n'en- « treprendra rien, dit-on, que lorsque la reine aura « parcouru les provinces, s'y sera montrée, aura vu « par elle-même. C'est ainsi qu'on explique l'immo- « bilité du moment.

« Nous avons été dans de cruelles inquiétudes ici.

« A Bayonne, les autorités étaient instruites, par le té-
« légraphe, de la présence des deux illustres voya-
« geurs.

« Il a fallu changer l'itinéraire projeté d'abord « pour entrer en Espagne; et cela a exigé un séjour « de trois jours, chez ma sœur, à une lieue de chez « moi.

« Enfin, tout s'est arrangé, et le voyage accompli « avec succès, mais non sans peine; ils ont traversé « le pays basque sur mes chevaux. »

Montmirail, 5 décembre.

Il est ici un homme auquel il ne manque qu'un peu de tenue dans les idées, pour se faire une réputation, et acquérir une brillante fortune.

C'est un industriel vraiment doué d'un génie inventif pour les petites choses comme pour les plus importantes; mais malheureusement pour lui et pour les autres, il abandonne ses idées, aussitôt qu'elles sont conçues, et mises à une première exécution.

Il en a tout l'honneur; mais comme il est modeste, il ne s'en fait pas valoir, et le résultat appartient aux autres. Il a de l'esprit, de la loyauté, une imagination bouillante, une grande vivacité avec un bon cœur.

J'ai entrepris, dans son intérêt, de lui donner le caractère qui lui manque.

Il m'avait prié de lui prêter un exemplaire de la *Gazette*, où se trouvait un article de moi. Le soir il me le rapporte au salon; et je le mets dans ma poche. Le

lendemain à sept heures, en ouvrant mon journal par hasard, je vois écrit au crayon au-dessous de ma signature : — *Ennemi du roi, de la France et de l'ordre public.*

Aussitôt je fais reporter ce journal à M. B*** et lui demander si c'est son opinion qu'il a écrite au bas de mon article !

Dix minutes étaient à peine écoulées que M. B*** était chez moi : hors de lui et profondément ému, il me témoigna, d'une manière qui me toucha, son indignation comme son regret.

« Je n'ai prêté ce journal qu'à une seule personne :
« c'est le juge de paix ; l'insulte est pour moi seul ;
« et ce coupable abus de confiance ne passera pas ina-
« perçu. Je cours lui en dire mon avis ; et je ne lui
« déguiserai pas mon opinion. »

Je parvins à le calmer, et je lui conseillai de se borner à aller chez le juge de paix qui est un assez méchant homme, et dont mes parents ne sont pas les seuls à avoir à se plaindre ; à lui demander avec calme si c'était lui qui avait écrit ces lignes, en le priant simplement de vouloir bien les effacer.

Je partais pour la chasse, et il me quitta, me promettant avant tout d'avoir du sang-froid. Il ne m'avait nommé le juge de paix qu'après m'avoir fait promettre à moi-même de tout ignorer.

Je rentrais le soir, après une chasse de trois heures à la suite d'un chevreuil et plusieurs débuchés à travers des pays dont les habitants étaient arrivés tout essoufflés à l'hallali, dans une petite rivière entourée de prairies. Je fis dire à M. B*** mon retour. Il arriva aussitôt, et me remit cette lettre qu'il venait de m'é-

crire, en me disant que le matin, le juge de paix n'était point levé.

« Monsieur le vicomte,

« Il faut trop de calme et de modération pour faire « ce que vous m'avez conseillé ; le mépris est tout pour « une offense semblable ; je suis heureux de penser « qu'elle m'est personnelle, vu que l'on a eu l'indignité « de se servir de moi pour vous adresser, par sur- « prise, de pareilles injures.

« En réfléchissant aux conséquences de cette mysti- « fication, je crois bien faire en effaçant de ma main « cet outrage ; persuadé, monsieur le vicomte, que « vous verrez dans cette action une preuve de l'estime « et de la haute considération que je vous porte. »

Je répondis :

« Je n'ai qu'un regret, je l'avoue, monsieur ; c'est « que vous m'ayez engagé par ma parole au silence ; « j'aurais été moi-même prier M. R*** de vouloir bien « effacer, et désavouer ces lignes en ma présence.

« Moi l'ennemi de mon pays ! moi qui l'adore et lui « ai tout sacrifié !

« Au reste ne parlons plus de cette affaire aussi in- « digne de vous que de moi ; je sais qu'elle vous com- « promettrait encore plus que moi, et que d'ailleurs je « me suis lié par ma parole. »

Je lui donnai la main, et il me quitta en me faisant les plus vives protestations, et en m'annonçant qu'il romprait définitivement, après avoir exprimé ce qu'il pensait de la conduite du fonctionnaire de Louis-Philippe.

6 décembre.

NOTES

QUE J'AI PRISES DANS LE TEMPS, ET QUI M'ONT PARU CURIEUSES A CONSERVER, SURTOUT A CAUSE DE L'ANALOGIE QU'ELLES ONT AVEC LE MOMENT PRÉSENT.

« Louis-Philippe d'Orléans, régent de France rêvait « pour la première fois l'alliance de la France avec « l'Angleterre ; c'est-à-dire la corruption déjà con- « sommée avec la corruption qui commence.

« De là, cette époque fatale qui suivit le grand « siècle de Louis XIV. La nouvelle génération nia « tout ; et se crut créatrice de vérités nouvelles, en « mettant en doute toutes les croyances ; la foi reli- « gieuse aussi bien que la foi politique.

« La corruption fut avec l'orgueil le berceau de « cette génération qui ne respecta rien, et brisa les « liens de famille aussi bien que les liens sociaux.

« L'alliance anglaise toujours si fatale à la France « fut le principe fondamental de toute la diplomatie « de la régence.

« Nos malheurs, les crimes qui effrayèrent le « monde, et les révolutions qui l'ensanglantèrent, en « furent les tristes conséquences. »

Le duc d'Orléans parti de l'idée de concessions et de popularité arriva bientôt à l'expression la plus centralisée du pouvoir souverain ; mais enfin, l'ambition ne l'emporta point sur ses devoirs, et il respecta les droits du souverain légitime.

L'honneur fit taire chez lui l'ambition.

LETTRE DE M. DE LA N***.

« 8 décembre.

« Je me réjouis en voyant approcher le moment de « votre retour. Je suis facile à satisfaire; deux ou « trois maisons amies, et le surplus n'est qu'em- « barras.

« Je me suis remis à l'étude de la chimie, ce qui « est un peu honteux à mon âge; mais le goût m'y « porte.

« Avez-vous lu, dans le dernier numéro de *la Revue « des Deux-Mondes* du 1er décembre, le premier ar- « ticle : *la Vie de Jésus-Christ* par Edgar Quinet? « vous intéresserait-il, ou la duchesse de La Roche- « foucauld?

« C'est une lecture fort sérieuse, mais une révéla- « tion curieuse de l'état de la théologie en Allemagne, « et des aberrations où entraîne la tentative d'y intro- « duire et d'y mélanger la philosophie.

« La première partie, ou l'exposition des idées alle- « mandes est faite pour scandaliser jusqu'au vif ; et, « tout cuirassé que je me supposais, elle m'a été dé- « sagréable.

« Mais la seconde partie ou la réfutation, guérit les « blessures de la première; et elle est écrite dans un « bon esprit.

« L'abbé Lacordaire, effrayé sans doute de cet « exemple des Allemands, et de l'exemple plus voisin « de l'abbé de Lamennais, a tout à fait résolu de s'en- « chaîner lui-même, et d'entrer dans l'ordre des do- « minicains.

« J'en avais ces jours-ci des nouvelles directes. Il « est à Paris dans ce moment occupé à prendre de der« nières mesures; puis il va retourner à Rome faire « son noviciat, pour revenir en France fonder une « maison de cet ordre, destinée à la prédication ex« clusivement.

« Adieu, bien cher. Il ne m'est pas besoin de « phrases finales, je m'en flatte, pour que vous soyez « sûr de mes sentiments dévoués. »

FRAGMENT DE LETTRE

D'UNE FEMME AUSSI SPIRITUELLE QUE BONNE, APRÈS LA LECTURE DE PLUSIEURS DE MES ARTICLES.

12 décembre.

« Bravo! vicomte, comme c'est vrai, tout cela! « On comprend que c'est l'œuvre d'un homme d'un « grand cœur dont les convictions et la foi sont pro« fondes; avec quelle véhémence et quelle chaleur « d'âme il les professe, et comme on est heureuse « d'avoir à apprécier un si noble caractère, et de se le « savoir un peu ami!

« Voilà deux articles que je lis, et j'en suis chaque « fois attendrie; les larmes me viennent aux yeux; « c'est un hommage rendu à la vérité.

« Un écrit sans foi et sans croyance ne ferait pas « cette impression; c'est cette vérité d'âme qui touche; « et puis comme il y a toujours une petite pointe « d'égoïsme dans l'amitié, après avoir joui des hautes « qualités d'un ami, on se prend à penser que dans « un cœur si chaleureux, il doit y avoir une large

« place aussi pour le dévouement et les nobles et « douces affections.

« De ce dévouement, qu'en ferait-on ? rien, car il est « bien peu de circonstances dans la vie où il soit don- « né à l'un de l'offrir, et à l'autre de l'accepter ; mais « compter un peu sur l'âme d'un ami, n'est-ce pas « tout ?

« L'on peut toujours se complaire à le croire à sa « porte, et l'on s'en fait plus heureuse et plus recon- « naissante.

« Voilà comment les gens de cœur sont toujours « exploités ! Ils ont à subir les conséquences de cette « haute organisation et de cette richesse de sentiments « que Dieu a mises en eux ; on leur en demande « compte, et ceux même qui n'y ont pas d'autres droits « que de les reconnaître et les porter à leur valeur, « sont parfois les plus âpres à la curée ! »

LETTRE

TOUTE BONNE ET TOUT AIMABLE DE MADAME LA BARONNE DE MONTVILLE [1], DATÉE DE ROME, ET CURIEUSE PAR LES DÉTAILS QU'ELLE RENFERME, COMME PAR SON ORIGINALITÉ.

« J'espère que vous attendez de mes nouvelles avec « quelque impatience ; je m'empresse donc de vous « dire qu'enfin me voici à Rome ; notre voyage a été « des plus heureux ; toute la petite colonie l'a sup- « porté on ne peut mieux ; mes amies ont été bonnes « et soigneuses, et l'amitié fait oublier bien des maux.

[1] Fille de la duchesse de Montebello, et femme aussi spirituelle que distinguée.

« De toute façon, je m'applaudis du parti que j'ai « pris; vous devez le comprendre; quelques mois de « bon temps, c'est quelque chose dans une vie comme « la mienne.

« Depuis huit jours bientôt que nous sommes ici, « les journées entières ont été employées à chercher « des logements, sans pouvoir en trouver.

« Nous venons donc de nous décider à faire un ar- « rangement assez mauvais, par lequel nous resterons « nos trois mois à l'auberge.

« Jamais il n'y a eu tant de monde en Italie; tout « y est hors de prix, les appartements qui valaient « vingt louis les années précédentes, sont loués cent, « et tout est dans cette proportion.

« Jusqu'ici, ce que j'ai vu de Rome n'est pas fait « pour monter la tête; ses rues sont sales et infectes, « ses habitants en guenilles, les maisons dégoûtantes « et d'un inconfortable auquel nous ne sommes plus « faits [1].

« Florence m'est apparue d'une toute autre façon; « je n'y ai passé que huit jours, et j'ai pleuré comme « un enfant en la quittant. On vit là mieux qu'ailleurs. « Je ne crois pas que Rome renferme autant de chefs- « d'œuvre que le palais Pitti, et la galerie Médicis à « Florence.

« On devient artiste malgré soi; les arts s'y montrent « si séduisants !

« Nous devons aller ce soir chez la princesse Bor- « ghèse; sans doute nous parlerons de vous, je me pro- « mets donc une bonne soirée.

[1] Jugement un peu sévère.

« Avant tout, voyez-vous, ni les merveilles de l'I-« talie, ni son beau climat ne peuvent remplacer mes « amis ; et quand je songe à deux ou trois au plus « qui me manquent, mes yeux se remplissent de « larmes.

« Comment ai-je pu être assez folle pour penser, « il y a quelques années, à venir seule ici ; j'y serais « morte de tristesse ; c'est ce que je répète du matin « au soir à mes bonnes cousines ; entre elles et moi « l'intimité devient chaque jour plus grande ; on est « si éclairé qnand on a montré tous ses défauts.

« Après six semaines de route où l'on ne se quitte « ni jour ni nuit, pas un ne peut rester sournoise-« ment caché ; je vous dirai que l'épreuve n'a pas été « au désavantage de chacun ; voilà du moins ce que « tous réunis nous avons décidé l'autre soir, en nous « applaudissant du *compagnonnage;* la petite veuve et « moi ne nous sommes pas plus quittées que notre « ombre.

« Elle avait une place de trop dans sa voiture ; donc « j'ai déserté la mienne ; rien n'est plus délicieux que « de rouler ainsi sur la belle route d'un beau pays.

« De Gênes à Florence notre enthousiasme allait « toujours croissant. Je n'imagine rien de plus en-« chanteur que tous ces bords de la Méditerranée.

« Pour moi, j'apprécie mieux encore un beau site « que tous les beaux tableaux du monde ; c'est une « jouissance plus vive, plus enthousiaste, plus en rap-« port avec mon organisation.

« Je vous écris à ma fenêtre ouverte; tandis que « vous êtes sans doute au coin d'un bon feu; nous « avons jusqu'ici un temps de printemps. On ne ren-

« contre que des calèches découvertes ; les femmes
« ont leurs vêtements d'été.

« Il y a jeudi un grand bal chez le duc Torlonia ;
« nous comptons y aller. Il faut voir deux ou trois
« de ces lanternes magiques, puis se tenir tranquille
« en famille.

« Les matinées sont fatigantes quand on veut bien
« voir ; puis l'on n'a pas trop de ses soirées pour ré-
« sumer ses souvenirs ; nous avons une grande avi-
« dité de savoir, et nous sommes entourées de guides,
« d'histoire et de livres de tout genre qui nous aident
« à passer le temps.

« Il faut cela en pays étranger, quand on a rom-
« pu avec toutes ses habitudes.

« Restant beaucoup chez nous, je crois que le soir
« nous finirons par recruter quelques personnes de
« connaissance ; sans cela nous deviendrions par trop
« sauvages. Quatre femmes seraient bien maladroites,
« si leurs forces réunies n'attiraient point un peu à
« elles. Madame de C*** est jeune et gracieuse ; je ne
« dis rien des autres ; vous les connaissez. Que pensez-
« vous d'elles ?

« Voici un long griffonnage écrit avec une mau-
« vaise plume d'auberge, dans un salon commun où
« les enfants font un tapage d'enfer ; on me promet
« un petit coin à moi, dans trois jours.

« Attendre jusque-là pour vous écrire m'aurait paru
« bien long ; excusez donc tous les non-sens de cette
« lettre en faveur de l'impatience où j'étais de vous
« dire : je ne suis pas morte. »

Un propos officiel tenu ces jours-ci, dans la chaleur d'une discussion, par un homme influent et dans l'intimité de la cour, ne laisse aucun doute sur ses intentions ultérieures.

Il s'agissait de la position présente, et de ses difficultés. — « Eh bien, dit le personnage en question, « si les Chambres vont trop loin, et résistent ouverte- « ment, ou veulent envahir le pouvoir royal, l'armée « est encore sûre, prête à frapper; avec elle Louis- « Philippe peut faire son 18 brumaire ; la garde na- « tionale mise de côté, si elle veut se mêler de gou- « verner, restera neutre dans l'action. »

Le mot est aussi significatif, que l'illusion du gouvernement est grande.

Toutes les oppositions sont réunies en une seule pour le combattre, et tous les hommes qui l'ont porté au pouvoir, veulent aujourd'hui provoquer une crise, en le poussant dans ses derniers retranchements.

Le discours de la couronne ne dit rien; mais le moyen de parler au milieu de questions si embrouillées, quand par la position même, on ne peut prendre aucune attitude décidée ni honorable, et que l'on est réduit à louvoyer devant les exigences étrangères que l'on n'ose ni contredire, ni regarder en face.

Il faut de la gloire à la France ou une grande prospérité; et jamais on n'humilie en vain les Français; il leur faut des lauriers pour supporter l'arbitraire.

On racontait dernièrement devant moi, une anecdote curieuse sur Napoléon, et qui avait été apprise de madame la princesse de Chimay [1].

« J'étais en visite chez madame la princesse de Chimay, disait l'interlocuteur, et elle me montra le cabinet de sa maison, rue de Babylone, où Napoléon se traîna à ses pieds en la suppliant de consentir à l'épouser. Sur son refus positif, il se leva, outré de dépit.

« — Madame, lui dit-il, vous vous en repentirez, « et jamais je n'oublierai cet outrage. » — Il a tenu parole.

A quoi tiennent les événements ! Ce mariage eût pu changer les destinées du monde.

J'ai eu l'occasion d'avoir des renseignements sur l'esprit de l'armée : souvenir et regret du passé, mais obéissant à qui la paye ; mécontente, mais décidée à frapper sur les agitateurs, et sur tout ce qui troublerait l'ordre. Il reste en elle un besoin de vengeance intérieur qui se perpétue dans son sein.

Avant peu, elle sera en opposition avec la garde nationale qui se déclare de plus en plus contre le gouvernement ; et ce dernier n'aura bientôt plus que l'armée à opposer à toute la nation.

Paris est triste ; une foule de Français et d'étrangers sont en Italie. Les commerçants vendent encore ; mais ils se plaignent beaucoup de cette aristocratie

[1] Veuve de Tallien.

bourgeoise, orgueilleuse, vaine, impertinente, et qui dépense avec parcimonie, ne songeant qu'à s'enrichir.

La province souffre; elle est écrasée d'impôts; le commerce languit; les actions industrielles sont en complet discrédit, et les chemins de fer non achevés n'ont enrichi que quelques agioteurs, la calamité du pauvre et des États.

Une telle situation ne peut durer.

Il y a quelques jours, chez madame Récamier, M. de Chateaubriand s'y trouvait comme à l'ordinaire.

On parla de l'affaire Berryer, et chacun le blâmait. Rien ne l'excuse de laisser attaquer ses anciens amis et ses anciennes convictions.

Hors de la vérité, il n'y a pas de ligne possible.

La Gazette de France accusée outrageusement dans son personnel et dans ses croyances, a répondu avec infiniment de mesure. Les principaux personnages nommés par *l'Europe* ont protesté ; ce journal qui a disparu pendant trois jours, vient de reparaître ; mais il devra tomber.

M. de Chateaubriand ne peut pardonner à la *Gazette* ses anciennes critiques, bien que lui-même l'eût attaquée d'abord, ainsi que la monarchie.

On se rappelle l'opposition du *Journal des Débats* avant 1830.

La conversation contre l'ordinaire s'anima beaucoup, et M. de Chateaubriand paraissait hors de lui ; je soutenais la discussion avec calme ; tout-à-coup sur un mot fort simple, M. de Chateaubriand me dit vivement et sans réflexion : « — Monsieur, je ne pense comme

« vous en rien, et je ne partage aucune de vos opi-
« nions. — Monsieur, lui répondis-je, j'ai connu
« jadis des personnes qui les partageaient toutes ; et
« comme mon caractère répond suffisamment de la
« persévérance avec laquelle j'ai soutenu mes con-
« victions ; apparemment ce sont ceux qui aujour-
« d'hui déclarent ne pas penser comme moi qui
« ont varié ; alors on pourrait les opposer à eux-
« mêmes. »

La conversation dura encore quelque temps sur ce ton ; enfin comme madame Récamier en souffrait visiblement, je m'efforçai de tâcher d'en adoucir le ton ; M. de Chateaubriand fit de même, et il anathématisa avec son éloquence habituelle le gouvernement actuel, en déclarant ne vouloir participer en rien à la rédaction de *l'Europe*, ni à aucun journal.

20 décembre.

Les artistes me conservent un souvenir qui m'est précieux, et m'en donnent tous les jours des témoignages honorables.

Samedi, je reçus de M. Ziégler qui a peint la coupole de la Madeleine, l'invitation d'aller la visiter le lendemain.

Je m'y suis rendu avec autant de plaisir que d'intérêt. Je trouve que le monument ne représente pas assez une église ; M. Huvé, l'architecte en a tiré un beau parti, mais je blâme le bariolage des marbres en petits carrés trop multipliés.

Le tableau est bien composé, bien dessiné, large-

ment et hardiment exécuté, sagement conçu sans confusion ; mais c'est un sujet plutôt historique que religieux; et Napoléon, par exemple, placé sur le premier plan, occupe le rôle principal.

En outre, cette peinture manque de vigueur; et le ton général en est trop pâle et trop égal.

Je me suis permis ces observations avec mesure ; et M. Ziégler les a reçues, en m'encourageant à les lui faire avec une déférence qui me faisait presque regretter de les lui adresser.

Je les lui ai offertes comme une preuve de l'estime que j'avais pour son caractère, et du mérite que je trouvais d'ailleurs à son œuvre. De toute façon, j'ai été heureux de faire sa connaissance.

J'allai, il y a quelques jours, chez madame Mariani pour passer la soirée ; je causais avec elle ; il y avait beaucoup de monde et une dizaine de philosophes reconnus ; nous parlions de George Sand et de son dernier ouvrage.

« — Savez-vous qui est derrière vous ? me dit ma-
« dame Marliani ; c'est Pierre Leroux, le philosophe
« renommé du moment. » Je me retournai pour le saluer.

La maîtresse de la maison, personne aussi aimable que spirituelle, amie intime de M. Pierre Leroux, aimant peut-être à lui préparer un triomphe, chercha en répétant haut ma dernière phrase à entamer une discussion.

A côté de M. Pierre Leroux était un philosophe arrivant d'Allemagne, qui nous avoua que dans ce pays,

il y avait maintenant une tendance remarquable vers le catholicisme.

J'hésitai un instant à relever moi-même le gant jeté par madame Mariani, et ramassé aussitôt par M. Pierre Leroux; mais reculer devant mes convictions m'eût paru une indignité dont je me sentais incapable. Toute ma crainte était de mal défendre une cause aussi sacrée, et de rester au-dessous de mon noble sujet.

Les plus hautes questions furent traitées pendant une discussion qui dura une heure et demie.

M. Pierre Leroux discute avec esprit, douceur, et sagesse ; mais il échappe aux arguments qu'on lui oppose, plutôt qu'il ne les résout.

Il me paraît décidé à être le créateur d'une philosophie nouvelle, en dehors du catholicisme, plutôt qu'il n'est encore lui-même parfaitement arrêté sur les bases de cette philosophie.

Il voulut d'abord interpréter mes propres doctrines, afin de les mieux combattre ; mais je l'engageai pour mieux nous entendre, à se borner à se rendre l'apôtre de sa propre philosophie, ce qu'il ferait sûrement avec un grand talent ; mais en me laissant à moi-même, et à moi seul, le soin d'expliquer et de soutenir les croyances et la foi du catholicisme, niant hautement toutes les erreurs, ou interprétations que faussement on voulait lui prêter ; comme entre autres par exemple, de condamner sans examen ni miséricorde tout ce qui était hors de son sein, sans faire la part ni de l'ignorance forcée, ni de la bonne foi, ni du désir de s'instruire, ni aussi d'une vie irréprochable et des plus nobles vertus.

« — Comment, me dit ensuite M. Pierre Leroux,

« vous voulez que Dieu ait condamné les hommes à « croire sans comprendre ce qu'ils voient? — Sans « doute, monsieur, et c'est précisément le mérite de « la foi. D'ailleurs, que pouvez-vous expliquer ici bas? « ne sommes-nous pas sans cesse forcés de nous humi- « lier devant cette puissance infinie qui préside à l'ad- « mirable organisation du monde? Bien plus exclusif « que le catholique, vous voulez condamner tous ceux « qui ne peuvent comprendre; mais les trois quarts « et demi du genre humain n'ont pas l'intelligence « nécessaire.

« Tout est admirable, grand et utile dans la religion; « elle est celle du pauvre comme celle du riche; de « l'ignorant comme du savant; et le mérite préci- « sément laissé à la foi, est de croire sans com- « prendre.

« Tenez, monsieur, je vois une vérité qui a traversé « le monde; sans jamais s'altérer, au moyen de tra- « ditions, de patriarches, de pères, de chefs de l'Église, « et de faits éclatants; je vois s'y rattacher les plus « grands hommes, les génies les plus élevés.

« Dans le paganisme même, les philosophes les « plus remarquables sont ceux qui se sont le plus « rapprochés, par leurs doctrines, du christianisme.

« Hors la véritable religion, je ne vois qu'erreurs, « ambitions, despotisme, anarchie, mensonge, des « philosophes se traînant péniblement à la suite de « toutes les ruines, et repoussant toutes les philoso- « phies dont ils n'étaient pas les inventeurs.

« Il ne vous est pas donné de vous mettre seule- « ment deux d'accord; monsieur qui arrive d'Alle- « magne pense tout autrement que vous sur mainte

« matière. Tout disciple veut en remontrer à son « maître, et en savoir plus que lui.

« Chez nous, au contraire, tout chrétien reconnaît « la loi sacrée du maître suprême, qui nous a tracé « une ligne fixe, et une croyance toujours uniforme « avec des délégués de son pouvoir suprême qui nous « instruisent, et ne peuvent jamais s'égarer, quand « ils sont réunis pour prononcer en matière de foi.

« Dans la religion, il faut tout croire ou tout nier, « car tout s'y enchaîne d'une manière aussi sublime « que régulière.

« Moi aussi j'ai eu des doutes, mais comme j'aurai « toujours le courage de mes convictions, j'ai osé mar- « cher ; et allant de doute en doute, j'ai reconnu que « pour être conséquent dans une marche quelconque, « il fallait aller jusqu'à nier l'existence de Dieu même, « ce qui à mon avis, est le comble de l'absurde.

« Alors, avec le même courage, j'ai rétrogradé; et « aujourd'hui, convaincu de ma foi qui est celle de « mes pères, et croyant à tout ce qu'elle m'enseigne, « je me ferais tuer sur la place publique, pour ma « foi religieuse, comme pour ma foi politique. Les « erreurs et les abus tiennent aux hommes ; la vérité « seule est immuable et toujours sage. »

Les réponses qui me furent faites furent loin d'être, à mon avis, aussi fortes et aussi embarrassantes même que je l'aurais supposé; car plutôt éluder une question que d'y entrer franchement, est-ce y répondre?

Je viens d'avoir une conversation curieuse avec M. Caffin, homme d'esprit, grand admirateur de la

Révolution de juillet lors de son début, connu intimement de Louis-Philippe, et un de ceux qui ont le plus contribué à cette révolution d'abord, et ensuite à la royauté du duc d'Orléans.

Nous avions à causer ensemble d'une affaire particulière. « — Eh bien, lui demandai-je ensuite, que « dites-vous du moment présent? — Que c'est un « gouvernement qui s'en va ; il périra par l'étranger « qui le supporte avec peine, en lui imposant des « conditions honteuses, par la garde nationale qu'il « mécontente, qui pétitionne, et dont il ne pourra « plus arrêter l'élan.

« Hier, dans une réunion d'hommes qui, après lui « avoir été dévoués, le jugent maintenant, on dis- « cuta longtemps toutes les chances du présent ; lors- « qu'enfin rompant le silence, je proposai de parier « que nous reverrions Henri V. Je ne l'aime guère, « mais, après tout, il nous rendra l'ordre, la prospé- « rité, l'alliance de l'étranger, sans servage, et les « libertés que nous désirons. — Tout cela vous va, « n'est-ce pas? — Oui, sûrement, et d'autant plus que « je ne voudrais pas revoir Henri V à d'autres condi- « tions que celles que vous me présentez, ni pour « lui, ni pour nous. — Le moment est grave, ajouta « M. Caffin, et bien fin celui qui dirait comment nous « en sortirons. »

« — Les députés, me dit le soir M. E. Arago, n'en « veulent qu'au ministère; mais semblables en cela « aux deux cent vingt-un, ils pourront bien, sans s'en « douter, atteindre le gouvernement lui-même. — « Oui, repris-je, et d'autant plus qu'il se trouvera « acculé entre le despotisme ou l'anarchie ; ni l'un

« ni l'autre ne vont au pays ; et le bras de Louis-Phi-
« lippe n'est pas assez vigoureux pour soutenir l'ar-
« bitraire. »

La séance des députés pour la nomination du président a été des plus orageuses.

M. Dupin a eu cinq voix de majorité ; c'est assez pour occuper un fauteuil auquel on tient quand même ; mais ce n'est suffisant ni pour le pays, ni pour le gouvernement.

LETTRE AU COMTE DE MONTBEL

« 24 décembre.

« Mon cher comte, bien que vous n'ayez pas en-
« core répondu à ma dernière lettre, je vous récris,
« car les événements marchent, et il n'a jamais été
« aussi nécessaire de s'entendre, seul moyen d'être
« vraiment fort dans la lutte morale qui va s'engager
« d'abord.

« La position du gouvernement devient de plus en
« plus difficile, et il touche à l'impossible. Deux voies
« également dangereuses lui restent :

« 1° Les conséquences des principes de Juillet ou
« l'anarchie, car c'est tout un ;

« 2° Le despotisme avec l'armée.

« Tout gouvernement s'écroule au sein de l'anar-
« chie; et l'on peut constater une chute certaine dans
« un temps donné.

« Il faut chercher la ligne que doivent suivre les « royalistes, la marche qu'ils doivent adopter, et s'y « arrêter ensuite d'une manière fixe et absolue; « on n'arrivera à rien sans fixité, comme sans une « invincible persévérance.

« Il n'arrive aucune direction du berceau sacré ; de « là vient la division des royalistes, chacun suivant « sa pensée, selon ses passions ou son intérêt, car « l'intérêt est partout ; et ce qu'il y a de plus rare au- « jourd'hui, c'est un caractère qui ne varie jamais.

« Sans doute, mieux vaut ne tracer aucune marche « que d'en indiquer une mauvaise; et, quand on voit « soutenir le journal *la France*, on se demande si « l'esprit du pays ne sera jamais compris, et tou- « jours compté pour rien... Tout ce qui s'appuie sur « l'étranger ne sera jamais français, et restera anti- « pathique à la France ; marcher vers ce but, aussi « absurde qu'il est odieux, c'est donc entièrement « tourner le dos à la vérité.

« En un mot, les doctrines de *la France* ne seront « jamais celles du pays. Or c'est le possible qu'il faut « vouloir.

« Faisons justice une bonne fois de toutes ces fu- « nestes et corruptrices écoles anglaises et américai- « nes, de toutes ces chartes impossibles octroyées par « les rois, ou imposées par les peuples ; revenons aux « admirables cahiers de 89, et aux pensées sublimes « de ce roi martyr, auquel, pour le plus grand et le « plus noble rôle, il ne manquait que le courage de « ses convictions.

« S'il eût eu la force de mettre ses plans à exécu- « tion, il eût placé son nom dans l'histoire à côté de

« ceux des plus grands rois. Obtenons ces états géné-
« raux qui, dans toutes les circonstances critiques,
« ont arraché la France à des désastres de plus d'un
« genre. La réforme demandée, et qui finira par être
« obtenue, est le seul et unique moyen d'y parvenir;
« et l'œuvre la plus monarchique que l'on puisse con-
« cevoir.

« Chacun la demande dans son sens, mais ici le
« fait dominera le vouloir, et nous secouerons enfin
« le joug de cette classe qui nous perd aujourd'hui,
« nous ravale et nous écrase.

« Une nation voit toujours clair à ses véritables in-
« térêts, tandis que des particuliers orgueilleux ne
« voient qu'eux à tout prix; et le soi vient prendre la
« place de l'intérêt de tous.

« Ces différents partis mèneraient infailliblement,
« par leurs succès, à l'anarchie et à la guerre ; or le
« pays, avant tout, veut l'ordre et la paix.

« Il y a toujours au fond des choses justice et sa-
« gesse chez un peuple ; aussi l'alliance anglaise
« est-elle aujourd'hui mise à sa valeur!

« On commence à sentir les avantages de l'alliance
« russe. Que l'on profite donc à Goritz de cette heu-
« reuse et bonne disposition; et que l'on fasse tout au
« monde pour contracter une alliance *matrimoniale*
« avec la grande-duchesse qui reste encore.

« Croyez-le bien, cher comte, là est tout un avenir.

« Que la réforme ou les états généraux, car c'est
« tout un, soient fortement soutenus et recommandés
« à Goritz ; c'est une question de vie, et cette con-
« fiance dans la nation sera d'un grand effet.

« Je vous dirai peu de mots de l'affaire Berryer ;

« poussé, entraîné par je ne sais quoi, il s'est arrêté à « temps pour nous, mais trop tard pour lui. Il se re- « tire maintenant et reste étranger à *l'Europe*. On « regrette d'avoir vu compromettre un si beau talent.

«Hors la vérité, il n'y a que mort pour les États, « les rois et les individus. C'est sur cette importante « vérité qu'on ne saurait trop réfléchir. Je sais fort « bien les reproches qui pouvaient être adressés à la « *Gazette de France*, surtout en ne se plaçant point « à son point de vue : celui de travailler par tous « les moyens à détruire les immenses préventions qui « existaient contre nous ; et ce point si important, « elle l'a en grande partie obtenu. Elle a pu parfois « aller un peu loin, mais elle est dans le vrai.

« Quelques influences, qui ne peuvent vous être « suspectes, l'ont fortement engagée à s'expliquer « enfin, d'une manière plus franche, plus claire et « plus monarchique ; elle l'a fait, et vous devez être « fort content de ses dernières publications.

« Disons-le : *seule* elle a exercé une grande in- « fluence; *seule* elle a suivi une ligne invariable, et a « toujours marché vers son but avec courage au mi- « lieu de toutes les persécutions; *seule* elle jouit « parmi nos adversaires de la réputation d'une im- « mense habileté, ce qui est bien quelque chose; *seule* « encore, elle a eu le dernier mot dans toutes les dis- « cussions qu'on a essayées avec elle : sa logique est « serrée, son point de départ est et sera toujours le « catholicisme et la légitimité.

« Aussi est-ce la *Gazette de France* que j'ai choisie « pour mon terrain politique; d'ailleurs, à vrai dire, « il n'y en point d'autre, et il en faut un.

« Loin donc de la déprécier, il serait bon et adroit « d'y donner une adhésion positive, de s'y unir, et par « cela même, on prendrait sur elle une influence « utile.

« Je viens d'être prévenu qu'aujourd'hui même il « allait partir un courrier ; aussi je laisse courir ma « plume, en comptant sur l'indulgence d'un ami au- « quel j'ai voué le plus sincère attachement : heureux « de voir la justice qui lui est rendue à Goritz, comme « partout ailleurs; et espérant qu'une influence aussi « salutaire prendra chaque jour des racines plus pro- « fondes.

« Une correspondance habituelle, que la *Gazette* « pourrait répéter sur les choses comme sur les indi- « vidus, serait aussi d'une grande utilité. Le moment « approche, cher comte, et, dans ma pensée, la mêlée « sera vive, car certains partis sont puissamment or- « ganisés.

« Les bonapartistes ont de l'argent, les républi- « cains ont de l'audace; partout j'ai des connais- « sances, aussi suis-je parfaitement instruit?

« Unis pour détruire, ils se diviseraient au jour du « succès; laissons-les faire, mais ne négligeons rien « pour assurer un avenir qui est, sera et doit être le « salut de la France, et celui de l'Europe.

« J'ai près de moi un ami qui vient d'arriver à son « poste avec son courage ordinaire, et malheureuse- « ment sa bien frêle santé. Sa parole est aussi élo- « quente que son action est puissante et son cœur chaud.

« Vous avez nommé Brézé.

« Le vicomte de La Rochefoucauld. »

———

Voici une note fort ancienne, et qui est assez curieuse par sa date de plusieurs années avant la Révolution de juillet, alors que peu de gens la prévoyaient.

On me traitait alors de visionnaire. Pauvre Charles X, si vous m'aviez cru !

« Il y a aujourd'hui une tendance vers le protestan-
« tisme qui effraye tous les esprits sages, et il serait
« curieux d'en rechercher la cause, et d'en trouver le
« moteur.

« Les factions travaillent avec un égal acharnement
« au changement de dynastie, soit en faveur du
« prince d'Orange, du jeune Napoléon, soit et *surtout*
« en faveur de la branche d'Orléans.

« Les hommes les plus éclairés, comme les moins
« clairvoyants, demeurent convaincus que nous tou-
« chons à une grande catastrophe ; et cette opinion, si
« généralement répandue, est déjà un précédent fâ-
« cheux.

« On ne peut se dissimuler que l'agitation et le
« mécontentement, qui régnaient à Paris déjà, ont
« gagné les provinces, et que ce sentiment y est
« maintenant encore, et plus puissant même que dans
« la capitale. »

Ce n'est pas M. de Girardin, mais le général Foissac-Latour qui a porté l'acte d'abdication en 1830.

31 décembre.

Rien n'est affligeant comme le procès de M. Gisquet, ancien préfet de police, et longtemps le bras droit du gouvernement de Juillet, et l'intime de Louis-Philippe.

Où en sommes-nous, grand Dieu ! et à quel degré d'abaissement sommes-nous tombés ! heureusement que l'indignation générale est à son comble ; mais quelle époque !

Un gouvernement qui se dégrade ainsi petit à petit, par chacun de ses membres, ne peut rester longtemps debout.

M. de B*** nommait hier devant moi le substitut qui fut destitué pour n'avoir pas voulu se prêter à faire un rapport dans le sens où le voulait le gouvernement, dans l'horrible affaire du prince de Condé et de madame de Feuchères.

Il y avait donc un intérêt direct ? une immense succession à obtenir, n'importe à quelles conditions, et qu'il fallait recueillir à tout prix !

Didier, dans l'affaire de Grenoble, allait mourir ; son courage le soutenait, et rien ne pouvait le sauver.

« Il serait digne de votre repentir, lui dit le géné-
« ral Donnadieu, de faire aux Bourbons, avant de
« mourir, des révélations qui leur fussent utiles.
« — Des révélations, général ! qu'une seule vous suf-
« fise : allez trouver le roi, et dites-lui qu'il n'a pas

« de plus mortel ennemi et de plus dangereux que le « duc d'Orléans. »

Cette révélation est d'autant plus importante, qu'à cette époque Didier semblait agir au nom du parti bonapartiste.

ANNÉE 1839

CHAPITRE PREMIER

6 janvier

M. d'Appony est extrêmement inquiet de la position du gouvernement et aussi de la sienne. « — Que « voulez-vous que je fasse? disait-il dernièrement, il « faut bien que j'obéisse, mais jamais situation n'a « été plus grave; nous en sommes tous fort tour- « mentés. Pourquoi vous étonner du procès Gis- « quet, affaire qui a dévoilé tant de turpitudes de « tout genre? M. Gisquet a suivi le courant; cette « immoralité vient de haut. »

On assure que M. Gisquet a été sauvé, parce qu'il avait à faire d'importantes révélations.

Vendredi dernier, je trouvai en rentrant, un petit mot aimable de madame Thayer, qui avait la bonté

de me proposer une place dans sa loge, pour aller voir et entendre mademoiselle Rachel que je devais précisément rencontrer chez M. G*** fils, artiste d'un talent spirituel et facile, qui a fait d'elle une petite statuette charmante.

Je fus enchanté de ma soirée. Mademoiselle Rachel, âgée à peine de dix-huit ans, est la lionne du jour. Chacun veut la voir et l'entendre.

Ce n'est pas un talent acquis, c'est un talent improvisé; elle n'apprend point ses rôles, elle les sent.

Elle n'est pas une actrice, c'est le personnage même qu'on a devant les yeux. On n'a ni plus de noblesse, ni plus d'expression; toujours en scène, elle n'a pas une distraction, et sa physionomie exprime constamment ce qu'elle dit, comme ce qu'elle sent.

Ses gestes sont simples, nobles, expressifs; c'est une femme heureusement douée, une actrice consommée presque avant de naître.

Hors de la scène, elle est peut-être plus agréable encore; simple, naturelle, elle n'a aucune prétention, et exprime un amour extrême pour son art. Les compliments lui sont assez indifférents; elle sait les mettre à leur valeur. Elle écoute avec douceur les conseils; mais elle les juge avant de les suivre, et son talent est tout d'inspiration.

Belle, expressive, grande à la scène; elle est jolie dans un salon, et ses traits parfaitement purs, sont d'une extrême finesse.

Elle jouait le rôle de Roxane dans *Bajazet*, ou plutôt elle ne jouait aucun rôle; c'était Roxane elle-même, qui faisait connaître et partager toute la puissance des diverses passions qui l'animaient.

Puisse cette jeune femme, d'un talent si rare, échapper à tous les dangers et à toutes les séductions qui l'entourent !

Elle vaut mieux que l'enthousiasme qu'elle inspire; c'est une admiration raisonnée qu'elle mérite.

On doit à mademoiselle Rachel de voir revivre ces chefs-d'œuvre que l'aberration du siècle avait éloignés de la scène ; on lui devra une révolution heureuse dans la littérature qui s'égare, depuis quelques années, dans des voies fausses. On lui devra des auteurs, et surtout des acteurs plus dignes de la seconder.

En sortant du Théâtre-Français, j'ai été chez madame Mariani ; il était onze heures ; jamais on ne vit une réunion plus curieuse, et une maîtresse de maison plus habile à faire les honneurs de chez elle.

Une belle Italienne était au piano; un artiste distingué l'accompagnait sur le hautbois; des artistes, des gens de lettres, des républicains, des philosophes allemands et français, Pierre Leroux, l'abbé Lamennais, au regard faux et timide, n'osant regarder personne en face, mais, avec un ton patelin et un air doucereux, cherchant des admirateurs ; des Françaises, des Espagnoles charmantes ; une ancienne maîtresse de lord Byron ; une ravissante petite Espagnole dansant des danses nationales avec une grâce et un aplomb vraiment extraordinaires, dans son costume délicieux qui lui allait parfaitement ; une petite fille de la princesse de Chimay, madame Tallien, belle, grande et spirituelle personne, voilà tout ce qui composait la société qui s'est séparée fort tard, et avec regret.

Voici un document curieux :

BOIS PATRIMONIAUX OU ACQUIS

APPARTENANT AU DUC D'ORLÉANS, AUJOURD'HUI ROI DES FRANÇAIS

NOMS des INSPECTIONS.	CONTENANCE des BOIS ET FORÊTS.	PRODUIT moyen ET ANNUEL.
BOIS PROVENANT DE LA SUCCESSION PATERNELLE.		
	h. a. c.	fr. c.
Saint-Dizier.	2,498 29 »	155,324 43
Joinville.	1,979 51 99	68,457 86
Montigny.	774 15 25	25,389 80
Bondy.	621 20 44	24,751 14
Saint-Lô.	252 19 60	6,121 03
BOIS PROVENANT DE LA SUCCESSION MATERNELLE.		
Amboise.	4,668 88 »	109,756 60
Châteauneuf et Aumale.	1,956 14 84	104,722 17
Dreux.	6,970 76 53	361,236 50
Blangy..	8,737 97 83	311,882 93
La Ferté-Vidame..	4,937 55 »	106,429 26
Vernon..	5,726 54 21	271,280 14
Carignan et Albert.	1,128 31 21	49,328 10
BOIS ACQUIS PAR LE DUC D'ORLÉANS, AUJOURD'HUI ROI.		
Albert et Aumale.	1,508 89 05	49,370 59
Amboise et Bondy.	2,056 26 33	75,310 20
Breteuil (de M. Laffitte).	7,257 12 77	224,125 36
Châteauneuf, Dourdan, Dreux.. .	798 94 02	21,576 13
Blangy, Joinville, Orléans. . . .	231 24 05	9,100 »
La Ferté-Vidame et Vernon.. . .	1,032 30 78	41,789 20
Saint-Gildas en Bretagne.. . . .	1,770 90 20	» »
Saint-Dizier..	599 84 39	12,537 »[1]
TOTAL.	55,502 15 49	2,028,488 44

[1] Environ 365 francs l'hectare par an, ou 18 francs le grand arpent.

BOIS APPARTENANT A MADAME LA PRINCESSE ADÉLAIDE
SŒUR DE LOUIS-PHILIPPE

NOMS des INSPECTIONS.	CONTENANCE des BOIS ET FORÊTS.	PRODUIT moyen ET ANNUEL.
BOIS PROVENANT DE LA SUCCESSION PATERNELLE.		
	h. a. c.	fr. c.
Montigny-le-Roi.	1,007 64 »	58,325 97
Saint-Dizier.	3,267 84 »	85,285 58
Randan.	2,645 85 74	205,351 35
BOIS PROVENANT DE LA SUCCESSION MATERNELLE.		
Arc.	11,756 75 08	119,224 28
Tournan.	4,493 25 96	235,172 93
Carignan.	249 57 »	271,582 57
BOIS ACQUIS PAR MADAME ADÉLAÏDE.		
Arc.	7,736 77 58	3,799 17
Randan.	430 27 60	89,860 13
Tournan.	105 » 09	» »
Total.	31,692 97 05	1,068,601 98

BOIS APPARTENANT PERSONNELLEMENT A MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS
AUJOURD'HUI REINE DES FRANÇAIS

NOMS des INSPECTIONS.	CONTENANCE des BOIS ET FORÊTS.	PRODUIT moyen ET ANNUEL.
	h. a. c.	
Saint-Dizier.	237 63 »	Le tout produit
Aumale.	95 68 16	25,459 72
Coucy.	16 87 67	par an.
Total.	350 18 83	» »

RÉCAPITULATION DES BIENS APPARTENANT A LA MAISON D'ORLÉANS

	CONTENANCE des BOIS ET FORÊTS.	PRODUIT moyen ET ANNUEL.
	h. a. c.	fr. c.
Au roi Louis-Philippe.	55,502 15 49	2,028,488 44
A la reine.	395 18 83	25,459 72
A madame Adélaïde.	31,692 97 05	1,068,601 98
	87,589 21 17	3,122,550 14
Produit des menus marchés.		150,000 »
TOTAL.		3,372,550 14

11 janvier.

J'ai été voir M. Royer-Collard.

Je lui ai parlé de la position qu'il trouve mauvaise, et à propos des ministres, il m'a dit : « — Je ne leur « ferai pas d'opposition, parce qu'après eux je ne vois « que pire ; je ne les admire pas, je les préfère : c'est « du reste la réponse que j'ai faite l'autre jour à M. Molé « lui-même, qui me demandait la manière dont je « m'exprimais à leur égard. Je ne compte point abor- « der la tribune ; que dire ? Ce n'est pas tout de ren- « verser; il faut remplacer. »

La discussion de l'adresse devient de plus en plus ardente, et si le ministère l'emportait à force de corruption, on peut affirmer que la victoire équivalant à

une défaite, ne lui permettrait pas de garder le pouvoir.

On voit partout des passions dans cette Chambre, des intérêts, de l'ambition, et un système d'opposition; mais c'est en vain qu'on y cherche la conscience et l'amour du pays. Quelques honorables exceptions ne font pas règle, et l'œuvre de la corruption doit avoir pour conséquence la réforme!

Jamais assemblée n'a offert un spectacle pareil, avec des passions aussi violentes mises aux prises; et qu'exciterait encore au dernier point la présence au pouvoir du ministère actuel, s'il restait, et l'adresse n'est pas votée!

« — Il n'y a que corruption et vénalité dans le « gouvernement, me disait aujourd'hui M. Caffin; « vous avez entendu parler du pont des Saints-« Pères, et de la galerie vitrée qui devait traverser « le Carrousel; je connais particulièrement M. P***, « l'architecte qui avait fait le devis. Cette galerie de-« vait coûter environ deux millions; Louis-Philippe « voulut s'en charger, et il fit demander aux Chambres « huit millions. M. P*** le sut; il en causa avec quel-« ques députés, et l'allocation fut refusée.

On m'écrit de Boulogne-sur-Mer :

« La discussion de l'adresse place les amis du pou-« voir dans une inquiétude de tous les instants; d'ici « on semble entendre craquer l'édifice de Juillet.

« On reconnaît généralement que la grande crise

« approche, et que rien ne peut plus la retarder. C'est « le cas de dire avec M. Guizot en lui appliquant à lui-« même ses propres paroles : *L'esprit de l'homme « s'agite et Dieu le mène.* »

20 janvier.

La division entre les royalistes menaçait d'avoir les plus funestes conséquences.

Une noble démarche de MM. de Genoude et de Lourdoueix auprès de M. Berryer a heureusement tout terminé, pour le moment du moins, comme me le mande le marquis de Dreux-Brézé.

Cette démarche est celle de gens de cœur sans doute, et de conscience, mais surtout de gens d'esprit qui jouent avec une puissante habileté une partie aussi importante, et qui n'ont n'autre défaut que celui de trop laisser voir qu'ils veulent la dictature, tandis qu'il serait plus habile de se la laisser décerner.

Aller chez M. Berryer le lendemain de son discours était d'une grande habileté; c'était lui dire : « Vous êtes avec nous, puisque nous venons chez vous. »

L'adresse a été votée hier, à quelques voix seulement de majorité.

Au début de la discussion, le cabinet de M. Molé n'avait eu que trois voix de majorité.

Numériquement peut-être le ministère est sauvé; mais moralement, il n'existe plus.

Forcé de se modifier, le pourra-t-il? C'est la grande question.

Tel qu'il est, impossible de lutter; tel qu'il veut être, le pourra-t-il?

Le Chambre sera-t-elle prorogée ou dissoute. Tout est grave et dangereux pour le gouvernement, dans la position actuelle.

Quant à nous, il nous importe d'arriver à une solution.

Les partis s'agitent avec violence. Les plus habiles parmi les républicains et ceux qui en définitive, ne veulent pas le désordre, nous concèdent forcément l'élection à deux degrés. C'est un point immense, et que nous avions prévu. Ils veulent une assemblée souveraine, nommant les ministres et gouvernant; c'est vouloir l'impossible; donc ils échoueront.

Le parti bonapartiste travaille avec une incroyable activité, cherchant à dissimuler l'ambition du jeune Louis-Napoléon sous des paroles et des espérances fallacieuses. Ce parti compte un grand nombre d'adhérents.

Les partis peuvent et doivent amener le désordre et l'anarchie; les royalistes seuls peuvent y mettre un terme.

Je suis contre la pairie héréditaire, et j'ai dit mes motifs puissants et fondés, dans l'intérêt de la royauté que nous voulons forte; mais il m'est venu l'idée d'une modification que j'ai communiquée à M. Molé et qui pourrait avoir pour résultat précieux de nous ramener beaucoup d'influences qui nous combattent dans leur intérêt.

Les fils de pairs seraient pairs de droit ; mais ils ne pourraient siéger, et par conséquent voter à la Chambre des pairs, qu'après avoir reçu l'investiture du roi.

LETTRE A M. LE COMTE DE VILLÈLE

« 20 janvier.

« Mon cher comte,

« Si les circonstances ont séparé pendant un temps « deux hommes que leur affection et leur estime de- « vaient toujours tenir étroitement unis, il semble « que des circonstances plus graves encore veuillent « se charger de les rapprocher.

« Un pays à sauver vaut bien la peine qu'on s'en « occupe ; je compte peu sur moi, mais beaucoup sur « vous.

« Jetons sur la jalousie de malencontreux amis « les mécomptes du passé ; laissons ce passé dans « l'oubli, ou ne nous en servons que comme leçon, et « voyons le présent pour assurer l'avenir.

« Nous nous connaissons assez bien pour n'avoir « besoin de rien nous rappeler ; nous ne sommes pas « de ces hommes qui méconnaissent les marques d'af- « fection, et les preuves d'un dévouement trop éprouvé « pour être douteux.

« L'amour du pays nous avait unis ; qu'il nous soit « encore aujourd'hui un lien ; car, si mon caractère

« vous a inspiré quelque confiance, moi aussi j'en ai « une absolue dans les lumières et la sagesse de notre « moderne Colbert.

« Il est inutile de s'étendre sur une position que « nous jugeons pareillement : triste et honteux amal- « game de corruption, d'hypocrisie, de déception, « d'égoïsme et de mensonge, d'absence de tout sys- « tème quelconque.

« Le gouvernement et le ministère nous mènent, « en l'absence de tout principe d'ordre, à une anar- « chie infaillible ; la combattre en toute occurrence « est donc un devoir sacré pour l'homme d'honneur « qui aime son pays, et veut le préserver de l'abîme « dans lequel on cherche à l'entraîner.

« Tous les efforts du gouvernement tendent à divi- « ser le petit nombre de royalistes qui forment la ma- « jorité de la Chambre; et il y est parvenu en partie. « Les salons, jadis si unis dans le sens de la légitimité, « exercent une grande influence en faveur de M. Molé « par la peur qu'inspire M. Thiers.

« Je ne dois pas vous cacher que quelques royalistes « ont cru se rallier à votre opinion, en votant contre « le ministère dans cette circonstance.

« Sans doute, ils vous ont mal compris, car je vous « connais mieux que personne ; mais c'est un grand « mal; et ce mal, comme cette fausse interprétation, « sont deux faits avérés.

« Vous penserez sans doute qu'il est important « d'y remédier sans retour, et d'une manière qui ne « permette plus la moindre hésitation.

« Vous avez été, cher comte, le seul homme du « passé qui ait pesé dans la balance des temps ; vous

« devez encore être l'homme de l'avenir; et il ne vous « est pas permis de rester dans la retraite.

« Vos conseils, sans doute, sont beaucoup, et, plus « qu'un autre, j'en sens le prix; mais ils ne suffi- « raient pas à la gravité du moment.

« Il faut votre action positive et forte ; vous êtes « plein de vigueur et de santé; le ciel ne vous a pas « donné en vain tant de moyens précieux. Il serait « coupable à vous de n'en pas faire usage.

« Notre Henri V grandit ; il est tout notre espoir ; « mais son entourage est loin d'être tout ce que nous « voudrions ; et, bien que le comte de Montbel nous « rassure par sa sagesse, il n'est pas d'un assez grand « poids pour la France.

« Personne plus que vous ne sait s'oublier quand « il le faut ; ne penserez-vous pas avec moi à l'effet « immense que produirait votre présence auprès de « ce jeune Télémaque?

« La seule récompense digne de l'homme d'hon- « neur se trouve dans le bien qu'il fait.

« L'influence Blacas, longtemps funeste, et toute « vouée à l'étranger, doit être remplacée par une « influence protectrice toute française et toute natio- « nale.

« Seul, mon ami, vous pouvez et devez occuper ce « poste important : la conscience, le cœur et l'honneur « vous le diront également ; et vous n'hésiterez pas « devant une démarche dont dépend peut-être l'avenir « du pays. Toute justice vous est rendue maintenant; « et votre présence auprès d'Henri V aurait des ré- « sultats certains dont il est facile de prévoir les suites « heureuses.

« Quelle confiance votre présence inspirerait à « tous! Tracez-nous un plan de conduite à l'inté- « rieur, comme au dehors; remontez le courage des « royalistes, en leur faisant sentir l'importance et la « nécessité de marcher unis, et de tendre tous ensem- « ble vers le même but; mettez-vous à la tête de « toutes les actions comme de toutes les pensées, et « de tous les sentiments; et à l'approche d'événe- « ments aussi importants, ne craignez pas de vous « prononcer.

« Songez de quel poids sera votre opinion!

« La division est à son comble, et l'intérêt person- « nel remplace partout l'intérêt général.

« On se sert de la crainte de l'anarchie pour faire « hésiter quelques royalistes; comme si ce n'était pas « précisément pour s'y opposer, qu'il faut combattre « un gouvernement qui nous y conduit.

« Je marche étroitement uni avec nos amis de « *la Gazette*, qui savent si bien vous apprécier; « mais, si forts et si admirables qu'ils soient pour « les principes qu'ils défendent si parfaitement, ils « sont inhabiles envers les hommes, qu'ils bles- « sent souvent; et de tout cela il résulte un grand « mal.

« Je suis intimement lié avec le marquis de Brézé, « cet homme au courage si généreux et si éloquent; « un malheur de famille l'a empêché de demander « la parole dans l'adresse; mais il se réserve de pren- « dre noblement sa revanche à la première occasion. « Il gémit avec moi.

« J'ai épanché mon cœur dans le vôtre; imitez mon « exemple, et livrez-vous avec moi à une de ces bon-

« nes, utiles et longues causeries qui avaient pour « moi tant de charmes.

« Votre ami sincère pour la vie ; hommages à tous « les vôtres.

« Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD. »

LETTRE DE M. LE COMTE DE MONTBEL

« Goritz, 20 janvier 1839.

« Pardonnez-moi, mon cher vicomte, si j'ai tardé « si longtemps à vous répondre. Vous aurez excusé « les pénibles préoccupations où j'ai été plongé. Mes « chagrins d'ailleurs n'ont pas été la seule cause de « mon silence. Mon temps a été absorbé entièrement « par les soins à donner à nos jeunes princes. L'ab- « sence simultanée des leçons de l'évêque d'Hermo- « polis, de MM. Trébuquet et Cauchy, nécessitait de « ma part l'emploi de tous mes moments, pour four- « nir à l'instruction du prince des aliments conve- « nables. J'espère que notre temps ne sera pas perdu; « nous le consacrons à des études bien nécessaires « dans une haute position : l'administration telle « qu'elle est actuellement en France et dans les divers « pays de l'Europe, telle qu'elle y a été autrefois ; « toutes les questions de droit public et d'économie « politique qui s'y rattachent ; l'histoire dans ses plus « grands détails à l'époque contemporaine ; voilà ce « qui fait notre occupation de presque toutes nos

« journées. Vous sentez d'après cela que mes moments « libres sont bien rares, ou pour mieux dire qu'ils « n'existent pas. Mais sous aucun rapport je ne sau- « rais m'en plaindre. Je suis dans une disposition à « éviter les retours sur moi-même, et je suis encore « trop heureux de pouvoir vouer toutes mes facultés « à ce prince dont l'intelligence est remarquable, et « le cœur aussi juste que l'esprit. Ce que je vous dis à « cet égard répond aux observations que renfermait « votre lettre. Toutes les personnes qui sont près de « lui ne demandent pas mieux que de recevoir d'u- « tiles avis, car nous avons tous besoin d'être éclairés « sur nos difficiles devoirs, et je vous serai toujours « reconnaissant de tout ce que vous me ferez parvenir. « J'ai présenté vos hommages à la famille royale, qui « m'a chargé pour vous de ses affectueux souvenirs.

« Recevez la nouvelle assurance de mon sincère « attachement. »

---

25 janvier.

Le ministère a donné sa démission en masse, et jamais embarras n'a été plus grand pour un gouvernement.

La Chambre est divisée en deux parties presque égales, qui paraissent décidées à ne point céder.

Le roi des Français tient à conserver M. de Montalivet, et la Chambre ne veut à aucun prix de favori; elle repousse le *roi gouvernant*. Bientôt l'impossibilité d'une Chambre *souveraine* sera reconnue par tous;

c'est une dernière expérience nécessaire à tenter, afin que la nation soit enfin éclairée sur ses véritables intérêts.

« — Nous avons chargé Jacqueminot, me disait hier « M. Martel, député de la réunion, de former un « ministère. » Ainsi, même là, Louis-Philippe est mis de côté.

Le maréchal Soult a été appelé au château ; mais on a voulu lui imposer des conditions qu'il a refusées.

Si on lui donne pleins pouvoirs et qu'il accepte, ce qui est douteux, tout porte à croire qu'il échouera.

On essayera encore peut-être de M. Molé, qni, très-probablement, ne réussira pas mieux ; et alors il faudra bien en arriver à dissoudre la Chambre.

C'est en tout, une situation fort grave pour le gouvernement de Juillet ; et jamais n'a été mieux appliqué le mot de M. de Talleyrand : « C'est le commencement de la fin. »

30 janvier.

L'interrègne ministériel dure toujours ; est-il dû aux difficultés sans nombre qui se rencontrent pour former un nouveau ministère, ou à l'intention secrète de Louis-Philippe de rappeler une partie des ministres démissionnaires ?

Je crois à l'une et à l'autre de ces deux suppositions, et surtout à la dernière.

31 janvier.

Une personne digne de foi me racontait hier qu'une femme parfaitement honnête voyait passer souvent sous ses fenêtres, pour se rendre dans une maison qui était en face, un homme d'une figure tellement sinistre, que, quand elle eut connu le meurtre du duc de Berry et la condamnation de Louvel, elle se rendit sur son passage, convaincue que c'était le même homme qu'elle avait jadis remarqué, et en effet elle le reconnut avec horreur.

Et qu'on dise encore que Louvel n'avait pas de complice ?

5 février.

La dissolution est enfin décidée : c'est une espèce de *va-tout* que joue le gouvernement.

L'agitation est grande, et une inquiétude vague règne dans tous les esprits, même les plus dévoués.

Les Autrichiens font marcher cent mille hommes au lieu de trente, pour la confédération germanique.

Les ministres qui, après un départ aussi solennel, n'ont pas craint de reprendre leurs fonctions, n'auront pas le courage d'imposer aux autorités, dans une position aussi critique qu'incertaine; les préfets feront seuls leur devoir et tout porte à croire que les élections ne seront pas favorables au gouvernement.

Le pire de tous les maux est un pouvoir qui en dehors de tous les principes a introduit dans la société la corruption et l'anarchie morale la plus complète.

Le but des royalistes sans exception doit être de parvenir à la réforme électorale, seul moyen d'échapper à l'abîme. Pour parvenir à un but aussi important, toute considération doit être mise de côté, à moins que l'honneur et la confiance ne s'y trouvent engagés.

« — Mon père, disait le marquis de Dalmatie à une « personne qui me l'a répété, n'était point de la coa- « lition en entrant chez le roi ; mais il en était en « sortant. » Ce mot en dit assez.

Deux jours avant la dissolution, M. de Lamartine se trouvant dans un salon, parlait avec force contre cette mesure : « — Un ministère qui la proposerait, « disait-il, et surtout qui aurait la témérité de l'ef- « fectuer, mériterait d'être mis en accusation. — Je « pense absolument comme vous, lui répondit M. le « comte Molé, en lui saisissant le bras. — Et c'est « tellement mon opinion aussi, ajouta M. de Mon- « talivet, qui se trouvait à quelque distance, que « c'est précisément là le langage que je tenais il y a « dix minutes au conseil. »

Il s'ensuit que cette idée de dissolution est sortie du seul cerveau de Louis Philippe.

Le roi, dans une espèce de manifeste, annonce qu'il cédera si le vœu de la France lui est contraire! c'est une faute de plus : 80,000 électeurs ne peuvent représenter la France.

9 février.

L'agitation est au comble, chacun se remue dans un sens divers ; la crise commerciale est des plus mena-

çantes ; le château lui-même est fort inquiet et non sans cause.

« — Les républicains jamais ; Henri V le plus tard « possible, » disait Louis-Philippe il y a quelques jours.

Les destitutions pleuvent ; le gouvernement joue son jeu ; mais la crise en deviendra plus décisive. Les esprits sont au dernier degré d'irritation.

LETTRE A M. DE VILLÈLE

« 9 février 1839.

. . . .

« Venons à votre lettre vraiment parfaite. Comme « j'y reconnais avec plaisir cette jeunesse de pensée, « cette profondeur, cette lucidité, cette sagesse et cette « raison qui m'ont depuis tant d'années inspiré une si « grande confiance !

« J'ai l'amour-propre de penser que je me suis « formé à votre école ; nulle approbation ne peut « me devenir plus précieuse que la vôtre ; et c'est « pour moi un noble encouragement, un enseigne- « ment utile.

« Ma conscience, ma raison, comme une conviction « intime vous donnent raison sur tous les points ; je « vous comprends parfaitement, et je reconnais à ce « dévouement si généreux, une résolution et un dés- « intéressement dont jamais je n'ai jamais pu douter.

« Il peut avoir pour l'avenir, quand le moment

« sera venu, la plus haute importance. M. le comte de « Montbel est prévenu de mes projets, vous les con- « naissez ; je vous demande, cher comte, dans cette « occasion comme dans toutes, vos conseils.

« Comme moi vous en sentirez l'importance ; et « vous êtes assuré de ma fidélité dans leur exécution.

« Au 10 de mars, les choses seront décidées quant « aux Chambres ; et les événements auront fait en- « core un grand pas, d'une manière ou d'une « autre.

« Je crois nécessaire de faire connaître et enten- « dre *là-bas* des vérités importantes ; de chercher à « fixer et à diriger une incertitude qui nous fait tant « de mal, et à régler aussi le présent d'une manière « plus sage, en nous occupant de l'avenir, qui ne doit « pas être aussi éloigné que quelques-uns veulent « le penser. Vous paraissez de mon avis sur ce point.

« Il ne serait plus temps d'y songer, alors que les « événements déborderaient. Sur tout cela j'attends « avec confiance les instructions d'un ami aussi éclairé, « auquel je suis sincèrement dévoué.

« Personne ne me connaît mieux que vous ; aussi « ne vous parlerai-je pas de moi[1].

« Agréez cher comte, etc.

« Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD. »

« *P. S.* J'ai attendu un jour pour faire partir ma « lettre ; chaque heure amène quelque chose de nou- « veau.

[1] J'avais eu sans doute beaucoup à me plaindre de M. de Villèle ; mais l'amour de la patrie me faisait tout oublier ; et mon cœur est sans rancune.

« J'ai admiré votre lettre avec nos amis, c'est tout « un code éloquent et profond de politique; c'est la « lumière qui brille au milieu des ténèbres, pour con- « duire le voyageur.

« Tous les proscrits sont à Paris dans ce moment; « je le sais positivement, et il paraît qu'on aurait l'in- « tention de favoriser l'émeute, pour influencer les « élections.

« Mes relations s'étendent partout, et nous ferons « tout au monde pour faire échouer de si coupables « tentatives. Cependant certaines têtes sont tellement « montées, qu'on ne peut savoir ce qui arrivera. Ce « qui serait à craindre, ce serait que quelques soi-di- « sant légitimistes sans argent fussent assez bêtes pour « se laisser entraîner et tromper.

« Le pouvoir doit être en mesure d'écraser ces « perturbateurs ennemis de tout gouvernement, et « le mal serait médiocre. »

PROGRAMME DE LA *GAZETTE DE FRANCE*

PRESQUE ENTIÈREMENT EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. LE COMTE DE VILLÈLE.

« Le temps nous presse; déjà huit jours sont écou- « lés depuis l'ordonnance de dissolution. Nous avons « dans une suite d'articles, indiqué la ligne qui, dans « notre opinion, et dans celle des personnes aux lu- « mières et à la sagesse desquelles nous avons toute « confiance, doit être suivie non-seulement par tous « les royalistes de France, mais par tous les hommes

« animés de l'amour du bien, et résolus de sauver « leur pays.

« Nous résumons dans le peu de mots qu'on va « lire, l'action qu'on doit exercer dans les élections. « Nous prions instamment nos amis politiques de faire « tous leurs efforts pour que ce plan se réalise dans « les localités dont ils font partie. Ce n'est pas seule- « ment l'influence de leurs conseils que nous deman- « dons, c'est une initiative, une action personnelle. « Là est le salut.

« Tous les électeurs doivent donc se réunir, se con- « certer, s'entendre au plutôt sur la direction à don- « ner à leurs votes, sur les conditions à exiger des « candidats ; ils doivent ne demander compte à « aucune opinion de ses préférences, ni le sacrifice « d'aucun choix, afin que tout le monde puisse pro- « céder avec une entière indépendance aux deux « premiers tours de scrutin ; et que toutes les voix des « hommes indépendants, des gens de bien, puissent « se porter au dernier tour sur le candidat qui aurait « sur son concurrent l'avantage décisif, dans la cir- « constance actuelle, d'avoir pris l'engagement de « soutenir la réforme : *la réforme avant tout*.

« Tous ceux qui ne sont pas électeurs, c'est-à-dire « les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des contri- « buables de France, qui sont exclus de l'exercice de « leurs droits politiques par l'usurpation d'un mono- « pole arbitraire, ruineux et déshonorant pour la na- « tion, doivent user en même temps du seul droit qui « leur reste, c'est-à-dire du droit de doléance et de pé- « tition pour réclamer, avec toute l'unanimité d'un « vœu aussi général que doit l'être le retour du droit

« commun, la réforme immédiate des combinaisons « électorales avec lesquelles on ne cesse de substituer « l'expression de quelques volontés individuelles de « partis ou de classes, à celle de l'intérêt et de la vo- « lonté générale de la France.

« Il importe que ces pétitions puissent être remises « couvertes d'innombrables signatures au député élu « dans chaque localité avant son départ pour l'ouver- « ture de la prochaine session.

« Il est donc urgent d'organiser à cet effet, dans « chaque comité électoral de toutes les opinions, une « section de rédaction des pétitions pour la réforme; « de fixer les lieux de dépôt où les contribuables « pourraient en prendre connaissance, et y apposer « leurs signatures. »

Fort de mes propres convictions, de mon dévouement et de l'opinion de mes amis, qui regardent ma présence, en ce moment, comme nécessaire à Goritz, je suis décidé à partir dès que le résultat des élections sera connu.

Je me prépare à ce voyage par tous les moyens, afin de le rendre plus utile.

J'ai eu avant-hier avec M. Sarrut, mon ancien compagnon de prison, une conversation curieuse.

Il croirait plutôt à Henri V, s'il ne soutenait qu'il y a encore division dans les esprits, entre Louis XIX et Henri V.

Ce fait n'est pas exact, et ne réside plus, que dans

quelques esprits malencontreux ; mais cette incertitude peut encore faire du mal, bien qu'elle ne soit qu'illusoire.

J'ai décidé M. Sarrut à venir mardi chez moi, à une réunion composée de MM. de Genoude et Lourdoueix.

Je voudrais l'amener à nous, et ce serait une conquête importante, car il est homme d'esprit et de résolution. Ennemi de l'anarchie, il ne croit plus la république possible ; ennemi du despotisme, il lui suffirait de l'éclairer sur nos intentions.

---

13 février.

Je n'avais jamais voulu aller au bal Musard. Hier, enfin, je me suis décidé à y passer une heure avec M. de la N***, afin de voir par moi-même ce qui tourne tant de têtes. J'avoue franchement que la mienne est restée calme, malgré un orchestre aussi enivrant que bruyant.

« Quelle école de mœurs ! » me dit, avec un sourire dédaigneux, un voisin qui se trouvait auprès de moi.

Les hommes y sont grotesques, et, à mon avis, les femmes peu séduisantes; cela m'a paru un mauvais lieu public, où la pudeur n'a qu'à rougir de danses si lascives et de gestes si expressifs, qu'ils en sont dégoûtants.

Une femme qui se respecte ne peut y mettre les pieds, et la jeunesse doit y apprendre à ne pas rougir.

Chacun y est pour soi ; et pourtant il y règne en

général assez de politesse ; on pense plus à s'amuser qu'à se chercher querelle.

Des hommes de la police essayent d'empêcher le scandale ; mais, avant d'arriver là, on a déjà été beaucoup trop loin. . . . .

La gaieté y est en général triste ou folle ; mais il y a un moment de valse générale, de promenade, de véritable course, accompagnée d'une musique étourdissante, où l'on croit assister à la danse de véritables fous ; on ne touche pas terre, on se précipite, on crie, on se heurte, et une partie des assistants même est entraînée par cette puissance électrique qui tient de la démence.

C'est sans aucun mérite, je l'avoue, que je ne me sens nullement disposé à retourner à cette sorte de fête, que j'ai voulu juger une fois, pour me faire une idée de la corruption, on pourrait dire de la dégradation du siècle.

C'est sans aucune exagération que j'en parle, et c'est du fond de l'âme que j'en gémis.

On dit que vers la fin du bal l'ivresse y est encore bien plus voluptueuse, ou plutôt plus folle, ce qui est facile à comprendre ; mais j'en avais assez vu, et je me suis promptement retiré avec mon ami.

Je n'ai pas même trouvé les costumes aussi séduisants, ni aussi gracieux qu'on me l'avait annoncé.

C'est plutôt encore de la corruption qu'une véritable séduction qu'on va y chercher ; mais ce n'en est peut-être que plus dangereux.

———

LETTRE A M. DE LOURDOUEIX

. . . .

« Il est dangereux de faire connaître ses projets à « ceux qui n'ont pas l'âme assez élevée pour com- « prendre ; on n'avance pas ainsi, on recule, et les « âmes dévouées sont forcées de regagner le terrain « perdu. Vous connaissez ma franchise et mon dé- « vouement, ils sont entiers : je vous ouvre, moi, ma « pensée tout intime ; je vous raconte ce que je fais, « je vous dis tout ce qui est utile, mais je néglige tout « ce qui tendrait uniquement à me faire valoir ; ma « seule ambition est le salut de mon pays,

« Que notre confiance réciproque soit donc entière ; « marchons d'accord et de concert ; autrement nous « risquons de nous contrecarrer.

« Ne croyons pas tout avoir, ni tout pouvoir ; nous « sommes un tout compacte et complet ; ne nous divi- « sons jamais, et marchons toujours ensemble. Au « fait, nous ne sommes que trois parfaitement unis « d'action et de pensée, ce n'est pas trop.

« Si vous trouvez, dans votre conscience pure et « éclairée, que j'aie raison, usez-en ; et croyez que je « saurai toujours me mettre de côté toutes les fois que « je ne me croirai pas utile ou nécessaire.

« Confiance entière et affection sincère.

« Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD. »

LETTRE A M. LE COMTE DE VILLÈLE

« 18 février 1839.

« Avant toute chose, mon cher comte, ne parlons « donc plus du passé, et serrons-nous la main de « grand cœur.

« Pour vous prouver ma juste déférence, j'aurais « renoncé sur-le-champ à mon voyage si je n'espé- « rais, d'ailleurs, vous amener à mon opinion par « les motifs qui me déterminent.

« Je n'aime pas plus que vous une démarche in- « tempestive, et je conviens avec vous que le moment « n'est pas arrivé ; mais aussi je crois que, s'il l'était, « il ne serait plus temps, et il me semble qu'il y a « sagesse à prévoir les chances de l'avenir ; et à les « rendre possibles.

« Si le moment était arrivé (et un an est bien vite « passé) il n'y aurait plus moyen de quitter le lieu du « combat. Je crois essentiel de dire *là-bas* des vérités « qu'on méconnaît, et qui produisent moins d'effet « quand elles sont présentées par des hommes que l'on « voit tous les jours.

« Je connais le nœud de bien des intrigues ; il est « important de les déjouer.

« Il faut obtenir ce qui est indispensable, et éclai- « rer sur le mal qu'on fait, et le bien qu'on pourrait « faire. Il est plus aisé d'arrêter à temps que de faire « revenir ; il faut bien étudier ce terrain difficile, afin « de frapper juste, et prendre d'avance langue et « précautions.

« Il est urgent de voir notre jeune prince, de lui « parler et de le bien connaître, de lui donner des con- « seils utiles; et d'ailleurs un second voyage, s'il de- « venait nécessaire plus tard, et qu'il fût possible « alors, deviendrait plus facile après le premier.

« Henri V ne doit plus rester enfant, il doit se faire « homme; le comte de Montbel croit lui-même ce « voyage si utile qu'il m'en presse vivement depuis « un an, et l'impossibilité seule m'a arrêté.

« Oui, sans doute, c'est tel que je vous ai connu, « apprécié et aimé, que j'espère bien vous retrouver; « mais la prudence n'exclut point l'expérience, et peut- « être penserez-vous que s'il y a prudence à ne rien « précipiter, il y a sagesse à tout prévoir, et à ne pas « trop remettre.

« Pour nous bien connaître, cher comte, faites-moi « la grâce de repousser toutes les préventions que le « passé aurait pu laisser dans votre esprit, en songeant « que dix années, tant d'événements, et la vérité que « l'on cherche franchement, amènent bien des chan- « gements dans l'esprit, et donnent à un caractère « ferme la mesure qui pouvait lui manquer.

« Croyez-moi sans ambition comme sans amour- « propre, aimant mon pays, et voulant son bien avant « toute chose, désirant et écoutant les conseils, sur- « tout quand ils m'inspirent autant de confiance que « les vôtres.

« Je devine toutes vos occupations, je respecte et « admire vos grandes pensées d'avenir, et suis votre « ami fidèle.

« Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD. »

M. de Villèle s'associe franchement au mouvement de réforme qui doit sauver le pays, et ses lettres produisent le plus salutaire effet.

Ceux qui ont prêté le serment doivent aller aux élections; et tous les royalistes, sans exception, signer et faire signer des pétitions pour la réforme.

LETTRE A M. DE ***, ANCIEN NOTAIRE

« Français avant tout, je sais que l'on peut et doit « s'adresser à vous avec confiance quand il s'agit du « pays.

« Notre salut est dans la réforme électorale; c'est « sur ce terrain que se réunissent les esprits élevés « et les cœurs généreux.

« Les royalistes ont pu faire des fautes comme « d'autres; mais ils ont profité de leur expérience, et « ils ne voient que l'intérêt général qu'ils mettent au-« dessus de tout, ils ne veulent point de priviléges; ils « repoussent tous les préjugés; ils veulent toutes les « libertés conciliables avec l'ordre, et une monarchie « forte qui les assure.

« Plus de chartes octroyées ou imposées, plus « d'écoles anglaise ou américaine, mais d'anciennes « institutions modifiées par l'esprit et le besoin des « siècles.

« Pas d'étrangers que nous détestons, pas de révo-

« lutions ni de conspirations ; le pays, le pays avant « toute chose.

« Le gouvernement de juillet s'en va; la république « n'est possible qu'avec l'anarchie ; le pays veut « l'ordre, et bientôt il ne restera plus pour tout ce qui « porte un cœur français que la monarchie légitime, « non telle qu'elle était, mais telle qu'elle devait être « et sera nécessairement, grâce à Dieu.

« Nous pouvons, comme tous les partis, avoir aussi « quelques fous dans le nôtre, qui finira par être re- « connu comme le seul vraiment national, et réunira « tous les bons esprits et cœurs français. C'est aux « gens sages et éclairés à se rallier franchement à nous, « pour assurer le bon droit de chacun.

« J'y compte avec confiance de votre part; et je crois « que vous devez user de votre influence en faveur « de M. Roubier d'Héremboult, en exigeant de lui le « mandat impératif de la réforme électorale.

« Toujours heureux de causer avec un homme qui « m'inspire confiance, estime et affection, je vous re- « nouvelle, Monsieur, l'assurance de tous mes sen- « timents.

« Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD. »

LETTRE DE M. LE COMTE DE LA MARLIÈRE

SUR LES ÉLECTIONS ET MA RÉPONSE

« 19 février.

« Je viens de relire avec la plus sérieuse attention, « Monsieur le vicomte, la relation de votre voyage à « Buschtiérad, en août 1833.

« J'abonde d'esprit et de cœur, de sentiments et « de conviction, dans votre paragraphe sur le prin- « cipe de la légitimité; c'est l'ancre de sûreté des « trônes et des chaumières, c'est le palladium des « États et des peuples, c'est ma religion comme c'est « la vôtre.

« Mais ce que j'entrevois à peine, et ne com- « prends pas nettement, moi, pauvre et vieux ermite, « broyant de noires pensées au coin de mon foyer so- « litaire, c'est la fusion de certains légitimistes dans « la masse fortement constituée et prononcée de l'ex- « trême gauche, travaillant depuis un demi-siècle à « tout démolir sans avoir un plan arrêté de recon- « struction.

« Que veulent ceux qui se donnent pour nos guides « en nous recommandant de donner nos voix aux « libéraux non révolutionnaires, de préférence à une « opinion incertaine, quand l'occasion sera favorable « à leur élection?

« Veulent-ils nous précipiter à pas de géants dans « le gouffre d'une république impossible, et nous ra- « mener la guerre civile et étrangère pour rétablir, à « la suite de tant de désastres, un trône si soudaine- « ment enfoncé et qui ne peut avoir de base solide et « durable que sur le dégoût du présent, et bien plus « encore, sur l'amour de l'avenir.

« Ni vous ni moi, je le pense, ne voulons de ces « moyens extrêmes, de ces remèdes héroïques qui « compromettent tout, et ne fondent jamais rien.

« Veuillez m'aider à sortir de la position embarras- « sante où je me trouve; je répugne à donner ma voix « *faute de mieux* à un candidat dont je déteste les

« principes politiques ; et je ne veux pas salir mes « rares cheveux blancs par un vote qui blesse ma « conscience.

« Il est d'ailleurs si douteux que le succès justifie « les moyens ! Vous êtes au courant de tout ; vous « plongez au fond des choses ; ayez pitié de mon igno- « rance, de mon isolement, et guidez-moi dans les « ténèbres où je me perds.

« Je connais votre loyauté, votre noble franchise, et « je vous prends avec sécurité et honneur pour mon « chef de file, pour être certain, aveugle que je suis, « de marcher dans la bonne et vraie route.

« J'ai l'honneur, etc. »

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE

« Votre confiance, Monsieur, m'honore, et vous sa- « vez si je suis sensible à votre amitié !

« Je ne perds pas un moment pour y répondre, afin « que ma lettre vous arrive à temps.

« Le pire de tous les maux, est un gouvernement « qui ne respecte ni droits ni libertés.

« L'anarchie morale qu'il amène par tous ses efforts, « ses actes et ses menées, est plus dangereuse encore « que l'anarchie matérielle qui du moins n'a qu'un « temps de durée, surtout dans un pays qui veut « l'ordre avant toute chose.

« Donc ne voter sous aucun prétexte, pour le can- « didat ministériel qui encouragerait nécessairement

« cette marche malheureuse, et contribuerait à ame-
« ner ce désordre moral que nous devons craindre.

« Faire passer, s'il est possible, le candidat légiti-
« miste. Si la chose est impossible, réunir les voix sur
« le candidat de l'opposition, en exigeant de lui *le*
« *mandat impératif de la réforme électorale*, seule
« branche de salut qui nous soit offerte dans des cir-
« constances aussi graves.

« L'alliance de principes ! Je ne pourrais la conce-
« voir ; mais la réunion des votes pour un fait duquel
« dépend le sort du pays, ne me paraît avoir aucun
« inconvénient.

« Autrement, il faudrait donc toujours déposer dans
« l'urne une boule blanche, par le seul motif que
« l'adversaire en mettrait une noire.

« La réforme électorale obtenue, n'importe par quel
« moyen, pourvu qu'il soit dicté par l'intérêt géné-
« ral, et approuvé par la conscience, le gouvernement
« *forcément* se joindra aux royalistes pour la rendre
« monarchique ; le soin de sa propre conservation
« étant le premier besoin de tous ; et les républicains
« lui faisant plus peur que les royalistes.

« Voilà, cher comte, ma pensée tout entière, et je
« vous donnerais bien d'autres développements, si le
« temps et mes nombreuses affaires me le permettaient :
« votre bon esprit suppléera d'ailleurs, à l'insuffisance
« de ma lettre ; c'est bien moi qui réclame votre in-
« dulgence pour une page dix fois interrompue.

« Agréez, etc.

« Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD. »

23 février.

Tout le monde s'agite : le gouvernement comme les partis ; le ministère comme les plus simples particuliers. On part, on court, on revient, on écrit, on se flatte, et chacun croit au succès.

Moi, je l'avoue, je ne serais pas étonné que le gouvernement obtînt une faible majorité dans les élections; mais, dans cette hypothèse même, il aurait devant lui une minorité si compacte, si animée, si violente, qu'il lui sera impossible de marcher et de vaincre.

Des commotions violentes peuvent avoir lieu, et il paraît assez probable qu'il finira par se voir forcé de casser encore cette nouvelle Chambre qui lui inspirera un juste effroi.

Peut-être Louis-Philippe en sera-t-il réduit à prendre pour chef du cabinet, M. Odilon Barrot, homme de conscience, mais pas homme d'État ; ou un autre du même genre, qui, appuyé sur le tiers-parti, sera bientôt dépassé par la gauche.

Les ambassadeurs qu'il craint, parleront haut : Les « puissances de l'Europe ne vous ont reconnu qu'à « la charge d'écraser la révolution, elle relève la tête « et nous effraye; tenez votre parole, *si non*....» Force sera par suite à Louis-Philippe d'appeler les royalistes à son secours contre les républicains qu'il redoute avant tout, en adoptant un nouveau mode d'élection, et en abaissant la barrière du serment.

Nous aurons enfin obtenu la réforme électorale qui

est le salut de tous, d'accord avec l'opposition qui la veut comme nous, mais afin d'arriver à un but différent.

Alors, nous proposerons une réforme monarchique, et nous nous retrouverons à notre poste naturel, c'est-à-dire en face des républicains; mais il y en a parmi eux qui, préférant la France à leurs convictions, reculeront devant les conséquences anarchiques d'une république impossible à établir, et qui reviendront à nous.

Voilà à quoi se réduira en définitive, cette alliance dont quelques esprits faibles s'effrayent aujourd'hui, qui n'est nullement de principes, et qui réside seulement sur un fait que nous voulons tous.

Dire qu'alors les gens d'anarchie pourront tenter un coup de désespérés n'est pas impossible; mais c'est alors aussi, que les gens d'ordre et de cœur se montreront; et l'armée qui malgré tout conserve au cœur un besoin de se venger de 1830, et dont l'esprit est aussi sage que bon, appuyée sur une partie de la garde nationale, frappera fort, si on la laisse agir, sur les gens anarchiques.

Au milieu de ce conflit, Louis-Philippe peut mourir, et l'ordre alors se rétablirait, grâce au seul principe qui puisse le garantir.

Si les royalistes arrivent en nombre à la Chambre, ils feront leur devoir; et ils auront par suite une grande et puissante influence.

Chose étrange, et qui pourrait faire croire que notre ligne est la seule bonne; tandis que les uns nous reprochent de vouloir l'anarchie[1], les autres nous font

[1] Les royalistes de l'extrême droite.

un reproche sévère de vouloir un pouvoir trop absolu, une monarchie trop forte.

On ne songe pas que dans les temps de révolution, les réactions en sens contraire, se font presque subitement, et d'une manière même trop absolue.

Or, dans ce moment, tout l'esprit public tend à vouloir et à sentir la nécessité d'un pouvoir fort : le difficile sera peut-être d'arrêter l'élan qui se manifestera en retenant le pouvoir dans de sages limites. C'est bien plus l'égalité que l'on veut en France que la liberté.

L'amour-propre de tous est en jeu ; c'est à le ménager qu'on doit surtout s'attacher.

Un pouvoir fort peut seul garantir les libertés que veut le pays, et dont il a besoin.

Moitié sérieux, moitié riant, j'ai prévenu M. de Chateaubriand, qui ne craint pas le danger et qui aime l'aventureux, que le jour de la crise, j'irai le chercher pour le prendre par le bras ou le porter sur mes épaules à travers la foule ; et il n'a pas dit non. Le pouvoir de cet homme populaire, dans un pareil moment, serait magique. Aussi n'y manquerais-je pas, comptant sur le cœur et le bon esprit de madame Récamier, pour le décider en semblable occurrence.

On m'écrit de tous les côtés pour recevoir des instructions, me témoignant une confiance dont je m'honore sans m'en glorifier.

Je réponds avec exactitude à toutes les lettres qui me sont adressées à ce sujet; mais il m'est impossible de me rendre aux élections, et malgré toutes les explications, ma langue se soulèverait avant de prêter un serment qui, bien qu'il n'engage à rien, répugnerait à ma conscience.

25 février.

Je rencontrai hier chez la comtesse Frédéric de La Rochefoucauld, M. d'Oraison, qui fut des plus intéressants par ses récits.

Il nous parla de la malheureuse déroute de 1830. Le régiment des dragons de la garde était le seul qui fût resté fidèle, malgré les murmures des soldats qu'on abandonnait, qu'on tenait en dehors de la lutte, et qui mouraient de faim.

Le colonel était absent; le lieutenant-colonel était un soldat de fortune, qui avait fait avec honneur toutes les campagnes de l'Empire; il était estimé du régiment, et se conduisait à merveille, ferme et bon tout à la fois; aussi était-il parvenu à le retenir dans la ligne de ses devoirs.

On était arrivé à Évreux, le colonel fit faire halte et ranger son régiment en bataille, on apercevait la voiture qui renfermait la famille royale et le roi de France Charles X.

Le lieutenant-colonel fait mettre en ligne le régiment, par honneur pour le roi détrôné qu'il respecte dans son malheur, et protége dans sa retraite le sabre à la main.

Il appelle les officiers au centre, il prend dans ses mains le drapeau du régiment, et s'avance vers la voiture, en protestant noblement de son dévouement personnel, comme de celui de tout son régiment. Il demande au roi la permission de déposer dans la voiture la flamme du drapeau, afin de le conserver pur

et sans tache pour une occasion meilleure; puis il se rend dans la campagne, et il brûle son drapeau plutôt que de le livrer; il appelle ensuite le baron d'Oraison, officier de son régiment, qui lui inspirait une confiance particulière, et d'accord ensemble, ils écrivent une lettre pleine de noblesse au ministre de la guerre, car l'intérêt du régiment devenait pour eux un devoir sacré. Cette lettre franche et ferme, fait honneur à ceux qui l'ont dictée :

« — Ce ne sont pas des fugitifs qui s'adressent à « vous, monsieur le ministre, mais un brave régiment « qui, fidèle à son devoir et à l'honneur, a fait ce qu'il « devait tant qu'il lui a été possible. Il demande jus- « tice, et ne réclame aujourd'hui qu'une faveur, c'est « celle d'être envoyé aux frontières, si le pays pouvait « être menacé. Il saura faire son devoir en prouvant « les sentiments qui l'animent. »

Plus tard le maréchal Soult qui se connaît en hommes, demanda à M. d'Oraison un officier supérieur capable de ramener un régiment insubordonné. M. d'Oraison lui indiqua son ancien chef. Il fut nommé, et bientôt le régiment rentra dans l'ordre.

Aujourd'hui le brave lieutenant-colonel de 1830, est maréchal de camp et commande à Poitiers.

De tels hommes ne peuvent ni ne doivent pas être oubliés dans un moment où l'on aura besoin d'honneur et de fidélité.

« —Vous êtes bien cruel, me disait hier la belle et « bonne duchesse d'Istrie; il y a à Rome une per- « sonne inconsolable qui ne va pas dans le monde, qui

« est triste, et dont les regrets vont toujours crois-
« sants : c'est miss ***. »

Comment chercher à expliquer les replis du cœur? Si j'avais eu l'apparence d'un tort, ou que ce fût moi qui me fusse éloigné, jamais je ne me le serais pardonné.

26 février.

Il vient de paraître une brochure nouvelle de M. de Cormenin (*État de la question*), curieuse par son esprit, son style et sa hardiesse.

La souveraineté absolue dans le peuple, représenté par la Chambre des députés, tandis que la Chambre des pairs, le pouvoir royal ou le roi lui-même seraient réduits à *zéro*, voilà ce que l'on voudrait.

Et l'on préférerait quatre cents souverains à un seul, et l'on croirait rencontrer là une liberté sans anarchie... Quelle illusion!

Il paraît que l'on fait partout à madame Vespucci la réception que mérite sa distinction, et qu'on l'entoure de fêtes et de succès auxquels il lui serait difficile de rester insensible.

Elle a une tête à révolutionner un royaume, si une fois elle en avait la volonté : avec de grandes qualités, elle a bien aussi quelques défauts qui tiennent à son origine italienne, et à sa bouillante imagination.

Je pars dimanche soir pour Goritz, et mon cœur s'émeut à la pensée de revoir des princes malheureux

et exilés ; ce roi[1] qui ne porta qu'un moment la couronne sur sa tête, le temps seulement de déclarer qu'il la déposait sur celle du duc de Bordeaux, de ce prince tout l'espoir de notre avenir : que Dieu lui vienne en aide, le soutienne et l'éclaire au milieu de tant d'épreuves et de si orageuses circonstances !

Tout me fait de ce voyage un immense sacrifice ; mais quand le devoir et l'intérêt du pays parlent, toute autre considération doit céder.

[1] Monseigneur le duc d'Angoulême.

CHAPITRE II

PÈLERINAGE A GORITZ

J'ai intitulé ce voyage *Pèlerinage à Goritz*, parce que, indépendamment des sentiments d'espérance et de foi qui me l'ont fait entreprendre, j'ai toujours pratiqué le culte du malheur.

La situation embarrassée des affaires, la marche inquiétante et rapide des événements, l'anarchie des partis, et enfin les inextricables difficultés dans lesquelles le pouvoir venait de s'engager, me firent sentir la nécessité de hâter ce voyage; mécontent du présent, et voulant voir par moi-même ce que l'avenir pouvait nous faire espérer.

De retour à Paris, le cœur plein de bons souvenirs, j'ai été pressé de questions par des hommes de toutes les opinions; et l'intérêt que l'on prenait à mes récits m'a fait considérer comme un devoir de publier, avec une scrupuleuse fidélité, tout ce que j'ai fait et vu,

dit et entendu à Goritz. Il est temps que les rancunes s'effacent, que les préventions se dissipent, et qu'on sache enfin qu'il n'a jamais existé aucune cause réelle de division entre les royalistes. Il est temps aussi qu'on connaisse tout ce qu'il y a de générosité, de grandeur et d'oubli du passé chez des princes indignement calomniés.

Je déclare, avec cette loyauté que mes adversaires eux-mêmes veulent bien me reconnaître, que j'ai étudié le caractère de Henri de France avec une impartialité inflexible; je l'ai trouvé digne en tout point des hautes destinées qui semblent attachées à sa condition et à sa naissance.

Ces sentiments sont devenus les seuls mobiles de mes actions, parce qu'ils se rapportent à la patrie, qui tient le premier rang dans mes affections. Grâce au ciel, je suis toujours prêt à me dévouer, mais ce dévouement, puisant sa source dans des principes éternels, est éclairé par la sagesse et réglé par la raison.

C'est en historien que je vais parler de ce jeune prince, dont l'adversité a fait un homme. Les personnes qui ont fait avant moi le voyage de Goritz pourront attester la fidélité de mes esquisses ; et quant à celles qui auraient quelque intérêt à la contester, je les prie de suspendre leur jugement jusqu'à ce qu'elles soient en situation de comparer la copie au modèle.

I

Quel que soit le motif qui vous détermine dans une entreprise, ce n'est pas sans regret qu'on se sépare de tout ce qu'on aime, pour entreprendre un long et pénible voyage. La veille encore tout semblait facile, et au moment du départ les obstacles nous apparaissent. Retrouvera-t-on au retour ceux que l'on quitte?

Ces réflexions m'inspirèrent une tristesse profonde, et j'eus besoin de trouver dans l'amertume de mes regrets la certitude que nul sentiment personnel ne me faisait agir, pour m'arracher des bras qui me retenaient.

J'allai, avant de partir, mettre mon voyage sous la protection de celui qui guide les pèlerins.

Si le bien se faisait sans effort, il serait sans mérite, et bientôt je recouvrai ce calme et cette satisfaction intérieure qui sont la première récompense de nos bonnes intentions.

Parti de Paris le dimanche soir, 10 mars 1839, je n'ai mis, malgré toutes les difficultés du voyage, que neuf jours et six nuits pour arriver à Goritz, situé à quatre cent cinquante lieues de distance, c'est-à-dire que j'ai marché plus vite que la malle-poste.

La nouvelle route de Sézanne, que j'ai prise au lieu de celle de Montmirail, est horriblement mauvaise. L'indifférence et l'incurie du gouvernement se révèlent partout; et les pauvres voyageurs sont regardés

comme des oiseaux de passage, sur lesquels chacun peut tirer.

Que peuvent faire pour le bien-être moral et matériel des citoyens ces ambitieux qui se disputent la France comme une proie, et qui passent leur vie à l'assaut du ministère, quand ils ne l'ont pas; ou à le défendre quand ils l'ont conquis? C'est en vain que la France demande qu'on lui permette de s'administrer elle-même.

Si je n'avais pas su que l'énorme budget que nous payons suffit à peine pour combler les abîmes de corruption que la Révolution de juillet a creusés, j'aurais pu m'étonner de tomber à six lieues de Paris dans un trou profond qui se trouvait au milieu de la route. Je fus forcé de mettre pied à terre pour faire remplacer par un gros bâton le ressort de derrière de ma voiture que le choc venait de briser.

On prétend que la France est difficile à gouverner; rien ne me paraît moins fondé que cette assertion. La France veut être grande et puissante au dedans comme au dehors; mais elle sent le besoin d'être gouvernée. Sachez respecter ses libertés, ses institutions et ses lois, et la France vous donnera la force et la puissance qui sont en elle.

Le pays que j'ai traversé depuis Paris jusqu'à Strasbourg ne m'a laissé aucune impression agréable.

Arrivé à Strasbourg le soir, mon premier soin fut d'écrire à mon père; puis j'envoyai chercher un ouvrier pour raccommoder ma voiture, qui ne fut prête que le lendemain.

Dans mes voyages, je me plais à faire causer tous ceux que je rencontre, et particulièrement les gens

du peuple, parce qu'ils sont, à mon avis, le meilleur thermomètre qu'on puisse consulter pour connaître l'opinion publique.

Partout j'ai rencontré des esprits mécontents, mais indécis; des intérêts inquiets, mais timides; chacun gémit du mal sans penser au remède, tant sont grandes les préventions qu'on a répandues sur le seul dénoûment qui pourrait rendre à la France sa grandeur et sa prospérité.

La désaffection des masses pour le pouvoir est incontestable. Il n'est pas d'ouvrier, de postillon, de maître d'auberge, qui ne murmure contre les abus, les intrigues, et l'oubli qu'on a fait des promesses les plus sacrées.

On ne menace point, mais on murmure; on ne sait trop ce qu'on espère, mais on attend.

Un inconnu, auquel sa manière de voyager donnait une sorte d'importance, avait semé la terreur sur la route que je suivais; et le maître de poste du relais avant Strasbourg m'a raconté avec effroi que la femme de ce voyageur lui avait dit : *Bientôt vous serez Autrichiens.*

Autrichiens!... Ils ne savent donc pas, ceux qui cherchent à effrayer pour régner, que le jour où un semblable malheur serait à craindre, la France se lèverait comme un seul homme pour s'y opposer.

L'étranger craint, il est vrai, nos idées; mais il craint aussi nos armes, et un coup de canon tiré sur le Rhin suffirait pour l'ébranler.

Après avoir quitté Strasbourg, j'ai traversé d'immenses et admirables forêts de sapins.

A quelques lieues de Stuttgard, où j'avais relayé

pendant la nuit, un accident faillit mettre un terme à mon voyage; nous allions avec rapidité dans des chemins horriblement cahotants, quand tout à coup je me sens violemment entraîné vers une chaussée qui bordait la route; au même instant je vois le postillon se jeter à bas de son cheval qui, la tête haute, les naseaux en feu, la bouche écumante, et frémissant de tout son corps, entraînait ma voiture, que l'autre cheval s'efforçait de retenir.

Jugeant qu'il n'y avait pas un instant à perdre, je m'élance, et saisis d'un bras vigoureux la bride du cheval qui se cabre sous ma main.

J'étais sauvé, mais ma voiture allait être brisée, car je ne pouvais contenir cette malheureuse bête, dont un violent vertige s'était emparé. Je criai à mon chasseur de couper les traits; je parvins à détacher la chaînette; et, libre alors, le cheval se précipite comme un furieux sur son compagnon, entraînant le postillon, qui, dans son flegme allemand, ne voulait pas quitter prise, et roulait avec lui au fond de la chaussée.

Le cheval se relève, tombe, se relève encore, et se met à tourner sur lui-même avec vélocité; après ces évolutions, il devient plus tranquille, le postillon finit par s'en emparer; et, grâce à de fortes frictions avec de la neige qui se trouvait sur le chemin, au bout d'un quart d'heure le cheval parut à peu près remis.

Mais quel fut mon étonnement en voyant le postillon se disposer tranquillement à le ratteler. Une vive contestation s'engage entre nous, et je m'oppose fortement à ce qu'il veut faire.

Je lui fis comprendre que je ne voulais à aucun prix m'exposer à un second vertige; et force fut au postillon d'abandonner son cheval, qu'un jeune garçon se chargea de conduire au prochain village.

Cet incident me contrariait surtout par le retard qu'il m'avait causé. Les chevaux étaient mauvais, les chemins défoncés, et nous n'avancions qu'avec peine par un froid de dix à douze degrés; aussi les nuits étaient-elles glaciales.

Le désespoir de notre postillon au moment où nous rencontrâmes la malle-poste avait quelque chose de grotesque. Arrivé au relais, je lui donnai de ces consolations qui s'entendent dans toutes les langues; et ses remercîments mimiques furent aussi comiques que son chagrin.

En arrivant à Ulm, j'eus la consolation de retrouver des croix sur les églises; il me semblait que j'étais deux fois étranger quand je traversais ces pays protestants : aucun de ces signes protecteurs qui dirigent la pensée de l'homme vers Dieu. Tout dessèche et isole dans le protestantisme; tout soutient, élève et console dans le catholicisme.

Avant d'arriver à Ulm, j'avais traversé de hautes montagnes, avec des chevaux vigoureux qui trottaient sur cette glace, sans que le postillon fût obligé de les exciter.

A l'entrée des grandes villes et des royaumes que j'ai traversés, on vous demande vos passe-ports avec égards; les habitants sont généralement obligeants, les postillons sont plus propres et plus polis, les chevaux meilleurs et moins chers; et si les auberges ne valent pas mieux, on y est moins rançonné.

Arrivé à Munich, je me reposai pendant quelques heures dans l'excellent hôtel de la Croix-d'Or. Un malentendu, au sujet de mon passe-port, retarda mon départ; et ce ne fut qu'à onze heures du soir que je pus me remettre en route.

La neige couvrait la terre, il gelait à pierre fendre, et nous avions une assez haute montagne à traverser; le lendemain, vers six heures du soir, nous étions arrivés à Saltzbourg, d'où est partie, il y a quelques mois, cette héroïque princesse qui brava tant de périls pour aller, accompagnée seulement du comte de Custine, partager les devoirs, les fatigues et les dangers de son époux[1], et remettre entre ses bras le digne héritier de ses droits et de ses vertus.

Reine aujourd'hui, elle exerce une heureuse influence sur cet époux qui serait déjà proclamé partout avec enthousiasme, si de vils intérêts n'arrêtaient l'essor de la volonté nationale.

Il reste encore à Saltzbourg deux fils de don Carlos, qui attendent avec impatience que leurs bras soient assez forts pour combattre les ennemis de leur père et de leur pays.

Le lendemain de mon arrivée à Saltzbourg étant un dimanche, je fus à cinq heures du matin entendre la messe à la cathédrale de cette ville; et je me remis en route par un chemin que l'on regarde comme impraticable dans cette saison, mais qui devait abréger mon voyage d'une quarantaine de lieues.

En quittant Saltzbourg, je parcourus une vallée qui doit être délicieuse pendant l'été. Rien de plus pitto-

[1] Charles V.

resque et de plus hardi que la voûte que l'on traverse pour entrer dans la ville. Creusée dans le roc, et assez longue pour qu'on soit obligé de l'éclairer constamment, elle ajoute par son obscurité mystérieuse au plaisir qu'on éprouve en revoyant cette belle vallée, dans laquelle on aperçoit des villages, des hameaux et même de petites villes, et qui est entourée de montagnes couvertes de neiges, sur lesquelles de vieux sapins, agités par les vents, semblent vouloir se débarrasser de leurs éternels frimas, en secouant sur le voyageur leurs têtes poudreuses.

A mesure que nous avancions, le chemin devenait plus difficile; mais les montagnes que je venais de traverser n'étaient rien auprès de celles qui me restaient à gravir; et, lorsque je me trouvai au bas des monts Carinthiens, je me demandai comment je pourrais, sans miracle, franchir ces énormes montagnes, plus inaccessibles que le mont Cenis ou le Simplon, en ce qu'elles n'ont pas de routes tracées; et que la neige couvrait en ce moment celles que la belle saison ouvre aux voyageurs.

Je voulais m'opposer au siége de ma voiture que plusieurs ouvriers semblaient vouloir prendre d'assaut, mais heureusement il se trouva là un officieux qui m'apprit en italien qu'on était obligé, pour me faire franchir les montagnes de la Carinthie, de démonter les roues de ma voiture, et de la déposer sur un traîneau, qui allait être attelé de trois chevaux et de deux bœufs, tandis qu'un second traîneau attelé d'un seul cheval transporterait les roues et le timon qui seraient replacés sur les essieux aussitôt que nous serions de l'autre côté.

Une heure fut employée à ce travail; pendant ce temps, de vieilles femmes faisaient, en nous regardant, des signes du plus mauvais augure. Je compris qu'on me conseillait de prendre, en cas d'événement, quatre hommes de renfort; mais je n'en voulus admettre qu'un, et je partis, décidé à tout affronter. Il faisait un froid horrible, et je fus obligé de marcher pendant quelques instants pour réchauffer mon sang qui s'était glacé pendant les préliminaires de mon ascension.

Ce n'était pas sans quelque émotion que je me voyais suspendu au-dessus de l'abîme, dans un sentier si étroit que deux chevaux n'eussent pu y passer de front, et tellement encombré de neige, que le plus léger écart d'un cheval aurait suffi pour nous précipiter.

Pas une ficelle pour diriger ce long attelage de chevaux et de bœufs dans les tournants les plus rapides. L'homme qui conduisait les bœufs marchait péniblement du côté du précipice; et le postillon, fatigué par une route aussi difficile, s'asseyait souvent sur le bord du traîneau, laissant aller ses chevaux à la grâce de Dieu.

La nuit vint; rien pour allumer les lanternes; le froid devenait tellement intense, que mon pauvre Célestin sentit sa tête lui tourner; et qu'il fut obligé de descendre du siége où il était placé, préférant la fatigue de la marche à l'espèce de vertige qu'il éprouvait.

Ajoutez à toutes ces difficultés l'impossibilité de nous faire entendre. Convaincu que le ciel pouvait seul nous tirer du péril où nous nous trouvions, je

me recommandai à Dieu, puis je m'endormis, incertain si je me réveillerais dans le temps ou dans l'Éternité.

Après quatre heures et demie de marche je me réveillai; j'étais de l'autre côté de la montagne; là je trouvai un honnête maître de poste qui parlait italien, et qui parut fort étonné de mon arrivée.

La voiture fut bientôt replacée sur ses roues; et nous nous remîmes en route après avoir allumé nos lanternes. Au relais suivant, pas un mot de français ou d'italien. Il était onze heures du soir, nous mourions de faim ; Dieu sait quel repas nous fîmes ! c'était là le moindre de mes soucis.

Le départ de quatre chevaux, qu'on expédiait à mon intention, me fit comprendre que j'aurais bientôt une nouvelle montagne à gravir. En effet, parti avec deux coursiers fort légers, nous rejoignîmes bientôt ceux qui nous avaient précédés ; et les six chevaux attelés commencèrent à gravir un chemin moins étroit, mais d'une rapidité plus effrayante encore que celui que nous venions de quitter. Plus de sentier indiqué, pas de route tracée sur cette énorme masse de neige, qui ressemblait à un vaste linceul ; les chevaux enfonçant jusqu'au ventre dans ce terrain mouvant, les roues de ma voiture disparaissaient et s'enrayaient dans des rochers, du milieu desquels les six forts chevaux et nos guides avaient bien de la peine à les arracher; moi-même je me vis plus d'une fois obligé de pousser à la roue. Arrivés enfin, fatigués et gelés, sur la cime de la montagne, nous fûmes assaillis par une si horrible tourmente, que bêtes et gens, craignant d'être renversés, s'arrêtèrent; mon brave Célestin fut

obligé de se cramponner au siége de derrière, pour n'être pas emporté par un coup de vent qui vint tourbillonner autour de ma voiture, dont il éteignit les lanternes. Impossible de peindre l'espèce de consternation que ce petit événement nous causa. Un silence profond le suivit; la nuit et le silence dans le danger ont quelque chose de solennel qui reporte notre pensée vers Dieu. Enfin, nos chevaux ayant redoublé d'effort, nous arrivâmes sans accident au bas de cette terrible montagne.

Après avoir gravi quelques autres passages moins difficiles, nous nous retrouvâmes en plaine; et sous la domination de l'Autriche, dont les monts Carinthiens sont en quelque sorte le boulevard.

De là jusqu'à Valasque, où je séjournai pour la dernière fois avant d'arriver à Goritz, le seul accident qui m'arriva fut la rupture d'un palonnier; la fureur dans laquelle entra le postillon fut risible. N'entendant rien, il frappait à coups redoublés sur ma pauvre voiture. Bien nous prit que les chevaux fussent dociles; car, fatigué d'être à cheval, il montait sans cesse sur le devant de ma voiture; et conduisait de là ses trois chevaux du geste et de la voix dans ces routes dangereuses, sans fouet ni guides; puis, quand le chemin devenait trop difficile, il se glissait comme un singe sur le timon, d'où il regagnait son porteur, pour reprendre, après s'être mis en selle pendant quelques instants, la place plus commode qu'il avait choisie.

Arrivé à Valasque à neuf heures du soir, je pris quelques heures de repos dans une chambre glaciale et sans rideaux; et tel était l'excès de ma fatigue, que

je n'eus pas la force d'écrire à mon père, ainsi que je l'avais fait de tous les lieux où je m'étais arrêté.

A cinq heures du matin, je me remis en route, heureux de penser que je ne m'arrêterais plus qu'à Goritz. La neige couvrait la terre depuis plus de cent lieues, et le froid s'élevait parfois à dix et douze degrés en plein soleil : nous n'avancions que lentement dans les plaines, au milieu desquelles les chemins circulaient à travers des murailles de neige, ayant huit à dix pieds de hauteur, et quelquefois plus. Notre marche fut retardée par un régiment autrichien que nous rencontrâmes avec ses immenses bagages ; il revenait de Romanie, et retournait aux environs de Vienne.

Pour lui livrer passage, il fallut hisser voiture et chevaux sur les talus dont je viens de parler. Nous n'eûmes d'ailleurs qu'à nous louer de la politesse des officiers, et même des soldats, qui tous parurent fâchés du retard qu'ils nous causaient. Le mauvais temps nous retarda bien plus encore, et je mis ce jour-là dix heures à faire quinze lieues de pays.

Mes fatigues touchaient à leur terme, et les grandes épreuves étaient traversées. Je trouvai, dans la petite ville où je m'arrêtai pour dîner, une population qui parlait italien, des postillons élégants et polis, et de petits chevaux qui allaient comme le vent.

Vers trois heures de la nuit, j'arrivai à Udine ; il ne me restait plus que dix ou douze lieues à faire pour être au terme de mon voyage; et je parvins enfin à Goritz, le 22 mars, à sept heures du matin.

II

C'est avec raison qu'on a déploré le sort de ce héros qui, croyant légitimer son empire par des conquêtes, est tombé du haut de sa gloire sur un rocher aride, victime de la confiance qu'il avait accordée à ses plus cruels ennemis.

Personne, plus que moi, ne comprend tout ce qu'a dû souffrir le lion enchaîné ; et quel que soit le mal que son ambition ait fait à la France, je n'ai jamais pensé, sans indignation, au sort du prisonnier de Sainte-Hélène.

Si j'ai compati malgré moi à son exil, qu'on juge de ce que je dus éprouver en trouvant, dans un asile non moins triste, ces antiques grandeurs dont les racines sont restées en France; et dont les branches tutélaires protégent encore de loin le sol qui les a vues naître.

Une petite ville de dix mille âmes, entourée de collines arides, une population généralement peu soignée, de laides maisons, des rues mal pavées, pas de route de communications, des abords difficiles, nulle ressource; enfin, une fourmilière au milieu des montagnes, voilà Goritz ! Telle fut du moins ma première impression.

Une petite maison assise sur une colline, voilà l'habitation qui contient la dynastie des Bourbons !

Soumise à la domination de l'Autriche, Goritz fait partie du littoral illyrien. Cette province se compose de deux cercles ou districts, dont le siége est Trieste où habite le gouverneur. L'Autriche est représentée, à

Goritz, par un capitaine du cercle, homme de mérite.

Loin de paraître mécontents de l'autorité qui les gouverne, les habitants des pays que j'ai traversés, en sont généralement satisfaits. L'Allemagne offre beaucoup moins de foyers d'insurrection qu'on ne le croit en France.

Une des causes auxquelles j'attribue en partie la tranquilité dont jouissent ces populations, c'est que le moindre des habitants des provinces Illyriennes, et par conséquent de l'Allemagne, peut, s'il croit avoir quelque motif de se plaindre, se rendre à Vienne, siége du gouvernement autrichien ; et il est sûr d'obtenir bonne et prompte justice. Cette conviction, qui est dans tous les esprits, donne une grande force à un pouvoir qui se montre d'ailleurs aussi sage que paternel.

A Goritz il n'y a pas d'aristocratie influente; on s'y occupe peu des affaires politiques, et les choses vont si bien d'elles-mêmes, que l'autorité des fonctionnaires y est aussi insensible que peu nécessaire.

C'est à Goritz que le général Junot a éprouvé les premières atteintes de cette aliénation mentale qui, plus tard, causa sa mort. Le général Bertrand a séjourné dans cette ville, qui est devenue l'asile de toute une génération de rois.

Comment ne pas aimer ses habitants, en les voyant suppléer par leurs hommages, à ceux que tant de Français voudraient rendre à la famille de leurs rois ? Comment n'être pas touché de l'accueil qu'ils font aux voyageurs qui viennent visiter leurs nobles hôtes ; et comment, en mon particulier, ne serais-je pas reconnaissant de la bienveillance qu'ils m'ont témoignée ?

Si des marques de vénération pouvaient compenser,

pour nos princes, les douleurs et les privations de l'exil, ils se trouveraient heureux, car il est impossible de se montrer plus pénétrés de leur malheur, et plus respectueux envers eux, que ne le sont les bons habitants de Goritz. Cette ville contient beaucoup de noblesse ruinée, et l'on pourrait concevoir les sympathies qui lui arriveraient de ce côté ; mais tels sont les égards que même les gens du peuple ont pour nos princes, que, lorsqu'ils les rencontrent, sortant à pied et sans suite, pour se rendre à l'église ou à la promenade, ils s'empressent de passer de l'autre côté, pour leur céder le trottoir qu'ils occupent.

Tout cela n'empêche pas que Goritz ne soit un séjour fort triste pour des cœurs qui regrettent notre belle France ; et qu'il n'y ait une sorte de barbarie à reléguer nos princes dans un coin de terre dont l'habitation incommode et insalubre, ainsi que la tristesse, ont causé en partie la mort de Charles X.

La première fois que cet excellent prince parut à la cathédrale, c'était le jour de l'Assomption, et, huit jours environ après son arrivée, il trouva, en sortant de l'église, tous les habitants de la ville, qui, rangés en haie et parés de leurs habits de fête, se découvrirent à son aspect, et s'inclinèrent respectueusement.

Le roi fut si touché de cet accueil, que des larmes lui en vinrent aux yeux ; et le peuple de son côté fut enchanté de la grâce chevaleresque que possédait ce prince, dont le grand âge, les malheurs et la piété lui avaient inspiré une profonde vénération.

Peu de jours après, Charles X n'existait plus; et dès cinq heures du matin cette ville, qui espérait lui adoucir les chagrins de l'exil, était sur pied pour lui

rendre un dernier hommage, en accompagnant tout en larmes jusqu'au couvent des Capucins, son modeste convoi.

Pour quel motif avait-on relégué dans cette affreuse solitude cet illustre proscrit, dont la cause était celle de tous les rois? Il est certain que l'aspect de ce lieu donna à Charles X le coup de la mort.

« Quel est le malheureux qui m'a conduit ici? Je « n'y pourrai pas vivre, » répétait-il souvent.

On m'a raconté que Charles X avait un jour, par hasard, entendu faire l'éloge de Goritz par le dernier empereur.

Il est probable que ce monarque, si justement chéri, songeait plus, en parlant ainsi, à la bonté des habitants qu'à la beauté du site.

Charles X, plein de vigueur et de santé jusqu'alors, déclina de jour en jour jusqu'au moment où il fut atteint du mal violent qui l'enleva en quarante-huit heures à l'amour de ses enfants, de ses amis et de ses serviteurs.

Attaché particulièrement à la personne de ce roi qui avait daigné reconnaître mon dévouement en m'accordant une véritable affection, avec sa confiance; trop de souvenirs se pressaient dans mon cœur pour que je n'allasse pas m'agenouiller sur les cendres de celui que j'ai tant aimé.

III

Situé sur la cime d'une colline d'où l'on découvre une immense étendue, le couvent des Capucins de

l'Annonciation de la très-sainte Vierge, à Castagnavizza, touche à la ville de Goritz. Il a été bâti en 1650, aux frais du comte Mathias Thurn de la Tour, pour les Carmes, qui l'ont occupé jusqu'au jour où l'empereur Joseph II, croyant affermir son pouvoir en désertant la cause de Dieu, supprima cette communauté en 1784. A cette époque, le monastère fut mis en vente ; mais, grâce à l'intercession des pieux habitants de Goritz, et à celle d'un descendant du comte de Thurn, la vente ne fut pas effectuée. Douze ans après, cette jolie chapelle fut rouverte et desservie par Philippe de Poli, qui reçut du gouvernement la permission de donner asile à plusieurs ecclésiastiques français que la Révolution avait chassés de leur pays.

En 1811, le maréchal de Raguse, étant gouverneur des provinces Illyriennes, établit à Castagnavizza une communauté de Franciscains, dont Joseph II avait aboli l'abbaye, située autrefois à Goritz; et, depuis 1822, Castagnavizza est devenu le séminaire de douze autres communautés qui composent ce qu'on appelle la province fransciscaine de la Sainte-Croix. C'est là aussi que réside le provincial, homme d'un grand mérite, et qui remplit, en outre de ses devoirs de supérieur, les fonctions de professeur de théologie.

Le couvent de Castagnavizza a reçu, le 11 novembre 1836, les dépouilles mortelles de Charles X, roi de France, placées sous l'autel de la sainte Vierge du mont Carmel, à laquelle ce bon roi avait une dévotion toute particulière. Sur la pierre qui couvre son cercueil on a gravé, en lettres d'or, l'épitaphe suivante :

ICI A ÉTÉ DÉPOSÉ,
LE XI NOVEMBRE M DCCC XXXVI,
TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT
ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE
CHARLES, DIXIÈME DU NOM,
PAR LA GRACE DE DIEU
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE;
MORT A GORITZ
LE VI NOVEMBRE M DCCC XXXVI,
AGÉ DE LXXIX ANS ET DE XXVIII JOURS.

Sachant qu'on célébrait tous les matins dans le couvent une messe pour Charles X, je fis plusieurs fois ce pèlerinage, devenu pour moi si sacré.

Après la messe, je passai à la sacristie, et je demandai à descendre dans le caveau qui contenait la tombe royale. Un capucin me conduisit chez le prieur, et je me nommai; il comprit mon désir, et poussa l'obligeance jusqu'à vouloir me conduire lui-même.

Nous traversâmes le jardin; et, guidé par ce bon prieur, qui portait une lanterne, je pénétrai, en me courbant, dans l'étroit et sombre caveau, dernier asile que la terre ait voulu donner à celui qui possédait naguère un si beau royaume. A cet aspect, mon cœur se serra, mes genoux fléchirent, et je puis affirmer que toutes les pompes dont j'avais vu Charles X entouré, lors de son couronnement à Reims, ne m'inspirèrent pas une vénération aussi profonde, que celle que j'éprouvai devant son sépulcre.

Reportant mes pensées vers le ciel, je croyais voir ce roi si pieux, le front ceint d'une couronne que les hommes ne pouvaient lui ôter.

Combien il m'était doux de penser que celui qui lit au fond des cœurs n'avait jamais trouvé dans celui de cet excellent prince que des intentions pures, et l'amour le plus ardent pour le peuple qu'il lui avait confié !

En butte à une conjuration immense, méconnu par les uns, trahi ou abandonné par les autres, il est mort en priant pour ses amis, pour ses ennemis et pour la France.

Je me relevai, après avoir supplié Charles X de protéger la patrie, et de m'inspirer ce que je devais dire, pour être, à Goritz, l'humble et docile instrument de la Providence.

Après cette invocation, dans laquelle j'avais mis toute mon âme, je restai quelques instants encore absorbé devant cette pierre qui couvrait tant de titres, d'honneurs et de dignités ; puis je revins à mon auberge. . . . .

IV

En arrivant à Goritz, j'avais écrit au comte de Montbel, et sa réponse précéda de peu d'instants sa visite.

Je ne saurais exprimer la satisfaction avec laquelle je pressai sur mon cœur cet excellent ami.

Frappé dans ses affections les plus chères, cet homme, dont la prévoyance s'était opposée, jusqu'au dernier moment, aux fatales ordonnances imposées à son dévouement, trouve, dans un dévouement nouveau, la force de vivre ; et c'est à son cœur tout fran-

çais que Louis XIX a confié la mission de perfectionner l'éducation, si heureusement dirigée par l'évêque d'Hermopolis, de Monseigneur le duc de Bordeaux.

J'ai raconté les fatigues et les dangers qu'il m'a fallu braver pour arriver à Goritz ; mais je n'ai point encore parlé des épreuves qui m'y attendaient ; et l'on verra que si j'ai éprouvé dès l'abord, quelque sujet de tristesse, j'en ai été dédommagé par d'immenses et précieuses compensations.

La publication de mon voyage à Buschtiérad avait déplu, bien qu'elle eût été véritablement autorisée par Charles X, du moins, quant aux faits les plus marquants. Je savais d'ailleurs les préventions qu'on avait cherché à inspirer au duc d'Angoulême contre la conduite des royalistes.

J'ajouterai que, plein d'estime pour l'incontestable fidélité de M. de Blacas, mais ayant parfois désapprouvé sa politique, je pouvais supposer qu'il aurait essayé de me nuire dans l'esprit du Roi[1].

J'avais appris, en arrivant, que M. de Blacas était revenu de Venise, où il était allé dans l'espoir d'y trouver du soulagement aux souffrances qui l'accablent depuis plusieurs mois. Décidé à tout supporter pour atteindre mon but, je m'armai de patience, convaincu que, le premier moment passé, Louis XIX apprécierait mon zèle et finirait par me rendre justice.

[1] Si l'on s'étonne de me voir donner le titre de roi à Monsieur le duc d'Angoulême, on devra se rappeler qu'après l'abdication de Charles X son fils devint nécessairement légitime ; et, pour que son abdication devînt légale, il fallait qu'il fût, ne fût-ce qu'un moment, devenu roi pour la formuler.

Le comte de Montbel ne me laissa point ignorer que mon arrivée avait produit une impression différente sur chacun des membres de la famille royale. Le duc de Bordeaux en avait paru enchanté, la reine touchée; quant à Louis XIX, la froideur avec laquelle il avait reçu cette nouvelle prouvait qu'il était prévenu contre moi; et mon cœur se serra quand M. de Montbel m'apprit que je devais m'adresser au duc de Blacas pour obtenir une audience.

Cette étiquette forcée offrait un contraste choquant avec les habitudes si modestes et la simplicité de nos princes.

Réprimant mon premier mouvement, je dis au comte de Montbel que je ferais ce qu'on exigeait de moi.

Ayant ainsi pris mon parti sur cette démarche, je causai plus d'une heure et demie avec le comte de Montbel, et ce fut avec bonheur que je le trouvai en union parfaite avec tous les bons esprits de France. Je lui avais demandé ce que je devais répondre à ceux qui prétendent que Louis-Antoine pourrait un jour regarder comme non avenues des abdications dont les conditions n'ont pas été remplies.

« — Je n'ignore pas, me dit-il, que quelques Français, dont les intentions sont bonnes, ont cru voir dans le titre que Louis-Antoine a pris, depuis la mort de Charles X, une prétention personnelle, une sorte de protestation contre les actes de Rambouillet ; mais, moi, qui sais quels ont été les motifs du Roi, et qui connais sa pensée intime, je puis vous assurer qu'il n'aspire qu'au repos, et que le plus beau jour de sa vie serait celui où, les droits de son neveu étant re-

connus, il pourrait s'occuper uniquement des choses du ciel. Des démarches ont été essayées plus d'une fois : Louis XIX les a repoussées en répondant avec fermeté :

« — Je n'examine pas si mes droits existent ou non; « un homme d'honneur n'a que sa parole; la mienne « est engagée, et toutes les actions de ma vie prou- « veront qu'elle est irrévocable. »

« — Il faut, poursuivit M. de Montbel, connaître bien peu le caractère de Louis XIX pour lui supposer des prétentions personnelles. Indépendamment des idées religieuses, qui lui font regarder une couronne comme un fardeau, il est tellement au-dessus de toute ambition terrestre, que, même avant la Révolution de juillet, il avait conçu l'idée de se démettre de ses droits en faveur du fils d'un frère qu'il avait aimé tendrement. Le titre de roi est indélébile, et la plume que Louis XIX a reçue des mains de son père pour signer les abdications le lui a en quelque sorte imposé; mais à part cette raison, qui fait que Louis-Antoine serait roi dans la retraite, et alors même que son neveu occuperait le trône de France; obligé de traiter avec les souverains de l'Europe, il a dû se placer à leur niveau. Il savait toute la responsabilité qui allait peser sur lui, ce prince qui répondit, lorsqu'on vint le saluer du titre de roi après la mort de Charles X :

« — S'il s'agissait d'une couronne véritable, ce « n'est pas sur ma tête que je la placerais ; c'est une « couronne d'épines... Je la garde momentanément. »

« — Je conçois, dis-je, la sagesse d'une mesure qui a laissé le duc de Bordeaux en dehors de toute intrigue, et le rend aussi étranger au passé de l'exil

qu'il l'est à celui de la restauration ; c'est une grande pensée que de l'avoir conservé pur de toute influence étrangère.

« — J'ignore, reprit M. de Montbel, si, dans le cas d'une restauration, Marie-Thérèse consentirait à protéger, par sa présence tutélaire, l'héritier de son trône et de ses vertus ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est aussi explicite que le Roi lui-même au sujet des abdications, et, en voyant sa tendresse maternelle pour le duc de Bordeaux, comment supposer qu'elle voulût revenir jamais sur un sacrifice prétendu dont il est l'objet? Les bruits dont il s'agit ayant couru à l'étranger, le chef d'un cabinet crut devoir écrire à Louis XIX une lettre dont il fut profondément blessé, parce qu'on paraissait craindre qu'il n'eût autorisé ces bruits ; et c'est moi qui fus chargé de porter les explications les plus nettes sur l'irrévocable intention que Louis XIX a toujours eue de maintenir les actes de Rambouillet. Cette preuve était sans réplique. »

Pénétré d'admiration pour un prince que M. de Montbel venait de me montrer tellement au-dessus des grandeurs humaines, que c'était en quelque sorte l'outrager que de lui supposer la moindre velléité d'ambition, la démarche qui m'était prescrite me parut beaucoup moins pénible, et, me soumettant à l'épreuve qui m'était imposée, je me présentai à deux heures chez le duc de Blacas.

Trop souffrant pour me recevoir, le duc me fit dire par la duchesse de Blacas que je pouvais me présenter à quatre heures à ce qu'on appelle le château, et que j'y serais admis. Impossible de m'accueillir avec plus d'obligeance que ne le fit madame la duchesse de

Blacas, personne si parfaite sous tous les rapports et si aimable.

Je rentrai chez moi pour faire ma toilette, décidé à supporter avec une respectueuse dignité l'accueil un peu froid que je prévoyais, décidé aussi à provoquer une explication qui, grâce à la justice de Louis XIX, ne pouvait manquer de dissiper toutes les préventions.

A quatre heures précises j'entrais chez le Roi. Sa Majesté entama la conversation en me demandant avec une politesse froide des nouvelles de mon père.

« — Je remercie le Roi, au nom de mon père, de l'intérêt qu'il veut bien lui conserver, répondis-je, c'est en effet un de ces hommes rares que le ciel envoie à la terre, pour y donner l'exemple de toutes les vertus ; mais j'avouerai, Sire, que j'avais espéré que cet intérêt s'étendrait jusqu'à son fils ; et la manière dont on reçoit ici celui qui fut honoré de la confiance de deux rois m'afflige profondément, autant, je l'avoue, qu'elle m'étonne ; et j'ajouterai qu'en y venant, je me croyais protégé par d'illustres ombres, et peut-être aussi par les services que j'ai rendus. — Je sais que mon père vous aimait, et que vous avez possédé la confiance de Louis XVIII ; mais, monsieur de La Rochefoucauld, vous avez la tête un peu vive... — Dites le cœur, Sire ; oui, sans doute, mon cœur est chaud pour la France et pour vous ; mais ma tête est froide, et c'est avec tout le respect que je dois à Votre Majesté que j'oserai provoquer une explication qu'elle ne peut me refuser. . . . »

Le Roi gardait le silence ; je continuai :

« — Je n'ignore pas, Sire, qu'on a blâmé la fran-

chise avec laquelle je me suis exprimé dans la relation que j'ai publiée à mon retour de Buschtiérad, et aussi dans mes mémoires; certaines personnes ont pu se trouver atteintes par mes censures; mais, si je dois la vérité au Roi, je la dois aussi à la France; et je l'aurais trompée, si, ne lui montrant que les vertus de la famille royale, je lui avais caché les ombres portées sur elle par des influences qui lui sont étrangères. N'ayant que du bien à dire des illustres exilés sur lesquels je voulais appeler l'attention des Français, j'ai dû passer par-dessus des considérations secondaires, et je suis étonné que Votre Majesté attachât plus d'importance à des susceptibilités individuelles qu'au service lui-même. — Monsieur de La Rochefoucauld, personne n'a jamais attaqué votre honneur, et nous n'avons point oublié les nombreux témoignages de dévouement que vous avez donnés à notre famille; mais pourquoi... »

En ce moment, la Reine entra; son accueil fut moins froid que celui du Roi; cependant j'y sentis quelque contrainte, et je repris, après l'avoir saluée profondément :

« — Votre Majesté me permettra-t-elle de continuer en sa présence l'explication que le Roi a bien voulu me permettre? Plein d'un zèle qui ne calcule ni les dangers ni les distances, lorsqu'il s'agit de prouver mon dévouement, je viens de faire plus de quatre cents lieues pour apporter à Vos Majestés des nouvelles de la France; et je sens qu'il y a une sorte d'inconvenance à parler de moi, lorsque j'ai à vous entretenir de tant de choses importantes... mais, comme je n'ignore pas qu'on ne saurait écouter avec

une confiance entière celui dont on croit avoir à se plaindre; je prie instamment le Roi et la Reine de me dire en quoi j'ai pu manquer au dévouement ou au respect que j'ai toujours professés pour leurs augustes personnes; et je compte assez sur leur justice, pour croire qu'elles n'auraient attaché aucune importance à des accusations qui ne reposeraient pas sur des faits. — Vous avez tort de supposer que nous ne vous voyons pas avec plaisir à Goritz, me dit la Reine avec bonté; nous savons tout ce qu'il faut de courage pour venir dans une pareille saison nous chercher si loin, et nous serons heureux d'apprendre par vous des nouvelles de tous nos amis; mais, monsieur de La Rochefoucauld, pourquoi avez-vous publié votre voyage à Butchiérad? — Je répéterai, Madame, ce que je viens de dire au Roi : parce qu'il était nécessaire que la France vous connût autrement que par les pamphlets de vos ennemis; j'ajouterai que je me suis cru d'autant plus fondé à suivre, en cette occasion, les mouvements de mon cœur, que Votre Majesté m'y avait en quelque sorte autorisé. Qu'elle veuille bien se rappeler les faits : Je venais d'obtenir une audience du roi, alors monseigneur. »

Ici la Reine se troubla, et je vis monter des larmes dans ses yeux.

« — Au sortir de cette audience, monseigneur me fit passer dans l'appartement de Votre Majesté; ce fut alors que je dis à Madame :

« Je quitte Butchiérad, plein d'admiration pour « les hautes vertus de ceux qui l'habitent; aussi mon « premier soin, en arrivant à Paris, sera-t-il de pu- « blier tout ce que j'ai vu et entendu, afin que les

« Français puissent connaître ceux qu'on a si indigne-
« ment calomniés. »

« Madame eut la bonté de craindre pour moi le résultat de cette publication, mais je lui répondis :

« — Je ne sais pas capituler avec la vérité ; et si ma « liberté pouvait se trouver compromise, je ne la « regretterais que dans le cas où les habitants de « Butchiérad auraient besoin de mes services. D'ail- « leurs, avant de quitter ce triste séjour embelli par « tant de vertus, je demandai positivement au roi « Charles X s'il m'autorisait à publier tout ce que « j'avais vu et entendu ; et ce ne fut qu'après son au- « torisation formelle que je me décidai. »

« — Tout cela est vrai, interrompit la Reine avec émotion ; tout cela est vrai, monsieur de La Rochefoucauld, je ne l'ai point oublié. — Cette parole de Votre Majesté me justifie du reproche d'indiscrétion ; et quant aux autres, Madame me permettra de me réfugier dans mes intentions. — Je sais qu'elles ont toujours été honorables et bonnes, me dit la Reine en se retirant, et vos services sont de ceux qui n'ont pas besoin d'amnistie. »

Pendant cette explication, la physionomie du Roi s'était éclaircie ; et ce fut avec une sorte de répugnance qu'il reprit, comme pour en finir avec ses griefs :

« — Mais vos Mémoires, pourquoi les publier ? — Pour défendre la Restauration, vivement attaquée dans des journaux et dans des pamphlets. — Vous vous êtes fait beaucoup d'ennemis. — Je ne les ai jamais craints, Sire, quand il s'est agi de servir la cause de la monarchie qui est celle de la France. »

Ma situation ainsi dégagée des nuages qu'on avait

pu jeter dans l'esprit du Roi, l'entretien porta sur les affaires générales ; et, à cette occasion, j'expliquai au prince la ligne politique des royalistes, et comment nous comprenions ces grands principes de décentralisation et de droit commun qui pouvaient seuls reconstituer le pouvoir public, en rendant au principe monarchique la force que le privilége des censitaires lui avait fait perdre.

Louis XIX ne parut ni surpris ni mécontent de la marche que nous avions suivie ; il m'interrogea avec intérêt sur différents points, et sembla satisfait de mes réponses. Je trouvai d'ailleurs, dans la manière dont il envisageait les éventualités futures, la confirmation la plus complète de tout ce que M. de Montbel m'avait dit au sujet des abdications et de l'avenir.

Au moment où je prenais congé du Roi, Sa Majesté résuma en quelque sorte notre entretien dans ces paroles remarquables :

« — D'après ce que vous venez de m'apprendre, les « Chambres et le pouvoir qui nous ont succédé se char- « gent à l'envi de nous justifier, en prouvant à la « France que les fautes dont on nous accuse, furent le « résultat de la fausse position dans laquelle une con- « stitution viciée nous avait placés. N'accusons pas le « passé, il était dans les intentions de la Providence ; « mais sachons y trouver des leçons pour l'avenir. La « Charte à laquelle je croyais, et serais toujours resté « fidèle, les idées anglaises et américaines nous ont « perdus ; mais la France commence à comprendre « l'impossibilité de leur application. Espérons que, « éclairée par ce qui se passe, elle ira chercher dans « les admirables cahiers de 1789 l'expression de ses

« véritables besoins; et le seul remède qui puisse met-
« tre un terme aux funestes expériences dont elle
« souffre depuis cinquante ans. »

On n'a pas un esprit plus juste et plus droit que celui du Roi, quand il ne consulte que ses intentions si pures et son cœur si peu personnel.

V

Satisfait d'avoir pu dissiper dans l'esprit de Louis XIX et de la Reine les préventions qu'on avait cherché à leur inspirer contre moi, et heureux d'avoir retrouvé la bonté affectueuse dont cette famille m'avait honoré, je me hâtai de me présenter chez monseigneur le duc de Bordeaux.

Ce ne fut pas sans une émotion profonde que je me trouvai en présence du dernier rejeton de cette race de rois qui, pendant huit siècles, ont régné sur mon pays; ce prince dont la naissance avait été accueillie par la France entière comme une manifestation de la volonté de la Providence.

Tout ce que l'exil peut répandre d'intérêt sur une vie innocente, tout ce que l'avenir a de mystères pour un jeune homme qu'on croit en rapport avec les desseins de Dieu, se réunissait pour augmenter l'espèce de saisissement que j'éprouvais.

Cette émotion devint plus vive encore quand je vis un bel adolescent dont la physionomie, pleine d'intelligence et de dignité, m'apprit, dans son premier regard, que son cœur venait au-devant du mien[1].

[1] Voir le portrait de *monseigneur* au dixième volume de mes *Mémoires*, page 217.

Le prince me reçut avec la plus aimable cordialité; et je lus dans ses yeux, les plus expressifs et les plus brillants que j'aie jamais vus, combien il avait été affligé des contrariétés que j'avais éprouvées.

Après les premiers compliments, dans lesquels je lui exprimai la surprise et la joie que je ressentais en retrouvant un grand et beau jeune homme à la place du charmant enfant que j'avais vu à Butchiérad, le prince me demanda avec empressement des nouvelles de la France, et je lui appris en peu de mots les embarras dans lesquels j'avais laissé ceux qui la gouvernent.

Je reconnus l'amour qu'il porte à la France dans l'inquiétude qu'il témoigna sur les résultats de la crise où nous nous trouvons engagés.

« — Tout ce qui fait souffrir le peuple, me dit Son « Altesse Royale, est un sujet de douleur pour moi. »

Et le prince s'étendit, avec un accent pénétrant, sur la puissance des liens qui nous unissent à la patrie.

« — Ce sont là, me dit-il, des sentiments dont on « ne connaît toute la force, que lorsqu'on est à l'é- « tranger. »

Il m'est impossible de rapporter la suite de ce long entretien. L'avenir doit être réservé intact à celui qui est élevé si loin de nos débats; et ce n'est pas moi qui violerai, par des révélations indiscrètes, ce sanctuaire de l'exil où la Providence a voulu renfermer le descendant de nos rois.

J'avais eu occasion de dire que les destinées de la France avaient été faussées le jour où l'assemblée de 1789 avait déchiré ses mandats pour se faire con-

stituante ; abandonnant ainsi l'antique constitution de la France, par engouement pour les chartes anglaises.

« — Ah ! sans doute, répondit le prince, ce sont « les institutions empruntées qui ont fait tout le mal : « conçoit-on qu'une nation aussi fière que la France « l'est, à juste titre, de sa suprématie intellectuelle, « ait consenti à se calquer sur une nation étrangère ? « Quant à moi, monsieur de La Rochefoucauld, je suis « tellement Français, que j'aimerais mieux ne jamais « rentrer dans mon pays, que de devoir mon retour, « je ne dis pas seulement aux baïonnettes, mais même « à l'influence de l'étranger.

En achevant ces mots, qui me comblèrent de joie, le prince me tendit la main, et, me saluant avec cette grâce qui lui est particulière :

« — Il faut que je vous quitte, me dit-il ; revenez « demain à onze heures, nous causerons longtemps « pendant ma leçon de dessin. »

En sortant de chez M. le duc de Bordeaux, je me présentai chez Mademoiselle, où je fus reçu par madame de Nicolaï, qui inspire un juste respect à tous ceux qui l'approchent. Je ne pus pour le moment être admis auprès de Son Altesse Royale ; mais je dirai ce que j'ai vu et appris sur cette intéressante princesse pendant mon séjour à Goritz. . . . . [1].

[1] Voir le portrait de *Mademoiselle*, au onzième volume de mes Mémoires, page 128.

VI

La généreuse imprévoyance de ces princes, qui ont tant fait pour les arts, pour les infortunés et pour la France, a été telle, que le jour du malheur étant arrivé pour eux et pour nous, ils se sont trouvés pauvres et dénués; préférant abdiquer leur bien-être avec leur couronne, que de contracter des obligations envers 'étranger, ou envers ceux dont ils eussent rougi d'accepter les services.

Il y a tant de grandeur et de noble confiance dans les sentiments qui les ont portés à donner tout ce qu'ils possédaient, sans vouloir rien enlever au lustre de la monarchie, qu'on se sent pénétré de respect à l'aspect de leur royale indigence.

A l'extrémité de la petite ville de Goritz, et en bas du fort, se trouve une place mal pavée, entourée de laides arcades et de laides maisons à portes mesquines, au milieu desquelles figure, à gauche, une porte cochère, flanquée de deux factionnaires. Voilà la demeure royale.

En dépit du titre pompeux d'hôtel de Strasoldo, dont on la décore, cette maison semble être l'habitation de quelque bourgeois retiré du commerce, plutôt que celle de toute une génération de rois.

Un seul étage, ayant quinze fenêtres de front, contient les appartements de la famille royale, et ceux des serviteurs dévoués qui sont restés attachés à leur infortune.

Vous entrez, sans être interrogé, dans une cour

dont le terrain, allant en pente, vous conduit sous une voûte où vient aboutir l'escalier. Au premier, en tournant à gauche, on aperçoit une petite porte qui conduit chez la vicomtesse d'Agoust et chez Mademoiselle. En face de l'escalier s'ouvre une porte à deux battants, qui donne dans une vaste salle, servant à la fois d'antichambre et de salle à manger à la famille royale ; là des serviteurs dévoués sont toujours à leur poste.

A droite de cette pièce se trouve l'appartement de M. le duc de Bordeaux, composé d'une salle d'étude et de sa chambre à coucher, qui donne dans celle du comte de Montbel. Le prolongement de cette face du bâtiment contient l'appartement de Mademoiselle, distribué comme celui de son frère, et terminé par la chambre à coucher de madame de Nicolaï.

Rien de plus simple que l'ameublement de ces différentes pièces. Chez Mademoiselle, un lit en fer, envoyé de Paris; deux grands tableaux, dont l'un représente M. le duc de Bordeaux, et l'autre madame la duchesse de Berry ; une petite table à ouvrage, et quelques siéges, voilà pour la chambre à coucher. Un meuble de l'étoffe la plus modeste, une bibliothèque, quelques petites statuettes, parmi lesquelles on distingue un *Ecce Homo*, quelques tableaux, et, sur une console, quelques verres de Bohême de différentes couleurs, voilà pour le salon ; mais tel est le charme et l'élégance naturelle que Mademoiselle sait répandre sur tout ce qui l'entoure, qu'il est impossible de s'apercevoir qu'il manque quelque chose dans le cadre où elle est placée.

Plus simple encore est la retraite de monseigneur

le duc de Bordeaux. Dans la pièce qui lui sert à la fois de salon et de salle d'étude, on voit pour tout ornement deux beaux vases qui lui ont été envoyés de Paris, par *des ouvriers reconnaissants*. Un cadre où sont renfermés sous verre les beaux cheveux de sa mère, et le portrait en pied du duc de Berry. Une grande table d'acajou, sur laquelle le prince travaille; une bibliothèque, un chevalet et quelques siéges complètent l'ameublement de cette salle, qui s'ouvre sur un large balcon. La chambre à coucher du prince est ornée de quelques petits tableaux peints par lui ou par sa sœur ; point de marbres, point de dorures et point de ces recherches de mollesse, qui affaiblissent l'âme et le corps. C'est dans les exercices gymnastiques, où il excelle, et en faisant des armes, que le duc de Bordeaux retrempe ses forces, et c'est sur son cheval qu'il aime à se reposer de la contention de l'étude.

En retour de l'appartement des jeunes princes, et en sortant de chez monseigneur par la salle à manger, on voit en face de la porte d'entrée de cette salle une autre porte à deux battants qui s'ouvre dans l'appartement de la Reine, composé d'un salon et d'une chambre à coucher. A l'autre extrémité de la salle à manger se trouve une porte toujours ouverte, et donnant dans une petite pièce où se tient un valet de chambre chargé d'introduire chez le Roi ceux auxquels Sa Majesté accorde des audiences. C'est dans le salon où Louis XIX a reçu le matin que la famille royale se tient le soir ; et c'est là que se réunissent toutes les personnes qu'elle veut bien admettre dans son intimité. Plus loin est la chambre du Roi.

Assurément, il est impossible de se figurer rien de plus modeste et de plus restreint que l'intérieur que je viens de décrire. C'est dans la religion et dans les joies de famille que ces nobles cœurs ont puisé les seules consolations qui pouvaient adoucir d'aussi grandes infortunes.

Levés à sept heures du matin, le Roi et la Reine commencent leur journée en allant sans suite et presque toujours à pied, entendre la messe à la cathédrale. A dix heures le déjeuner réunit tous les membres de la famille royale ; à onze heures chacun rentre chez soi, pour vaquer aux occupations du jour, qui se composent, pour la Reine, de ces travaux à l'aiguille que nous voyons figurer dans nos loteries pour les malheureux, des audiences qu'elle accorde aux étrangers ou à ses amis ; de quelques lectures, et des ferventes prières qu'elle adresse à Dieu pour sa famille et pour la France. Pendant ce temps, le Roi reçoit de son côté ceux qui ont obtenu l'honneur de s'entretenir avec lui. Toutes ses actions, comme toutes ses pensées ont pour objet l'avenir de son neveu et les intérêts de la France. La matinée se termine ordinairement par une promenade dans laquelle Marie-Thérèse et Louis XIX n'admettent personne entre eux.

A six heures précises, un dîner simple, mais bon, réunit encore une fois la famille royale et les trois ou quatre personnes qui ont été invitées. Vers sept heures, on passe au salon ; à sept heures et demie, quelques habitants de Goritz, les Français et aussi quelques étrangers sont admis à faire leur cour aux exilés. A neuf heures, le Roi et la Reine se lèvent, les princes

se retirent, et la Reine les suit après avoir dit un mot aimable à chacun.

On pourra juger par la suite de ce récit de l'affabilité avec laquelle le Roi et la Reine reçoivent les hommages qu'on leur rend ; et, dans ce salon, où sont relégués des princes si odieusement calomniés, je n'ai jamais entendu dire du mal de personne. Sans doute, on s'occupe beaucoup des hommes et des faits ; mais l'indulgence la plus touchante préside aux jugements qu'on en porte, et ce n'est qu'envers elle-même que la famille royale pourrait être accusée de sévérité, car elle cherche souvent dans les événements, des excuses à l'ingratitude de ceux dont elle a le plus à se plaindre.

On se souvient des services rendus, on a oublié les offenses, et jamais un mot amer, une récrimination flétrissante ne vient se joindre aux noms les plus compromis. On apprécie, sans doute, la fidélité et le dévouement, mais on tient compte des positions, des entraînements, des séductions... On tient compte surtout des services rendus à la France; et c'est à Goritz qu'il faut aller pour savoir comment on peut pallier les conduites les plus équivoques et les plus coupables.

La maison de la Reine se compose de madame de Nicolaï, dont les soins éclairés ont fait de Mademoiselle une princesse accomplie; et de la vicomtesse d'Agoust, qui a su conserver dans l'exil toute la chaleur de son cœur, si tendrement dévoué à Marie-Thérèse.

Auprès du Roi, j'ai retrouvé, à côté du comte de Montbel, mon bon et spirituel ami, M. le comte de Bouillé, qui malheureusement n'est ici qu'en pas-

sant, sa santé l'ayant obligé de prendre sa retraite. M. de Bouillé a passé plusieurs années auprès du duc de Bordeaux, occupé à diriger son esprit, et à développer sa jeune âme. On n'est pas plus distingué que M. de Bouillé; et ce fut pour moi un vrai bonheur de le rencontrer à Goritz. Ses conseils, dictés par son amitié comme par son expérience, m'y furent d'une grande utilité.

La longue et douloureuse maladie du duc de Blacas est venue créer une lacune dans les royales intimités ; Louis XIX la remplit en allant visiter tous les deux jours cet ancien ami, dont le dévouement éprouvé mérite cette honorable preuve d'affection.

C'est l'abbé Trébuquet qui dirige la conscience des jeunes princes. Ce saint prêtre joint à une instruction profonde, la piété la plus douce.

Le vieux cardinal de Latil, qu'on a faussement accusé d'avoir contribué par ses conseils aux ordonnances de 1830, habite dans la ville, et jouit au château de la considération qu'on doit à son caractère et à la pourpre dont il est revêtu ; mais il reste étranger à la politique, et toute son influence, comme il me l'a dit lui-même, se renferme dans le cercle de ses attributions et de ses devoirs.

Le confesseur du Roi est un ecclésiastique qu'on ne voit jamais.

M. d'O'Hegerthy, ancien écuyer de Charles X, remplit, malgré son grand âge, les mêmes fonctions auprès de monseigneur le duc de Bordeaux, et il fait les honneurs de la table du Roi.

M. et madame de Saint-Aubin et leur famille, dévoués à Louis XIX et à son neveu, comme ils le fu-

rent à Charles X; le docteur Bougon, aux soins éclairés duquel on doit en partie la bonne santé du prince; sa femme et sa fille, personne distinguée par son caractère comme par son instruction, habitent dans la même ville.

Le Roi et la Reine sont d'une extrême bonté pour leurs gens; et bien qu'ils soient forcés à une grande économie, ils n'ont jamais voulu consentir à en diminuer le nombre; et ils ont toujours répondu à ceux qui leur conseillaient d'en réformer quelques-uns, que ce serait méconnaître leur dévouement que de les renvoyer. Telle est la seule magnificence de nos princes : elle se traduit en bienfaits.

Si l'on ajoute aux personnes que j'ai nommées les deux fils du duc de Blacas et le jeune de Foresta, bons et aimables jeunes gens qui accompagnent souvent le duc de Bordeaux dans ses promenades; et mademoiselle Athénaïs Coronini, jeune personne que son excellente éducation, sa raison et l'affection qu'elle a conçue pour Mademoiselle, ont attachée à cette princesse, on connaîtra les principaux commensaux du château, et l'on demeurera convaincu que c'est à la personne même des princes, et non à leur fortune, que ces courtisans du malheur se sont dévoués.

VII

Le lendemain de mon arrivée, un des fils du duc de Blacas vint me dire, de la part de son père, que j'étais autorisé à me présenter tous les soirs au château; et, le jour suivant, je reçus un billet qui m'in-

vitait à dîner chez le Roi, honneur qui me fut accordé très-souvent pendant mon séjour à Goritz.

Je fus exact au rendez-vous que le duc de Bordeaux m'avait donné la veille; et mon bonheur fut complet quand je me vis accueilli par Son Altesse Royale avec une grâce, une aisance, j'oserai dire une affection, qui me touchèrent profondément.

Pendant cette seconde visite, je pus apprécier tout ce qu'il y a de séduisant, et à la fois de sérieux, dans le caractère de ce prince, qui devine ce que d'autres n'ont acquis que par une longue expérience.

Il déteste la flatterie ; aussi ne lui parlai-je pas de ce qu'il est déjà, mais de ce qu'il doit s'efforcer d'être un jour ; et j'eus la satisfaction de voir que son ambition pour le bien, est la pensée qui domine toutes ses actions.

Nous parlâmes successivement des hommes qu'il doit connaître, des événements qu'il doit prévoir, des fautes qu'il doit éviter ; mais le sujet qui revenait à tout propos, c'était la France ! cette belle France qui a salué son berceau par des transports d'allégresse et d'amour ! cette France qu'il aime à la fois comme un fils chérit sa mère, comme un père aime ses enfants ! cette France dont il s'occupe quand il veille, à laquelle il rêve quand il dort, et qu'il croit honorer en s'efforçant d'acquérir toutes les vertus qu'elle estime.

On devine l'enthousiasme avec lequel je lui peignis cette patrie, dont les idées sont si grandes et si libérales, le peuple si brave et si bon, malgré sa légèreté apparente, le ciel si doux, les mœurs si élégantes, l'esprit si vif, si pénétrant, si universel; cette patrie

qui, centre de toutes les vérités, comme le soleil est le centre de la lumière, doit éclairer le monde, en communiquant à toutes les nations la vie, la chaleur, l'ordre et le mouvement qui sont en elle.

Quelle ardeur brillait dans ses yeux, tandis que je lui parlais ainsi de la patrie, et quelle fierté anima ses traits lorsque j'ajoutai qu'en dépit de l'abaissement momentané où elle est réduite, la France marchait encore en tête des nations !

Je ne lui laissai point ignorer qu'avec tous les éléments de gloire et de prospérité qu'elle possède, la France manque parfois de cette unité de but et de moyens qui fait la force des empires ; et j'ajoutai qu'un grand roi pourrait seul concilier les idées de pouvoir, de justice et de liberté qui divisent en ce moment les Français.

« — Un grand roi ! s'écria-t-il avec ardeur, ce ne « serait pas assez; dites qu'il faudrait que ce grand roi « fût un grand homme, c'est-à-dire qu'il offrît en lui « l'expression la plus avancée de son siècle, et qu'il « fût capable de le guider en avant avec sagesse et avec « autorité.... Oui, poursuivit-il, je crois que, pour « être digne de régner sur la France, il ne suffirait « plus d'être pieux comme saint Louis, sage comme « Charles V, ami du peuple et vaillant comme « Henri IV, grand et fort comme Louis XIV, bon et « vertueux comme Louis XVI ; mais qu'il faudrait en- « core éviter les faiblesses que l'on reproche à quel- « ques-uns de ces rois, et posséder, avec les qualités « qui les ont illustrés, les lumières que les progrès « de l'esprit humain ont répandues depuis qu'ils « sont morts !... La tâche serait difficile, ajouta le

« prince après un instant de silence, mais le but est « si grand !... Eh ! que ne ferait-on pas pour être « digne de devenir un jour le régénérateur, le sau- « veur et le père de la plus généreuse des na- « tions ! »

Je parlai des difficultés que rencontrerait en France le meilleur des monarques, et des dangers auxquels sont exposés les têtes couronnées dans le temps où nous vivons.

« — Que voulez-vous, me répondit-il en souriant, « les rois sont mortels comme les autres hommes ; « mais ne vaut-il pas mieux mourir au premier rang, « que de végéter dans l'obscurité ; et ne savons-nous « pas que les généraux doivent marcher en tête de « leurs soldats? Un roi doit être toujours prêt à se « dévouer pour ses sujets, n'est-il pas vrai, monsieur « de La Rochefoucauld ?

« — Sans doute, Monseigneur.

« — Eh bien ! heureux celui qui peut, comme « Louis XIV, s'occuper, pendant de longues années « de leur prospérité, de leur gloire et de leur bon- « heur ; mais heureux aussi celui qui peut, comme « Louis XVI, expier par sa mort les fautes de ses pré- « décesseurs, les erreurs de son peuple et les crimes « de ses bourreaux ! »

C'est avec une vive émotion que j'entendais Henri de France exprimer d'aussi nobles sentiments.

Cet entretien avait lieu pendant la leçon de dessin du prince, qui, selon qu'il se laissait entraîner à l'enthousiasme ou à la méditation, posait ou reprenait son crayon, qu'il maniait avec grâce et facilité.

Le genre de son occupation ayant amené notre con-

versation sur les arts et sur les artistes, dont il connaît les noms, et dont on lui a décrit les principaux ouvrages; je lui demandai s'il ne regrettait pas les chefs-d'œuvre de peinture et d'architecture dont son enfance avait été entourée?

« — Non, me répondit-il; il me plaît de savoir que « la France les possède, et que nos plus grands ar- « tistes contribuent chaque jour à l'embellir; mais « je n'ai pas besoin d'être au centre de leurs mer- « veilles pour en jouir. Quant à ce luxe d'entourage « qui charmait mes yeux d'enfant, l'expérience m'a « trop prouvé que ce genre de grandeur est impuis- « sant contre les coups du sort, pour que j'y attache « la moindre importance. Je crois qu'un prince se « distingue mieux par une noble simplicité, que par « des recherches d'élégance que les gens riches peu- « vent imiter; et, dans quelque situation élevée « qu'il plaise à Dieu de me placer, je m'imposerais, « par goût autant que par devoir, une partie des pri- « vations que je supporte ici par nécessité.

« — Par devoir? répétai-je, pour le forcer à déve- « lopper sa pensée.

« — Sans doute, reprit-il; n'aurions-nous pas des « larmes à essuyer, des plaies à fermer, des misères « à soulager!... La France est riche, je le sais, mais « elle est écrasée d'impôts; et mon premier devoir, si « j'étais roi, serait de les alléger en faisant tous les « sacrifices personnels qui pourraient s'accorder avec « la dignité de la couronne.

« — Mais, à ce compte, Monseigneur, que devien- « draient les courtisans?

« — Si par ce mot vous entendez cette foule de

« frelons qui viennent, dit-on, bourdonner autour de « tous les pouvoirs, je m'inquiéterais fort peu de ce « qu'ils pourraient devenir ; et convaincu qu'ils sont « les plus dangereux ennemis des rois, je considére- « rais leur éloignement comme la première récom- « pense des sacrifices que je me serais imposés. Mais « en éloignant les courtisans, j'aurais soin de rappro- « cher de moi tous les hommes de mérite et de capa- « cité dont les conseils désintéressés pourraient m'ai- « der à faire le bonheur de la France, et à la bien « connaître.

« — Rien de plus sage, Monseigneur ; mais il faut « que vous sachiez que le jour du triomphe, ce se- « raient les intrigants qui se montreraient, et les gens « de mérite se tiendraient à l'écart.

« — J'irais les chercher, et je ferais tout au monde « pour me les attacher.

« — Les gens de mérite sont graves, Monseigneur, « et les courtisans sont quelquefois bien séduisants.

« — C'est possible, monsieur de La Rochefou- « cauld, mais les princes ne doivent aimer que les « gens de mérite, parce qu'ils doivent tout rapporter « à leur peuple ; la nullité, l'égoïsme et la corrup- « tion ne sauraient plaire à un roi sage, quel que soit « le vernis qui les recouvre.

« — Vous auriez besoin de distractions, Monsei- « gneur.

« — Je saurais m'en créer de si douces et de si « puissantes que tous les plaisirs que l'on vante ne « seraient rien auprès. Ainsi, par exemple, si j'étais « roi, je voudrais que ma porte fût toujours ouverte « à ceux qui viendraient me parler de leurs malheurs

« ou de leurs affaires, et toujours fermée à ceux qui « chercheraient à me flatter pour me séduire. Si « j'étais roi, je ne voudrais pas de ces pompes exté- « rieures qui isolent la royauté; mais j'aimerais à « aller surprendre mon peuple dans ses travaux ou « dans ses plaisirs. Si j'étais roi, enfin, je voudrais « surtout me distinguer des autres hommes par l'élé- « vation de mes sentiments; et je n'estimerais du « pouvoir que les moyens qu'il me donnerait de faire « le bien. »

Comment n'être pas confondu en entendant sortir des paroles aussi mûres d'une aussi jeune tête; et que n'aurait-on pas le droit d'attendre d'un prince qui comprend si bien les leçons du passé, les fautes du présent, et les devoirs de l'avenir?

Dans cette conversation, dont je n'extrais ici que les principaux traits, nous parlâmes successivement des embellissements de Paris, du musée de Versailles, des chemins de fer, et des progrès de l'industrie. Le prince m'interrogea aussi sur les provinces, dont il connaît l'esprit et les besoins; sur l'armée, qu'il aime avec passion, et sur ses principaux officiers, dont il apprécie le mérite; connaissant par leurs noms tous ceux qui se sont distingués en Afrique, et leur sachant gré des services qu'ils ont rendus à la France, à quelque époque que ce soit.

En sortant de chez Monseigneur, je fus chez l'excellente vicomtesse d'Agoust, qui me reçut comme on reçoit dans l'exil un ami qui vient vous parler de la patrie; j'allai ensuite visiter mon cher Bouillé, dont l'esprit éclairé juge parfaitement les hommes et les choses.

Rentré chez moi, je me hâtai d'écrire l'intéressante conversation que je venais d'avoir avec le duc de Bordeaux; et le soir je me rendis au château, où je fus accueilli avec une grande bonté. J'eus, pour la première fois, le bonheur d'offrir mes hommages à Mademoiselle; et je fus frappé de ses grâces et de sa bonté; il est impossible de voir une princesse plus accomplie.

Pendant cette soirée, qui appartint spécialement au souvenir, la Reine me demanda des nouvelles de ses amis de Paris, et j'eus occasion de nommer tous ceux qui m'avaient chargé de mettre leurs hommages à ses pieds.

Mesdames d'Imécourt et de Cossé obtinrent le suffrage le plus flatteur et le plus bienveillant.

« — Comme elles se sont bien conduites, me dit Sa « Majesté, dans leurs affaires de famille, et que leurs « sentiments de tout genre sont honorables et dé« voués ! »

« — Il est vrai, Madame; mais les maris méritent « de ne pas être séparés de leurs femmes.

« — Sans doute, reprit la Reine; mais les femmes « trouvent si rarement l'occasion de manifester leurs « sentiments, qu'on le remarque davantage. »

Sa Majesté me parla ensuite de mesdames de Tourzel, des Cars, de Rougé, avec une bonté toute particulière pour les récents malheurs qui ont frappé toute cette famille si honorable ; de madame la marquise Oudinot, cette femme si intéressante par elle-même, comme par les soins parfaits qu'elle a si longtemps prodigués au plus charmant enfant, et par le malheur profond dans lequel sa perte l'a plongée ; de madame

de Lamarre, et tout cela dans les termes les plus affectueux.

De son côté, le Roi s'informa, avec une sollicitude particulière, de la santé du marquis de Dreux-Brézé, dont la courageuse éloquence a su éclairer les écueils au milieu desquels le vaisseau de l'État navigue depuis dix ans; et qui a si noblement protesté en faveur des principes et des intérêts nationaux contre les intérêts particuliers, auxquels on a si souvent sacrifié les libertés et la dignité de la France.

J'eus la satisfaction de voir qu'on appréciait, à Goritz comme à Paris, les services et le caractère de ce défenseur de tous les droits ; et l'on fut heureux de m'entendre parler, avec toute la chaleur de l'amitié, de la haute considération qu'on accorde au marquis de Dreux-Brézé dans tous les partis.

Le Roi me parla aussi de l'éloquence de M. Berryer.

« — Il est seulement regrettable, me dit Sa Majesté, « qu'on ne l'entende pas plus souvent à la tribune. »

La conduite et les sentiments du duc de Valmy, le caractère et le cœur du prince de Robecq, le dévouement et les services de M. Cousin de Boulogne-sur-Mer; les sentiments si charitables et si dévoués de M. de Melun, et généralement les intentions si bonnes, si généreuses, si françaises de tous ceux qui ont entrepris de concilier l'amour de la patrie avec le respect et la fidélité qu'ils doivent à d'illustres infortunés, furent appréciés, sentis et jugés avec une sagesse remarquable par ces princes si bien faits pour comprendre tout ce qui est généreux et grand.

Le nom du respectable évêque d'Hermopolis, prononcé déjà le matin par monseigneur le duc de Bor-

deaux, qui m'avait parlé de son ancien gouverneur avec la reconnaissance la plus touchante, revint le soir; et tout le monde fut heureux d'apprendre que la santé de ce digne prélat se raffermissait.

Dans le cours de la soirée, je remis à Louis XIX un mémoire remarquable de M. de Vogué sur les monts-de-piété, et un écrit non moins important du marquis Oudinot sur l'emploi des troupes. Ces deux ouvrages furent reçus avec tout l'intérêt que les noms de leurs auteurs, et les sujets qu'ils traitent ne pouvaient manquer d'inspirer.

Je pris aussi la liberté d'offrir à la Reine *le Dimanche*, excellent ouvrage que M. Lecourtier, curé des Missions étrangères, avait bien voulu m'envoyer lors de sa publication.

« — Je le lirai avec plaisir, car je sais que l'auteur « de ce livre est un homme de mérite, me dit la Reine « en le recevant. Grâce au ciel, poursuivit Sa Majesté, « la France possède un grand nombre d'ecclésiasti- « ques aussi distingués par leurs lumières, que par « leurs vertus. Je ne pense pas qu'à aucune époque « le clergé se soit montré plus digne et plus respec- « table qu'en ce moment. C'est un grand bonheur, « ajouta cette pieuse princesse, et qui prouve que Dieu « protége toujours la France. Nous devons aussi de « la reconnaissance à monseigneur l'évêque de Meaux, « suffragant du cardinal de Latil, car il a, dit-on, « beaucoup influé sur le choix des nouveaux évêques « qui est excellent. »

On ne saurait se figurer jusqu'à quel point la Reine pousse l'indulgence ! Comme je parlais avec éloge du comte et de la comtesse de Ludres, elle s'écria :

« — Ils sont deux frères bien différents... » Puis, s'arrêtant tout à coup, elle ajouta : « Espérons que « le bon ramènera l'autre. Nous vivons dans un temps « où tout le monde a été frappé de folie... Il faut « faire la part des circonstances, et ne pas condam-« ner sans appel ceux qui ont été pris de vertige. « Madame de Ludres est une femme d'un grand mé-« rite, et son mari un homme aussi spirituel que « dévoué. »

On parla aussi, avec un éloge mérité, de M. l'abbé Poiloup, qui dirige paternellement et avec talent le bel et vaste établissement de Vaugirard :

« — C'est dans ce collége modèle que travaillent « vos enfants, élevés, n'est-ce pas, par le respectable « abbé Bernier? m'a dit Monseigneur; je regrette que « vous ne les ayez pas amenés. »

Le Roi ayant prononcé avec éloge le nom de M. de Jessaint, ancien préfet de la Marne, le cardinal de Latil insista, et je renchéris sur le tout.

« — Son petit-fils a été nommé préfet, reprit « Louis XIX; j'en suis bien aise; ce choix est une « sorte de justice qu'on rend aux services de son « grand-père. Monsieur de La Rochefoucauld, quand « vous verrez ce dernier, je vous autorise à lui dire « que je ne l'ai point oublié. C'est un homme esti-« mable dont je fais le plus grand cas. Il a bien servi « la France; et qui sert la France a droit à notre re-« connaissance.

« — Oui, s'écria ici le duc de Bordeaux avec cet « élan de jeunesse qui lui sied si bien, la France « avant tout, la France avant nous, et nous seule-« ment pour la France! »

Objet de toutes les sollicitudes, de toutes les espérances, de tous les vœux, c'est vers le duc de Bordeaux que se tournent avec amour les regards de la Reine lorsqu'on parle de la France, avec orgueil ceux du Roi quand on parle de l'avenir, avec enthousiasme ceux de tous les exilés. Il est évident que c'est de ce jeune prince que découlent toutes les consolations, que c'est à lui que se rapportent tous les projets; et l'on ne peut douter, en voyant la respectueuse déférence dont il est entouré, que Henri de France ne soit, aux yeux de ses nobles parents, le véritable représentant des droits héréditaires que Charles X et Louis XIX lui ont transmis.

VIII

Dès le lendemain de mon arrivée, les visites que j'ai reçues, tant des habitants de la ville que des personnes qui entourent nos princes, ont été si multipliées, que, passant une partie de mon temps au château, j'ai été obligé de prendre sur mon sommeil les heures dont j'avais besoin pour rédiger mon journal; et pour écrire à mes amis, qui attendaient avec impatience des nouvelles du lieu où j'étais.

Comment me soustraire à l'empressement avec lequel les serviteurs de nos princes venaient me demander des motifs de consolation et d'espoir? et comment me refuser aux prévenances des premiers habitants de la ville, qui, me sachant gré de mon dévouement pour les augustes exilés, et aussi des visites que

je m'étais empressé de leur faire, me prodiguaient les témoignages d'estime les plus flatteurs?

Celui qui, tout imprégné de l'air natal, peut vous donner des nouvelles des êtres qui vous sont chers, et qui leur reportera quelques-uns des soupirs qui s'exhalent vers eux, ne saurait être un étranger; c'est un confident, un ami auquel on a besoin d'ouvrir son cœur, et pour lequel on n'a rien de caché.

Parmi les personnes dont l'accueil bienveillant m'a laissé le souvenir le plus flatteur, je dois citer avant tout l'archevêque de Goritz, bon et digne prélat qu'on aime autant qu'on le vénère, et qui me reçut avec une bonté dont je fus profondément touché.

Après avoir honoré la religion dans ce respectable ministre, je me présentai successivement chez le commandant de Goritz, brave militaire, fort occupé de ses devoirs et de sa famille, qui se compose d'une femme aimable et de neuf enfants; chez les deux comtesses Coronini, chez les comtesses Athems et Trassaldo, nobles familles de Goritz; et chez le bon et spirituel colonel Catinelli, qu'on ne peut connaître sans l'aimer, et qu'on ne peut quitter sans regrets.

Né à Goritz, mais ayant servi l'Autriche et l'Angleterre avec distinction, le colonel Catinelli, dont l'instruction est aussi vaste que son esprit est remarquable, jouit ici, comme dans toute l'Allemagne, de la considération la mieux méritée. Impossible d'exprimer ce qu'il a été pour moi pendant mon séjour; tout ce que je puis dire, c'est que je suis heureux de l'avoir rencontré, et que je place son estime et son amitié au nombre des plus douces satisfactions que j'ai rapportées de Goritz.

Parmi les personnes dont j'ai recherché la connaissance, je dois citer une noble dame chez laquelle je me suis présenté, voulant honorer en elle toute la société de Goritz. Agée de plus de quatre-vingts ans, cette dame, qui conserve, avec toute la vivacité de son esprit, toute la lucidité de sa mémoire, a été d'autant plus flattée de ma démarche, qu'elle a jadis habité la France. Aussi a-t-elle bien voulu me dire avec bonté qu'elle était enchantée de retrouver dans un descendant des La Rochefoucauld ce respect pour la vieillesse et cette antique galanterie dont la tradition s'efface de jour en jour.

J'eus beaucoup à me louer aussi de l'obligeance de M. Garcia, directeur du Casino des nobles, qui, prévenant mon désir, voulut bien m'ouvrir l'entrée de cet établissement, et me pria d'inscrire mon nom sur ses registres.

MM. de Bonchamps et de Maquillé, M. et madame de Pontgibault et leurs enfants; et, enfin, M. et madame de Puységur, sont venus, pendant mon séjour à Goritz, offrir les hommages aux grandeurs de l'exil.

Il est des familles où l'honneur et la fidélité sont héréditaires.

J'ai trouvé dans M. de Puységur un homme d'esprit et de cœur; et dans sa femme une personne aussi distinguée par sa raison que par l'élévation de son âme. Mariée depuis un an seulement, la comtesse de Puységur (née de Marin), aussi charmante par les grâces de son esprit que par celles de sa personne, comprend, ainsi que son mari, toutes les idées généreuses que notre époque est appelée à réaliser.

Le premier mot que M. de Puységur me dit le jour de son arrivée fut celui-ci :

« — Qui donc est roi ici ?... »

Je m'empressai de lui expliquer les motifs de sagesse et de prudence qui maintiennent ce titre sur la tête de Louis XIX.

« — C'est bien, me répondit-il, mais voilà de ces « choses qu'il faudrait répandre, pour empêcher les « idées de s'égarer en France comme à l'étranger.

« — C'est ce que je compte faire, repris-je, et mon « voyage à Goritz n'eût-il pas d'autre résultat, je croi- « rais avoir rendu un vrai service à la cause de l'or- « dre, en éclairant un point aussi important. »

Après une journée pendant laquelle j'avais fait ou reçu une vingtaine de visites, lu ou écrit une douzaine de lettres, fait à cheval et à pied une promenade avec Monseigneur, et passé le reste du temps au château, j'aurais eu besoin de repos ; mais comment me coucher avant de consigner sur le papier les paroles de bonté, de sagesse et de raison que j'avais recueillies pendant la soirée ; et comment dormir, lorsque je commentais dans ma mémoire les nobles sentiments et les grandes idées de ce jeune prince, sur la tête duquel reposent tant d'espérances ? Heureux de ce qu'il est, plus heureux de ce qu'il doit être, je me suis relevé plus d'une fois pour fixer sur le papier quelques-uns de ces traits qui le feront connaître à la France ; et toutes mes fatigues disparaissaient devant l'espoir qu'une semblable occupation ne serait pas inutile.

IX

24 mars.

Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai dîné chez le Roi. Les cœurs étaient à l'aise, les esprits étaient disposés à une douce gaieté ; je ne sais quelle plaisanterie ayant été dite, les frais éclats de rire des jeunes princes trouvèrent de l'écho chez leurs parents, et tous les convives se mirent à l'unisson. Je gage qu'on ne rit pas d'aussi bon cœur aux Tuileries que dans ce triste exil, où le malheur est exempt de remords.

Quelque improbation qu'on puisse exprimer sur la politique qui a dicté les coups d'État, il est certain que l'article 14 de la Charte autorisait la royauté à pourvoir par des ordonnances au salut de la monarchie. Charles X pouvait d'autant plus croire que ce droit appartenait à sa couronne, que, dans le rapport qui avait été fait à la Chambre des pairs sur la loi de la presse, on avait supprimé la censure facultative, en déclarant que l'article 14 laissait au Roi le pouvoir de la rétablir par ordonnance, si les circonstances l'exigeaient.

Je suis loin cependant de défendre les ordonnances, je les explique.

« — Je parie, monsieur de La Rochefoucauld, me « dit le Roi, que vous ne savez point comment M. de « Polignac est arrivé au pouvoir ?

« — Pas précisément, Sire.

« — Épuisé par les concessions imprudentes qu'il

« avait faites, le ministère Martignac se mourait d'i-
« nanition ; sans force pour empêcher le mal, sans
« autorité pour opérer le bien, il se trouvait réduit
« à une sorte d'impuissance, et les hommes hono-
« rables qui le composaient, sentaient qu'ils allaient
« à l'abîme. M. Portalis, qui faisait partie de ce mi-
« nistère, vint me trouver : — Monseigneur, me dit-il,
« nous devenons de jour en jour plus impossibles, et
« je ne vois que le prince de Polignac qui puisse
« faire regagner à la monarchie le terrain que nous
« lui avons fait perdre. — Confondu par une ouver-
« ture à laquelle j'étais loin de m'attendre, je décli-
« nai toute intervention dans cette affaire en ajou-
« tant : — Si tel est votre avis, ce n'est pas à moi,
« mais au Roi qu'il faut le dire ; lui seul doit décider
« du choix de ses ministres. — M. Portalis fut trouver
« mon père, qui hésita longtemps ; car, bien qu'il
« aimât le prince, il n'avait pas une grande idée de
« ses facultés politiques. On parvint à vaincre ses ré-
« sistances ; le ministère Polignac fut constitué, et
« nous sommes à Goritz... »

Un profond silence suivit ces mots ; M. de Bouillé le rompit et parvint à dissiper la tristesse de nos souvenirs, en racontant comment M. de Polignac, qui cherchait à donner à la Chambre des pairs une importance égale à celle dont elle jouit en Angleterre, ayant consulté M. de Sémonville à cet égard, le malin vieillard lui avait répondu :

« — Voulez-vous qu'on s'occupe de ces vieux en-
« fants de Paris? faites-leur faire des habits vert-
« pomme. »

On n'est pas meilleur que ces bons princes. Quel-

qu'un ayant parlé, à propos du ministère du 15 avril, du mal de cœur de M. de Montalivet :

« — On lui doit la vie des ministres de Charles X, « a dit Louis XIX, nous ne devons pas l'oublier. »

J'ai profité de ce retour vers le passé pour interroger le Roi sur certaines époques et sur certains personnages qui y ont figuré. Il m'a répondu avec franchise, mais sans amertume contre personne; et comme j'avais peine à contenir l'indignation que me causaient certains faits ignorés :

« — Monsieur de La Rochefoucauld, m'a-t-il dit, la « marche des événements tend à prouver que les « hommes qui nous ont trahis n'étaient que les in- « struments de la Providence, qui voulait que les « Français vissent à l'œuvre ceux qui leur promet- « taient tant de prospérité, de gloire et de liberté. « J'espère que cette expérience pourra profiter à la « France. Quant à nous, certains que Dieu ne nous « a point abandonnés, nous répétons chaque jour, « avec confiance, cette prière de notre pieuse tante « Élisabeth :

« *Seigneur, quoi qu'il nous soit arrivé ou qu'il nous arrive, nous sommes convaincus que vous l'avez voulu pour notre plus grand bien.* »

« — Le Roi est un saint, m'écriai-je ici, et je serais « capable de couper un coin de son manteau, si je ne « craignais pas que ses abondantes aumônes l'em- « pêchassent de le remplacer. »

Sa Majesté sourit avec bonté.

Il est impossible de ne pas admirer le courage et la résignation avec lesquelles Louis XIX supporte les préventions dont il est l'objet, et la mansuétude avec

laquelle il parle de ses plus cruels ennemis. Si sa bouche savait accuser, il lui serait facile de se justifier..... Qu'importent les gloires de la terre et les jugements des hommes, à celui qui n'aspire qu'aux gloires du ciel?...

On connaît l'imprévoyance avec laquelle fut entamée, en 1830, cette lutte sanglante, dont on n'avait pas su calculer la portée. Frappé d'aveuglement, le pouvoir, qui croyait n'avoir à réprimer qu'une émeute, mit une poignée de soldats en face d'une révolution ; et, privées de vivres, de munitions, d'argent et de chefs, nos pauvres troupes, lancées à l'aventure dans les rues de Paris, se virent traquées comme des bêtes fauves par une population en délire, et pourtant généreuse ; dirigée par des hommes qui, après avoir amené le désordre, se cachaient derrière ceux qui se battaient.

Le grand Condé lui-même a reculé devant une semblable guerre ; et cependant, protégé par le peuple, il n'aurait eu qu'un mot à dire pour rallier autour de lui ceux de son parti ; tandis qu'en 1830 le parti qui défendait la monarchie ayant été dissous par les fautes successives du pouvoir; Louis-Antoine, en descendant sur la place publique, eût trouvé l'anarchie partout, et la discipline nulle part.

X

26 mars.

Ce matin, je suis monté à cheval avec Monseigneur, accompagné seulement du jeune de Blacas et du vieil

écuyer, dont le prince ménage les forces avec une sollicitude touchante ; évitant les courses lointaines et se privant d'aller aussi vite qu'il le voudrait, dans la crainte de le fatiguer.

J'avais en main une fort belle cravache ; le prince l'ayant remarquée, je lui demandai la faveur de l'échanger contre la sienne ; il y consentit de fort bonne grâce ; je ne l'avais emportée que dans cet espoir.

J'avais une canne assez curieuse, avec une pomme représentant la tête du cardinal de Richelieu, faite à cette époque. On sait que ce grand ministre a commandé la première compagnie de mousquetaires : aussi porte-t-il une cuirasse avec la croix devant et derrière.

Monseigneur ayant remarqué cette canne, j'osai la lui offrir, et Son Altesse Royale daigna l'accepter.

« — Je tâcherai d'avoir ses lumières et ses qua-
« lités, me dit le prince, moins pourtant ses défauts ;
« sans doute, le caractère est nécessaire, mais je veux
« aussi que la justice et l'équité guident toutes mes
« actions. Je ne voudrais pas faire verser une seule
« larme. Nous attendons aujourd'hui deux Français,
« a-t-il ajouté avec des yeux brillants de joie ; l'un
« est un Vendéen, M. de Bonchamps ; l'autre, M. de
« Maquillé, a servi dans la garde royale ; tous deux
« sont hommes de mérite. Ils nous aiment et ils vien-
« nent nous visiter dans l'exil ; je voudrais être ai-
« mable pour eux. Mais, vous l'avouerai-je, monsieur
« de La Rochefoucauld? j'éprouve toujours un peu
« d'embarras quand je vois de nouveaux visages ; je
« suis si jeune, et je crains tant de ne pas justifier
« l'idée qu'on se fait de moi !

« — Soyez tranquille, Monseigneur, les années d'exil « sont comme les années de campagne, elles comptent « double.

« — Oui, je crois que l'exil m'a été favorable ; en « France, j'aurais été élevé comme un prince; c'est-à-« dire, je n'aurais jamais vu que de loin les misères « et les souffrances du peuple... Grâce à l'exil, j'ai vu « de près, j'ai éprouvé moi-même le malheur, l'in-« justice, l'abus de la force, toutes choses qu'il est « nécessaire de connaître pour y porter remède, et « pour y compatir.

« — Ainsi, Monseigneur, vous voudriez voir allé-« ger les énormes impôts qui pèsent sur la France ; « et, si vous étiez sur le trône, vous n'établiriez pas « votre pouvoir sur des transactions dont l'or est le « mobile?

« — M'en préserve le ciel ! plutôt passer ma vie « entière à Goritz que d'exiger du peuple des sacrifices « qui n'auraient pour but que mon intérêt person-« nel ! Se servir de l'obole du pauvre pour acheter la « conscience du riche me paraîtrait un trafic infâme. « Le bien de l'État appartient à l'État, et c'est lui qui « doit en disposer pour sa prospérité comme pour sa « gloire. »

Feignant une défiance que je n'éprouvais pas, je lui dis:

« — Séduits par de fausses doctrines, les Fran-« çais apprécieraient-ils des sentiments aussi géné-« reux?

« — Pouvez-vous en douter ! et ne m'avez-vous pas « dit vous-même que la France comprend tout ce qui « est noble et bon?... Mais il faut aussi qu'elle soit

« comprise, et pour cela il suffirait que son roi s'iden-
« tifiât et se fondît tellement avec elle, qu'ils ne fissent
« plus qu'un ; il faudrait que, accordant sa confiance
« à ceux que l'opinion publique lui désignerait, il fût
« le roi de tout le monde, et qu'il n'acceptât aucune
« distinction de parti ; il faudrait enfin que tout homme
« de mérite et de valeur fût sûr de trouver sous son
« règne l'emploi de son énergie, de ses facultés et de
« ses talents ; car il me semble que les grandes fa-
« cultés qui ne trouvent pas d'application dans le bien,
« se réfugient dans le mal, et troublent le repos de la
« société. Dans ce sens, ajouta le prince, je pense que
« la centralisation administrative a de grands incon-
« vénients, en ce qu'elle attire au centre une foule
« d'ambitions qui auraient un noble emploi dans les
« localités.

« — La centralisation, m'écriai-je, est le plus grand
« fléau de notre époque! Quel dommage que la Res-
« tauration n'ait pas compris cette vérité ! »

Le prince accéda à ma remarque par un regard ; puis, comme s'il se fût reproché cette légère marque d'approbation :

« — Que voulez-vous? reprit-il, la Restauration
« était si mal engagée, qu'elle n'avait pas assez de
« force pour faire à la France tout le bien qu'elle au-
« rait voulu. Cependant elle a accompli de grandes
« choses ; elle a acquitté les dettes immenses laissées
« par le gouvernement précédent ; elle a déchargé les
« peuples d'impôts écrasants ; et ce n'est pas sous son
« gouvernement que des Français ont appris à avoir
« peur de leurs ennemis. Assurément, l'esprit de
« conquête me paraît aussi contraire à la justice qu'à

« l'intérêt des nations; mais un roi ne doit pas souf-
« frir qu'on attente à la dignité de son peuple, et
« toute guerre entreprise pour le bon droit porte sa
« justification avec elle. Le ciel sait que personne ne
« désire plus que moi que la France jouisse d'une
« paix honorable; mais si son repos était menacé !...
« ah ! monsieur de La Rochefoucauld, c'est alors que
« j'éprouverais toutes les douleurs de l'exil, alors que
« mon inaction deviendrait un véritable supplice, alors
« que je briserais toutes les entraves pour voler au se-
« cours de mon pays! Quel beau jour, poursuivit le
« prince en s'animant de plus en plus, que celui où
« je pourrais charger l'ennemi à la tête d'un régi-
« ment français !... On parle de l'étranger; mais où
« sont-ils ceux qui pourraient résister à une armée
« française qui combattrait pour l'honneur et pour
« la justice?... Me préserve le Ciel de concevoir ja-
« mais une guerre injuste ! Cependant, il faut en con-
« venir, ce fut une belle chose que la gloire de Na-
« poléon!... S'il avait su s'arrêter après avoir replacé
« la France dans ses limites naturelles, quel nom
« serait plus beau que le sien?... Mais, à défaut de
« droits, il a été forcé de s'appuyer sur son épée;
« et la France a été maudite, parce que, sous son
« règne, elle a méconnu le droit des gens. Sous un
« roi sage et bon qui pourrait s'appuyer sur la jus-
« tice de sa cause, la France serait bénie; car toutes
« les nations lui devraient le repos dont elles ne sau-
« raient jouir, tant que cette reine du monde jettera
« dans leur sein les ferments de révolution qui dévo-
« rent le sien. »

Dans tout ce qui précède j'ai fait grâce au pu-

blic de mes réponses, qui n'avaient d'autre but que de provoquer la confiance du prince ; satisfait au plus haut degré des sentiments qu'il venait d'exprimer, je m'écriai :

« — Combien je regrette, Monseigneur, que tous « les Français ne puissent pas vous entendre ! Il n'en « est pas un qui n'éprouvât, en vous écoutant, un « peu de cet amour que je ressens pour vous.

« — Oui, je suis sûr qu'ils m'aimeraient, s'ils pou- « vaient savoir combien je les aime, reprit le prince « en tournant vers moi son visage rayonnant de jeu- « nesse et de confiance ; car il est certain que toutes « mes actions, mes désirs, mes pensées se rapportent « à la France. Vous savez, monsieur de La Rochefou- « cauld, avec quelle ardeur je travaille ?... Eh bien ! « si je cherche à m'instruire, c'est pour mériter son « estime ; si je veux être bon, généreux, vaillant, c'est « pour être digne de son amour ; si je désire être ai- « mable, c'est pour lui plaire. Son souvenir, toujours « présent, me tient lieu de repos, de plaisirs, de bon- « heur ; son suffrage est le seul que j'ambitionne ; et « ces mots : *Si la France le savait*, me préserveraient « de toute faiblesse, alors même que les principes que « j'ai reçus ne suffiraient pas pour me diriger. »

On conçoit avec quelle satisfaction j'ai recueilli ces élans d'un noble cœur, qui prouveront, je l'espère, à ceux qui les liront, que l'éducation de l'exil vaut bien l'éducation universitaire ; et qu'il n'est pas besoin d'être élevé avec les enfants du peuple, pour s'identifier avec lui.

Au retour de notre promenade, tous les gens que nous rencontrâmes s'inclinèrent devant le prince avec

un respect touchant; et il leur rendit le salut avec une grâce dont je fus frappé.

On sait ce que les avantages extérieurs ajoutent de puissance aux facultés de l'intelligence; et je suis certain que le duc de Bordeaux enlèverait tous les cœurs par la franchise pleine de bienveillance, de noblesse et de bravoure de son salut militaire.

Au moment où nous descendîmes de cheval, le prince fut entouré par une troupe d'enfants entre les mains desquels il vida sa bourse. Trouvant sans doute que ce qu'elle contenait ne répondait pas à la largesse de son âme, il se tourna vers moi, en paraphrasant cette parole de Henri IV : « *Si le Béarnais était plus riche, il ferait davantage!* »

XI

27 mars.

Le *Journal des Débats*, que je viens de lire au Casino, dit que toute majorité et par conséquent tout ministère durable est impossible avec la Chambre actuelle. Précieux aveu, car, à moins d'en appeler à la France entière, de nouvelles élections nous entraîneraient vers la gauche; et c'est ce que le pouvoir veut éviter à tout prix. Pour sortir de l'espèce d'impasse où il s'est jeté, il faudra qu'il ait recours aux royalistes, à l'armée ou aux coups d'État... peut-être à tous les trois; car qui peut calculer la portée d'une situation aussi fausse que la sienne? La France n'a pas fait une révolution pour se laisser gouverner par l'arbitraire;

et Louis-Philippe ne pourrait se soustraire à l'omnipotence parlementaire qu'en en appelant de l'exigence des partis à une véritable représentation nationale.

Ce soir, au moment où je venais d'entrer chez le roi, le prince, me tirant à part, me dit de l'air le plus gracieux :

« — Il est sept heures et demie, pourquoi donc « ne venez-vous pas plus tôt?

« — Monseigneur, je viens à l'heure qui m'a été « assignée.

« — A cela je n'ai rien à dire, si ce n'est que les « gens que j'aime viennent toujours trop tard.

« — Comment se porte le marquis de Lauriston? « m'a dit le Roi. C'est un brave militaire et un cœur « aussi loyal que dévoué; que devient-il?

« — Sire, son langage est aussi sincère que ses « sentiments; il pense souvent aux nobles exilés, en « faisant des vœux pour la France.

« — Nous aimons tous ceux qui aiment cette chère « patrie, et qui la servent loyalement! » — s'est écrié le duc de Bordeaux.

La Reine a souri à cet élan du cœur.

La famille royale me parla encore avec un vif intérêt de M. et de madame de Monteynard, de cette femme spirituelle, dévouée, bonne, aimable et si cruellement éprouvée; de M. le marquis de Nicolaï; du comte et de la comtesse de Brissac, du duc de Luxembourg, ancien capitaine des gardes; de la duchesse

de Périgord, ce modèle des filles, des femmes et des mères ; de la comtesse de Choiseul, de la comtesse de Sainte-Maure, de la comtesse de Béare, de la comtesse de Séran ; que sais-je, enfin ! du duc et de la duchesse de Mirepoix, avec des regrets accordés au duc de Laval, caractère si loyal et si dévoué ; du bon et vieux duc d'Havré, ce modèle de la fidélité et de la chevalerie ; du duc et de la duchesse de Grammont, du comte de La Ferronnays, ce cœur si loyal, cet esprit si chevaleresque, également apprécié et considéré en France comme à l'étranger, et aussi de madame de La Ferronnays, ce parfait modèle de toutes les vertus : enfin, et avec une bienveillance toute particulière, de M. le comte d'Hinnisdal, mon neveu, qui avait laissé à Buschtiérad les meilleurs souvenirs.

On voit, à chaque occasion, à quel point les nobles exilés sont touchés des visites qu'on leur rend ; et une pareille réception devrait rendre les voyageurs bien nombreux.

« — On croit que la vie que je mène ici est fort « triste, me disait le prince ce matin, on se trompe ; je « travaille, je lis, je réfléchis... peut-on s'ennuyer « quand on espère !... et quand on s'occupe !

« — Vous pourriez, Monseigneur, désirer des occu- « pations plus variées, des distractions plus fortes.

« — A cet égard, le Roi a prévenu mes désirs en me « faisant voyager l'an dernier ; cette année encore, « vous savez que je vais parcourir la Croatie, l'Escla- « vonie, la Hongrie, la Transylvanie et peut-être la « Turquie. Je me fais une véritable fête d'étudier l'or- « ganisation politique et militaire de ces pays ; mais je « puis vous assurer que je reviendrai avec plaisir à

« Goritz. Comment ne m'y plairais-je pas? souvent il y « vient des Français, j'y ai de vieux et de jeunes amis, « de bons et fidèles serviteurs ; et ma famille est si « tendre pour moi, que, sans le comte de Montbel, je « crois bien qu'elle me gâterait. Deux hommes dis- « tingués doivent m'accompagner dans mon voyage : « c'est le général Latour-Foissac et M. de Loc Maria. « Ils reviennent avec le duc de Levis : c'est un vrai « service que je leur devrai. »

M. de Bouillé ayant parlé ce soir des visites que j'ai faites avec lui dans la ville, a dit qu'il m'avait vu fort tenté de ravir, chez la comtesse Coronini, un petit tableau peint par Mademoiselle.

« — Il eût d'autant mieux fait, a répondu la Reine « en souriant, que ma nièce est en mesure de le rem- « placer. »

Je compte profiter de ce demi-consentement, qui m'a valu de Monseigneur la promesse d'un dessin de lui.

La Reine m'a su gré des visites que j'ai rendues le matin, et elle a bien voulu ajouter quelques noms à ma liste.

« — En revenant de chez madame de Puységur, qui « est parfaitement aimable, j'ai été frapper à votre « porte, monsieur de La Rochefoucauld, m'a dit le « prince ce soir ; je ne vous ai pas rencontré, mais « j'espère m'en dédommager une autre fois.

« — Quel effet a produit le mariage du duc d'Or- « léans? me demandait hier le duc de Bordeaux.

« — Le plus mauvais effet, Monseigneur ; non-seu- « lement les familles chrétiennes, et leur nombre « augmente tous les jours, ont blâmé le mariage d'un « prince français avec une princesse protestante, mais

« le peuple, qui, quoi qu'on fasse pour le corrompre, « est catholique au fond du cœur, a compris toute l'in- « convenance d'un semblable choix.

« — Je le conçois, a repris le prince ; les Français « sont trop libéraux, dans la juste acception de ce mot, « pour ne pas aimer la seule religion qui proclame « l'égalité des hommes devant Dieu.

« — Quel dommage qu'une plume aussi éloquente « que celle de M. le vicomte de Chateaubriand se soit « condamnée au silence, me dit un soir la famille « royale : désespérerait-il de lui ou de la France? »

J'entendis encore parler avec intérêt, ce même soir, de MM. de Talaru, Clermont-Tonnerre, Neuville, Champagny, La Rochejaquelein, de Bruges, des duc et baron de Damas, duchesses de Narbonne et de Damas, de madame de Villefranche, cette femme si aimable et si bonne, et de madame de Girardin, cette personne si spirituelle et si piquante ; de la fidélité modèle du vieux marquis de Pastoret ; de l'ouvrage si remarquable et si religieux de la princesse de Craon[1]; comme aussi de mademoiselle Mathilde de Finguerlin, la charité personnifiée, l'esprit le plus aimable, le cœur le plus franchement religieux.

« — Son attachement à la famille d'Orléans est tout « naturel, » fit observer le Roi.

Aucune des personnes qui se vouent au soulagement de leurs semblables, n'est inconnue de ceux dont le plus grand bonheur est d'essuyer une larme, et de soulager l'infortune.

J'ai entendu la reine de l'exil me parler de l'esprit

[1] *Thomas Morus.*

de la duchesse d'Orléans, et de la charité de la reine des Français ; noble exemple, puisse-t-il ne pas être perdu !

La famille royale a fait dire à Goritz une messe pour la princesse de Wurtemberg[1], jeune modèle de tant de vertus; et en France on ne célèbre plus de service le 21 janvier !

« — Combien nos cœurs saignent, me dit un jour « Henri de France, en songeant aux soldats de La Ro-« chejaquelein, condamnés à traîner le boulet dans « leur patrie, et qui seraient si dignes de l'envoyer « aux ennemis de la patrie! »

XII

28 mars.

J'ai trouvé ici, comme partout où j'ai passé, la conviction que la mort de Louis-Philippe serait le signal d'un grand bouleversement. Ainsi, tous les sacrifices qu'on a consentis pour maintenir le fameux *statu quo* n'auraient servi qu'à donner à nos ennemis le temps de se préparer aux combats.

Fort heureusement, nous possédons un principe de paix, d'union, d'harmonie ; et il faut espérer que tous les intérêts se tourneraient vers lui le jour où ils seraient menacés.

On ne peut se faire une idée de l'estime que le duc de Bordeaux professe pour l'état militaire. Hier, on parlait devant lui d'un soldat qui, se voyant soup-

[1] La princesse Marie d'Orléans, fille de Louis-Philippe.

çonné de vol, avait perdu la tête, et s'était pendu.

« — On a eu de grands torts envers cet homme, « s'est-il écrié avec indignation ; un brave militaire « qui a servi pendant quinze ans avec honneur, ne « devait pas être soupçonné. »

Ce soir, le prince ayant remarqué, au milieu d'une conversation qu'il animait par sa gaieté, que j'étais rêveur, s'est approché de moi pour me dire avec une grâce charmante :

« — Monsieur de La Rochefoucauld, vous êtes plus « grave qu'à l'ordinaire... à quoi donc pensez-vous ?

« — Monseigneur, en vous voyant entouré à Goritz « de parents aussi bons, d'amis aussi dévoués et d'une « petite cour dont vous êtes l'âme ; je me demandais « s'il n'y avait pas de l'égoïsme à faire des vœux pour « vous voir échanger une vie si douce et si paisible, « contre une destinée dont les mystères recèlent de « grands combats. »

Le prince sourit ; puis, après un instant de silence, il me dit :

« — Je n'ai pas le choix ; le ciel m'a fait naître dans « la région des orages : j'accepte les dangers et les souf- « frances attachés à la situation dans laquelle il m'a « placé. Tout ce que je demande à Dieu, c'est de n'être « pas au-dessous des devoirs qu'il a voulu m'imposer, « et de faire que mon dévouement ne soit pas stérile « pour la France. »

On affecte de croire que nos princes fondent l'espoir de leur retour sur les étrangers : rien n'est plus faux, et pour montrer jusqu'à quel point le duc de Bordeaux redoute tout ce qui pourrait faire de lui un instrument de perturbation, je n'ai qu'à citer ce qu'il

me disait hier à propos des Vendéens qu'il aime de toute son âme.

On vantait devant lui leur courage et leur héroïque fidélité.

« — Dites qu'ils sont Français, et qu'ils combat-
« taient pour un principe : cela explique tout, » s'écria le prince.

Se tournant alors vers moi, il ajouta :

« — Personne plus que moi n'apprécie le noble ca-
« ractère des Vendéens, et je serais heureux de marcher
« à leur tête contre des ennemis... mais contre des
« Français... jamais! Quelle que soit ma reconnais-
« sance pour ceux qui ont si vaillamment combattu
« pour nous en 1832, je ne voudrais pas devoir mon
« retour en France à la victoire d'un parti ; car je ne
« me consolerais pas d'être subi par les autres, au
« lieu d'être désiré par tous. »

Je ne pus qu'applaudir à des idées aussi saines qu'elles sont généreuses ; et le prince dut s'apercevoir de la satisfaction que ses sentiments m'inspiraient.

XIII

29 mars.

Aujourd'hui, 29 mars, le temps étant couvert, nous sommes sortis en voiture avec le prince, accompagnés de MM. de Montbel et de Bouillé.

A deux lieues de la ville, et sur la cime d'une montagne qui se trouvait en face de nous, il existe un couvent consacré à la sainte Vierge ; et plusieurs guérisons étant attribuées à sa puissante intercession,

ce couvent est devenu pour toute la contrée un lieu de pèlerinage.

« — Monseigneur, ai-je dit au duc de Bordeaux, « pour célébrer dignement la fête de Pâques, je veux « monter ce jour-là au Campo-Santo. J'ai toujours eu « une dévotion particulière pour la sainte Vierge, et je « suis convaincu qu'elle m'a préservé de plus d'un « danger ; mais cette fois ce n'est pas pour moi, c'est « pour la France et pour vous que j'irai l'invoquer.

« — Je partage votre confiance, m'a répondu le « prince avec une noble franchise ; j'ai foi à ce pèleri- « nage, et je vous saurai gré de l'entreprendre.

« — Vous avez fait un vrai plaisir au prince, m'a « dit plus tard le comte de Bouillé ; sa piété est aussi « éclairée qu'elle est sincère. »

M. de Bouillé est un excellent juge en pareille matière, car il est impossible de posséder une religion plus douce que la sienne. Quel dommage que sa santé l'ait forcé de quitter Goritz, où il était aimé et apprécié autant qu'il le mérite !

XIV

30 mars.

Ce matin, le prince a été faire une visite à M. et madame de Pontgibault, et leur a proposé une promenade dans sa voiture. Au retour, il a offert son bras à madame de Pontgibault, et l'a reconduite jusque dans sa chambre avec la politesse la plus gracieuse.

Il est facile de voir que l'amabilité du duc de Bordeaux prend sa source dans la bienveillance naturelle

de son caractère, autant que dans l'éducation qu'il a reçue. M. de Montbel, qui ne néglige rien de ce qui doit contribuer à faire aimer le rejeton de nos rois, lui répète souvent que non-seulement les princes doivent se distinguer des autres hommes par leurs qualités et par leurs vertus ; mais qu'il faut encore qu'on les remarque par leur courtoisie et par l'élégance de leurs manières.

La soirée a été charmante. Tous les Français qui sont à Goritz s'y trouvaient réunis, et nous avions, en outre des habitants du château, MM. Coronini, les principales familles du pays et le colonel Catinelli, que j'aime tant à rencontrer.

« — M. de Moges est votre cousin ? » me disait la Reine ce soir.

« — Oui, madame ; il a épousé mademoiselle de « L'Aigle, qui est une personne aussi vertueuse que « distinguée.

« — M. de Moges est un excellent marin, a repris « le Roi ; il est impossible de se mieux conduire qu'il « ne l'a fait à la Martinique[1]. »

Nous causâmes longuement de la catastrophe qui vient de bouleverser ce pays ; et la bonté de nos princes se manifesta par la tendre compassion qu'ils exprimèrent pour les malheureux habitants de cette colonie. Le roi me parut avoir les notions les plus exactes sur le mérite de chacun.

Pendant cette soirée, les comtes de Montbel et de Bouillé ont été bons et spirituels comme toujours ; plus à leur aise que le premier jour, M. et madame

[1] Lors du tremblement de terre.

de Puységur ont été parfaitement aimables ; Mademoiselle a été gracieuse, naturelle, charmante. Tout le monde a pris part à un entretien souvent intéressant et toujours animé. Quant au duc de Bordeaux, tour à tour gai comme un enfant, et sérieux comme un homme, il a montré que son esprit savait se prêter à tout. Le roi semblait jouir de l'expansive gaieté de son neveu, et la reine a paru heureuse de la sérénité qui brillait sur tous nos visages.

Mon chasseur a la tête tournée; le prince lui a dit, en passant devant lui pour rentrer dans son appartement :

« — Bonjour, Célestin ; comment vous portez-
« vous ? »

Honteux, confondu, enchanté, ce brave garçon a répondu en s'inclinant profondément :

« — Monseigneur est bien bon... et... je suis bien
« reconnaissant... ma santé est excellente... »

Le comte de Montbel lui ayant demandé s'il était déjà venu à Goritz, il a répondu que non ; mais qu'il avait eu l'honneur de voir Monseigneur à Buschtiérad, il y a cinq ans.

« — Vous voyez, Célestin, a repris le prince, que
« je ne l'ai point oublié... J'espère que nous nous
« reverrons ailleurs qu'ici... En attendant, parlez de
« moi à votre retour en France... Dites bien à tous
« les Français que je les aime, et que mon désir le
« plus ardent est de les revoir...

« — Oui, Monseigneur, je parlerai de vous à tout
« le monde, » a répondu mon chasseur avec une émotion qui lui a coupé la parole.

Je suis sûr que ce brave garçon remplira fidèle-

ment la commission que le duc de Bordeaux lui a donnée.

Je comptais aller voir ce matin le duc de Blacas ; mais, à midi, M. de Bouillé est venu me dire qu'il était trop souffrant pour me recevoir... Pauvre duc ! son état douloureux m'inspire une compassion profonde.

XV

31 mars.

Ayant choisi le jour de Pâques pour faire le pèlerinage *del Monte-Santo*, je suis parti ce matin avec mon fidèle chasseur.

Le temps était horrible, et nous eûmes beaucoup de peine à gravir la montée, rendue plus difficile par la pluie qui était tombée le matin, et par le Bora, vent du nord qui soufflait avec une telle violence que nous craignîmes plus d'une fois d'être poussés dans les précipices, ou contre les rochers qui bordent le chemin. Malgré tous ces obstacles, la rapidité de notre course fut telle, que nous franchîmes en deux heures moins un quart une distance que les meilleurs marcheurs mettent environ trois heures à parcourir.

Elevé à trois cent cinquante toises au-dessus du niveau de la mer, le couvent où nous nous rendions domine toutes les montagnes environnantes ; et l'on y jouit d'une des plus belles vues que j'aie jamais admirées.

Sur la route qui conduit au Campo-Santo, douze

stations, taillées dans le roc, offrent aux pèlerins des points d'arrêt où ils peuvent se reposer en priant devant l'image du Christ. Une espèce d'auberge, placée à peu de distance du couvent, leur permet de reprendre des forces avant de terminer leur pèlerinage ; nous entrâmes pour nous réchauffer, et pour sécher nos vêtements avant d'entrer dans l'église.

Pour arriver à l'auberge, on franchit un escalier de cent quarante marches, taillé dans le roc, et qui conduit à l'entrée du lieu saint, indiqué par deux colonnes en pierre, au delà desquelles on se trouve dans une espèce de prairie bordée à droite par un mur à hauteur d'appui, destiné à préserver les pèlerins de la fascination du précipice qui est au delà ; à gauche de cette prairie s'élève l'église construite en pierre et couverte d'une toiture en bois, laquelle est soutenue par de minces colonnes surmontées de voûtes de chaque côté.

Si je suis loin d'admettre sans examen les miracles inventés par la foi vulgaire, je ne suis pas non plus de ceux qui nient l'intervention de Dieu dans les choses humaines; et si je rejette les préjugés qui placent l'homme en face du néant, je professe les douces croyances qui nous montrent le ciel s'entr'ouvrant pour laisser passer les prières des pauvres humains.

Ce fut donc avec un profond sentiment de vénération que je montai encore, en sortant de l'auberge, un perron de vingt marches, et que je pénétrai dans l'église *del Monte-Santo*, en m'inclinant devant les douze apôtres, qui, sculptés des deux côtés du porche, semblent continuer leur mission divine en introduisant les pèlerins dans le sanctuaire, comme

ils ont introduit le christianisme dans le monde.

A droite et à gauche, on remarque les statues des papes qui ont été les bienfaiteurs de cette église; trois tableaux peints à fresque, et dont deux sont d'une grande dimension, recouvrent les murs. Aux deux côtés du chœur, qui prolonge l'église en la rétrécissant, se trouvent à droite une chapelle richement ornée, et à gauche une sacristie. Au fond du chœur, un autel revêtu de marbre, et surmonté de figures d'anges en relief qui soutiennent dans des nuages l'image de la sainte Vierge, offre aux pèlerins l'objet de leur vénération.

Au-dessus de ce maître-autel, décoré par une profusion de vases remplis de fleurs, de flambeaux et de candélabres, s'élève l'image miraculeuse entourée d'un brillant luminaire et surmontée d'une espèce de dais revêtu de drap d'or. Un voile mystérieux la recouvre. A ma demande, le sacristain leva le store qui me cachait les traits que le peintre lui a prêtés; mais, en dépit des bougies qui les éclairaient, j'eus peine à les découvrir dans un tableau fait à la manière italienne et bruni par le temps. C'était la Mère de Dieu et la protectrice de la France que je venais invoquer avec ferveur dans ce lieu qui lui est spécialement consacré.

J'entendis ensuite la messe avec toute la dévotion dont je suis capable, et je descendis la montagne au pas de course, heureux d'avoir déposé aux pieds de Marie les vœux les plus ardents de mon cœur pour la France et pour ses nobles exilés.

Tous les Français qui sont à Goritz ont dîné chez le Roi; et Louis XIX s'est exprimé avec une raison,

une sagesse et une bonté qui prouvent que le bonheur de la France est l'objet constant de ses méditations.

Les matières les plus graves ont été traitées, les vérités les plus fortes ont été dites avec cette franchise, et cette loyauté qui honorent autant les princes qui les autorisent, que les hommes qui les professent. Dans cette conversation, dont l'avenir fournissait le sujet, le nom de M. de Villèle a été prononcé plusieurs fois ; et j'ai remarqué avec plaisir que les regrets de Goritz se portent, comme ceux de la France, sur cet homme dont la haute sagesse fortifiée par la méditation, attend le salut de la société de l'empire des intérêts, des traditions nationales et d'une liberté compatible avec l'ordre.

Placé si loin des événements, Louis XIX ne cherche à exercer aucune direction... Mais il pense, comme nous, que la mission des royalistes doit se borner à constater l'impossibilité où l'on est de gouverner une grande nation avec les théories qui ont servi à renverser son gouvernement.

Le duc de Bordeaux écoutait avec attention cette conversation si intéressante pour lui ; et ses questions comme ses remarques ont prouvé qu'il en comprenait toute la portée.

Pourquoi ceux qui calomnient ces excellents princes ne peuvent-ils pas les entendre? Ils seraient forcés de convenir que rien de ce qui s'est passé depuis dix ans n'a été perdu pour eux ; et que toutes les idées généreuses qui ont été émises par des Français ont trouvé de l'écho dans leurs cœurs.

XVI

1er avril.

Ce matin, le prince m'ayant demandé pourquoi je n'assistais pas plus souvent à sa leçon de dessin?

« — C'est, Monseigneur, lui ai-je répondu, parce « que j'aime mieux être discret qu'importun.

« — Vous n'êtes juste ni pour vous, ni pour moi, « monsieur de La Rochefoucauld, » a-t-il repris avec cette promptitude qui caractérise ses moindres répliques.

Après être resté quelque temps, je me retirai.

Un valet de pied étant venu me dire que le prince m'attendrait à une heure pour aller faire une promenade en voiture, je suis arrivé quelques instants avant le moment indiqué, et je l'ai trouvé travaillant avec le comte de Montbel.

« — Vous le voyez, m'a-t-il dit en souriant, je ne « perds pas une minute; et, grâce à M. de Montbel, « l'étude est un plaisir pour moi : je dois mettre à « profit le temps qui m'est donné pour m'instruire, « afin d'être prêt à tout ce que Dieu voudra faire de « moi. »

Le prince ajouta :

« — Il fut une époque où, les lois réglant toutes « choses, il suffisait à un prince d'être juste et bon « pour être aimé. Maintenant le mouvement des idées « est si grand, qu'il est nécessaire de savoir comment « naissent les besoins des peuples, et les abus des insti- « tutions... Le duc de Bourgogne avait été élevé de la

« sorte, et s'il ne fût pas mort avant de régner, la « France n'aurait pas eu de révolution. »

Pendant notre promenade, le prince m'a dit, à propos du pèlerinage que j'ai fait hier, qu'il ne comprenait pas qu'on pût se flatter d'asseoir un trône en dehors de la religion ; qu'il lui semblait que les rois n'étaient institués que pour faire respecter les lois de Dieu; et que d'ailleurs c'était le seul moyen de faire respecter les lois humaines.

Au retour, le prince a renvoyé sa voiture, et nous sommes revenus à pied en causant. Tout en parlant des choses les plus graves, il s'arrêtait pour admirer un point de vue ou pour cueillir des violettes qu'il voulait apporter à Mademoiselle; et je ne pouvais m'empêcher d'admirer la simplicité charmante avec laquelle, courant comme un enfant et raisonnant comme un sage, il savait concilier sa jeunesse et sa position. Dans un moment où Monseigneur avait pris l'avance sur nous, M. de Montbel m'apprit que Son Altesse Royale avait fait ses Pâques le matin à la cathédrale, au milieu de tous les paysans.

« — Il est bon, m'ajouta ce digne mentor, d'ap- « prendre aux princes qu'ils ne sont pas plus devant « Dieu que le dernier des hommes : c'est un enseigne- « ment qui les force à rentrer en eux-mêmes; et « quand on s'humilie soi-même devant la Majesté su- « prême, on n'humilie pas les autres. »

XVII

2 avril.

M. de Bouillé part demain, et moi-même je compte quitter Goritz dans quelques jours... Désirant voir Trieste et passer vingt-quatre heures de plus avec cet excellent ami, je lui ai proposé de l'accompagner jusque dans cette ville, située à quinze lieues d'ici ; nous partirons à cinq heures du matin.

Tout le monde regrette le départ de M. de Bouillé, et le prince en est profondément affecté. Le comte de Bouillé m'a fait lire les conseils qu'il adresse à Monseigneur avant de quitter Goritz. Dictés par le cœur le plus droit, par la conscience la plus pure et par l'esprit le plus éclairé, ils s'étendent à tout... Je regrette vivement de ne pas lui avoir demandé de me les confier pour les joindre à cette relation. Ils montreraient à la France par quels hommes le prince a été entouré depuis son enfance, et dans quelles idées ils l'ont élevé.

XVIII

3 avril

Me voici revenu de Trieste, où j'ai eu l'honneur de coucher, à l'auberge, dans la chambre où coucha jadis Joseph II ; honneur qui m'aurait flatté davantage, si je n'avais pas su que la tête qui s'était reposée sur le

même oreiller que la mienne était infectée des idées les plus fausses et les plus funestes.

La route qui conduit à Trieste est des plus arides; nous avons mis sept heures à la franchir; et, pour me dédommager des aspects sauvages que je venais de traverser, j'ai poussé, en arrivant, jusqu'au bord de la mer, qui offre aux environs de Trieste un aspect magnifique.

La physionomie semi-bourgeoise, semi-marchande de cette ville lui donne quelque ressemblance avec Marseille. Même tranquillité dans la vieille ville, même activité dans la nouvelle, et principalement sur le port, dont les vastes bassins sont remplis par des bâtiments de toutes les formes, de toutes les dimensions et de tous les pays. Un peuple d'ouvriers, de matelots, de portefaix sont sans cesse employés à charger, décharger, construire ou réparer ces magasins flottants qui, grâce aux nombreux débouchés que le gouvernement autrichien offre à leurs cargaisons, font de Trieste une ville dont l'importance augmente tous les jours.

L'espèce d'endurcissement que produit sur la plupart des hommes la préoccupation trop active des intérêts matériels se trahit partout. Le choléra s'est montré terrible à Trieste, et les négociants qui habitent cette ville parlent avec moins d'éloquence de ses ravages que de la crise commerciale qui a suivi le fléau.

J'ai passé trop peu de temps à Trieste pour avoir une juste idée de l'esprit et des mœurs de ses habitants; tout ce que je puis dire, c'est que j'ai été accueilli avec la politesse la plus aimable par un sa-

vant de cette ville, pour lequel mon cher ami, le colonel Catinelli, m'avait remis une lettre. Le comte d'Hoegerty nous avait accompagnés, et je suis revenu à Goritz avec lui, après avoir pris congé de l'excellent Bouillé, que j'aurais quitté avec des regrets plus vifs encore, si je n'avais pas emporté l'espoir de le revoir bientôt à Paris.

XIX

4 avril.

« — Vous allez donc nous quitter? » me disait le prince, ce matin, avec l'expression du regret le plus aimable.

« — Il le faut, Monseigneur ; j'ai hâte de dire à la « France tout ce que l'exil contient de vertus, de cou- « rage et d'abnégation.

« — Faites-lui connaître surtout, a repris le prince, « combien nous lui sommes dévoués... Hélas! pour- « suivit-il en soupirant, de tous les droits que nous « possédions, celui d'être aimés est le seul qu'on « n'ait pu nous enlever... réclamez-le pour moi... « tous mes efforts tendront à le mériter.

« — Monseigneur, ai-je répondu, pour vous faire « aimer des Français, il me suffira de vous racon- « ter. »

Le prince sourit, puis il reprit, en s'animant de plus en plus :

« — Dites-leur bien que, quoi qu'il arrive, je ne « veux pas être, je ne serai jamais ramené par les

« étrangers ! Le jour où une guerre funeste s'allu-
« merait, ce n'est pas dans leurs rangs, mais dans « ceux des Français, que j'irais combattre... Fallût-il « me cacher sous l'habit d'un soldat, c'est là qu'il « faudrait me chercher... Ma cause est celle de la « France ; qui l'attaquerait m'attaquerait, et je ne « souffrirai jamais que mon nom serve de prétexte à « ses ennemis. »

Le Roi et la Reine m'ont témoigné ce soir les regrets les plus gracieux sur mon départ, et j'ai appris que Louis XIX avait dit à plusieurs personnes : « — Monsieur de La Rochefoucauld est plein d'hon« neur et de dévouement ; nous serions heureux si « nous possédions en France beaucoup d'hommes « qui lui ressemblassent. »

La Reine m'a parlé plusieurs fois avec bonté de la confiance et de l'affection que Charles X avait pour moi. Je suis heureux de ces témoignages d'estime, parce que indépendamment du prix que j'y attache, ils prouvent que les vérités que j'ai osé dire n'ont point déplu, et qu'on apprécie les motifs qui m'ont amené à Goritz.

Mes lettres de Paris viennent de m'apporter une nouvelle qui m'attriste ; le bon duc de Chevreuse, cet excellent et si ancien ami, cet homme si charitable et si loyal, est passé en deux jours de temps à l'éternité, vivement regretté de ceux qui l'ont connu.

Nos excellents princes ont compris ma douleur, et

ils m'ont chargé pour la duchesse M. de Montmorency, ma belle-mère, sœur du duc de Chevreuse, de paroles pleines d'intérêt et de bonté.

A mon arrivée, ils m'avaient demandé des nouvelles de la duchesse de Doudeauville, ma mère, modèle si parfait de toutes les vertus humaines et chrétiennes.

« — Le cercle des vieux amis se rétrécit de jour « en jour, m'a dit la Reine à ce sujet; mais, grâce au « ciel, les honorables sentiments du duc de Chevreuse « et le caractère chevaleresque du duc de Fitz-James « se retrouvent dans leurs fils. »

Toutes les fidélités qui font la consolation de l'exil ont été encore mentionnées ce soir ; et les princes m'ont chargé de leur reporter l'assurance des sentiments affectueux qu'ils leur conservent.

Si quelques noms ont échappé à ma plume, je puis affirmer, qu'à Goritz la mémoire ne nous a pas manqué.

Quant à cette brillante jeunesse, que des exigences antilibérales condamnent à une sorte d'ilotisme, le duc de Bordeaux, comprenant mieux que qui que ce soit combien il est pénible de ne pas servir le pays, m'a chargé de l'engager à prouver du moins qu'elle en est digne par le mérite personnel de chacun des siens.

Je dois ajouter qu'on ne parle à Goritz qu'avec vénération du vieux maréchal Victor, duc de Bellune, ce modèle de dévouement et d'honneur. La famille royale m'a paru aussi accorder une grande confiance au général marquis d'Hautpoul, dont les soins éclairés ont contribué à l'éducation du duc de Bor-

deaux; Monseigneur lui écrit de temps en temps des lettres qui font autant d'honneur au cœur du prince, qu'au mérite du général.

La marquise Eugène de Montesquiou, femme d'un esprit si piquant et d'un dévouement si éprouvé; M. le comte de Turpin, homme du monde, si aimable et artiste si distingué; M. le duc de Luynes, dont les connaissances sont si étendues et le cœur si bien placé; M. Numance de Girardin, toujours inébranlable dans ses sentiments :

« — Son oncle, me dit le Roi, s'occupe-t-il toujours « de son travail sur l'organisation de l'armée? »

Les généraux Saint-Chamant, Talon et tant d'autres sommités sociales dont la fidélité est bien faite pour consoler de quelques défections, occupent aussi, dans le souvenir de nos exilés, la place la plus honorable. Nos princes n'ont oublié que le mal, et leurs ennemis eux-mêmes seraient étonnés de la justice qu'on rend à Goritz au peu de bien qu'ils ont voulu faire.

Le Roi parle même avec indulgence de certains hommes qui, sacrifiant leurs principes à des illusions, croient servir la cause de l'ordre, en défendant un gouvernement né du désordre.

Louis XIX regarde le maréchal Soult comme un grand organisateur, et il lui sait gré d'avoir donné une armée à la France; il considère le maréchal Gérard comme un guerrier loyal et intrépide; il rend justice aux talents militaires des maréchaux Valée et Molitor, etc.; enfin, il fait le plus grand cas du maréchal Macdonald.

J'ai entendu Louis XIX vanter le désintéressement

de M. Laffitte, la bonne foi de M. O. Barrot, les talents oratoires de M. Guizot, l'esprit monarchique de M. Molé, et l'étonnante facilité de M. Thiers.

« — Il semble, me disait un jour Sa Majesté, en « me parlant de ces intelligences fourvoyées, que Dieu « ait voulu prouver, en accordant aux conseillers de « Louis-Philippe quelques-unes des facultés qui font « les bons ministres, que l'esprit ne peut rien contre « la raison, et que les hommes sont aussi impuis- « sants que les faits, lorsqu'ils entreprennent de lutter « contre les principes constitutifs d'une nation. »

Aussi indulgent que ses parents, le duc de Bordeaux ne souffre pas qu'on accuse légèrement ceux dont la fidélité s'est trouvée faible dans la grande épreuve de 1830.

« — Que savons-nous de leurs motifs, de leurs in- « tentions ou de leurs besoins? dit-il en soupirant « quand on lui apprend quelque apostasie... Hélas! « peut-être ont-ils beaucoup souffert avant d'en ve- « nir là. »

Un jour, on blâmait devant lui un brave officier qui, lors des dernières affaires d'Alger, avait repris du service :

« — Il a eu raison, s'écria le prince, avec cet en- « thousiasme que lui inspirent toujours les idées de « gloire; Alger est une conquête monarchique, et les « royalistes doivent s'efforcer de la conserver à la « France... Nous sommes dans l'exil, mais le pays est « toujours là !

La conversation étant tombée sur le marquis Oudinot :

« — C'est un des plus braves militaires de l'armée,

« dit le Roi, et l'école de Saumur n'a jamais été mieux « dirigée que par lui.

« — Il est resté au service de son pays, reprit vi- « vement le duc de Bordeaux, et il a bien fait.

« — Nous avons bien aimé son père, ajouta la « Reine; la duchesse de Reggio est une femme aussi « distinguée par son caractère que par ses sentiments : « comment se porte-t-elle, monsieur de La Rochefou- « cauld? Parlez-lui beaucoup de nous... Et Henry de « L'Aigle, il est donc député? nous n'avons pas ou- « blié sa présence à Cherbourg : sa mère est une « personne d'un grand mérite. Son père et son oncle « ne nous oublient pas, j'en suis sûre. »

XX

5 avril.

J'avais dit à la Reine que j'attacherais un grand prix à posséder quelque chose qui eût appartenu à Charles X. Ce matin, Sa Majesté m'a envoyé la tasse dont le vieux Roi se servait tous les jours pour prendre son chocolat.

« — C'est, m'a-t-elle dit, la seule chose que je puisse « vous offrir, les bijoux de mon père ayant été par- « tagés entre ses amis, et sa garde-robe donnée, par « nous, à M. Gros, le gendre de Basset, son fidèle valet « de chambre, qui l'a précédé de quelques jours dans « la tombe, après l'avoir servi avec la plus honorable « fidélité pendant quarante ans. »

Les embellissements de Paris occupent beaucoup

nos princes, et ils s'en sont fait rendre compte dans le plus grand détail. Je les ai entendus, à ce sujet, faire l'éloge de l'administration du préfet de Paris, et rappeler celle de M. Chabrol, sous laquelle une partie des plans exécutés depuis dix ans avait été conçue.

« — Comment se porte M. Hutteau d'Origny, me dit « la Reine ; ce digne maire, si occupé jadis de l'intérêt « de ses administrés, et dont le cœur est aussi loyal « que fidèle? parlez-lui de nous. »

Le bruit de mon départ s'étant répandu, ma chambre de désemplit pas, et j'ai peine à répondre à tous les témoignages d'intérêt que je reçois; les amis et les serviteurs de nos princes me voient partir avec chagrin : j'étais pour eux comme un reflet de la patrie.

Je viens de faire mes visites d'adieu : ce n'est pas sans regrets que je quitte une ville dans laquelle je laisse cette illustre famille qui m'est si chère ; et où j'ai reçu les preuves d'estime et d'affection dont je suis aussi touché que reconnaissant.

Au moment où j'ai pris congé de M. le duc de Blacas, il m'a tendu la main, en me disant adieu avec une expression qui m'a vivement touché. Jamais je n'avais aussi bien compris qu'on peut estimer un homme sans partager toutes ses opinions.

J'ai reçu du Roi et de la Reine une dernière audience, et tous deux m'ont traité avec une bonté particulière. J'ai encore profité de cette occasion

pour revenir sur des questions importantes; et j'ai trouvé dans l'approbation que Leurs Majestés ont accordée aux idées que je leur soumettais, la plus douce récompense que je puisse recevoir du zèle et du dévouement qui m'ont conduit à Goritz.

On ne peut voir de près ces excellents princes sans être pénétré de la plus sincère, de la plus profonde admiration pour leur caractère. Chacune de leurs actions est une vertu, chacune de leurs pensées est un acte d'abnégation, et il est aussi difficile à ceux qui les connaissent de découvrir quelque chose de personnel dans leurs espérances que de douter de la satisfaction avec laquelle il les ont déposées sur la tête du duc de Bordeaux.

Au moment où j'allais me retirer, après avoir exprimé au Roi et à la Reine combien j'étais reconnaissant des bontés dont ils m'ont comblé pendant mon séjour à Goritz, le Roi m'a dit :

« — On a prétendu que la Restauration avait été im-
« posée à la France par l'étranger... Vous savez mieux
« que personne que rien n'est plus faux, monsieur de
« La Rochefoucauld, puisque vous avez contribué à
« vaincre les difficultés que les puissances étrangères
« opposaient à notre retour... Mais enfin l'expérience
« prouve, depuis dix ans, le danger de ces alliances
« protectrices qui vous lient au dehors, et vous affai-
« blissent au dedans... Aussi n'avons-nous jamais
« songé un seul moment à invoquer le secours de l'é-
« tranger; c'est à la France à se guérir et à se sauver
« elle-même. »

En quittant le Roi et la Reine, mon cœur était navré. Ils avaient été si parfaits pour moi, depuis

qu'une explication franche et loyale avait dissipé les nuages qui leur cachaient mon dévouement... Je pars demain... cette pensée me faisait mal, et ce fut avec un sentiment de tristesse que j'entrai chez le duc de Bordeaux.

Désirant me donner cette dernière matinée tout entière, le prince m'emmena promener seul avec le comte de Montbel, et dans un entretien où nous avons coulé à fond les questions les plus graves et les plus intéressantes de notre époque, le prince a résumé en peu de mots tous les sentiments généreux que je lui ai entendu exprimer pendant mon séjour à Goritz.

S'oubliant entièrement pour ne songer qu'aux maux de la patrie, il s'est écrié, dans un moment où je venais de lui parler des faillites si multipliées, et de lui décrire la détresse commerciale produite par l'impéritie du pouvoir :

« — Encore si notre exil profitait à la France...
« Mais non, quoi qu'on fasse pour nous séparer d'elle,
« son malheur est le nôtre, et notre bonheur serait
« le sien ! »

Comme je lui faisais sentir le danger des classifications qui divisent les gens de bien :

« — Vous avez raison, m'a-t-il dit, il ne doit y avoir
« qu'un parti en France, celui de la France... Qu'il se
« prononce, et ce parti sera le mien, et je regarderai
« comme fait pour moi tout ce que mes amis feront
« dans l'intérêt de la patrie. Quant aux hommes des
« partis opposés, ajouta-t-il encore, faisons la part des

« temps, dès circonstances, des intentions... et con-
« fions-nous pour le reste à la force de la raison,
« comme à celle des intérêts. »

Le prince m'ayant dit qu'un roi devait s'entourer de tous les gens de talent qui pouvaient contribuer au bien de l'État, mais qu'il devait aussi s'interdire les moyens de séduction qui dégradent les hommes et démoralisent les nations :

« — Quel mobile employer pour faire concourir au
« même but tant d'esprits divers? » repris-je avec intention.

« — Quel mobile! s'écria-t-il avec enthousiasme ;
« l'honneur si puissant chez les Français! l'honneur,
« sans lequel il n'est point de transaction durable!
« Oui, je suis sûr que, plus puissant que l'or, ce
« mot-là rallierait les hommes de mérite de tous les
« partis. Je sais, poursuivit-il, en développant sa
« pensée, qu'un roi ne doit pas s'engager imprudem-
« ment ; mais je sens aussi que sa parole doit être
« sacrée, et tout me porte à croire que celui qui
« promettrait indulgence pour le passé, justice pour
« le présent, confiance dans l'avenir, avec la ferme
« intention de ne jamais manquer à ses promesses,
« ramènerait à lui un grand nombre d'hommes qui
« veulent sincèrement le bien du pays. »

J'en ai dit assez pour montrer la sagesse et la loyauté de ce jeune prince que le ciel semble avoir doué d'une sorte de prescience, pour prouver que son âme, développée de bonne heure par l'adversité, est au niveau des plus grandes choses ; et aussi pour qu'on sache que sa préoccupation et sa passion unique c'est la France.

« — J'ai foi dans mon étoile, me disait-il un jour, « et avant tout dans la Providence. »

Il fallait que la conversation dont je viens d'extraire quelques passages fût bien intéressante, car, au moment où elle avait lieu, le Bora soufflait avec violence, et nous ne nous en doutions pas.

Monseigneur voulut me faire une visite chez moi, et là encore nous parlâmes avec délices de cette France qu'il aime tant.

Là aussi cet aimable prince me chargea de ses souvenirs pour tous ses amis.

« — Nous sommes heureux, me dit-il à ce sujet, de « savoir qu'il existe des Français qui nous aiment et « qui nous regrettent. Dites-leur bien que nous ne les « oublions pas et que notre plus grand bonheur serait « de les revoir. »

S'arrêtant avec complaisance sur le souvenir du vénérable évêque d'Hermopolis, dont il ne parle jamais qu'avec un respect, une reconnaissance et une affection vraiment touchantes :

« — Si vous saviez, me dit-il, tout ce qu'il a été pour « moi ! si je vaux quelque chose, c'est à ses soins et à « ceux des personnes qui m'ont entouré depuis mon « enfance que je le dois. Assurez bien ce bon évêque « que ses exemples et ses leçons sont gravés dans mon « cœur en caractères ineffaçables. »

Il semble en effet que ce digne prélat ait fait passer dans l'esprit de son élève toute la sagesse et toute la rectitude du sien ; et dans son âme, cette élévation et cette pureté que la religion seule peut donner.

La soirée que je viens de passer au château a été bien triste pour moi. Tout ce que la famille royale a bien voulu me dire de bon et d'aimable, tous les témoignages d'affection que les habitants du château m'ont donnés, augmentaient encore mes regrets; mais mon pays et ma famille me rappellent... il faut partir.

Au moment où j'ai quitté le salon, le prince m'a emmené dans sa chambre à coucher, où il m'a remis une esquisse représentant un ancien château fort, qu'il avait faite pour moi ; il y a joint un dessin exécuté par Mademoiselle, qui représente deux anges invoquant le ciel pour les pauvres humains!... Son Altesse Royale a accompagné ces dons précieux des paroles les plus affectueuses et des regrets les plus flatteurs ; puis, m'embrassant avec une effusion d'âme sans pareille :

« — Vous allez revoir la France, m'a-t-il dit avec « une émotion profonde ; portez-lui mon amour et « mes vœux ; qu'elle sache bien surtout qu'ils sont « tous pour son bonheur, et que je souffre autant et « plus qu'elle de ses souffrances !... Adieu.. ne m'ou- « bliez pas auprès de votre vénérable père, et dites-lui « que j'espère le connaître un jour. »

Après avoir serré sur mon cœur le comte de Montbel, je me suis retiré profondément triste, en songeant au temps qui pourrait encore s'écouler avant que je revisse l'aimable prince que je venais de quitter ; et cependant heureux de pouvoir faire connaître

à la France le jeune mérite qu'il m'avait été donné d'apprécier.

O prince vraiment français ! J'ignore ce que le ciel vous réserve ; mais ce n'est pas pour végéter obscurément à Goritz que Celui qui trompa par votre naissance les calculs du génie des révolutions, vous a donné ce caractère si ferme, si noble et si franc, cet esprit si juste et si sage, cette éducation si forte, cette religion si éclairée ! Aussi, loin de voir dans les épreuves que vous supportez, des motifs pour désespérer de votre avenir, j'y trouve l'indice des hautes destinées qui vous sont réservées. Dieu soumet aux enseignements de l'adversité les hommes qu'il prépare pour les grands combats, et j'oserais répondre que vous êtes à la hauteur de ses desseins... Qu'il vous protége et qu'il vous guide !... tel est le vœu le plus ardent de celui qui donnerait sa vie avec joie pour la France et pour vous.

Je crois avoir recueilli, avec la plus exacte fidélité, tout ce qui peut donner une idée exacte des sentiments du duc de Bordeaux ; maintenant je vais initier le lecteur à ses habitudes les plus intimes, en le suivant heure par heure dans une de ses journées

XXI

J'ai dit que le duc de Bordeaux avait reçu une éducation toute virile, et l'on va voir, par l'emploi qu'il fait de son temps, qu'on ne néglige aucun moyen pour fortifier à la fois son esprit et son corps.

Levé à six heures du matin, le prince, après avoir

prié pour la France, prend une leçon d'escrime, et c'est plaisir de voir comme une arme sied bien aux mains du petit-fils de Henri IV et de Louis XIV.

Habile à tous les exercices du corps, j'ai été frappé de l'aisance pleine de noblesse avec laquelle le duc de Bordeaux se met en garde, et croise le fer, ainsi que de la justesse de ses mouvements, qui indiquent autant de sang-froid que de force et d'agilité.

Exempt de toute espèce de présomption, il permet, il provoque même les remarques critiques, et, se souvenant peut-être de la leçon qu'un de ses ancêtres reçut d'un seigneur de sa cour qui, se voyant appelé à décider entre le roi et un de ses courtisans, répondit, avant de connaître le sujet dont il s'agissait : « *Sire, puisque ces messieurs hésitent, vous avez tort* » il décide contre lui tous les coups douteux.

Au pistolet, la justesse de son coup d'œil étant égale à la fermeté de son bras, il casse la poupée à une grande distance.

Après la leçon d'armes, Son Altesse Royale se remet à l'étude avec ardeur.

A dix heures, le déjeuner réunit le prince à sa famille. C'est le moment des douces communications et des tendres égards. Il est impossible d'être plus respectueux, plus aimable et plus déférent que Monseigneur ne l'est dans ses rapports avec ses parents.

Onze heures est l'instant où commence sa leçon de dessin, pendant laquelle il reçoit ceux qui viennent lui faire leur cour. Livré à lui-même, le duc de Bordeaux déploie dans ces audiences particulières une grâce pleine de majesté qui enchante toutes les personnes qui l'approchent. Reconnaissant des respects

qu'on lui rend, il se fait un devoir de renvoyer tout le monde content ; mais il y a dans son accueil une foule de nuances insensibles ; et l'on voit qu'il possède au plus haut degré le sentiment des convenances de sa position.

A midi, le duc de Bordeaux travaille avec M. de Montbel. Législation, morale, politique, tout ce qui peut contribuer à développer les idées, tout ce qui se rattache aux intérêts moraux et matériels des nations, est étudié, analysé, approfondi dans ces entretiens, où l'intelligence de l'élève, le disputant à l'instruction du maître, les rapports des choses entre elles sont saisis avec autant de promptitude qu'ils sont présentés avec clarté.

Son Altesse Royale écrit facilement ; et l'élégante pureté de son style est aussi remarquable que l'élévation de ses pensées.

De deux à quatre heures il se promène, quelque temps qu'il fasse, à cheval, en voiture, et souvent à pied. Les fils du duc de Blacas, le jeune Foresta, et quelques autres personnes ont l'honneur de l'accompagner. On a vu qu'il étend cette faveur au petit nombre de fidèles qui viennent visiter Goritz ; et véritablement, pour bien connaître ce prince, il faut l'avoir vu dans ces moments où, se reposant de l'activité de l'esprit par celle du corps, il se livre à des élans de gaieté qui révèlent la vivacité de son esprit, et la pureté de son âme.

L'empire qu'il a sur lui-même, et la bonté de son cœur se montrent dans la manière dont il sait renoncer à ses désirs, dans la crainte d'affliger ses parents.

Le prince est parfaitement bien à cheval ; il y monte hardiment, et manie on ne peut mieux son coursier. J'avais trouvé le premier jour qu'il portait les étriers un peu longs, et je l'avais dit au comte d'O'Hegerty ; d'accord avec lui, Monseigneur les a raccourcis, et s'en est trouvé à merveille. A la suite d'une course longue et rapide, le prince s'amusa un jour à faire manœuvrer son cheval autour de nous pendant une halte ; je connais peu d'écuyers plus fermes et plus intelligents.

Animé par l'ardeur qu'une course faite au grand galop venait de lui communiquer, il me répéta ce jour-là ces paroles qu'il m'avait déjà dites :

« — Quel bonheur, monsieur de La Rochefoucauld, « si jamais une guerre devenait indispensable, de faire « une charge à la tête d'un régiment français !

« — Quelque vite que fût le cheval de Votre Altesse « Royale, je lui défierais bien de passer le mien » lui répondis-je.

Son Altesse Royale sourit ; et son regard rempli de feu sembla me dire : En ce cas-là, nous irions vite !

En revenant de la promenade, le duc de Bordeaux rentre chez lui, et se remet au travail jusqu'à l'heure du dîner.

Sa soirée se passe en famille. J'ai déjà dit qu'il était l'âme et la vie de ces réunions, dans lesquelles il jette autant de charme par les grâces de sa jeunesse, que par la maturité précoce de sa raison.

Aimable et bon pour tout le monde, c'est surtout devant les Français qu'il se plaît à développer toute la pénétration de son esprit, toute la générosité de son caractère. Il est bienveillant avec les habitants de

Goritz, et d'une politesse parfaite avec les étrangers, mais il apporte dans ses rapports avec ses chers compatriotes une sorte de coquetterie pleine de noblesse et de dignité à laquelle il est impossible de résister.

J'ai dit que le duc de Bordeaux passait avec une mobilité toute française des distractions de son âge, aux conversations les plus élevées; mais je n'ai point encore parlé de l'attitude pleine de dignité qu'il sait prendre, lorsque les jours de réception ouvrent, deux fois par semaine, les portes du salon du Roi à toute la noblesse de Goritz.

Dans ces occasions où l'étiquette reprend tous ses droits, Monseigneur fait plusieurs fois le tour du salon, en parlant aux hommes avec gravité, aux dames avec la politesse la plus aimable; et je puis assurer que l'enfant de l'exil représente, à Goritz, avec autant d'aisance et de majesté que s'il était encore aux Tuileries.

En rentrant chez lui, le prince donne une heure ou deux à la lecture de quelque bon livre; puis, satisfait de l'emploi d'une journée pendant laquelle il s'est préparé, tout en remplissant les devoirs de sa position actuelle, à n'être jamais au-dessous de ceux que la Providence voudra lui donner, il se couche le cœur léger, après avoir prié Dieu de protéger la France et de veiller sur lui.

Dans un voyage que le prince a fait à Milan, il a obtenu tous les honneurs qu'on doit à son rang, et tous les suffrages que réclame son jeune mérite. Quand il est passé par Lintz, l'archiduc Maximilien, qui est un des meilleurs généraux de l'Autriche, s'est empressé de lui faire les honneurs de la place qu'il

commande ; et l'on parle encore à Vienne de la politesse de ses manières et de la justesse de son esprit.

« — L'héritier des czars peut se faire remarquer « par ses sentiments, comme aussi par sa magnifi« cence, me disait un jour Monseigneur ; moi, je tâ« cherai de me distinguer par ma simplicité ; et ceux « que je ne pourrais aider autant que je le voudrais. « connaîtront du moins la sincérité de mes regrets. »

Touchantes paroles, qui peignent son esprit et son cœur !

Partout où le Prince se montre, il reçoit des témoignages de respect, d'intérêt et de sympathie qui s'adressent à sa personne autant qu'à sa position. Comment n'être pas touché de l'espèce d'ostracisme qui exile de son pays natal un jeune prince auquel on ne peut reprocher que sa naissance ; et dont on ne craint que les vertus ?

Qu'on ajoute à la séduction du malheur, celle qu'exercent sur tous les cœurs la beauté, l'innocence, la jeunesse ; qu'on y joigne l'empire irrésistible de l'esprit et de la bonté ; qu'on environne enfin le duc de Bordeaux de cette auréole de gloire que ses aïeux lui ont léguée ; et l'on comprendra l'impression qu'il doit produire sur tous ceux qui ont l'avantage de l'approcher.

Modération dans les désirs, amour de l'étude, connaissance précoce des hommes et des choses, Henri de France doit tout au malheur de l'exil ! Sans doute, il eût été sur les marches du trône comme à Goritz, plein d'intelligence et de bon vouloir ; mais qui lui aurait appris à distinguer la voix du peuple de celle des ambitieux ou des courtisans ? La cour est le pays

des chimères, et comme tant d'autres il eût pu se tromper à des semblants de justice ; comme tant d'autres il eût pu s'abuser sur les règles et les limites de son pouvoir. Grâce à l'exil, il sait que le premier devoir des souverains est de ménager les intérêts de leurs peuples, et que : « *Si la bonne foi était exilée* « *de la terre, elle devrait se retrouver dans le cœur* « *des rois.* » Il serait triste que des lumières acquises si chèrement ne profitassent pas à l'humanité ; mais il nous est permis de tourner nos regards vers le ciel, de voir quelque chose de providentiel dans cette éducation de l'adversité que le duc de Bordeaux a reçue, et dont il a si parfaitement profité.

XXII

Parti de Goritz le 7 avril, me voici parvenu, non sans danger, à Saltzbourg, après avoir traversé une seconde fois les monts Carinthiens. Le désir d'arriver plus tôt à Paris, m'a fait reprendre cette route périlleuse ; mais, malgré les diversions puissantes qu'elle m'a causées, mon cœur, mon âme, ma pensée, sont encore à Goritz; et j'ai besoin de songer aux amis que je vais retrouver, pour ne pas retourner vers ceux que je viens de quitter avec tant de peine.

Une grande consolation m'aide à supporter les regrets que me cause cette séparation ; j'ai l'espoir que mon voyage n'a pas été inutile, et que la publication de mon pèlerinage fera du bien.

Au moment de mon départ de Goritz, et dès la

pointe du jour, les gens du château étaient venus m'exprimer leurs regrets de la manière la plus touchante :

« — Hélas ! me disaient-ils les larmes aux yeux, « votre présence animait le château, tout le monde « était heureux de vous entendre parler de la France, « et nous venions espérer près de vous... Maintenant, « nous allons retomber dans la tristesse... Plaise au « ciel que ce ne soit pas pour longtemps ! »

Les habitants de la ville avec lesquels je m'étais trouvé en rapport, ont bien voulu aussi paraître affligés de mon départ ; et tout me porte à croire que les témoignages d'affection que j'ai reçus étaient sincères.

Toujours est-il que la veille et le matin de mon départ j'ai été entouré d une foule de personnes qui venaient m'exprimer les regrets les plus obligeants. Ce cortége amical m'a suivi jusqu'à ma voiture ; chacun voulait un mot, un regard, un serrement de main.... Et les chevaux m'entraînaient déjà, que j'entendais encore les adieux et les vœux de bon voyage qu'on m'envoyait.

Bons habitants de Goritz ! je n'oublierai jamais l'accueil que vous m'avez fait par amour pour nos princes.

En quittant Goritz, je m'étais flatté que la saison plus avancée rendrait mon retour moins pénible ; mais, trompant mes prévisions, le froid, qui depuis quelques jours était devenu moins intense, nous reprit à Udine avec une telle violence, que l'eau gela dans ma voiture, et que j'eus beaucoup à souffrir.

Étrange imprévoyance de l'esprit humain ! je me plaignais du froid; et il est probable que nous eussions été engloutis par les avalanches si l'air se fût adouci.

Je passerai rapidement sur les incidents du retour; mais le désir d'épargner à ceux qui feront après moi le pèlerinage de Goritz l'imprudence que j'ai commise en traversant les monts Carinthiens dans la saison où nous nous trouvions, m'engage à entrer dans quelques détails, assez dramatiques d'ailleurs, sur cet épisode de mon retour.

Franchir ces monts pendant le jour est assez hasardeux; les gravir la nuit, comme je l'avais déjà fait en allant à Goritz, c'est folie ; et je dois dire qu'au retour je fus étonné moi-même des périls que j'avais bravés.

On pourrait éviter ce surcroît de danger en partant de Saltzbourg ou de Vélaque, lorsqu'on vient de Goritz, vers cinq heures du soir. En suivant cette marche, on commencerait à gravir le Turn à la pointe du jour, et l'on traverserait toute la chaîne des montagnes pendant la journée.

Au sortir de Goritz, j'ai traversé rapidement les espèces de marais Pontins qui précèdent la ville d'Udine, et qui la suivent ; je parcourus ensuite cette admirable chaussée, qui, tracée au bord d'un torrent qu'elle côtoie pendant six lieues, prouve tout ce qu'un gouvernement paternel peut faire pour le bien-être de ses administrés; et j'arrivai à travers des gorges profondes en face des monts Carinthiens, que je retrouvai aussi couverts de neige que je les avais laissés trois semaines auparavant. A l'aspect de ces masses

imposantes qui me fermaient la route de mon pays, un redoublement de tristesse s'empara de moi; pas une habitation, pas même un voyageur dans cette campagne pétrifiée. Tout était désert et silencieux; tout dormait sous la neige; et, semblable aux espérances que j'emportais, la végétation attendait le retour des beaux jours.

La solitude de ces lieux est trop favorable aux voleurs pour qu'on n'ait pas quelque chance à être attaqué par eux; et l'on me dit que ces sortes d'événements sont assez fréquents sur cette route. Mais j'étais armé de manière à craindre peu les mauvaises rencontres, et j'arrivai sans accident au bas de la première montagne; là nous prîmes guides et traîneaux, et mon ascension s'étant opérée à la clarté du jour, je fus à même d'apprécier les dangers que j'avais courus en gravissant cette route pendant la nuit.

Arrivé au bas de la plus terrible de ces montagnes au moment où le soleil se couchait, j'aurais dû céder peut-être aux instances de la vieille hôtesse chez laquelle je m'arrêtai quelques instants, et qui me suppliait par signes de me reposer jusqu'au lendemain. La route qui me restait à faire est tellement dangereuse dans cette saison, que, même pendant le jour, les habitants du pays sont souvent obligés de laisser leurs traîneaux sur le revers de la montagne.

J'étais pressé d'arriver; les hommes qui s'offrirent pour m'accompagner me parurent forts et déterminés, et je voulus partir immédiatement.

Ce ne fut qu'à une demi-lieue de l'auberge que je

trouvai le traîneau sur lequel on devait transporter ma voiture, forcé de rester en plein air, les pieds dans la neige, pendant cette opération qui fut assez longue. Transi de froid, je remontai dans ma voiture en me recommandant à la grâce de Dieu, et nous reprîmes notre ascension.

La nuit était sombre, et les lanternes de ma voiture, tourmentées par le vent, jetaient autour de nous ces lueurs incertaines qui trompent le regard au lieu de le guider. J'avais quatre chevaux, deux postillons et un guide ; mais, en dépit de l'intelligence des hommes et du courage des animaux, nous avancions lentement à travers les sentiers étroits ou les gorges profondes dans lesquels il fallait deviner le chemin, la neige ayant couvert les traces légères que les traîneaux laissent ordinairement sur leur passage.

Fort heureusement le cheval de devant, qui jouit à bon droit de la confiance de ses maîtres, à tel point que personne ne le tient, et qu'on ne le dirige qu'avec la voix, guidait à travers les écueils notre petite caravane ; tandis que, debout en avant du traîneau ou s'élançant sur l'arrière-train de ma voiture, le postillon s'employait à rétablir l'équilibre dans les endroits où l'inégalité du terrain menaçait de nous faire rouler dans des précipices affreux.

Non moins leste et non moins courageux que lui, mon guide, dont l'activité était sans pareille, allait devant, derrière, et semblait se multiplier pour être partout où sa présence lui paraissait nécessaire. Plus d'une fois je l'ai vu suspendu au-dessus de l'abîme pour éviter à ma voiture le choc d'un rocher ou la rencontre de quelque tronc d'arbre ; et alors je fré-

missais des dangers auxquels ma témérité avait exposé ces braves gens.

Un moment vint où la montagne se reculant, comme pour nous livrer passage, nous nous trouvâmes entre deux précipices sur une chaussée si étroite, que le moindre faux pas à droite ou à gauche nous eût perdus. Le danger était grand, il devait augmenter encore ; à quelque distance de là une avalanche, tombée quelques instants auparavant, nous barra complétement le passage. Grâce à Dieu, des outils se trouvaient dans une cavité qui semblait placée là par la Providence. Ces instruments furent employés à retrouver, à refaire un chemin ; et, grâce à l'activité de mes compagnons de voyage, nous passâmes, Dieu sait comment, au milieu de cette avalanche qui nous eût infailliblement entraînés, si nous nous fussions trouvés dans sa direction au moment où elle descendait de la montagne.

Ce mauvais pas traversé, je me croyais sauvé quand le postillon, se précipitant vers ma voiture, me fit comprendre par ses gestes désespérés qu'une avalanche, beaucoup plus forte que la première, nous mettait en péril de mort, en nous retenant dans un lieu où il paraissait qu'il en tombait à chaque instant.

La position était critique, retenu entre deux avalanches, car il m'était aussi impossible de reculer que d'avancer ; j'essayai de faire comprendre à mes hommes qu'il fallait frayer une route au milieu de cette muraille de neige qui semblait infranchissable ; mais leur courage était épuisé, et ils semblaient se résoudre à attendre, les bras croisés, les périls qui nous menaçaient.

Sentant que nous étions perdus, si je ne parvenais pas à relever le moral de ces hommes, j'insistai par gestes sur la nécessité de tenter le passage ; et ma fermeté leur ayant rendu quelque énergie, ils se mirent à l'œuvre avec un courage que le sentiment du danger où nous nous trouvions, redoublait à chaque instant. Je résistai à toutes leurs instances pour me faire sortir de ma voiture.

Placé à peu de distance de l'avalanche, je ne les voyais pas, mais je les entendais ; mon chasseur tenait les chevaux, qu'un seul faux pas aurait précipités avec moi ; et la pâle clarté des lanternes lui faisait entrevoir ces mineurs d'espèce nouvelle, qui tantôt se projetaient en noir sur la blancheur de l'avalanche, et tantôt disparaissaient au sein de cette montagne de neige, au milieu de laquelle ils creusaient un sentier sans savoir au juste s'ils suivaient une bonne direction.

N'osant se fier à leurs seuls errements, ils vinrent, au bout de quelque temps, détacher le cheval de devant, dont l'instinct est si étonnant ; et certains qu'il reculerait obstinément s'ils avaient fait fausse route, ils le placèrent en face de la tranchée qu'ils venaient d'ouvrir.... Le cheval marcha hardiment. Les cris de joie de ces braves gens m'apprirent que tout allait bien ; et ce premier succès ayant ranimé leur courage, ce fut à mon tour d'avancer.

C'était sur un terrain mouvant, au bord de l'abîme, et sous une voûte de neige qui menaçait ruine, qu'il fallait faire passer le traîneau. Me fiant à la vigueur du cheval conducteur, revenu sur ses pas, je demeurai ; et ma voiture glissa, sans trop de difficultés,

jusqu'à un endroit où l'avalanche avait entassé tant de neige, qu'une fois entré dans cette masse compacte je crus que j'y resterais. Ce moment fut rude.... hommes et chevaux s'épuisaient en efforts superflus, lorsqu'un vigoureux coup de collier ayant été donné, le cheval conducteur passa, entraînant après lui hommes, voiture et traîneau.... Ce fut le coup de grâce : et, depuis lors, nous n'eûmes plus à surmonter que les difficultés ordinaires du chemin, remerciant la Providence de nous avoir fait échapper à un danger aussi éminent. Si l'on me demande pourquoi je ne descendis pas de ma voiture, j'avouerai qu'obligé, dans ce cas, d'entrer dans la neige jusqu'à mi-corps, et de risquer une fluxion de poitrine, de deux genres de dangers, j'avais préféré le plus court.

Parvenu sain et sauf au bas de la montagne, j'eus pendant quelque temps le plaisir de courir en plaine; mais il me restait à gravir encore d'assez rudes passages avant d'arriver à Vélaque; et j'admirai la vigueur avec laquelle les deux chevaux de poste, auxquels mon train était réduit, firent deux relais sans s'arrêter, et redescendirent la montagne après avoir pris seulement une heure de repos.

Aux environs de Vélaque, on aperçoit un pont remarquable par la hardiesse avec laquelle il est jeté sur un torrent. D'un côté, ce pont est assis sur une échelle droite, pratiquée au milieu des rochers et s'élevant à une hauteur extraordinaire ; de l'autre, il s'appuie sur le roc lui-même; et sa construction légère, contrastant avec les masses de granit dont il est entouré, lui donne un aspect aérien. Long de cent pieds, ce pont s'élève de soixante au-dessus du

torrent, dont il semble braver les mugissements.

J'entrais à Saltzbourg à une heure de l'après-midi le lendemain; et, quel que fut mon désir d'arriver à Paris, je ne voulus point passer une seconde fois dans cette ville sans faire ma cour à l'infante don Sébastien, et aux deux fils du roi d'Espagne, que la princesse de Beïra a confiés à ses soins, lorsqu'elle est partie d'ici avec le prince des Asturies.

A peine arrivé, j'ai fait demander une audience; et le chambellan de l'infante m'ayant fait dire qu'elle me recevrait à trois heures, je viens d'offrir mes hommages à cette princesse que j'ai trouvée belle, bonne, obligeante, polie, et qui m'a interrogé avec le plus vif intérêt sur les habitants de Goritz. Les infants m'ont entendu parler avec plaisir du roi d'Espagne, et des vœux que je fais pour le triomphe de sa cause. Ils s'affligent de ne pouvoir combattre à ses côtés malgré leur jeune âge. J'ai trouvé dans le chambellan de l'infante, le fils d'un grand d'Espagne, qui fut jadis ambassadeur de cette cour auprès de Louis XVIII. Je lui ai parlé de son père; il m'a parlé de la France, qu'il connaît parfaitement, et j'ai été aussi satisfait de son bon esprit, que de sa politesse.

Au sortir d'Udine, la population, maladive depuis Goritz, devient plus belle. Les paysans paraissent forts et musculeux, leur physionomie est intelligente, leurs dents blanches, et l'on sent que la vie circule sous leurs teints bruns.

Après Vélaque, les hommes redeviennent petits et mal conformés; les femmes portent des chapeaux d'homme qui enlaidiraient les plus jolis visages: mais à partir de Saltzbourg, et même avant d'y arriver,

on retrouve ces belles populations allemandes dont les figures fraîches et les blonds cheveux s'unissent à des corps d'une force athlétique.

J'aurais beaucoup à dire sur Saltzbourg, qui est une ville fort intéressante ; mais je laisse à d'autres le soin de décrire les délicieuses habitations qui attirent tant d'étrangers autour de cette cité; et je me contenterai de dire quelques mots sur un cimetière tel que je n'en ai jamais rencontré.

A droite et à mi-côte du château fort qui domine la ville de Saltzbourg, on a creusé sous des rochers un certain nombre de chapelles, dont chacune servait autrefois de sépulture aux premières familles du pays, si j'en crois les grilles de fer qui les séparent, et le luxe plus ou moins grand des mausolées qu'elles contiennent. Dans chacune de ces chapelles, des peintures représentant Notre-Seigneur ou la sainte Vierge, reportent vers le ciel les espérances de ceux qui viennent pleurer dans ces lieux. Jusque-là rien que de fort simple ; mais ce qui ne l'est pas, c'est que, tandis que les corps de ces morts reposent sous la pierre, leurs têtes séparées du tronc figurent dans des niches taillées en plein roc, et semblent, à travers le vitrage, épier les impressions, assez peu agréables d'ailleurs, de ceux qui viennent les regarder.

Le nom des personnages qui ont reçu ce singulier genre de sépulture est écrit au-dessous de chaque tête, avec la date de leur trépas. Il paraît cependant que depuis 1830 les habitants ont renoncé à ce singulier usage.

XXIII

Me voici à Munich, nouvelle Athènes, qui s'est élevée spontanément au sein de l'Allemagne, ville sans importance il y a quelques années; et dont le roi de Bavière a su faire une ville du premier ordre, en la plaçant sous la protection des beaux-arts. En ce moment, l'auguste littérateur qui protége si royalement les artistes et les savants est absent, mais je viens de voir son génie dans les œuvres qu'il a créées.

Il faudrait passer un mois à Munich pour connaître les richesses artistiques de cette ville ; mais, ayant seulement quelques heures à y rester, je n'ai vu que très-légèrement la *Pinacothèque*, espèce de Louvre où l'on expose les tableaux ; la *Glyptothèque*, musée des antiques ; une chapelle byzantine, une église gothique, une bibliothèque publique ; mais j'ai admiré dans tous ses détails le superbe palais que le roi de Bavière vient d'élever à grands frais pour en faire sa résidence. Rien de petit, d'étroit et de mesquin, dans ce beau monument que MM. Hess, Schnorr, Schwenthaler, Cornélius, et d'autres artistes dont je me reproche d'avoir oublié les noms, ont orné des plus belles peintures. Partout à Munich on s'aperçoit que ce n'est pas la spéculation, mais l'amour de l'art qui bâtit; que ce n'est pas l'ostentation, mais le bon goût qui décore ; et quand on apprend que le roi qui a fait exécuter tant de merveilles ne possède que six millions de liste civile, on est confondu d'étonnement.

De Saltzbourg à Munich, j'ai traversé des campa-

gnes fertiles et bien cultivées, de jolies villes et des villages dont l'air d'aisance fait plaisir à voir.

Aux environs de Stern, j'ai distingué, sur la crête d'une colline, un petit château entouré d'arbres verts, d'où l'on doit jouir d'une vue ravissante; on serait heureux d'y passer la belle saison.

Plus loin nous avons découvert, au sortir d'une vallée rétrécie par des collines, une belle et vaste campagne traversée par une rivière qui baigne les murs d'une petite ville située à mi-côte, et dont l'aspect m'a paru charmant.

A mesure que nous approchions de cette ville, qui s'appelle Vassembourg, je voyais se dessiner ses rues tirées au cordeau, ses jolies maisons blanches, ornées de volets verts, ses carrés de jardins; et vraiment, à la voir si neuve et si coquette se mirer dans les eaux du fleuve, il me semblait qu'elle venait d'être bâtie d'un coup de baguette pour le seul plaisir de mes yeux.

Laissons de côté Vassembourg, où je m'arrêtai pour relayer, et où je trouvai une jolie maîtresse de poste qui m'offrit *en français* tout ce dont je pouvais avoir besoin.

Stuttgard, que j'avais traversé la nuit en allant à Goritz, est une ville charmante; ses rues sont larges et propres, ses promenades publiques sont soignées comme des jardins; j'eus occasion d'y remarquer la bonne tenue, la politesse et l'air martial des troupes allemandes, dont l'uniforme est fort élégant.

Dieu soit loué! me voici prêt à partir de Rastadt; un instant j'ai craint d'y tomber fort malade, saisi par le froid; et j'avoue que j'ai senti mon courage

fléchir à l'idée de mourir loin des miens, dans une mauvaise auberge.

Fatigué de la rapidité avec laquelle j'ai voyagé depuis mon départ de Goritz, j'étais parti d'Ulm avec des douleurs de poitrine très-fortes; elles augmentèrent pendant la journée, et je suis arrivé à Rastadt fort souffrant. Me flattant que le besoin de nourriture entrait pour quelque chose dans l'épuisement que j'éprouvais, je me suis efforcé de manger; mais une toux violente, accompagnée d'une fièvre très-forte, m'ayant prouvé que j'avais eu tort, je suis allé me coucher en priant Dieu de m'épargner le chagrin de rester ici indéfiniment.

Ma prière est exaucée, la fièvre m'a quitté au bout de quelques heures, une sueur abondante ayant débarrassé la poitrine. Je viens de me lever à quatre heures du matin; et je partirai à cinq pour ne plus m'arrêter que deux fois avant d'arriver à Paris.

Un seul accident a retardé mon passage rapide à travers la France; dans une descente rapide le porteur s'abattit, et le timon de ma voiture fut cassé: fort heureusement nous nous trouvions auprès d'un bois. J'en demande pardon au propriétaire, mais, ne doutant pas de son assentiment, je fis couper deux longues perches, qu'on réunit au moyen de larges courroies, dont il faut avoir soin de se munir quand on voyage, et le tout fut si bien ajusté, qu'il nous conduisit jusqu'à Paris, sans qu'il fût besoin d'y toucher.

A Ligny, où j'arrivai le dimanche de grand matin, je fis dire une messe pour les princes que je venais de quitter; et le recueillement avec lequel le prêtre

qui la célébrait offrit le sacrifice divin, me prouva que son cœur battait à l'unisson du mien.

Il faut s'être trouvé à quatre cents lieues de son pays, et il faut l'aimer comme je l'aime, pour comprendre ce que j'éprouvai quand je repassai la frontière. Quelle que fût la distance qui me restait à franchir, j'étais en France; et malgré la visite des douaniers, qui furent d'ailleurs fort polis, il me semblait que l'air que je respirais était l'air de la liberté.

C'est que la France est le seul pays du monde où l'on sente l'action constante de la Providence; c'est qu'aussi longtemps que la France sera catholique, et j'espère qu'elle le sera toujours, elle remplira la grande mission qui lui a été donnée, en entraînant toutes les nations de la terre vers l'éternel progrès de l'humanité!

Et comment ne pas croire à l'avenir de la France, quand partout sur mon passage je retrouve ce sens droit, cet esprit actif et cette logique naturelle qui dans ce bon pays sont l'apanage des hommes les plus simples et les plus ignorants, comme des plus habiles; comment, quand partout j'entends répéter : On nous a trompés, on n'a tenu aucune des conditions qu'on avait souscrites, aucune des promesses qu'on avait faites; comment, dis-je, pourrais-je méconnaître cet affranchissement intellectuel contre lequel les lois de septembre ne peuvent rien!

Je douterais de mon pays, si je le voyais insensible à l'outrage, et privé de souvenirs; mais j'en atteste l'indignation qu'elle éprouve, la France n'a point accepté le système d'arbitraire, d'égoïsme et

de petitesse qu'on fait peser sur elle. Patiente comme tout ce qui est grand, elle assiste à la lutte de ce système contre lui-même; et elle attend avec une modération digne d'elle le moment où elle pourra, sans convulsion au dehors, sans révolution au dedans, reprendre cette prépondérance et cette autorité qui faisaient qu'autrefois toutes les nations tournaient les yeux vers elle, parce qu'elles sentaient que c'était de là que leur salut viendrait un jour.

A quelque distance de Ligny, le maître de poste chez qui je m'étais arrêté pour dîner, ayant appris mon nom par mon domestique, vint me présenter un brevet signé par mon père, en me disant :

« — Voulez-vous, monsieur le vicomte, que je vous « montre la signature du meilleur et du plus hon-« nête homme du royaume?... Il serait à désirer que « la France possédât beaucoup de gens qui lui res-« semblassent ; les choses en iraient mieux. »

Cet hommage rendu au caractère de mon père par ce brave homme me toucha vivement. Partout où mon père est connu, j'ai entendu parler de lui avec estime, avec affection ; et les souvenirs qu'il a semés sont précieux à recueillir pour son fils.

Quelques heures encore, et j'allais revoir mon père, ma mère, mes enfants et mes amis... Redoublez de vitesse, postillon ! Les villes, les villages passent comme des ombres devant mes yeux ; je ne vois plus rien, et mon âme s'élance au milieu de ceux que je vais retrouver.

Le lundi 15 avril, à sept heures du matin, je suis rentré dans Paris ; j'étais venu de Goritz en sept jours et demi et six nuits, et de Strasbourg en moins de quarante heures.

Si j'en crois l'empressement avec lequel une foule de personnes de tous les rangs, de toutes les classes de la société viennent me demander des nouvelles de nos princes, la satisfaction que leur causent les détails que je me plais à leur donner, et l'avidité avec laquelle on me fait répéter les moindres mots, les moindres faits du duc de Bordeaux, la relation que je publierai devra satisfaire.

XXIV

J'aime assez mon pays pour oser dire du bien des autres nations, sans craindre que l'on puisse m'accuser de chercher à le déprécier ; et les observations que j'ai faites ont singulièrement modifié mon opinion à l'égard de l'Allemagne en général, et de l'Autriche en particulier. Sans approuver l'espèce de cordon sanitaire au moyen duquel cette dernière puissance interdit à ses sujets la lecture de nos meilleurs journaux, je ne puis qu'applaudir à la libéralité avec laquelle son gouvernement distribue l'instruction à toutes les classes.

L'enseignement, dans ce pays, est organisé de telle sorte, que non-seulement il y a des écoles pour former des médecins, des professeurs, des avocats; mais qu'il y a aussi des établissements pour faire de

bons laboureurs, et d'habiles ouvriers dans tous les genres. Il sort chaque année de toutes ces écoles des chimistes, des ingénieurs, des manufacturiers, des architectes; et enfin un certain nombre d'hommes qui possèdent la pratique et la théorie de tous les arts mécaniques et libéraux.

Satisfaite de posséder une administration sage et active, un Code civil excellent, un peuple facile à conduire, parce qu'il est heureux, l'Autriche a foi dans sa durée ; et toute sa politique se borne à observer une telle discrétion, qu'on ne voit pas les ressorts qui la font mouvoir; et que l'Europe entière ne connaît les actes de ce cabinet, que lorsqu'ils sont accomplis.

Il est certain que l'Autriche jouit d'une prospérité matérielle qui justifierait le soin avec lequel on lui interdit l'examen et la discussion, si dans des temps comme les nôtres, quelque chose pouvait l'emporter sur les besoins de l'intelligence et de la pensée.

En Allemagne, comme en Autriche, j'ai trouvé un peuple heureux et paisible, une aristocratie honorée, mais peu influente, une monarchie tempérée par la justice et la bonté.

XXV

Quels que fussent l'anarchie, le désordre et la division qui existaient entre les pouvoirs lorsque j'avais quitté Paris, j'étais loin de prévoir qu'après une absence d'un mois je retrouverais les affaires plus

embrouillées que jamais. Il est vrai que je n'avais pas prévu la nomination de ce ministère intérimaire, étrange conception qui semble n'avoir été inventée que pour prolonger indéfiniment une situation désastreuse, et pour laisser la brèche ouverte à toutes les ambitions qui se disputaient le pouvoir.

On a parlé de l'habileté de Louis-Philippe. J'ai peine à qualifier ainsi la conduite qu'il a tenue avant et depuis la Révolution de juillet. La véritable habileté consistait à ne point s'engager dans des situations où l'on a contre soi la justice et la vérité. En dépit de la tactique qu'il a employée pour faire avorter toutes les combinaisons ministérielles qui lui déplaisaient, en dépit de tous les efforts qu'il a faits pour maintenir d'abord, et pour reconstituer ensuite son ministère du 15 avril, il n'en a pas moins courbé la tête devant la Chambre; et son ministère intérimaire a été, comme l'a si bien dit M. de Brézé, une *abdication* de la prérogative royale inhérente à la couronne dans tous les États monarchiques. On sait aujourd'hui en France, ainsi qu'en Europe, que le gouvernement est subordonné à toutes les chances des majorités parlementaires; et qu'il n'y a pas en dehors d'elles un pouvoir supérieur à la révolution, doué d'unité, de force, de sagesse; et avec lequel la diplomatie puisse s'entendre pour maintenir les traités existants et pour réparer les lésions que le temps apporte chaque jour à la vieille machine constituée par les congrès. Tout le travail de M. de Talleyrand pour établir le gouvernement de Louis-Philippe dans la confiance des cabinets de l'Europe est détruit par ce ministère intérimaire, qui prouve la faiblesse des

principes de 1830. Ce résultat est d'une immense portée.

Le pouvoir parviendra-t-il à briser les coalitions des notabilités prétentieuses du parlement, et à former un véritable ministère, en détachant de la coalition quelques-uns de ces hommes qui, plus ambitieux que mécontents, ne s'élèvent contre les usurpations du pouvoir, que quand ils n'en sont pas les bénéficiaires? Là est la question. Quoi qu'il advienne de cette lutte dans laquelle chacun s'arrache les lambeaux du pouvoir, il est certain qu'un ministère composé d'éléments hétérogènes se maintiendrait tout au plus jusqu'à la fin de la session; et que tout dénoûment qui aurait pour résultat de transformer M. Thiers en chef de parti, deviendrait fatal au gouvernement dans un bref délai.

Un pouvoir déconsidéré, un gouvernement sans ministres, des chambres sans majorité, une politique intérieure sans direction, une situation extérieure sans dignité, un état de paix ruineux, une marine insuffisante, des ennemis acharnés, des coffres vides; et, pour remédier à un tel état de choses, tous les partis fractionnés, tous les esprits divisés, toutes les ambitions, toutes les passions mises en jeu; enfin, pour tout dire en un mot, l'égoïsme présidant à tous les actes du pouvoir; voilà le spectacle qu'a produit au bout de dix ans, ce système immuable de monopole et d'exclusion que l'on voudrait maintenir à tout prix.

Ajoutez, pour en finir, à ce tableau déjà si noir, les haines et les ressentiments qui conspirent dans l'ombre, les souvenirs et les regrets qui conspirent

ouvertement ; la fatigue, l'inquiétude, la désaffection, les arts sans protection, la littérature corrompue, la presse avilie, l'industrie devenue inerte et stérile ; et, pour comble de maux, la misère, cette complice involontaire de tous les désordres ; la misère, cet instrument aveugle mais terrible, créant sans cesse des recrues à cette invisible armée de conspirateurs que l'anarchie morale dans laquelle nous sommes plongés entretient au milieu de nous.

Enfin, la lumière est sortie du chaos, et les hommes qui nous contestaient le droit de les juger se sont accusés mutuellement avec une sévérité qui ne nous laisse rien à regretter. Aussi assistons-nous en ce moment à une sorte de jugement dernier, où chacun est jugé selon ses œuvres.

Ce serait faire injure au bon sens de la France que de supposer qu'elle ne voit pas dans le déplorable système qui nous régit, la cause de tous les maux qu'elle a soufferts, et de toutes les perturbations qui la menacent.

Et quand bien même le pouvoir trouverait, à prix d'or, des endosseurs pour ses projets de loi, peut-il ignorer qu'au milieu des ténèbres qu'il a étendues sur la France, un miracle de régénération s'est opéré ; et que, semblables aux Spartiates que la vue de leurs esclaves ivres ramenait à la sobriété, les Français se sont guéris des institutions anglaises et américaines, en voyant l'arbitraire, l'injustice, le désordre et la corruption qu'elles recélaient ?

Croire qu'on peut maintenir un système contraire à la raison et à la justice, c'est insulter à l'intelligence d'une nation difficile à tromper. Tout gouvernement

qui persiste à maintenir des germes d'anarchie ne peut manquer de périr, dévoré par les poisons qu'il a cultivés.

La nation réclame une représentation véritable, parce qu'elle ne comprend pas comment un pouvoir qui se prétend élu par elle, se croirait le droit de l'empêcher d'intervenir dans sa propre cause.

La logique, les principes, la vérité, perpétuent les empires qu'ils ont fondés, parce que l'éternité est en eux : ils peuvent donner la durée, parce qu'ils la possèdent; mais ce qui est né des circonstances, des intérêts et des volontés, ne saurait occuper qu'une période déterminée dans la vie d'un peuple.

L'expérience des dix ans qui viennent de s'écouler, est un fait acquis à notre époque. La France a besoin d'un gouvernement fort; et l'on sait aujourd'hui qu'un gouvernement ne peut pas être fort, quand il est obligé de glorifier les faits d'insurrection, en même temps qu'il les met en jugement. On a besoin d'être rassuré contre les tentatives d'une faction exaltée, désespérée; et l'on sait qu'il faut reprendre les choses de haut, si l'on veut rétablir l'ordre. Enfin, le mal est devenu si difficile à continuer, qu'il n'y aura bientôt plus de possible que le bien.

Déjà, en dépit des lois arbitraires qui nous oppriment, des pétitions se formulent et se signent partout pour obtenir la réforme.

Nous avons vu le néant de toutes les philosophies humaines, les larmes et le sang qu'elles ont fait couler... espérons tout d'un retour à la vérité, qui se fait généralement sentir, et qui ressort de la nécessité, comme de l'expérience. Le temps est menaçant, mais

ne étoile brille à l'horizon : pèlerins, sachons la fixer; elle nous conduira sûrement au port.

La lumière est parfois obscurcie par des nuages, mais elle reparaît après, plus brillante et plus pure.

CHAPITRE III

LETTRE AU COMTE DE MONTBEL

20 avril.

« Amers regrets, admiration, reconnaissance, af-
« fection tendre, dévouement profond, tels sont les
« sentiments que j'ai emportés de Goritz, et qui sont
« restés gravés au fond de mon cœur. Arrivons aux
« affaires: elles sont graves, et je pense que vous trou-
« verez comme moi que M. le duc de Bordeaux est en
« âge de recevoir communication des lettres qu'on vous
« écrit; la connaissance du pays et des affaires étant
« le complément d'une éducation aussi complète.

« En conséquence, je voudrais que vous missiez
« sous ses yeux un rapport qui lui est adressé, et qui
« se trouve dans mes Mémoires, bien que les choses
« aient beaucoup marché depuis lors.

« Voici un résumé de la situation; j'arriverai plus « tard aux détails, bien que vraiment je n'aie pas un « moment à moi ; d'un côté, je continue mes écri- « tures; de l'autre, je vais partout; chacun m'arrive, « et l'on m'arrête à tous les coins de rue pour avoir « des nouvelles.

« J'aime cette disposition, et, comme vous le pen- « sez, je m'y prête de mon mieux ; mais je suis écrasé.

« Le bon et dévoué Célestin[1] accomplit aussi en « conscience ce qu'il appelle sa mission ; et tout en « riant, je conviens cependant que ses efforts sont « loin d'être inutiles. Dans un monde tout différent, « il court du matin au soir, et de généreuses libations « ont lieu en l'honneur d'une santé bien chère. J'ai « l'espoir fondé que mon voyage sera loin d'avoir été « inutile ; mais comme je ne conspire pas, c'est au « grand jour que je travaille, sans craindre l'expresse « surveillance dont je suis l'objet.

« Nos affaires offrent le plus triste spectacle. Am- « bition et passions de tout genre, intérêt personnel, « division des esprits et anarchie morale portée à son « comble ; les difficultés devenues de vraies impossibi- « lités; chacun tirant à soi, tous les intérêts négligés, « et le pays en dehors de toutes les discussions; « l'amour de la patrie nulle part ; un roi sans parole « au pouvoir; tous les partis tirant sur lui à boulets « rouges; cette ombre de royauté ne se défendant « qu'à force de concessions, sans parvenir à traverser « le défilé étroit où elle s'est engagée ; des chambres « sans majorité ; un gouvernement sans ministres; « des hommes sans conscience, et la logique des faits

[1] Mon chasseur.

« marchant en dépit de leurs efforts ; tous les men-
« songes révélés ; toutes les roueries usées ; l'hypo-
« crisie démasquée ; toutes les issues fermées ; chacun
« travaillant pour soi, et personne ne voulant céder ;
« un vrai chaos ; la confusion des langues ; les coffres
« vides ; la corruption partout ; mépris et désaffection ;
« tous les intérêts en souffrance...

« L'état où se soutiennent les rentes, malgré tout,
« tient uniquement au discrédit des affaires com-
« merciales et surtout industrielles, comme à l'aug-
« mentation du prix des terres ; tous les partis se
« préparant à un dénoûment que chacun prévoit en
« disposant ses armes, à l'exception des royalistes
« qui se tiennent en dehors de toute intrigue, se ré-
« servant pour sauver la patrie au moment du nau-
« frage, et louvoyant comme d'habiles pilotes au sein
« de la tempête, en vue du port. J'ignore s'il eût été
« préférable que dès le début les royalistes se fussent
« entièrement abstenus ; mais le torrent en a em-
« porté une partie, il a bien fallu le soutenir sans
« établir une distinction fatale ; et plusieurs, il faut le
« dire, ont rendu avec talent et générosité d'immenses
« services.

« Personne ne doute de la fin et de la chute d'un
« gouvernement sans bases, sans principes et sans
« appui, et en dehors de toutes les vérités, sans qu'il
« soit possible cependant de fixer le terme de la crise
« à laquelle le monde est intéressé.

« A côté de tout cela, la vérité se fait jour de plus
« en plus ; les esprits s'éclairent ; chacun commence à
« reconnaître les inconvénients de ces gouvernements
« de moderne origine. Partout un grand amour du

« repos, avec la volonté de maintenir l'ordre à tout « prix. Le temps et l'expérience font enfin justice « de toutes les écoles hypocrites de mensonge et de « corruption, et de toutes ces chartes véritables jon- « gleries. Il faudra bien en revenir avec le temps au « seul principe qui puisse donner l'ordre et l'affer- « mir : les souvenirs et les cahiers de 89 et les ad- « mirables pensées du roi martyr deviendront le sa- « lut de l'avenir.

Attendons encore un peu, et il n'y aura plus, je le « répète, de possible que le bien. Avant de l'atteindre « par quelles épreuves faudra-t-il passer?..... Dieu « seul le sait !

« Obligé de marcher aujourd'hui avec une Chambre « élue pour faire triompher le principe de la souve- « raineté parlementaire, Louis-Philippe ne peut plus « éluder les difficultés de sa situation ; mais il songe « seulement à les ajourner par la ruse et la corrup- « tion. Le dénoûment devient donc impossible; et en « attendant même qu'il parvienne par quelques con- « cessions, par des promesses et de l'argent, à former « une majorité ; cette majorité, composée d'éléments « de nature différente, se maintiendra tout au plus « pendant la présente session.

« Le ministère, si l'on parvient à le composer, sera « toujours en méfiance vis-à-vis de Louis-Philippe, et « Louis-Philippe en défiance contre son ministère, les « difficultés dans cette supposition, ne seraient qu'a- « journées, et la lutte au début de la prochaine session « serait une des plus vives qu'on puisse voir.

« L'opposition plus compacte et plus ardente trou- « vera dans la presse un appui formidable; et M. Thiers,

« s'il n'entre pas au pouvoir, devenu le chef de l'op-
« position, aura non-seulement dans la Chambre,
« mais encore au-dehors, la position redoutable d'un
« chef de parti, que rien n'arrête et qui ne calcule ja-
« mais les conséquences d'une démarche. On pourrait
« sous quelques rapports, comparer sa position à celle
« de M. Necker, en 1789.

« Dans les salons, parmi les gens d'argent, dans
« les boutiques, la chute de Louis-Philippe n'est plus
« regardée que comme une question de temps; et
« chose singulière, il ne se forme point de parti de
« résistance parmi la jeunesse qui entoure les enfants
« royaux. Après Louis-Philippe on ne voit qu'Henri V
« ou l'anarchie, et le pays ne veut point de dé-
« sordre. Notre jeune prince apparaît à tous ceux
« qui ont quelque chose à conserver, comme le seul
« moyen de salut, sans que l'on sache encore com-
« ment, et quand ce salut viendra ; déjà il n'est pas
« rare d'entendre confesser à nos adversaires de
« toutes nuances qui repoussent le désordre, qu'on
« ne pourrait l'éviter que par le retour aux prin-
« cipes monarchiques. Un préfet fort en faveur, et
« vivant dans l'intimité du château, a dit il y a quel-
« ques jours : « — Henri V reviendra ; il serait bien
« désirable, pour éviter les malheurs inséparables
« d'un tel changement, qu'on entamât des négocia-
« tions ayant pour but de rapprocher les deux bran-
« ches de la famille. » Gardons-nous de rien devoir
« à Louis-Philippe ! Si forcément, un jour ou l'autre
« on revient à Henri V, qu'il fasse des conditions et
« n'en accepte aucune ! Transaction avec les hommes,
« *oui*; concession de principes, *jamais*.

« La confiance du corps diplomatique s'affaiblit à « l'égal de celle de tout le monde ; les ambassadeurs « en se rapprochant des royalistes par quelques avan- « ces, leur disent tout bas à l'oreille : *Hors des prin- « cipes il n'y a rien.*

« Quelqu'un disait l'autre jour : *Qu'a donc fait « Louis-Philippe pour que depuis un an tout le monde « l'abandonne ! — Il a fait son temps*, répondit Royer- « Collard.

« Il est un parti qui, voyant que tout s'écroule, « voudrait faire et rêve une restauration avec Henri V, « en conservant tous les principes de Juillet, et des « chartes de 1814 et 1830.

« Dieu nous en préserve !

« Je reçois à l'instant une lettre de M. de Villèle, « elle est remarquable de sagesse; de prévoyance et « de lucidité.

« Il craint que la confiance que j'ai en lui ne soit « pas aussi grande à Goritz; je tâcherai de le rassurer « à cet égard.

« Les partis bonapartiste et républicain s'agitent « beaucoup, et cherchent à s'unir sans pouvoir y « parvenir.

« Deux choses produisent la plus heureuse impres- « sion :

« 1° La confiance du duc de Bordeaux dans la Pro- « vidence et dans son étoile ;

« 2° Ma réponse à ceux qui me demandent pour- « quoi il n'a point le titre de roi.

« Vous connaissez, cher comte, depuis longtemps « ma tendre affection ; eh bien, elle s'est encore, je « crois, accrue de ce voyage.

« J'ai appris avec plaisir le départ du général La « Tour Foissac et de M. de Loc Maria ; ce sont deux « choix excellents ; je regrette de ne les avoir pas « rencontrés.

« Je joins ici un article de la *Gazette de France* « dont vous serez je crois content. Croyez que je ferai « tout au monde pour me rendre digne de la con- « fiance, de l'estime et de l'affection qu'on m'a té- « moignées.

« Votre ami sincère pour la vie. Songez, vous qui « connaissez M. de Villèle, qu'il a besoin d'être pressé. « encouragé ; que la leçon du passé nous serve pour « l'avenir : cette leçon a été rude ! Faites-y de votre « mieux à Goritz, je ne resterai pas en arrière. Cher- « chant surtout à réunir les royalistes, j'y emploie « tous mes efforts et j'ai quelque espoir d'y parvenir.

« Le vicomte DE LAROCHEFOUCAULD. »

---

28 avril.

Le ministère s'amoindrit tous les jours par ces combinaisons téméraires et avortées. M. Guizot serait le signal d'un orage plus ou moins prochain à l'intérieur, et M. Thiers d'un grave mécontentement à l'extérieur.

En résumé, rien n'est possible comme durée; il y a dans cette Chambre tous les éléments d'opposition, sans en trouver un seul pour une majorité stable et véritable.

Le gouvernement n'est plus qu'une machine sans

consistance, un corps de vaisseau usé qui ne peut plus tenir la mer et lutter contre la tempête.

Mon cabinet n'a pas désempli depuis ce matin, de personnes dans toutes les positions sociales; toutes m'ont également parlé de leur mécontentement, de leur mépris, des souffrances du commerce, comme des inquiétudes que chacun conçoit.

La pensée d'Henri V revient dans tous les esprits, et l'on juge bien que j'use de tous mes moyens pour confirmer cette pensée en la montrant comme la seule planche de salut, en racontant tout ce que j'ai vu et tout ce que l'on a droit d'espérer.

M. Vigier disait hier dans la salle des conférences à un député royaliste : « — Il faut en convenir, votre « parti est composé d'honnêtes gens et de nobles cœurs. « On ne sait en vérité où l'on va, et nous commençons « à penser que le principe que vous soutenez serait la « meilleure garantie du repos et du salut du pays. « Nous allons à l'anarchie; mais croyez bien que ce « jour-là nous nous unirons franchement à vous. Il « n'y aura plus un autre moyen d'échapper au nau- « frage et de se sauver. »

Un autre député disait : « — Il y a bien encore « Henri V; mais il n'a point d'enfants, il n'est point « marié, et un mauvais coup nous replongerait avec « lui dans une nouvelle révolution. »

Un garde national sort de chez moi, et après s'être exprimé d'une manière qui m'a moi-même étonné :

« — Monsieur, m'a-t-il dit, on nous a trompés indi- « gnement et nous ne voulons plus l'être. Nous n'en- « tendons plus être passés en revue au milieu d'une « troupe de sergents de ville, de gendarmes et de sol-

« dats de la ligne. Henri V valait mieux que tout cela « et nous y reviendrons, s'il ne nous faut pour cela « ni révolution, ni étrangers ; nous saurons bien ré- « primer l'anarchie, et nous ne voulons pas de répu- « blique. — Vous avez d'autant plus de raison, lui « dis-je, que vous possédez. Tenez, l'autre jour j'en- « tendais un républicain dire tout simplement qu'il « ne fallait plus qu'il existât un pouce de propriété « dans la main de personne. — Monsieur n'est pas « propriétaire ? » lui ai-je répondu.

On se mit à rire ; une conversation s'engagea entre lui et moi, et les rieurs ne furent pas de son côté.

« — Il me semble que l'on pourrait, me disait un « jour le duc de Bordeaux, donner des bases toutes « différentes à la politique, et qu'on le devrait. Une « politique sage, loyale, juste et ferme serait bien « préférable à toutes ces roueries qui ne mènent à rien « de bon et bouleversent le monde. »

J'applaudis du fond de mon cœur à de si généreux sentiments, d'autant plus que cette noble pensée, fruit de toutes mes convictions, est mon rêve favori depuis longues années.

On répand le bruit qu'une princesse de Russie a été refusée par nos princes, et on leur en fait un

tort. Les avantages de cette union, comme les nécessités du mariage d'Henri de France, se font chaque jour sentir davantage. M. de La Ferronnays pourrait seul traiter avec la Russie une semblable alliance.

Les circonstances amenèrent l'autre jour chez moi un homme qui jouit d'une grande influence dans Paris, et qui revient entièrement à nos idées.

Ce monsieur avait entendu dire à M. Laffite ces paroles remarquables :

« — Louis-Philippe trahit tout le monde avec le « masque le plus hypocrite. Sous la Restauration il « s'entretenait sans cesse avec moi, des années, des « jours et des heures que Charles X avait à ré- « gner, et de tout ce qu'il ferait lui-même, quand « il serait roi. Comme il m'a trompé! Je ne suis pas « le seul.

« Ceci ne peut tenir : c'est impossible ; la république, « il ne peut en être question sérieusement : élément « d'anarchie, jamais d'ordre. Quand on sera au cin- « quième acte, deux combinaisons seules seraient « possibles : Louis Bonaparte et le duc de Bordeaux. « La seconde seule est dans les convenances et les con- « ditions françaises et européennes; mais elle exigera « beaucoup de sagesse, de réserve et de modifications « dans les idées du passé. »

Un homme qui a été haut fonctionnaire à toutes les époques, disait ces jours derniers : « — Chose étrange, « il est aujourd'hui dans Paris des maisons où, quand « on parle du roi, ce n'est ni de Louis-Philippe, ni « de Henri V, mais bien de Louis Bonaparte. » Que fait la police, ignore-t-elle cela? et si elle le sait,

comment le souffre-t-elle ? Nous allons à l'anarchie d'abord; et après, Dieu sait !

J'avais eu dernièrement avec M. Sarrut une conversation fort curieuse sous beaucoup de rapports, qui tendait à me faire croire que la mort du duc d'Enghien pesait toujours à Napoléon, et qu'il essayait d'en rejeter tout le tort sur le malheureux Caulaincourt. Ce dernier, au moment de la mort, à l'instant de recevoir les sacrements, a protesté de son innocence ; donc impossible de l'accuser : seulement il eût dû à jamais quitter son maître.

Il n'en est pas de même de M. de Talleyrand.

M. Roger, de l'Académie, racontait hier chez madame Récamier, qu'il tenait d'un témoin oculaire que Napoléon, outré d'apprendre que M. de Talleyrand parlait sans cesse contre lui et blâmait ses actes, lui dit un jour : « — Pour parler ainsi, monsieur de « Talleyrand, oubliez-vous que c'est par vos conseils « et sur vos notes diplomatiques que j'ai fait la guerre « d'Espagne, que j'ai fait ceci et cela ? oubliez-vous « enfin que dans la mort du duc d'Enghien c'est vous « qui êtes le vrai coupable ? Votre poitrine est couverte « de décorations ; mais vous en auriez encore le dou- « ble, qu'elles ne suffiraient pas à couvrir toute votre « hypocrisie. »

M. de Talleyrand demeura impassible.

Mon père, à qui j'en parlais, me dit : « — C'est « d'autant plus certain, que mon beau-frère (le comte « de Montesquiou), présent à la conversation, me la

« raconta, deux jours après, dans les mêmes termes. »

Napoléon rejeta également un jour sur M. de Talleyrand l'arrestation des princes d'Espagne. M. de Talleyrand dit en sortant : « — L'empereur est bien mal « élevé pour un grand homme. »

Depuis cette époque, il ne perdit jamais de vue la pensée de se venger de Napoléon.

On me racontait, ce matin, qu'à la suite d'un dîner Louis-Philippe, après avoir parlé sur les événements du jour, avec sa loquacité habituelle, aurait ajouté :

« — Si Thiers vient aux affaires, je lui conseille de « se rappeler le mot de M. de M..., qui lui disait un « jour que, dans cette hypothèse, ce qu'il aurait de « mieux à faire, serait de me prendre pour premier « ministre. »

M. le duc d'Orléans reste dans l'éloignement le plus complet. Aussi ne déguise-t-il qu'à moitié le déplaisir que lui cause l'espèce d'esclavage dans lequel on le tient.

Quelqu'un lui parlait dernièrement de sa position : « — Je sais très-bien, répondit-il, qu'il ne me restera « qu'un parti, c'est celui de me faire tuer à la tête « d'un régiment : aussi j'y suis décidé. »

Le parti bonapartiste gagne du terrain surtout dans l'armée. Uni momentanément aux républicains pour se venger et renverser, il peut exciter de grands troubles et un moment d'anarchie.

1er mai.

M. de Chateaubriand, malgré sa prétention *d'être mort*, qu'il proclame à satiété, ouvre encore pourtant la bouche ; mais c'est pour porter le découragement dans tous les cœurs.

Depuis mon retour, il me témoigne une mauvaise humeur marquée. Il y avait hier une grande réunion chez madame Récamier, et l'on écoutait avec intérêt les opinions et les détails que je donnais, les propos que je racontais du duc de Bordeaux, entre autres celui-ci :

« — Sans doute, monsieur de LaRochefoucauld, je « regrette la Révolution de juillet, qui a été si désas- « treuse pour la France ; je la regrette pour mes pa- « rents qui, comme vous le voyez, sont si bons pour « leur neveu ; mais pour moi, elle n'est pas un mal- « heur ; en France, j'aurais été élevé comme un « prince, et ils le sont si mal ! Ici, du moins, je le « suis comme un homme, et tous mes efforts ten- « dent à le devenir, afin de me rendre digne de « cette France que j'adore : c'est cette pensée qui me « donne le courage de songer si peu à mes plaisirs, « et de me lever avec le jour pour me livrer aux « études les plus sérieuses. Un roi doit tout connaître, « tout étudier, tout savoir et donner le premier l'exem- « ple de toutes les vertus. » Tout cela, ajoutai-je, était dit avec un naturel et une simplicité charmante. Le propos répété littéralement avait produit le plus juste et le plus salutaire effet.

M. de Chateaubriand, depuis trois quarts d'heure,

n'avait pas desserré les lèvres; tout à coup, d'un air goguenard, il ouvrit la bouche pour dire ce peu de mots :

« — Comment, vraiment le prince a dit cela ? »

Chacun étonné garda le silence.

« — Il me semble, monsieur le vicomte, que vous « n'êtes pas aussi mort que vous le prétendiez; est-ce « du prince ou de moi que vous doutez ? Tandis que « vous devriez écrire les plus belles pages en faveur « d'une si noble cause, vous employez votre influence « à décourager le dévouement. Au reste, j'affirme « sur l'honneur que je ne suis ici que simple histo- « rien. »

Une dame s'étant levée, je sortis de la chambre :

« — Votre ami est bien à plaindre, dis-je à madame « Récamier à voix basse en me retirant. »

LETTRE A M. LE COMTE DE METTERNICH

Paris, 3 mai.

« Il est des hommes dont la réputation européenne « ne laisse rien à apprendre ; il en est d'autres aussi « qui n'ont pour eux qu'un peu d'honneur, de carac- « tère, de dévouement à une cause qui est celle des rois « comme celle des peuples. M. le comte de Metternich « est autrichien, et je comprends qu'il soit tout dé- « voué à son pays comme je le suis au mien. Il est « dans les âmes élevées, des sentiments communs

« qui s'appliquent également à tous les pays, parce « que l'ordre en dépend. Au premier rang je mettrai « le principe de la légitimité, principe conservateur « du droit de la famille, de la propriété, du palais « comme de la chaumière ; je ne me permettrai pas « d'examiner s'il fut politique ou non de reconnaître « facilement un simple fait, résultat de coupables « intrigues et d'une conspiration avouée comme un « principe au moins de circonstance. Les événements « se sont établis eux-mêmes en juges sévères. Puisse « la leçon en profiter à l'avenir du monde ! L'ex« périence de ces dix années était une leçon néces« saire, et peut-être l'unique moyen d'arracher les « peuples à ce tissu d'idées aussi absurdes que fausses, « à ces écoles hypocrites de philosophie, de corrup« tion et de mensonges, à ces gouvernements sans « bases improvisés au hasard, à ces chartes octroyées « ou imposées, et à ces constitutions anglaises et amé« ricaines, véritables impossibilités portant dans leur « sein tous les germes de destruction.

« Il fallait que les hommes politiques de tous les « pays et les rois comme les peuples s'instruisissent « de leur expérience, afin que du sein du désordre « moral le plus complet et de l'anarchie, naquît enfin « ce besoin d'ordre qui se fait sentir partout et en « France plus que partout ailleurs. Ce point immense « pour l'avenir du monde est devenu un fait incontes« table, qui doit, avec le temps, influer d'une manière « heureuse sur ses destinées. La première révolution « en France a menacé le repos du monde ; mais elle « était alors dans tous les esprits, tandis que l'ordre « est aujourd'hui le premier besoin et la volonté de

« tous. Quelque hideuse que fût cette révolution, elle « n'avait rien du moins d'hypocrite; l'épée d'un des- « pote a pu momentanément rétablir l'ordre et briser « les échafauds ; mais le despotisme ne pouvait l'af- « fermir; et l'or de l'Angleterre où l'honneur lui- « même est devenu marchandise, a soufflé des révo- « lutions partout où son intérêt semblait en faire un « devoir égoïste.

« L'Angleterre est l'ennemie du monde civilisé, et « le sol commence à trembler sous ses pas ; nous tou- « chons au moment des grandes réparations comme « des plus justes châtiments.

« Les événements se précipitent, tous ces hommes « de mensonge et de révolutions se culbutent les uns « sur les autres, et l'intérêt national est si visible- « ment en dehors de toutes les discussions que le « pays s'en indigne. Loin de moi, je le dis franche- « ment, d'appeler à notre aide l'influence étrangère, « car elle serait opposée à l'intérêt de tous. Je n'ai « pas besoin de défendre auprès de monsieur de « Metternich les antécédents de la *Gazette de France ;* « je n'examinerai pas si, avant de se montrer aussi « monarchique qu'elle l'est maintenant, il a été plus « ou moins adroit d'attirer à elle les esprits effrayés, « et de se faire lire en se créant une clientèle et en ra- « menant peu à peu à ses pensées comme à ses sen- « timents.

« Je dirai seulement qu'aujourd'hui, d'accord avec « M. de Villèle sur tout, il est bien important qu'on « la lise soit en France soit à l'étranger, et que l'ex- « clusion de ce journal des États de l'Autriche est un « mal réel dans les circonstances actuelles.

« Je prie monsieur de Metternich de peser ces « graves réflexions dans sa haute sagesse.

« Si je n'avais craint que ma démarche ne parût « indiscrète, j'aurais attaché le plus grand prix à cau- « ser avec monsieur de Metternich à mon retour de « Goritz. Ma haute estime pourra seule justifier ma « confiance.

« Je le prie d'agréer avec indulgence l'expression « distinguée de ma haute considération.

« Le vicomte DE LAROCHEFOUCAULD. »

Pour qu'un gouvernement puisse accorder sans crainte et sans danger des libertés, il faut qu'il soit fort, et pour qu'il soit fort, il est nécessaire.

1° Qu'il soit aussi juste que ferme, et que le pays soit intéressé à sa conservation ;

2° Que les Chambres assemblées tous les ans ne fassent plus chaque année de son existence un problème ;

3° Que les budgets rognés, discutés et votés tous les ans ne rendent pas impossible la marche de tout gouvernement (les dépenses extraordinaires exceptées) ;

4° Qu'une liste civile votée à jamais pour la couronne ne fasse plus du roi une espèce de salarié ;

5° Que l'administration, en partie abandonnée aux provinces et aux localités, ne les laisse plus écrasées sous une centralisation abusive et vexatoire.

C'est le moyen d'ailleurs, de créer des influences

utiles et d'éloigner de la capitale cette nuée d'intrigants qui y affluent et y font des révolutions pour exister et se grandir. Cette foule de bourses gratuites est un véritable poison, un dangereux abus ; c'est créer des besoins et des ambitions à des gens que leur manque de fortune doit empêcher de les satisfaire.

6° Que le clergé, en dehors de la politique, ait une existence indépendante ;

7° Que le pouvoir royal soit respectable pour qu'il puisse être respecté ;

8° Enfin, que le roi ne soit plus le roi de Paris seulement, mais celui de toute la France qu'il doit parcourir, et dont il doit habiter successivement les départements, afin de bien connaître tous les besoins des peuples.

En un mot, il faut en revenir à un pouvoir fort et légal ; à une politique vraiment monarchique et point égoïste. Sur un pareil terrain, il me semble que tous les hommes politiques pourraient et devraient s'entendre.

M. de Chateaubriand disait il y a peu de ours à une personne de qui je le tiens : « Je ne compte plus « sur rien que sur les passions du duc de Bordeaux « pour l'arracher à l'atmosphère fatale qui l'en- « toure. »

Fatale pensée !... Et c'est lui que M. le duc de Lévis a pris pour confident et pour conseil !

4 mai.

Je n'ai pas voulu envoyer ma lettre à M. de Metternich, sans la montrer à mes deux amis de Brézé et de Lourdoueix. Voici leurs deux réponses :

« Je me garderai bien, mon cher ami, de rien ajou-
« ter ou changer au projet de lettre que vous me com-
« muniquez ; car elle est excellente cette épître, pleine
« de sagesse et de raison.

« Mais je doute que vous soyez écouté.

« L'abaissement et la faiblesse de la France plaisent
« au dehors, et particulièrement à votre illustre cor-
« respondant. Croyez-le bien !

« L'avenir lui importe peu, ainsi qu'à tous ceux qui
« dirigent les cabinets étrangers. Aveuglés par leur
« égoïsme et leur immoralité, gorgés de dignités,
« ils sacrifieront encore, comme ils l'ont fait à
« toutes les époques, les principes aux jouissances
« du pouvoir dont ils se repaissent. Cette orgie mo-
« rale se prolongera jusqu'au jour où les événements
« appelleront aux affaires des hommes moins blasés
« et moins aveugles.

« Je ne sais si je m'abuse ; mais j'ai la conviction
« profonde que l'Europe ne peut rien pour la France,
« et que la France étant désabusée des déceptions ré-
« volutionnaires pourrait seule préserver les monar-
« chies de l'Europe des maux qui les menacent.

« Toutefois, mon ami, n'en croyez pas mon humeur

« chagrine, car je vous le dis en toute franchise et « vérité, cette lettre est excellente.

« Tout à vous de cœur,

« Dreux-Brézé. »

« Cher vicomte,

« Voici votre lettre qui me paraît excellente. Je n'y « ai rien trouvé à retrancher ni à ajouter.

« Vous ne vous lassez pas de faire et de bien faire, « et vous avez raison, quelque soit le résultat de la « démarche, les idées resteront, si les conclusions ne « sont pas adoptées.

« A vous de tout cœur.

« De Lourdoueix. »

J'étais hier soir chez la marquise Oudinot, si admirable par son long et si entier dévoûment pendant les quinze mois qu'a duré la maladie de la fille qu'elle a perdue, si touchante par sa profonde douleur, comme par les larmes amères qu'elle répand chaque jour; et au milieu de ce cruel chagrin, si naturelle, prenant même parfois part aux distractions toutes simples que lui procurent ses amis, en se réunissant chez elle le soir.

Le vicomte de Cercey entra ; il est bon, facile, brave, aimable, spirituel, optimiste, bon enfant, mais tou dévoué à la monarchie de juillet.

Nos conversations ensemble, sont des plus amusantes

et elles égayent la société. Notre chère marquise n'a pu même s'empêcher d'en rire.

Après maintes plaisanteries : « On ne voit plus « votre duc d'Orléans, lui dis-je, et son monde doit « s'en plaindre, car il a de bonnes manières ; vous « voyez que je suis juste envers tous. — Il vit dans « son intérieur, dit-il, et il quitte peu la duchesse « d'Orléans. — Mais enfin, que font-ils ensemble, ils « jouent donc aux échecs ? — C'est possible. — Je « comprends, ils font la partie du roi : bientôt *échec* « et *mat*. »

Tout le monde se prit à rire, et lui-même ne put s'en empêcher.

12 mai.

Étrange position que celle de l'Angleterre !

Sir Robert Peel a mis pour conditions à l'acceptation du ministère que la reine renverrait ses dames. Cette jeune princesse, déjà dépopularisée par l'affaire étrange d'une de ses filles d'honneur qu'elle a accusée, et laissé accuser avec une incroyable légèreté, a refusé obstinément de céder.

Le ministère Melbourne a été rappelé.

Paris, 13 mai.

Hier a éclaté ici une émeute redoutable. Il est impossible que le gouvernement n'en fût pas instruit d'avance ; mais l'émeute lui sert de moyen ; aussi le ministère Soult a-t-il paru à ce moment dans le *Moniteur*. Comment le définir ?

J'emploie toute mon influence à persuader aux royalistes de rester parfaitement calmes ; autrement ce serait donner trop belle chance à nos ennemis.

Un homme de ces quartiers où le mouvement a eu lieu, est venu chez moi, et il m'a dit avoir été prévenu, par un des agitateurs, il y a environ quinze jours, que des désordres ne tarderaient pas à éclater ; qu'ils se croyaient sûrs d'une partie des troupes, et n'attendraient pas pour commencer l'arrivée de nouveaux régiments qui les écraseraient infailliblement.

Je l'ai fortement engagé à rester tranquille, bien que depuis un mois il soit sans ouvrage.

Il me l'a promis.

Un royaliste dévoué, est venu me proposer ce matin de réunir quelques amis afin d'être prêts au besoin.

« — La police en serait bientôt prévenue, lui ai-je ré-
« pondu ; et on nous accuserait avec quelque vraisem-
« blance de donner les mains au désordre, tandis que
« nous devons nous montrer avant tout des gens
« d'ordre ; c'est le seul moyen de faire triompher avec
« le temps le seul principe qui puisse le donner au
« pays.

« Je sais que le courage passif est quelquefois plus
« difficile qu'un courage actif.

M. *** s'est rendu à mes raisons, en avouant qu'il m'approuvait.

« — Nous ne pouvons plus tenir nos amis, me di-
« sait un républicain, il y a trois jours ; ils nous dé-
« bordent ; et, furieux, ils veulent agir malgré nous,
« qui voyons que le moment n'est pas encore venu.
« — Nous vous regardons, lui ai-je répondu ; mal-
« adroits, vous ferez le désordre, et il n'y aura que

« nous pour rétablir l'ordre, qui est le besoin et la « volonté du pays. »

M. de *** me racontait que dans une soirée fort curieuse où se trouvait M. Pasquier, on avait rendu une pleine et entière justice à la haute intelligence avec laquelle Charles X menait les affaires extérieures, y mettant, avait-on ajouté, plus d'habileté que Louis XVIII qui pourtant, connaissait bien mieux la disposition des esprits, et la véritable situation du pays à l'intérieur.

14 mai.

Quelqu'un qui arrive de l'Hôtel-Dieu, me dit qu'il y a ce matin, de soixante à soixante-dix blessés à ce seul hôpital; il en arrive encore, sans compter les morts sur place ou blessés conduits à leur domicile.

On compte déjà vingt morts à l'Hôtel-Dieu.

Un gouvernement qui par ses fautes ou ses négligences amène ou donne occasion à de semblables désordres, n'est pas à la hauteur de sa mission.

J'ai failli moi-même être pris dans une barricade. J'avais affaire dans la rue du Coq. On refusa de me laisser passer au Carrousel; force fut à moi d'arriver à la rue du Coq en longeant le Louvre. Grande rumeur, une foule énorme, agitation, inquiétudes peintes sur tous les visages, les boutiques se fermaient. Un omnibus venait d'être renversé pour former une barricade. Une patrouille qui était survenue, avait fait fuir les insurgés et l'omnibus avait été relevé, mais chacun paraissait inquiet.

16 mai.

Il y a eu au moins trois cents tués ou blessés; c'était une véritable conspiration. Les républicains et les bonapartistes n'avaient pu tomber d'accord; aussi les premiers sont-ils restés presqu'en dehors du mouvement; deux sections seulement sont descendues dans la rue, et y ont déployé une bravoure regrettable dans de si fatales circonstances; mais ils se réservent de se dédommager d'une manière terrible, sans se laisser décourager par ce qui vient de se passer.

Il y a guerre à mort entre les républicains et la bourgeoisie, ou la garde nationale; les insurgés espéraient qu'une partie de la ligne passerait de leur côté.

La population est restée entièrement en dehors du combat, il y a lassitude et dégoût; mais le besoin d'ordre se fait partout sentir.

La rage des républicains est au comble, et ils ont juré de se venger.

Ce mouvement aurait dû redonner une grande majorité au gouvernement; mais il est tellement usé, que rien ne peut lui rendre le germe de vie qu'il a perdu, ou plutôt qu'il n'a jamais eu.

Douze députés royalistes environ, ont paru à la cour; c'est une tache qu'ils se sont mise au front. Si l'on comptait sur les hommes il faudrait désespérer de la France, mais la force des choses l'emportera sur toutes ces misères.

J'ai assisté chez M. de Grammont à un conseil qui se tenait pour Picpus ,et j'ai beaucoup parlé du duc de Bordeaux et de la famille royale devant des personnes, qui, sans partager mes opinions, m'ont écouté avec intérêt.

L'opinion générale est maintenant très-favorable à notre jeune prince; et j'ai le juste espoir d'avoir contribué à la reformer.

LETTRE A MADAME LA VICOMTESSE D'AGOUST

17 mai.

« Chère Madame la vicomtesse,

« J'ai écrit il y a peu de jours, au comte de Mont-« bel : et je me disposais à lui écrire de nouveau pour « continuer à vous tenir au courant des nouvelles, « lorsque apprenant par les journaux le départ de « monseigneur, je vous adresse ma lettre aujourd'hui, « afin que ce que j'ai à vous mander, n'éprouve au-« cun retard.

« M. de Nicolaï que j'ai vu ces jours-ci, m'a dit que « l'on daignait conserver à Goritz un souvenir bien-« veillant de mon séjour, et j'en suis aussi heureux « que reconnaissant; je remercie madame de Nicolaï « d'avoir bien voulu se rendre l'interprète de ces « obligeants souvenirs qui me vont au cœur.

« M. de Nicolaï m'a dit en outre, qu'il n'était nul-
« lement question à Goritz, du mariage de *Mademoiselle*, qui avait causé ici un véritable chagrin.

« En effet, cette union vraiment détestable sous tant « de rapports importants, serait aussi fâcheuse pour « cette jeune princesse, si pleine de charmes, de qua- « lités, et de vertus, que pour la France qui la per- « drait, et à laquelle elle est si nécessaire.

« Non, non, cette charmante princesse ne mérite « pas d'être ainsi sacrifiée ; et Dieu qui veille sur elle « et sur la France ne le permettra pas. La France et « Henri la réclament, et l'avenir lui sera plus favo- « rable, il faut bien l'espérer.

« Je puis espérer que si mon voyage a été pour moi « un vrai bonheur, il n'aura pas été sans interêt ni « utilité pour notre avenir.

« Louis-Philippe dissimule avec art ses troubles « intérieurs, et ses incertitudes terribles.

« La conduite des députés royalistes de la Chambre « a vivement affligé les cœurs vraiment français ; leur « apparition aux Tuileries, à l'occasion des troubles « des 12 et 13 mai, est un scandale.

« Il n'y a pas deux principes ; si les concessions « sont possibles avec les hommes, elles sont dange- « reuses et impossibles avec les principes. Il est vrai « de dire cependant que Brézé, à la Chambre des « pairs, nous a rendu les plus grands services par son « énergie, sa franchise et son talent.

« La matinée dansante de madame Appony pendant « qu'on se battait[1], a produit le plus mauvais effet, et « ce n'est pas sans raison que l'on a blâmé ceux et

[1] Le 13 mai.

« celles qui y ont assisté. Depuis 1830, je ne mets « jamais les pieds chez des ambassadeurs que je ne « reconnais pas.

« Notre rôle à nous, gens d'ordre, dévoués au seul « principe qui puisse le donner, est de rester entière- « ment étrangers à toute espèce de désordre.

« On va maintenant s'occuper du procès déféré à la « Chambre des pairs ; mais ces lenteurs obligées fini- « ront par inspirer de l'intérêt pour les coupables. « M. Pasquier les ménagera.

« Le complot avait d'immenses ramifications. Quel « avenir nous est réservé ? Dieu le sait ; mais malgré « les événements auxquels nous devons nous préparer, « cet avenir n'est pas douteux, et le triomphe de la « vérité paraît assuré.

« Ce gouvernement est tellement usé, que, chose « étrange et toute nouvelle, ces troubles ne lui ont « donné aucune force, ni majorité assurée; et l'oppo- « sition qui a reconnu M. Thiers pour chef, sera for- « midable, mais M. Thiers, bien qu'audacieux, est « irrésolu ; et il n'aura pas le caractère de sa po- « sition.

« Agréez etc. »

---

18 mai.

La jeune reine d'Angleterre a recouvré en grande partie la popularité qu'elle avait perdue, par son refus de se soumettre à l'exigence du parti Tory, et aussi en reprenant le ministère Melbourne dont la

position ne sera pas moins embarrassante qu'avant sa démission, obligé qu'il sera, pour avoir une majorité, de faire des concessions au parti Tory; en tout, la situation de l'Angleterre est grave, entre les radicaux qui veulent avancer au pas de course, sans s'occuper des conséquences; et les Torys qui prétendent résister à de justes exigences et qui détournent leurs regards du présent et surtout de l'avenir, en s'attachant uniquement à un passé qui leur est échappé.

En France, la position du nouveau ministère n'est pas plus facile; il lui faudra formuler tôt ou tard un programme; et de là, naîtront l'embarras et la désunion parmi des hommes gênés par leurs antécédents et évidemment divisés d'opinion.

Les choix qu'ils viennent de faire dénotent suffisamment leur gêne et la fausseté de leur situation.

Un journal très-bien fait dans son opinion, bien que philippiste (*la Presse*), s'élève hautement et hardiment contre les abus monstrueux de la presse en général, et prouve l'impossibilité de tout gouvernement avec un élément aussi formidable.

Cette déclaration est un événement.

LETTRE DE M. CHARLES DE SCHOULTZ

« Christiana, 9 mars 1839.

« C'est du voisinage de la mer du Nord, au milieu « de montagnes de glace et de neige de la Norvége, « enfin que j'ai l'honneur de vous écrire ces lignes.

« Le cœur ne gèle point heureusement ; et quant au « mien, il sera toujours rempli de la reconnaissance « qu'il vous doit.

« Je viens de passer quelques instants des plus heu- « reux d'une vie si longuement et si cruellement agi- « tée ; et j'éprouve un vrai besoin d'en faire part à « celui qui ne s'est jamais fatigué de me combler de « marques d'amitié et de protection.

« J'ai eu l'honneur d'être reçu par le roi. Ce n'est « pas à vous, Monsieur le vicomte, que je dois rendre « compte de ce que j'éprouvais, en me trouvant pour « la première fois devant mon souverain ; et cela, « après avoir passé la moitié de mon existence hors « de ma patrie.

« Vous avez étudié le cœur humain, et vous en « connaissez toutes les fibres.

« En parlant de mon séjour à l'étranger, je n'ou- « blierai pas les immenses obligations que je vous ai, « ainsi qu'à M. le duc de Doudeauville.

« Le roi parut éprouver un bien grand plaisir à « entendre prononcer votre nom et celui de M. votre « père. « — J'espère, dit Sa Majesté, que M. le duc con- « tinue à jouir d'une bonne santé. Il doit être vieux « maintenant ; il est presque de mon âge, c'est un « homme bien respectable.

« — M. le duc, dit ma sœur, qui avait l'honneur « d'être assise auprès du roi, a un fils digne de lui, « M. le vicomte de LaRochefoucauld a beaucoup fa- « cilité mes premiers pas dans la carrière épineuse où « je me trouve.

« — Vous avez raison, mademoiselle, interrompit « Sa Majesté ; il est fort distingué et par ses mérites et

« par ses manières, comment va-t-il, M. de Schoultz?
« il est devenu moraliste; j'ai eu le plaisir de lire ses
« ouvrages. »

« Je ne me souviens pas de tout ce que Sa Majesté
« disait de vous; mais je fus heureux d'entendre
« qu'elle vous rend toute la justice que vous méritez.

« Lorsque j'avais dit au roi que ma sœur et moi
« nous avions eu l'honneur d'être présentés à ma-
« dame Récamier, et qu'elle nous avait parlé du roi
« de Suède, Sa Majesté me répondit : « —Qu'elle était
« bien charmée d'apprendre que cette dame daignait
« se rappeler de lui. J'avais souvent l'honneur de la
« voir, dit le roi; son salon était un des plus distin-
« gués de la France. »

« Je n'oubliai pas l'affaire des Landes; Sa Majesté
« vous félicite d'avoir compris tout le parti qu'on peut
« tirer de ce coin de la France.

« J'ai l'honneur, etc. »

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE

« Vous n'aurez pas reconnu mon exactitude ordi-
« naire, mon cher Charles; mais quand votre lettre
« m'est arrivée à Paris, j'étais parti pour Goritz où
« m'appelaient des souvenirs sacrés; le présent fondé
« sur l'impossible, l'hypocrisie et la corruption s'en
« vont tous les jours de plus en plus vite, et le prin-
« cipe que je soutiens nous apparaît dans le lointain,
« comme l'arc-en-ciel après l'orage.

« Nous avons eu des troubles violents, et probable-
« ment ils ne seront pas les derniers, car ce gouver-
« nement, en prêchant l'insurrection, a donné lui-
« même l'exemple et le conseil qui doivent le perdre.

« Les partis irrités et réunis peuvent causer un mo-
« ment d'anarchie; mais ils ne peuvent triompher
« seuls et leur division fait leur faiblesse; tandis que
« le pays qui veut l'ordre avant tout et à tout prix,
« voudra aussi avec le temps, ce qui peut seul l'as-
« surer.

« Je ne suis pas un homme rétrograde; mais sans
« renier la gloire du passé, je veux lui associer tout
« ce qu'il y a de bon et de possible dans le présent.

« Je veux un gouvernement assez fort pour pouvoir
« sans crainte accorder des libertés; je veux qu'il soit
« aussi juste que ferme, sans être jamais oppresseur.

« Je voudrais enfin d'autres bases à la politique,
« et que l'honneur et la franchise en fussent les prin-
« cipales conditions.

« Je crois que ce gouvernement, en dehors de tout
« principe quelconque, nous conduira à l'anarchie
« matérielle après avoir suscité l'anarchie morale,
« le pire des maux, et je ne vois après lui, en bonne
« conscience, qu'Henri V, pour nous raffermir et
« réparer tous nos désastres; non pas entouré de
« vieilles perruques et de préjugés, mais avec les
« usages, les idées et les faits compatibles avec le
« temps où nous vivons.

« Je vous dirai que rien n'est plus instruit, plus
« beau, plus distingué et plus loyal que le duc de
« Bordeaux, et sa sagesse comme son expérience ont
« devancé son âge ; il a auprès de lui un homme ad-

« mirable sous tous les rapports, le comte de Montbel
« qui possède toute la confiance du prince.

« Mademoiselle est une délicieuse personne, pleine
« de grâce, d'esprit et de bonté.

« Leurs augustes parents ont renoncé sans retour
« à toute prétention personnelle, et ils ne perdent pas
« une occasion de le répéter.

« On m'a reçu avec une bonté parfaite en daignant
« m'écouter ; et vous savez si je suis courtisan.

« S'ils ne font pas porter le titre de roi à leur ne-
« veu, c'est uniquement pour ne pas compliquer la
« position, et afin qu'il ne puisse être compromis par
« qui ou quoi que ce soit, avant le grand jour de la
« régénération générale qui ne peut manquer d'ar-
« river.

« Madame Récamier est profondément touchée d'un
« souvenir qui lui est précieux. J'étais dans le salon,
« quand le roi vint lui faire ses adieux, au moment
« de son départ pour la Suède.

« Je suis reconnaissant des paroles bienveillantes
« de Sa Majesté, et surtout de celles qui portent sur
« mon père, le meilleur et le plus estimable des
« hommes. Sa santé me tourmente, et je ne puis, sans
« terreur, envisager la pensée d'un malheur qui se-
« rait si grand pour moi, et pour tous les pauvres gens
« dont il est le soutien.

« Les affaires des Landes reprennent. On travaille
« à force au canal, et la compagnie qui se forme pour
« sa prolongation jusqu'à Bayonne nous relèverait en-
« tièrement, en donnant à nos actions leur valeur et
« au delà.

« Offrez à votre respectable mère mes plus sincères

« hommages et remerciez mademoiselle votre sœur de « s'être rappelée que j'avais protégé le début de sa « carrière. L'intérêt que vous accorde votre roi me « prouve qu'il sait distinguer ceux qui le méritent.

« Adieu, je vous serre la main du fond du cœur. »

---

22 ma..

M. d'Oraison racontait hier une anecdote assez curieuse.

Il voyageait en Sicile, accompagné d'un de ses mis. La nuit les surprit avec un guide dont ils n'étaient rien moins que sûrs ; et force leur fut de s'arrêter dans une mauvaise barraque décorée du nom d'auberge.

Ils ne se faisaient aucune illusion sur le danger de leur position; aussi prirent-ils les précautions exigées par la circonstance. Après un léger repas, ils se barricadèrent dans leur chambre, enfermèrent leur domestique dans un petit recoin. sans communication aucune avec le dehors ; et, après avoir éteint une mauvaise lampe dont l'odeur leur était insupportable, ils se couvrirent de leurs manteaux, et se couchèrent sur de la mauvaise paille hachée, seul matelas dont ils pussent disposer.

Vers minuit, des cris sauvages se faisant entendre, ils se levèrent en hâte et se mirent à leur fenêtre, non sans redouter une sinistre aventure.

Une nuée de paysans en costumes grotesques, ar-

més d'espèces de torches allumées qu'ils brandissaient dans l'air, se dirigeait vers leur demeure.

« — On a sans doute appris, je ne sais comment, « dit M. d'Oraison à son compagnon, que tu es pro-« testant, et l'on vient nous brûler ; triste manière « d'explorer ce pays. »

Les deux amis se regardaient avec inquiétude; tout à coup le cortége touche à la cabane; il est à la porte, mais heureusement il la dépasse, tout en continuant ses cris.

La troupe défile ; un prêtre revêtu de ses habits sacerdotaux et recouvert d'un immense parapluie, portait respectueusement le saint ciboire entre ses mains; et son calme faisait un étrange contraste avec l'exaltation de tous ces frénétiques.

On s'arrête au bout du village, le prêtre entre dans une maison ; les cris redoublent et continuent jusqu'au matin.

Les voyageurs descendent, et leur guide leur apprend que c'est le viatique que l'on porte à un malheureux moribond, et que ces cris épouvantables ont pour but d'effrayer et de dissiper les mauvais esprits qui pourraient s'être réfugiés dans la maison du malade, avec l'intention de disputer son âme au ciel.

Cet usage infernal, dont rien ne peut détourner les habitants de ce pays, date de loin, et les moribonds sont condamnés à voir leurs derniers moments troublés et agités par des vociférations qui ne cessent qu'à leur mort.

L'ignorance et la superstition sont aussi éloignées de la religion, que le mensonge l'est de la vérité.

28 mai.

On remplace un ami, une épouse, une amante,
Mais un vertueux père est un bien précieux
Qu'on n'obtient pas deux fois de la bonté des dieux.

Le marquis Oudinot, en voyant mes cruelles préoccupations au sujet de mon père, me citait ces vers qui lui revenaient à la mémoire.

Mon pauvre et excellent père dont les souffrances s'étaient fort augmentées depuis six mois, s'est enfin décidé à mander M. Le Roy d'Étiolles, inventeur de cette nouvelle et admirable méthode de la lithotritie. Le docteur lui a fait l'opération avec une grande habileté. Mon père l'a supportée avec un grand courage, et il est ce matin aussi bien que possible.

Ma mère a été courageuse, mais excessivement émue ; mes enfants sont charmants pour leur grand-père qui est pour eux d'une extrême bonté.

Pendant l'opération, je me tenais l'oreille collée contre la porte, recueillant le moindre mot, le plus léger soupir, avec une émotion et une anxiété que rien ne peut rendre.

31 mai.

On a fait subir une seconde opération à mon bon père ; il l'a supportée avec le même courage ; sa résignation est sublime, et rarement on a vu un malade aussi aimable et aussi touché des soins qu'on lui rend. Il a eu un peu de fièvre cette nuit ; mais son état est aussi satisfaisant que possible.

L'opération a duré quatre minutes; on doit encore recommencer. On témoigne partout dans Paris, à mon excellent père, un intérêt qui me touche vivement.

Né avec une extrême violence et une susceptibilité physique, morale et nerveuse qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer, mon bon père a fait de sa vie une lutte continuelle; et il n'a trouvé de repos à ces combats, qu'en s'occupant constamment de ses semblables, auxquels il a voué sans partage toutes les actions comme toutes les pensées de sa noble et si belle vie.

Bien des personnes se sont inscrites à notre porte. Mon père est comme moi sensible à ce touchant témoignage de sympathie.

11 juin.

En 1830, on glorifia l'école polytechnique pour s'être mise à la tête du mouvement; et en 1839, on jette brutalement dans la prison de l'Abbaye trente élèves pour une lettre imprudente qu'ils ont écrite.

Aucun homme sensé, sans doute, ne donne raison aux élèves, mais chacun désapprouve le gouvernement, et l'effet produit par ses actes lui est aussi funeste que peut l'être l'érection d'un monument à la Bastille, pour glorifier l'insurrection qu'on réprime aujourd'hui et mitraille à outrance.

Je l'ai dit souvent: le pire des dangers pour tout gouvernement, c'est d'être inconséquent. Les faits ont leur moralité, et le désordre qu'on inocule dans tous les esprits, retombe sur l'autorité qui organise avec une intention toute personnelle, une anarchie morale au sein de laquelle il espère encore puiser des éléments de vie.

15 juin.

Le marquis de Brézé vient de prononcer à la Chambre des pairs un discours remarquable par la profondeur et l'élévation des pensées.

Toutes les questions fondamentales y ont été traitées, avec autant de sagesse que de lucidité.

Un langage aussi noble et aussi franc, doit avoir de l'écho en France comme en Europe.

Le maréchal Soult, président du conseil et ministre des affaires étrangères, a prouvé par son discours qu'il était plus fort à la tête d'une armée qu'à la tribune.

M. Villemain a pris la parole à son tour, avec infiniment d'adresse, éludant et tournant les questions, au lieu de les aborder de front, et plaçant l'esprit à la place de la raison.

LETTRE A M. LE COMTE DE MONTBEL

« . . . .

« Un de mes amis intimes a rencontré ces jours
« derniers le maréchal Clausel qu'il a beaucoup
« connu.

« — Eh bien, Monsieur le maréchal, toujours à Paris.

« — Sans doute, puisque je ne suis plus à Alger ; croi-
« riez-vous que ce gouvernement aussi faible qu'il est
« peureux, et vraiment absurde, m'a ôté ce comman-

« dement, dans la crainte que je ne fisse déclarer l'Al-
« gérie en faveur de la légitimité.

« — Et il s'est bien trompé ; car je vous crois franc
« républicain.

« — Il n'en est rien ; je ne veux pas la chute du
« gouvernement, mais à lui seul il se charge de la be-
« sogne ; avant tout, j'aime la France, et s'il y avait à
« choisir entre la république et la légitimité, je n'hé-
« siterais pas un instant, bien que je n'aie pas à me
« louer des Bourbons ; mais enfin, il faut en conve-
« nir, un principe d'ordre est nécessaire, et nous
« marchons à l'anarchie de tout genre.

« Cette conversation a son genre d'intérêt, et vous
« fera comprendre avec quelle intention j'ai parlé du
« maréchal.

« Le procès de la Chambre des pairs et l'érection
« d'une colonne à la Bastille forment une anomalie qui
« frappe tous les esprits, et achève de miner un gouver-
« nement sans bases.

« Les partis irrités par tant d'inconséquences, n'at-
tendent que le moment d'agir.

« Les légitimistes marchent d'une manière trop dé-
« cousue ; mais généralement ils sont sages, en dé-
« fendant les intérêts du pays ; d'ailleurs le moment
« du danger les réunirait autour du seul principe qui
« puisse donner au pays l'ordre qu'il veut avant tout.
« J'ai foi dans l'avenir. »

---

21 juin.

« — Eh bien, madame, disait le duc d'Orléans à « une personne qui sortait de chez Louis-Philippe, « vous avez passé une heure avec mon père ; comment « l'avez-vous trouvé ?

« — Incroyablement tranquille, monseigneur, et « très-rassuré sur les circonstances, qui pourtant « me paraissent bien graves.

« — Je suis de votre avis, madame, mais à quoi « bon inquiéter mon père ! Il fait tout ce qu'il croit « le mieux ; il faut lui laisser une sécurité que je ne « partage point. Quant à moi, mon rôle est tout tracé ; « me mettre à la tête des troupes et me faire tuer, « voilà le sort qui m'attend. »

Le prince était calme ; je le crois courageux, mais je suis convaincu que Louis-Philippe joue parfaitement la comédie, même au sein de sa famille ; et qu'il juge comme nous, les événements et leur gravité.

La seule différence, c'est qu'il dissimule avec art sa pensée ; et qu'après avoir trompé tout le monde, il finira par s'abuser lui-même.

BONNE, NAIVE ET CHARMANTE LETTRE DU DOCTEUR RUFZ
DONT LE CŒUR EST AUSSI SINCÈRE QUE PROFOND.

« Saint-Pierre (Martinique).

« Monsieur le vicomte, je venais de finir le qua- « trième volume de vos Mémoires, vous voyez combien

« nous sommes arriérés de ce côté de l'Océan, lorsque « votre dernière lettre m'est arrivée.

« Parmi les réflexions que faisait naître en moi la « lecture des grands événements auxquels vous avez « pris tant de part, en voici une qui me vînt, en com- « parant toutes ces belles choses avec la petite lettre « que je tenais dans ma main ; je me disais qu'assu- « rément tout cela vous recommanderait à la posté- « rité, mais qu'aucune de toutes ces actions ne vous « montrerait ni meilleur ni plus aimable que ma « petite lettre.

« Dans un siècle où tous les sentiments purs sont « abandonnés, où l'on n'estime que le *positif*, ce qui « veut dire tout ce qui rapporte quelque intérêt, con- « sacrer une heure de votre temps à écrire ces quatre « pages ; entrer avec tant de bienveillance dans tous « les détails que vous savez capables de m'intéresser ; « mêler enfin à tout cela mille bonnes expressions « d'amitié, voilà certes l'action d'un excellent homme.

« Vous dites que c'est un exemple pour moi, qu'il « faut aussi vous donner des détails, que vous êtes « sensible à tout ce qui me regarde.

« En quelle pitié prendriez-vous les misérables tra- « casseries de la vie bourgeoise, vous, habitué aux com- « bats de grand seigneur, et aux histoires de rois « déchus ?

« Que notre ambition vous semblerait mesquine !

« Vous êtes le monde vu par le gros bout de la lor- « gnette, et nous, par le petit bout. Il n'y a que le « rapetissement qui nous différencie.

« Quand je vous vois vous débattre avec tous les « hommes fameux de votre époque, pour un roi et un

« royaume, je trouve que je suis souvent dans la même « position avec les commères de ma petite ville, pour « sauver un pauvre moribond, et regagner mes hono- « raires.

« Permettez-moi de vous épargner ces petits dé- « tails de profession, qui, à peu de chose près, sont « les mêmes partout.

« Voudriez-vous, par exemple, que je vous dise « qu'ici, comme en France, il faut quelquefois envoyer « dix fois réclamer son salaire d'un homme qui vous « proclamait son sauveur, et qui s'est hâté de tout « oublier. L'ingratitude est toujours poignante.

« Malgré tout cela, le métier serait encore bon, si « la France laissait aux pauvres habitants de ce pays « de quoi payer au moins le médecin.

« Nos sucres se vendent aujourd'hui bien au des- « sous du prix de fabrication ; dans un tel état de « choses, toutes les industries sont en péril ; une ban- « queroute agricole, industrielle, politique est im- « minente.

« Les nègres seront naturellement émancipés par « la ruine de leurs maîtres. C'est pourquoi nous « regardons l'émancipation, dans le moment présent, « comme une question tout à fait secondaire.

« Ma vie privée est heureuse ; j'ai dans ma famille « quelques-unes des plus jolies et des plus élégantes « jeunes femmes du pays. Ce sont elles qui forment « la *Chaussée-d'Antin* de l'endroit ; c'est-à-dire qu'elles « s'amusent, autant qu'il est possible de s'amuser « ici.

« Il n'y a pas de beaux bals sans elles ; nous nous « promenons à cheval, lorsque les malades le per-

« mettent, nous faisons de la musique, nous allons à « la comédie; enfin nous luttons contre la monotonie « de la ville.

« Demain mon frère va augmenter ce monde en me « donnant une charmante belle-sœur.

« Depuis que cette lettre est commencée, un ef- « froyable événement est venu mettre le comble à « toutes les misères de notre existence.

« Le 11 janvier dernier, à six heures du matin, un « tremblement de terre a renversé la ville de Fort- « Royal, et tué un grand nombre d'habitants; on n'en « sait pas encore le nombre; car on est occupé à re- « tirer les corps du milieu des décombres.

« Notre ville de Saint-Pierre a aussi beaucoup souf- « fert; toutes nos maisons sont fendues et presque in- « habitables. Beaucoup de gens couchent dans la cam- « pagne, sous des tentes. Encore une secousse pa- « reille, et nous sommes tous perdus.

« Vous n'avez pas en Europe une idée de ce fléau; « une journée de Juillet n'est rien en comparaison. « Cette lettre est peut-être un éternel adieu. Que « l'homme est peu de chose, même aux yeux de la « Providence; en moins d'un quart de seconde, elle « en fait disparaître des milliers. Les fourmis sont « mieux traitées.

« Adieu donc, monsieur le vicomte, adieu peut- « être pour toujours; mais si vous apprenez que la « Martinique existe encore, sachez qu'il y a un homme « qui vous aime bien véritablement, et pour qui vos « lettres sont un bonheur. »

---

28 juin.

Le procès des insurgés des 12 et 13 mai est commencé, et le gouvernement prend des mesures formidables.

Le rapport sur cette affaire a été présenté à la Cour des Pairs par un ancien *carbonaro*, M. Merilhou,

30 juin.

« — A moins de grandes fautes, me disait encore « hier un homme aussi spirituel que profond politi- « que, toutes les chances sont pour vous. Le prince « Louis-Napoléon, poussé par de perfides conseils, rêve « une monarchie absolue et légitime à la Louis XIV. « Les chefs du parti républicain anarchiste, n'ont au- « cun argent par eux mêmes; et cependant ils en don- « nent, et achètent des armes et des munitions. Il pa- « raît prouvé que l'Angleterre entretient nos divisions, « et cherche en ce moment à susciter des troubles en « France, afin de faire une diversion aux projets de « la Russie du côté de l'Orient. »

CHAPITRE IV

LETTRE DE MADAME LA COMTESSE D'HINNISDAL

DIGNE DESCENDANTE DE MADAME DE SÉVIGNÉ

« Mon cher cousin, il me semble que vous m'excu-
« serez de grossir la foule des importuns intéressés
« qui lèvent une sorte d'impôt sur votre temps si bien
« employé.

« Oui, vous me le pardonnerez, en vous rappelant
« que mon cœur toujours près de vous, ne sait plus
« rien de ce qui occupe le vôtre, excellent fils que
« vous êtes.

« Je regrette de ne plus être à portée d'un bulletin
« si intéressant que chaque jour je pouvais au moins
« interroger. Que je sache par vous, bon et cher cou-
« sin, où vous en êtes de vos sollicitudes filiales que
« je partage tant. Les épreuves réitérées de votre ad-
« mirable père seront-elles bientôt à leur terme?
« pourrons-nous jouir et bénir Dieu du succès, et de-

« meurer plus calme sur l'admiration que mérite « le courage de mon oncle, sur cette douce et patiente « résignation qui surprend ceux qui l'approchent, « aussi bien que ses opérateurs eux-mêmes?

« Que vous serez bon, cher vicomte, si vous m'ac-« cordez quelques notes sur un sujet si cher! Que « vous me ferez de bien, . vous pouvez me dire que « vous êtes tranquille, et que tout est fini.

« Vous le savez, mes vœux s'unissent aux vôtres « pour espérer qu'ils seront entendus du ciel. J'y « mets mon cœur tout entier. . . . .

« Ah, qu'il me tarde de savoir, mon oncle, tel que « le souhaite votre tendresse; qu'il me permette par « vous de lui offrir, ainsi qu'à ma tante, les hom-« mages de nos cœurs. »

---

30 juillet.

M. Velpeau vient de faire devant de nombreux témoins, à la Pitié, l'opération la plus hardie et la plus extraordinaire qui peut-être ait jamais été tentée; en le voyant si habile, on peut croire que M. Dupuytren vit encore.

Une femme avait sur l'un des côtés de la face une telle loupe, qu'elle s'étendait depuis l'œil jusqu'au cou; elle allait périr dans d'horribles douleurs, et aujourd'hui on espère la sauver.

Il a fallu décrocher l'os de la mâchoire, ce qui exigeait un incroyable sang-froid, un talent sans égal; la moitié de la mâchoire est emportée; et cependant la

patiente conservera figure humaine, par le soin habile qu'a pris l'opérateur d'enlever d'abord la peau avec précaution pour en recouvrir ensuite cette horrible plaie.

La pauvre femme a rivalisé de calme et de courage avec l'habile praticien.

Le pacha d'Égypte ou plutôt Ibrahim, son généralissime, a remporté une victoire complète, et l'armée turque est en pleine déroute; il est heureux pour le sultan[1] qu'il soit mort quelques jours avant la bataille; ce coup lui eût été bien dur à supporter.

Méhémet-Ali sera-t-il modéré après une aussi éclatante victoire? la question est là tout entière; mais l'Europe a raison de s'émouvoir en présence d'aussi grands événements dont la France devrait profiter; mais elle n'est pas en état de le faire.

Si Méhémet-Ali, maître de la Syrie, après avoir été reconnu protecteur du trône du jeune sultan[2], sait s'arrêter, son empire est fondé.

Lui et Ibrahim ont deux têtes comme il s'en rencontre peu; mais si l'ambition les rendait aveugles, qui pourrait prévoir les événements?

L'ébranlement serait général.

La Turquie est en dehors de toutes les lois chrétiennes; mais il importe que ce coin du globe soit réservé à l'avenir, pour préserver la France des envahissements ultérieurs de la Russie.

[1] Mahmoud.
[2] Abdul Medjid.

2 août.

Mon bon père a supporté hier la sixième opération, avec un courage à nul pareil.

Au moment où M. Le Roy d'Étiolles a enfin saisi le calcul qui avait échappé jusqu'alors; mon père, au milieu de ses douleurs, s'est mis à chanter pour encourager ses médecins : *La victoire est à nous!* Il y avait des larmes dans tous les yeux, et ce courage si simple, si religieux, si parfait, a causé la plus vive émotion.

Je me suis trouvé l'autre soir chez madame Emile de Girardin avec MM. de Lamartine, Victor Hugo et de Balzac.

Le premier est si changé que je ne l'ai pas reconnu.

Le second s'est rappelé avec grâce ce que jadis j'avais fait pour lui, et sa conversation m'a intéressé. Il a été simple et bon enfant; sa femme est toujours belle; je ne l'avais pas vue depuis longtemps; mais j'aime beaucoup son père, M. Fouché.

On ne peut être ni plus aimable, ni plus piquant et plus spirituel que l'a été M. de Balzac; toujours disposé à s'en aller pour travailler, il ne pouvait se décider à nous quitter; et nous ne nous lassions pas de l'entendre.

19 août.

Tandis que l'on me prévenait à Paris de prendre garde à moi, parce que j'allais être poursuivi pour

la publication donnée à mon *Pèlerinage*, on ne comprenait pas à Goritz l'utilité de cette publication.

N'importe, j'ai fait mon devoir, et j'ai encore rendu un service, qu'importe le reste ! le bien serait sans mérite s'il était apprécié. Aussi je m'afflige de cette injustice, bien plus pour ma patrie et pour ceux que je sers que pour moi-même.

Quelquefois cependant, je me sens au fond de l'âme un immense découragement, et je me prends à dire que le bien est impossible.

L'ambition soutient certains hommes et leur fait tout supporter, pour atteindre le but de leurs désirs.

C'est avec mon cœur seul que je marche; quand on le blesse, je me sens moins fort, et j'ai besoin de retremper mon énergie.

Je ne puis douter cependant du bien qu'a fait mon livre.

Avant hier, M. ***, homme d'esprit, que le hasard m'a fait anciennement connaître, mais auquel je n'ai pas parlé depuis dix ans, m'aborde dans la rue : « — Vous le savez, je suis votre adversaire politique « prononcé ; mais je viens de lire votre *Pèlerinage*, et « en ennemi généreux, je veux vous faire mon com« pliment. Si Henri V est ce que vous le faites, il a « de l'avenir ; savez-vous que vous avez trouvé le « moyen de lui faire des partisans parmi ceux qui « n'y pensaient plus et ne le connaissaient pas? Tout « ce que vous en dites est habile, charmant, profond ; « seul vous entendez bien la question, en la prenant « comme il faut la prendre ; vous êtes un adversaire « redoutable parce que vous marchez droit à votre « but, sans regarder à droite ni à gauche. »

20 août.

La *Gazette de France* vient d'être condamnée encore une fois.

On a entendu dans ce procès, un procureur du roi venir faire l'éloge de l'insurrection de la Bastille, et puis gouvernez après, si vous pouvez!

Le plaidoyer de M. de Genoude a été des plus remarquables comme éloquence, comme fond et comme principe.

Ceux qu'on accuse et condamne défendent les principes sociaux, le principe de vie, le principe gouvernemental; et l'avocat du roi prêche l'insurrection, en plantant le drapeau des révolutions. Monstrueuse anomalie, funeste conséquence d'une position en dehors de tous les principes!

On conçoit facilement que dans une telle situation, Louis-Philippe ne sache plus auquel entendre; que ses idées se heurtent et que sa tête se brise.

En attendant, le cri de réforme est dans tous les esprits; il faudra bien qu'elle ait lieu.

M. de Villèle a publié une lettre remarquable sur l'état de nos finances; lui seul pourrait les rétablir.

Le comte de Montbel m'écrit ces paroles touchantes:

« En me consacrant à l'avenir d'Henri V, c'est à la
« Patrie que je songe. Sans ce dévoûment retrempé
« à Goritz, j'aurais été plus d'une fois tenté de renon-
« cer pour jamais aux affaires, j'en ai des hommes
« par-dessus la tête; et jamais je ne me suis senti
« moins d'ambition. »

23 août.

Le peuple irlandais donne un admirable exemple aux autres nations.

Tandis que les persécutions continuent à s'exercer de la manière la plus odieuse de la part des torys, au nom du protestantisme; il est juste de reconnaître le courage, la force et la soumission qu'inspire le catholicisme.

La voix du grand O'Connell, de ce catholique méconnu, de cet homme géant se fait entendre; et l'Irlande soumise à un joug odieux, repousse les tentatives des chartistes anglais et protestants pour les pousser à la révolte !

L'Irlande souffre en attendant tout de la justice, du temps, et de la Providence, son unique refuge.

Honneur à une telle nation, honneur à l'homme qui jouit, au nom de la justice et de la raison, d'une influence pareille !

---

30 août.

Tout est à faire ou à refaire en France; c'est un édifice sans bases qu'il faut reconstruire; et le gouvernement de Juillet, uniquement occupé de sa propre conservation, néglige tous les intérêts généraux de la société à laquelle il reste étranger.

Avec les discussions interminables des Chambres, on perd un temps précieux ; rien ne marche, et tout se détruit chaque jour.

Les *Comices agricoles*, institution si importante, sont à peine organisés dans quelques départements.

La nécessité des associations de tout genre ouvrières, commerciales et agricoles, est généralement reconnue, mais personne ne s'occupe de les organiser.

---

8 septembre.

Je lis en ce moment, un ouvrage sur la police, depuis son origine, par un nommé Peuchet ; on y puise quelques renseignements précieux.

J'y vois qu'une ordonnance de police porte cent francs d'amende pour toute nourrice qui mettra son nourrisson coucher avec elle dans son lit; une ordonnance aussi sage devrait être remise en vigueur.

J'y trouve aussi, défense positive à tout serrurier ou marchand de vieux fers, de vendre clef ou outils qui pourraient servir à ouvrir ou crocheter des portes. A une époque qui pullule de fripons de tout genre, une pareille défense devrait être renouvelée.

J'y ai lu, à propos de je ne sais plus quoi, une réclamation aussi vive que fondée, sur l'abandon dans lequel le gouvernement laisse les villages, tandis qu'il ne s'occupe que de la salubrité et de la police des villes. Ce point m'a souvent occupé; je l'ai plusieurs fois noté dans mes écrits.

Il fut un temps où les dépenses de l'espionnage ne s'élevaient pas à plus de vingt mille francs. Nous avons fait bien des progrès depuis. J'ai toujours pensé, à

quelques exceptions près, que la meilleure de toutes les polices était celle qui n'était pas payée.

Le seul moyen de venir à bout d'éteindre, en partie du moins, la mendicité qui va toujours croissant, serait un bon système de colonisation d'abord, puis la dissémination forcée des mendiants dans leur communes rurales; et aussi l'établissement de grandes maisons soumises à un régime sévère et sage où les pauvres fussent obligés de travailler.

Les substitutions d'enfants chez les nourrices ne paraissent pas aussi rares qu'on semblerait le supposer. La police et les parents, devraient y veiller davantage, et peut-être laisser aux enfants un signe certain de reconnaissance.

Si les mariages des indigents se faisaient sans aucuns frais, en attendant la suppression entière du casuel, point si important, que d'abus réformés, et d'unions légitimées ou réhabilitées !....

---

18 septembre.

On s'est étonné, non sans raison, du voyage récent dans le Midi du duc d'Orléans, sans prétexte apparent, surtout avec la jalousie de Louis-Philippe pour son fils qui, du reste, ne lui cède en rien à cet égard.

L'infâme trahison de Maroto semble expliquer tout. Le voyage du duc d'Orléans, et son arrivée à Bayonne, précisément au moment où cette trahison devait éclater, étaient le résultat d'un accord parfait.

Cette trahison a conduit l'infortuné Charles V sur le sol français, où le gouvernement menaçait de le

mettre dans une forteresse ; disons-le cependant, à la louange de la nation, les opinions les plus extrêmes se sont révoltées contre une aussi odieuse pensée.

Charles V n'a pas manqué de courage, mais de résolution, et pour n'avoir point parlé à son peuple, il n'en a pas été compris.

Laissons à la Providence le soin d'opérer son œuvre en Espagne comme en France ; nous sommes à une époque où ce n'est pas par les armes que la vérité doit triompher ; mais uniquement par la force de la raison, et la logique des faits.

L'enseignement en sera bien plus efficace, et nous aurons un temps de repos et de sagesse dans l'histoire du monde.

---

20 septembre.

Une lettre particulière, venue d'une source certaine, me met au fait d'une affaire de la plus haute importance, celle d'une alliance secrète qui aurait été conclue, par l'entremise du roi de Suède, entre la Russie et l'Angleterre.

Quelle nouvelle pour l'Europe; quel coup pour la France !

L'Angleterre devenue l'alliée du plus mortel ennemi de notre gouvernement.

Les conséquences d'un pareil traité[1] seraient immenses. Si elles n'étaient fâcheuses que pour le pou-

[1] Ce traité, dont les bases venaient d'être arrêtées, a été signé à Londres quelques mois après, le 15 juillet 1840. J'avais été bien informé.

voir de Juillet, je m'en consolerais; mais les intérêts de la France peuvent être gravement lésés.

Aussi sans pouvoir nuire en rien à la personne qui m'écrit, userai-je avec discrétion d'un secret si important qu'il pourrait compromettre l'avenir de notre belle patrie.

Méhémet-Ali serait, dit-on, forcé de reculer dans ses prétentions.

Combien on a eu tort de ne pas soutenir résolument sa puissance en Égypte, pour contre-carrer les vues ambitieuses de l'Angleterre!

Il paraît que l'union du Danemark avec la Suède et la Norwége serait assurée par les contractants, après la mort du vieux roi Frédéric.

Les Dardanelles gênent la Russie; l'Angleterre désire un chemin plus court et plus commode pour aller aux Indes orientales.

La France aujourd'hui et l'Autriche ne sont pas assez puissantes pour empêcher l'agrandissement de leurs voisins, du moins on l'espère; osera-t-on s'opposer à une combinaison aussi hardie qu'inattendue?

Le démêlé entre le sultan et Méhémet-Ali, embarrasse les puissances; l'ambition du dernier pourrait être à craindre par la suite: la destruction de l'empire Ottoman peut amener de grandes difficultés pour le partage.

Dans ce conflit d'intérêts si divers, la Russie s'est adressée au roi de Suède; et ce serait par l'entremise du comte de Matuschewitz que le traité aurait été conclu.

CHAPITRE V

A M. LE COMTE DE VILLÈLE

Montmirail, 4 octobre.

« Il me semble qu'il y a longtemps que je ne vous « ai écrit, mon cher comte, et je donnerais bien des « choses pour passer un jour avec vous; car c'est « la seule manière de s'entendre, et j'aurais tant à « vous dire ! L'éloignement est triste pour le cœur « comme pour l'esprit, et souvent vos conseils me « manquent; je n'en connais pas qui m'inspirent « une plus juste confiance.

« Vous connaissez ma parole; et vous savez si je « la tiens à travers toutes les entraves et toutes les dif- « ficultés. Si je n'écoutais que mon instinct, je m'é- « loignerais à jamais des affaires et des hommes, et « ma seule ambition serait le repos; mais je me dis

« pour moi, ce que je pense pour vous: la patrie ré-
« clame ceux qui l'aiment avant tout, et le repos se-
« rait un crime. Aussi depuis quelque temps ai-je re-
« doublé d'activité; mais pour agir avec confiance, il
« m'est nécessaire de recevoir votre parole que nous
« marcherons étroitement unis vers le bien de tous,
« sans qu'aucun effort quelconque puisse parvenir à
« nous diviser ou à nous séparer. Je réponds de moi;
« jurez que je puis et dois à jamais compter sur
« vous; et puis je marche en avant sans regarder en
« arrière.

« Je viens de poser des jalons utiles pour vous et
« pour moi; c'est-à-dire pour le bien que nous vou-
« lons atteindre ensemble; car il faut que nous soyons
« inséparables pour réussir, et que la confiance entre
« nous soit réciproque et complète.

« J'ai multiplié mes moyens d'influence et de cor-
« respondance à l'infini, soit en France, soit à l'étran-
« ger; aussi, pendant le dernier petit voyage que je
« viens de faire à Paris, ai-je été instruit d'un fait fort
« grave, dont l'avenir peut dépendre; j'ai lieu de pen-
« ser que le gouvernement et la diplomatie même
« l'ignoraient. . . . .

« Les conditions vous feront juger de l'importance
« que les deux parties contractantes mettent à un traité
« qui doit avoir une aussi majeure influence sur nos
« destinées qu'il est presque inutile d'en déduire les
« conséquences, tandis qu'il est si important de ré-
« server l'Orient aux chances de l'avenir.

« Les partis s'agitent en tout lieu; mais ils so
« divisés.

« Les sociétés secrètes s'organisent d'une maniè

« terrible, et les gens sages du parti, ne pouvant di-
« riger, laissent agir.

« Quant à nous, notre rôle est de nous tenir en « dehors de toute révolution. Là seulement est notre « force. N'oublions pas qu'Henri V est un principe.

« Vous avez donc vu le duc de N***, il vous accorde « un peu d'instinct des affaires ; c'est quelque chose, « mais d'idées profondes et élevées, néant. Avez-vous « répondu à ses trente-deux pages ? je vous plains « d'avoir été forcé de les lire. »

A M. LE COMTE DE MONTBEL

6 octobre.

. . . .

« La première fois que je m'avisai de parler à « Monsieur, depuis Charles X, des projets qui, en « le rapprochant de Louis XVIII et en changeant les « sentiments, les pensées et les hommes qui le per- « daient devaient le faire arriver tranquillement au « trône, il me traita de fou, tout en avouant que c'é- « tait l'unique moyen de sauver le pays ; mais le « succès lui paraissait impossible.

« J'étais seul ou presque seul, et cependant la fa- « mille royale fut réunie, et Charles X, à l'avéne- « ment duquel on croyait à peine, est monté sur le « trône. S'il en est descendu, c'est pour s'être re- « tourné vis-à-vis de ses anciens et fatals conseil- « lers.

« Serait-il possible que l'expérience et l'adversité, « n'ayant pu suffisamment instruire la famille royale, « elle laissât blâmer celui qui la sert utilement, en « rendant populaire un prince qui est tout notre es- « poir, et dont on ne parlait nulle part? J'avoue que « mon cœur, que j'épanche dans le vôtre, en est pro- « fondément blessé.

« La Tour Foissac ne s'en gêne pas ; je lui pardonne « de grand cœur, car rien de ce qui est personnel ne « peut m'atteindre; mais je plains sincèrement ceux « dont il se dit l'interprète; ils tueraient le dévoue- « ment le plus éprouvé, s'il ne puisait sa source à un « sentiment plus élevé ; et si la pensée de la France « et celle d'Henri ne venaient ranimer mon cou- « rage.

« Tous les partis se ressemblent : division, jalousie, « envie, voilà leur histoire. Nous avons l'immense « avantage de pouvoir, au milieu de l'anarchie qui se « prépare, offrir le seul principe qui puisse donner et « garantir l'ordre. »

LETTRE DU COMTE DE MONTBEL

« Goritz, octobre.

« Pardonnez-moi, mon cher vicomte, si j'ai passé « tant de temps sans vous écrire. J'arrive d'une série « de voyages qui sans relâche se sont succédé jus- « qu'à ce moment. A Vienne, où il y a près d'un an

« j'ai été atteint dans tout le bonheur de mon exi-
« stence, je m'étais séparé de notre prince pour aller
« visiter mes pauvres petits enfants chez leur tante,
« la comtesse Esterhazy, qui est devenue leur mère.
« J'ai dû aussi aller rendre des devoirs sacrés à la
« mère de celle qui s'était si généreusement dévouée
« à mon existence et à des malheurs qu'elle était des-
« tinée à rendre mille fois plus amers.

« Dès mon arrivée de Hongrie, la reine m'a de-
« mandé de l'accompagner dans un voyage qu'elle a
« fait à *Maria-Zell*. C'était un pèlerinage à la Vierge
« des Douleurs; et, avec une bonté angélique, elle
« m'a proposé de nous unir en priant pour celle que
« j'ai perdue. Nous avons communié ensemble dans
« une petite chapelle, à cinq heures du matin ; il n'y
« avait autour de nous que quelques pauvres gens :
« j'étais profondément ému. Je vous assure que cette
« princesse, qui a épuisé la coupe des douleurs hu-
« maines, sut trouver aux pieds de Dieu des prières
« pour d'autres souffrances que les siennes.

« A mon arrivée de Schœnbrunn, où nous étions
« allés ensuite, j'ai trouvé votre ouvrage et vos lettres.
« Vous m'y avez trop bien traité pour que je sois un
« juge impartial.

« Vous êtes bien mieux placé que moi pour juger
« de l'effet. Le succès est toujours le meilleur de tous
« les arguments, excepté au gré de l'envie.

« M. le duc de Bordeaux est allé aux grandes
« manœuvres militaires qui ont lieu à Peschiera.
« Le général Vincent et le duc de Valmy sont avec
« le prince. Ma présence ne pouvant lui être utile,
« je suis resté avec la famille royale, qui en ce

« moment-ci n'a autour d'elle qu'un cercle fort ré-
« tréci.

« La reine a été vivement affligée de la mort funeste « de madame de S*** R***, qui est venue lui consa- « crer les derniers mois de sa vie, et qui s'était fait « chérir par les qualités parfaites de son cœur. Bril- « lante encore de force et de santé, elle a été appelée « tout à coup devant Dieu, au moment où elle allait « assister à une joie de famille qu'elle devait changer « en un deuil profond.

« J'ai appris avec plaisir l'amélioration qui s'est « faite dans la santé de votre respectable père. Nous « sommes peu consolés, par d'heureuses nouvelles, « des tristes événements qui se multiplient pour nous « dans toutes les sphères.

« Adieu. Recevez l'assurance de tous mes sentiments « de sincère amitié. »

---

7 octobre.

Après avoir bien réfléchi sur les conséquences si funestes pour la France de la nouvelle dont j'étais le dépositaire, je fis dire à l'ambassadeur d'Autriche, que ne pouvant me rendre chez lui, je le priais de m'assigner un rendez-vous, ayant à lui communiquer une chose fort grave; deux heures après, je le répète, il était chez moi.

Je lui demandai s'il était en mesure de s'ouvrir directement avec Louis-Philippe d'une nouvelle aussi

importante pour lui que pour la France ; il me répondit négativement, et je n'insistai pas, tout en lui avouant que je la lui ferais parvenir.

Je confiai à l'ambassadeur les détails dont j'ai déjà parlé, ainsi que le traité.

Je n'aurais pas voulu nuire à la Suède, par égard pour la personne qui me confiait la nouvelle ; mais quant à Bernadotte, c'est un usurpateur qui a renié sa foi ; et puisqu'il s'allie aux ennemis de la France afin de nuire à cette dernière, qui est sa patrie ; il ne me paraît digne d'aucun ménagement

L'ambassadeur me témoigna d'autant plus d'étonnement que ma nouvelle contrariait toutes celles de la diplomatie ; et il insista beaucoup pour savoir si la source de laquelle je la tenais était certaine ; je le lui assurai.

« — Mais c'est un fait inouï et presque impossible!

« — Pourtant, c'est un fait dont je ne puis dou-
« ter[1]. »

L'ambassadeur montra dans cette conversation qui fut longue, autant d'honneur que de discrétion. Il me demanda la permission d'en instruire son gouvernement, c'est-à-dire M. de Metternich, *lui seul bien entendu;* et j'y consentis d'autant plus facilement que telle était mon intention, convaincu que la réunion de la France et de l'Autriche pouvait seule parer un coup aussi funeste.

Je cherchai ensuite le moyen de faire parvenir à Louis-Philippe les renseignements qui étaient en ma

[1] La personne qui m'avait envoyé cet important document avait tout entendu par hasard d'une chambre voisine.

possession ; une personne que j'allai trouver, avec la juste confiance qu'elle m'inspirait, madame la marquise de Bartillat, se chargea de lui parler.

Louis-Philippe partait le soir même pour Fontainebleau ; il fit répondre *que la reine ou lui étant tout un*, elle attendrait toute la journée à Neuilly madame de Bartillat. La reine des Français comprit parfaitement l'importance de cette communication ; elle reçut au mieux madame de Bartillat, ne lui fit aucune question sur l'origine de cette nouvelle, et promit de remettre à Louis-Philippe ma note, qui se terminait ainsi :

. . . .

« Il en coûte trop à celui qui donne cette nouvelle, « et que toutes ses convictions séparent du gouverne- « ment actuel, pour qu'on ne doive pas y ajouter une « foi entière. Son amour pour la France l'emporte sur « tout autre sentiment.

« Si cependant on lui demandait son opinion dans « la circonstance donnée, il répondrait sans hésiter :

« Réunion franche et immédiate de la France et de « l'Autriche; laisser et faire conclure sans retard un « traité entre le sultan et Méhémet-Ali ; ne pas laisser « abattre pour le moment le premier, et maintenir « en Égypte la puissance du second, pour mettre un « frein à l'ambition d'une nation sans foi qui nous « trahit au moment même où notre or la sauve d'une « banqueroute et de ses suites.

« Soutenir momentanément le sultan à Constanti- « nople, pour ménager un arrangement d'avenir im- « possible aujourd'hui, et comprimer les vues de la « Russie.

« Une politique hardie occuperait peut-être immé-
« diatement les Dardanelles ; mais, outre les difficul-
« tés, il pourrait, je le sais, en résulter de graves con-
« séquences ; et je doute malheureusement que nous
« soyons en mesure de les soutenir.

« Agissant d'accord avec le Sultan, la Russie n'au-
« rait rien à dire; mais pour réussir, il faut confiance,
« célérité, discrétion, habileté et que les agents em-
« ployés ignorent même les motifs qui font agir.

« L'Angleterre se trouverait jouée, et l'on devrait
« mettre ses soins à amener la Prusse à approuver
« ledit traité. »

A M. LE COMTE DE MONTBEL

28 octobre.

« Avec un cœur et un caractère tels que le ciel vous
« les a donnés en partage, mon cher Montbel, on ne
« craint jamais ni refroidissement, ni changement ;
« mais quand votre silence se prolonge, il m'afflige ;
« et quand celui auquel j'ai voué l'affection la plus
« tendre me revient, j'en suis heureux, et je me sens
« plus fort pour supporter les tribulations de la vie.

« Ne pas être compris par ceux que l'on a servis,
« au prix de tant de sacrifices, et d'une façon que l'ex-
« périence a presque toujours justifiée, est une peine
« réelle ; mais elle ne découragera cependant point, ni
« ne fera reculer un dévouement puisé dans la pensée

« de ses devoirs, comme dans une conviction profonde
« que tout vient confirmer.

« On raisonne toujours là-bas, comme s'il y avait « plusieurs portes offertes à Henri V, pour rentrer en « France; et que l'on voulût se les ménager toutes. « C'est une erreur dangereuse.

« Charles V est aujourd'hui prisonnier en France, « pour n'avoir pas voulu comprendre sa position, « malgré tout ce qu'on a pu lui dire, ou lui faire « savoir.

« Aujourd'hui l'épée ne suffit plus, et les peuples « connaissent leurs droits.

« Non, ce n'est pas avec des hommes de parti ou « d'exagération qu'Henri V retrouvera jamais sa cou- « ronne et son trône; c'est sur la nation qu'il régnera, « c'est par la nation qu'il doit régner; c'est donc elle « qu'il est nécessaire d'éclairer et de conquérir.

« Sans doute l'opinion des personnes dont vous me « parlez, et surtout la vôtre seraient d'un grand poids « à mes yeux, si vous étiez en France; et si les autres « n'avaient pas été si souvent abusés par ceux qui « cherchent plus à les flatter qu'à les servir. Je vais « ajouter quelques réflexions partagées par l'opinion « de beaucoup de personnes sages qui connaissent « parfaitement le pays.

« Tous les efforts des libéraux tendent à faire croire « que Monseigneur a été élevé dans des idées de des- « potisme, de centralisation, de gouvernement à la « Louis XIV enfin; et ce travail infernal n'a eu que « trop d'influence sur les esprits.

« Ils cherchent à faire craindre Monseigneur, en « apportant à l'appui de leur opinion, les principes

« d'une partie des personnages qui l'ont entouré; et « qui ont, à tort ou à raison, plus ou moins cette cou- « leur, aux yeux d'une grande partie de la nation.

« Ils s'efforcent pour effrayer les esprits, de voir re- « vivre dans ce jeune roi, les principes qui ont géné- « ralement dirigé la conduite de celui que nous pleu- « rons, en supposant que les excès de 1830, et l'in- « gratitude si coupable envers la famille royale aient « dû lui inspirer l'horreur de tout ce qui ressemble « au régime constitutionnel. Mon *Pèlerinage à Goritz* « a répondu d'avance victorieusement à toutes ces « fausses allégations. »

---

14 novembre.

Le salut de la France, sa gloire, son bonheur, sa richesse, son indépendance, enfin son rétablissement dans le rang que nos divisions lui ont fait perdre, tiennent surtout à la réunion de tous les partis dans un but et un intérêt communs.

Le travail des idées qui s'opère dans ce moment, est le plus sûr moyen d'y parvenir, surtout si les esprits éclairés de toutes les opinions, en donnent l'exemple, comme on peut l'espérer, aujourd'hui que le parti du mouvement adopte lui-même les moyens pacifiques.

Sans doute, c'est un grand pas de fait, mais il y a encore à redouter la rage de certains hommes qui travaillent en silence, et dont le silence est encore plus menaçant que l'action.

La question véritable existe aujourd'hui entre la révolution et la France, entre le monopole et le droit commun, entre l'arbitraire et la liberté, entre le système anglais et américain d'une part, et le système vraiment français de l'autre; et ce qui devrait servir à prouver que notre ligne seule est la vraie, c'est que malgré tous les efforts de ceux qui en sortent, ils tournent toujours dans un cercle vicieux, et sans issue; leur inconséquence et leur division démontrant le vice des moyens qu'ils proposent.

Ne confondons point la révolution avec la réforme.

La réforme, c'est la liberté, c'est l'administration du pays par le pays.

La révolution, c'est l'anarchie érigée en principe, c'est la tyrannie d'un petit nombre gouvernant au nom de tous.

Pour couper court aux révolutions, demandons et obtenons la réforme.

A M. LE COMTE DE MONTBEL

22 novembre.

« J'ai la certitude, m'écrivait il y a quelques jours « un homme qui tient à l'ordre actuel de choses, qu'un « voyageur qui revient de Goritz, a été autorisé à dé- « savouer tout ce que vous avez écrit; pourquoi vous « acharner à une cause que ceux que vous servez avec « autant de zèle que d'habileté rendent absolument « impossible ; ils ne vous comprennent pas, et ne vous

« savent aucun gré de vos efforts, et de vos sacrifices « de tout genre; vous êtes mieux connu et apprécié « par ceux que vous regardez comme vos ennemis; « et qui, si vous le vouliez, auraient bientôt cessé de « l'être. »

« On prétendait que Monseigneur était du nombre « des mécontents; j'ai nié le fait, qui me paraît im- « possible d'après ses conversations et ses marques de « sympathie, et je me suis peu occupé du reste.

« Si je reviens autant sur ce sujet, mon cher Mont- « bel, c'est qu'il est important que notre cher prince « connaisse le temps où il vit, et les hommes à qui il « aura affaire.

« Le retour de Monseigneur n'est possible que s'il « est tel que je l'ai présenté, et tel qu'il est en effet; « c'est ainsi que j'espère l'avoir rendu populaire: on « ne parlait de lui nulle part; on s'en occupe mainte- « nant partout.....

« Monseigneur doit lire les journaux pour tout sa- « voir, repousser les préjugés, bien connaître les « hommes, et les mettre chacun à sa valeur.....

« Tous ceux qui quittent notre cher prince sont « enchantés de lui; le duc de Valmy est revenu plein « d'enthousiasme. « — Je croyais, disait-il, les éloges « du *Pèlerinage* exagérés; mais ce que j'ai vu sur- « passe tout ce qu'on a écrit. » Il le répète partout.

« Il est bien important que tous ceux qui approchent « le prince, en reviennent aussi satisfaits; c'est par « l'amour et l'estime qu'il doit conquérir son royaume.

« Mais il faut, dans toute sa conduite, infiniment « de sagesse et de mesure; et je jouis vivement de « vous savoir auprès de Monseigneur. Vous inspirez

« une confiance générale. Les uns vous craignent, « c'est-à-dire qu'ils redoutent votre sagesse ; les autres « vous aiment ; tous vous estiment, et la pensée des « ordonnances n'est plus, par rapport à vous, dans « l'esprit de personne.

« Par le temps qui court, après avoir bien consulté « sa conscience, il faut oser, et risquer même de dé- « plaire pour servir.

« A Paris, les esprits sont inquiets et mécontents ; « et malgré les travaux immenses que le gouverne- « ment entreprend de tous les côtés, beaucoup d'ou- « vriers restent sans ouvrage ; le pain est cher ; les « fabriques se ferment ; le commerce est presque nul ; « les faillites se déclarent par centaines, les vols se « commettent en plein jour, le recensement des in- « digents présente un chiffre qui dépasse soixante-dix « mille. On craint pour cet hiver.

« Une des difficultés de l'avenir sera cette masse « d'hommes arrachés à leurs travaux agricoles, et qu'on « a habitués à beaucoup gagner, et à beaucoup dépen- « ser ; une grande plaie aussi, c'est le nombre immense « de bourses gratuites qui engendre une génération « avec des besoins et une ambition sans frein ; l'é- « ducation de la plupart des maisons universitaires « étant irreligieuse.

« Un grand danger est cette foule de vrais bandits « qui inondent Paris, toujours prêts à piller et à mas- « sacrer ; tout est à refaire, cher comte, mais celui-là « seul est fort qui s'appuie sur la Providence. »

LETTRE A MADAME ÉMILE DE GIRARDIN

SUR SA PIÈCE CONTRE LES JOURNALISTES, QU'ELLE AVAIT LUE CHEZ ELLE DANS UNE SOIRÉE.

« Je n'ai point entendu votre pièce, chère madame, « et ne puis la juger; mais, malgré moi, il me reste « l'impression que s'il y a eu autant de courage que « de générosité à l'écrire, c'est précisément parce « qu'elle n'a rien de comique.

« Il y a du sublime dans cette idée de venger qui « vous tient de près, et d'attaquer un corps d'armée « aussi redoutable, et qui souvent fait autant de mal.

« Philippon, cet homme si spirituel, si aimable, « dont le crayon si fin et si critique passera à la pos- « térité, ne me racontait-il pas en prison, en le regret- « tant amèrement, qu'il avait acheté tout exprès un « petit journal, pour se donner le plaisir d'adresser « tous les matins des sottises à une administration à « laquelle il rend aujourd'hui justice.

« Il est vrai qu'alors il avait vingt ans. Savez-vous « pourquoi il m'en voulait autant? C'était pour m'être « refusé à protéger une carrière qu'alors il voulait « prendre, contre la volonté de ses parents.

« Le public me remercia de l'avoir forcé à y renon- « cer, en portant ailleurs ses pensées si spirituelles.

« Le public vous remerciera aussi en admirant « votre courage, et cette force d'âme qui, en véritable « chevalier, vous porte à vous jeter ainsi à travers la « plus horrible mêlée, et à marcher avec intrépidité « sous le feu de la mitraille. Il faut que vous les ayez

« atteints au cœur, pour qu'avec toutes les formes de « la galanterie et de l'esprit, leur critique soit auss « amère.

« S'ils vous en veulent autant, c'est que vous leur « avez fait un mal réel; et du moins, il résultera de « votre œuvre un grand bien : c'est qu'ils deviendront « forcément plus justes.

« Je regrette que vous n'ayez pas fait dans votre « pièce, la part d'un journaliste consciencieux; cha- « cun eût voulu s'y reconnaître, et n'aurait osé se ran- « ger de l'autre bord ; il y eût eu de l'adresse à cela.

« On ne peut, au reste, plaire au présent et à l'a- « venir ; vous vous êtes tournée du côté de la posté- « rité, et je vous en félicite ; vous visez plus aux nobles « conceptions, aux sentiments, aux pensées sublimes, « au courage héroïque, qu'à la réputation d'un au- « teur dramatique accompli ; votre pièce restera comme « un bel enseignement, une haute et puissante « moralité.

« Mais dites-moi, le malin et spirituel Janin est « donc votre ami?

« M. Thiers, que ne vous doit-il pas pour l'éloge « qu'on en fait, et pour vous être déclarée son cham- « pion. Si j'étais sa femme, déjà je serais dans vos « bras; et si j'étais M. Thiers, jamais je n'oublierais « le service que vous lui avez rendu.

« J'attends votre réponse avec une vive impatience ; « si toutefois vous en faites une, elle doit être aussi « fine que gracieuse, et vous pouvez dans cet ar- « ticle, refaire la part qui, à mon avis, manque à la « pièce; au reste, la critique même qu'on en fait, vous « fournit des armes puissantes.

« Annoncez que vous êtes heureuse de profiter « d'une critique aussi spirituelle, en ce qu'elle a de « juste, et surtout faites reparaître votre pièce revue « et corrigée.

« On vous accorde tout ce à quoi vous pouvez mettre « du prix ; ne tenez pas au reste; et surtout que le ton « de la réponse ne vous montre en rien blessée. Par- « donnez ces conseils à un ami sincère. »

A M. LE COMTE DE MONTBEL

« 2 décembre 1839.

« Les nouvelles que nous recevons de Rome, mon « cher Montbel, et de notre prince me charment ; je « suis enchanté que notre Henri ait donné cette « marque de caractère; et puisque vous êtes auprès « de lui, je suis tranquille sur toutes les démarches ; « j'ai été à même d'apprécier sa confiance dans celui « que la Providence a placé auprès de sa royale per- « sonne.

« J'ai dit un *de profundis* de bon cœur pour le duc de Blacas ; mais, en définitive, sa mort est loin d'être « un malheur politique; et c'est un point immense « que Henri de France ne soit plus le prisonnier de « l'Autriche ; le ciel semble avoir brisé lui-même cette « entrave de la manière la plus simple.

« La réception qu'on vous fait à Rome, et les succès « de ce jeune homme qu'il suffit de voir et d'appro- « cher pour l'aimer, sont un vrai bonheur. Occupez-

« vous maintenant de son éducation politique, partie « essentielle, en lui faisant connaître les hommes qui « servent véritablement ses intérêts, en lui faisant « voir les choses, et juger les événements sous leur « véritable point de vue ; personne plus que vous n'y « est propre.

« Le succès paraît certain avec le temps ; mais il « faut y arriver avec sagesse, et ne pas nous trom- « per de route.

« Il faut connaître le possible, et ne pas se heurter « contre l'impossible ; il faut parler à l'esprit, et frap- « per au cœur.

« Il faut avoir la prudence de laisser marcher les « événements, afin de rallier tous les royalistes comme « un faisceau.

« Il faut enfin qu'Henri V, laissé par la Providence « en dehors de tous les mouvements politiques, donne « l'exemple de toutes les vertus ; qu'il se montre ca- « pable ; qu'il soit partout et en tout, un modèle que « l'on puisse citer avec orgueil.

« Faites-lui craindre ces flatteurs qui entretiennent « dans les veines un poison dangereux ; et que la cor- « ruption des hommes et des cœurs l'éclaire sans l'en- « traîner ; qu'il se montre au-dessus des frivolités, « comme des séductions de son âge !

« Qu'il soit homme et chrétien avant d'être roi, et « ne donne sa confiance qu'à ceux qui la méritent ; « l'égoïsme qui se fourre partout, m'a fait un reproche « d'avoir approuvé ceux qui ont accepté du service ; « mais oublie-t-on que ce sont les trois quarts de la « France qu'il s'agit de conquérir et de rallier ; et « que ce n'est pas sur quelques individus mais bien

« sur tous les Français qu'Henri V est appelé à régner « également ; ce n'est plus par l'épée qu'un roi peut « conquérir l'amour de ses sujets, mais en se faisant « chérir et estimer.

« Dans la plus petite chaumière, comme dans le « château, on songe maintenant à Henri, et l'on s'at- « tend à de grands événements.

« Que l'expérience du passé nous éclaire sur nos « devoirs, comme sur la seule marche qu'il y ait à te- « nir ; ne soyons plus sourds et aveugles, devant les « leçons de l'histoire ! »

LETTRE DE M. DE LOURDOUEIX

« J'ai des nouvelles de Rome. Notre prince y restera « jusqu'à la fin de décembre. Il ira ensuite à Naples, « et de là beaucoup plus loin de la France.

« Le pape ne l'a point reçu, mais il fait *flores* à « Rome. Il avait un de ces soirs deux cents personnes « dans son salon ; toute la société est remarquable- « ment bien pour lui ; on admire sa dignité et son « esprit.

« Ses grands parents n'étaient point d'avis du « voyage ; mais quand ils ont vu que le prince était « décidé, ils ont cessé de s'y opposer, et ils ont tout « fait pour que ce voyage fût convenable.

« Montbel accompagne le prince.

. . . .

« Quel malheur que vous ne puissiez pas aller pas-
« ser quinze jours à Rome !

« Adieu, et mille assurances de mes sentiments
« dévoués. »

ANNÉE 1840

CHAPITRE PREMIER

LETTRE DE M. A. DE LATOUCHE
RÉPUBLICAIN EN GANTS JAUNES

« 1er janvier.

« Je viens de passer les mois de novembre et de « décembre dans mon lit. J'ai espéré mourir, je l'ai « désiré. Je ne sais si cela est édifiant à dire ; mais « vous ne me demanderez pas à moi, les vertus d'un « catholique : vous voulez bien vous contenter de la « franchise ; franchement aussi, je serais charmé de « vous voir, car je vous aime ; et cependant vous êtes-« vous dit quelquefois combien les distances de nos « quartiers, de nos fortunes, de nos positions sociales, « de nos religions politiques et divines, empêchaient « de rapprochements spontanés ! Il en est ainsi de la

« famille de Lourdoueix, vers laquelle j'aspire tou« jours, et de laquelle je vis, ou plutôt je meurs tou« jours séparé. J'espère que dans un autre monde « nous nous rencontrerons plus souvent. Dieu me « doit cela pour les tribulations de cette vie.

« Si je vous suis bon à quelque chose depuis les « soins d'un correcteur d'épreuves jusqu'au dévoue« ment d'un compagnon à Rome, donnez-moi un ren« dez-vous, rue de Varennes; autrement ne vous at« tristez pas de mon découragement, J'ai vieilli de« puis notre dernière entrevue; j'ai perdu des illu« sions encore, et ma foi je ne cherche plus que les « livres.

« A vous au fond du cœur. »

---

10 janvier.

Les sociétés secrètes sont un dangereux fléau qui menace l'avenir de toutes les sociétés.

Liés par des serments terribles, les associés ne reconnaissent aucun droit que celui de leurs chefs, et aucun autre devoir qu'une obéissance passive.

Un des associés, père de famille, qui avait eu le malheur de déplaire, vient de périr de douze coups de poignard ; son corps retrouvé mutilé, a été déposé à la morgue, et réclamé par sa famille, sans qu'on puisse connaître les coupables.

Un autre, jeune homme de dix-sept ans, est jugé dans ce moment, mais il étonne par sa fermeté, ceux qui ont résolu sa mort.

Tout ceci est officiel : nul moyen d'échapper à la condamnation et à la vengeance, même en s'expatriant : sur tous les points du globe, il se trouve des associés exécuteurs passifs des terribles jugements des sociétés secrètes.

Il faudrait contre-miner cette mine épouvantable qui engloutira un jour les sociétés, ou du moins les bouleversera de fond en comble; mais l'argent est le nerf de tout, et malheureusement on en manque absolument dans ce moment.

Il est cruel de connaître un mal aussi dangereux, et d'y entrevoir un remède sans pouvoir l'appliquer.

---

15 janvier.

Un ancien gouverneur[1] chez lequel j'ai passé péniblement plusieurs années de mon enfance, dans le pays latin, m'avait fait témoigner le désir très-vif de me revoir encore une fois avant de mourir, et je me suis rendu avec empressement à ses vœux. Je suis resté près d'une heure et demie à son chevet; il n'y a point de rancune qui persiste devant la mort; d'ailleurs, c'était un brave homme au fond, et puis que n'efface pas un regret et un sentiment d'attachement sincère ! Il a d'ailleurs parcouru avec honneur la carrière de l'éducation. Il m'avait demandé mon pèlerinage à Goritz, et je le lui ai envoyé.

Il a un fils établi, et m'a présenté ses trois filles; ils

[1] M. Lefèvre m'aimait au fond, mais il était d'un caractère extrêmement violent, et j'eus beaucoup à en souffrir.

vivent retirés dans un grand hôtel de la rue d'Enfer, qui lui appartient, vaste solitude, triste comme un tombeau, entourés de personnes vieilles comme le temps.

Un homme d'esprit et de cœur, bizarre parfois, et dégoûté de tout, me racontait ces jours derniers, l'anecdote suivante de sa vie.

Si malheureusement elle n'est pas morale, elle a du moins son côté plaisant ; je le laisse parler, ce qu'il fera beaucoup mieux que moi.

« — J'avais le cœur tout rempli de souvenirs qui « m'étaient chers, et un départ précipité venait de me « séparer d'une femme que j'adorais : parmi les per- « sonnes de mes amis, je voyais souvent une dame « qui me recevait avec une obligeance dont j'étais « touché, sans avoir jamais remarqué ce qu'elle pou- « vait avoir de personnel. Tout rempli de mes regrets « et de ma profonde tristesse, j'arrive un jour chez « elle, pour y chercher quelques distractions à mes « soucis. Ma figure annonçait assez le chagrin qui me « dévorait, et ma pâleur, mes souffrances intérieures.

« — Mais qu'avez-vous ? me dit-elle avec une tendre « sollicitude.

« — Un chagrin profond me dévore; un amour « malheureux me mine, je ne puis m'en ouvrir à « personne, et il faut toute votre bonté pour justifier « ma confiance.

« Prenant aussitôt pour elle-même, avec une bien- « veillance toute particulière, ce que dans ma pensée

« intime j'adressais à une autre : — Eh mon Dieu, « mon ami, que ne me le disiez vous plus tôt ; pour-« quoi ne m'avoir pas laissé lire dans votre cœur un « amour que j'éprouve moi-même pour vous depuis « longtemps ; je ne vous aurais pas laissé souffrir « davantage.

« N'osant pas l'éclairer, je reculai devant l'idée de « la détromper en lui avouant que j'en aimais une « autre ; la pensée de l'affliger me fit hésiter ; je me « jugeais barbare, impoli ; elle interpréta en sa fa-« veur jusqu'à mon silence, et elle se jeta dans mes « bras avec une effusion qu'il n'eût pas été courtois « de repousser. J'étais hors d'état de penser et d'ar-« ticuler une syllabe. Nous étions liés depuis six mois, « lorsqu'un nouveau départ vint nous séparer. »

A MADAME LA COMTESSE DU CAYLA

« 18 janvier.

« Je vous plains, madame, de vous croire obligée « de ne donner aucune marque de souvenir à celui « qui fut constamment votre ami, et qui vous donna « pendant tant d'années, des marques d'une affec-« tion et d'un dévouement dont le monde offre peu « d'exemples.

« Si à mes yeux comme aux vôtres votre silence est « un tort que vous vous reprochez malgré vous, je « ne veux point le partager, et il m'en coûterait trop « de vous imiter. Sans discuter sur le fond, mes inten-« tions du moins ne peuvent pas vous rester plus sus-

« pectes que mon affection ; et d'ailleurs les faits sont « venus justifier mes sages et amicales prévisions.

« Après une longue absence, nous nous sommes « revus comme de vieux amis qui ne pouvaient dou- « ter de leur affection ; ne m'imposez plus les tris- « tesses d'un silence qui me pèse ; je ne crains pas de « l'avouer.

« Si une position plus que sévère ne me clouait « forcément où je suis, déjà je serais tombé chez vous, « comme une bombe ; mais ses éclats eussent été tout « affectueux, car il m'est impossible de chasser de ma « pensée l'amie de tant d'années.

« Allons, un peu de courage et de justice ; moins « de rancune, et nous en serons plus heureux.

« Les sociétés secrètes préparent une mine terrible « qui amènera infailliblement un moment d'anarchie, « car la rage ne raisonne pas.

« Il n'y a de véritable influence nulle part ; mais « un pouvoir agonisant se débattant contre toutes sortes « d'impossibilités.

« La santé de Louis-Philippe s'altère visiblement ; « et sa mort, quelle que puisse en être la cause, sera le « signal d'une grande catastrophe : de toute façon, « cette catastrophe n'est plus éloignée.

« Toutes les lettres qui arrivent de Rome, confirment « ce que j'ai écrit ; et cette étoile qui doit éclairer « notre avenir, grandit sous la protection du ciel.

« Mon père, toujours admirable, va mieux ; mes « enfants croissent, ils sont beaux et grands. Ma mère « et ma fille toute charmante, reviendront à Paris à « la fin de janvier.

« Bien des privations de tous genres me sont impo-

« sées ; mais nulle ne peut m'être plus pénible que le
« silence d'une amie ; et si, pour la servir, j'ai pu sans
« le savoir, lui déplaire, mon caractère et mon cœur
« doivent me servir de garantie. Recevez mes plus
« tendres hommages. Le monde est triste, j'y vais peu ;
« on se marie, on rit, on pleure, on chante, on danse,
« on meurt, et le monde va toujours en dépit de tout
« et de tous.

« Mon Dieu que j'aimerais à passer quelques jours
« avec vous dans votre solitude, où vous demeurez
« avec une si admirable persévérance. »

A M. LE COMTE DE MONTBEL

« 21 janvier.

« Jour de malheur et de grande réparation, où le
« juste est mort en martyr, demandant grâce pour son
« peuple. Cette grâce, sa voix puissante et sainte, finira
« par l'obtenir ; et le temps arrive où la vraie lu-
« mière doit enfin dissiper les ténèbres de l'erreur.
« Telle est, cher comte, ma conviction profonde. Ce
« jour néfaste devint à ma voix un jour de deuil pour
« la France entière ; mais aujourd'hui tous les souve-
« nirs sont effacés par un pouvoir qui veut dater de
« lui. Si péniblement il a obtenu un jour de dix ans[1],
« il est aujourd'hui sans lendemain, et tous les ressorts
« du gouvernement se brisent dans sa main.

« Dans mon opinion, la France ne doit courir après

[1] 1830-1840.

« aucune alliance ; mais les attendre et les forcer, par
« une attitude aussi sage que ferme ; elle doit placer
« noblement son épée dans la balance de l'Europe ;
« ne pas craindre de la tirer ; mais ne jamais le faire
« sans nécessité, et toujours avec sagesse.

« Le cri d'honneur sera toujours entendu des Fran-
« çais ; mais pour que la France soit respectée, il faut
« qu'elle soit respectable ; aujourd'hui le monde s'en
« gare comme d'un mauvais sujet sans honneur, dont
« les principes perturbateurs portent le trouble dans
« toutes les consciences. Le prince appelé à la régéné-
« rer, doit être franchement vertueux, sans ostenta-
« tion comme sans respect humain ; et le bien des
« peuples doit être le sujet de toutes ses méditations,
« comme le but de ses constants efforts.

« Le peuple en France, raisonne trop peut-être,
« pour son repos et son bonheur ; mais il a dans le
« cœur un fonds de justice qui finira par triompher de
« toutes les préventions. Pour le diriger, il faut se
« l'attacher, en lui prouvant qu'on s'occupe sérieuse-
« ment de ses intérêts. Il veut être gouverné, et se
« montre soumis, quand on le conduit bien ; il faut
« peu s'occuper de ses paroles, et aller droit au fait ;
« en ne regardant aucun obstacle comme étant insur-
« montable. Une modération ferme impose à tous.
« Grande indulgence pour le passé, avec une fermeté
« inébranlable pour le présent et l'avenir.

« Le retour du bon Bouillé me paraît un bonheur ;
« c'est un esprit sage et éclairé : il ne faut pas deux
« directions, et il a en vous la confiance que vous mé-
« ritez.

« Les lettres de M. l'abbé de Genoude nous ont

« charmés sous tous les rapports ; parlez-m'en un peu ; « c'est un homme doué d'une imagination vive « mais d'une persévérance invincible, d'un grand « courage moral, de puissantes lumières, et d'un dé- « vouement éprouvé.

« Il est dans l'enchantement de tout ce qu'il a vu « et entendu ; nous l'attendons avec impatience.

« Mes hommages respectueux aux pieds du prince ; « mille choses au comte de Bouillé ; et à vous, cher « comte, à la vie, à la mort. »

A M. LE COMTE DE BOUILLÉ

« 26 janvier.

« J'attends avec la plus vive impatience de vos nou- « velles, mon cher comte, et je jouis d'autant plus « de vous voir auprès de notre cher Henri, qu'à mon « avis comme à celui de plusieurs, le duc de Lévis est « loin de lui convenir autant que vous ; il manque de « portée sur les choses essentielles ; et son abord est « trop glacial. Heureusement la grâce du prince « supplée à ce qui peut manquer à ceux qui l'entou- « rent ; mais ce n'est pas suffisant ; du reste, son « succès est complet ; il semble que le ciel lui-même « se soit plû à le former pour les circonstances diffi- « ciles qui se préparent.

« Je suis assuré qu'il ne s'arrêtera pas au commen- « cement d'une carrière si brillante, et qu'il restera « humble en s'armant d'une persévérance invincible.

« Se fiant à la Providence, il sera fort, car elle ne « peut l'abandonner. Vous retournerez bientôt à « Goritz.

« Il ne faut cependant pas vous y endormir trop « longtemps, car vos voyages nous servent admirable- « ment.

« On a fait ces jours-ci aux Tuileries, l'éloge du « prince ; je me méfie toujours de ce qui vient de « cette source, mais le fait est positif.

« J'ignore les projets ultérieurs ; longtemps j'avais « désiré La Ferronnays par rapport à la Russie, et « aussi pour le salutaire effet que sa présence auprès « du prince pourrait avoir en France.

« Malheureusement ses idées ne sont pas toujours « justes ; il juge mal le présent, en se reportant vers « un passé impossible ; et tout cela ne serait pas sans « inconvénient, malgré toute la valeur personnelle « d'un homme d'honneur par excellence.

« Vous voyez, mon cher ami, avec quelle con- « fiance je vous parle ; c'est que je ne connais per- « sonne que j'aime et estime plus.

« Vous et l'admirable Montbel composez un en- « semble parfait, et je ne sais rien de mieux.

« Sans doute il faut qu'Henri V fasse la conquête « de tous ceux qui l'approchent, et s'attache tous les « cœurs par des liens indissolubles ; mais il est temps « qu'il se prononce pour le seul système raison- « nable et vrai qui puisse le faire désirer, le rame- « ner et consolider son retour. Tout ce qui est en « dehors de ce système est faux, nuisible et impos- « sible.

« Il est temps de consolider ce système par sa royale

« approbation, et de fortifier aussi par elle, ceux qu
« travaillent pour lui et pour la France avec une per-
« sévérance et un amour sans bornes. Arrière les
« égoïstes aveugles qui ne songent qu'à eux! *Tout*
« *pour la France et par la France*, doit être notre
« devise.

« M. de Genoude est revenu enchanté; parlez-moi
« de son voyage, et des souvenirs qu'il a laissés. »

Joséphine, la fidèle et si dévouée femme de chambre de madame du Cayla, est venue me voir avant de quitter Paris; cela a été pour moi un vrai bonheur de reparler de cette amie à laquelle je resterai dévoué jusqu'à mon dernier jour: les impressions de la jeunesse sont ineffaçables, surtout lorsqu'elles se fondent sur un dévouement tellement éprouvé.

Joséphine m'avait apporté une lettre aimable de sa maîtresse.

Madame du Cayla a été abreuvée d'épreuves et de chagrins, et sa santé s'en ressent; il paraît qu'elle est réellement souffrante, et je m'en inquiète vivement.

Quand presque tout autour de vous est éprouvé, que vos affections mêmes sont une source d'ingratitude et de peine; quand votre position personnelle devient tellement noire, que l'on ne peut imaginer comment elle se dénouera; que tant d'affaires graves vous absorbent; il faut avoir quelque courage pour lutter, et rester calme au milieu de la tempête, entouré de tous les ennuis, et de toutes les inquiétudes;

il faut du dévouement pour n'être distrait par rien, de la politique qu'on regarde comme un devoir.

Ma confiance entière est en Dieu.

LETTRE DU COMTE DE BOUILLÉ

« Goritz, 29 janvier.

« J'ai reçu il n'y a que peu de jours, mon cher « LaRochefoucauld, votre lettre, aimable comme tout « ce qui me vient de vous.

« Tout ce que vous me dites au sujet de mon an- « cien élève, et de l'opinion que l'on se forme de lui « où vous êtes, m'enchante d'autant plus que vous « connaissez la confiance que j'ai dans vos jugements, « et en vos almanachs. Au reste il mérite cette « bonne opinion par la manière dont il a débuté dans « le monde. Tous les revenants d'Italie ont dû vous « dire combien il s'est montré à son avantage dans « une position qui ne laissait pas que d'être difficile. « Son aplomb, sa sagesse, et ses bonnes grâces ont « frappé tout le monde ; et aux qualités qu'il a dé- « ployées, l'on peut juger de celles que le temps et « les circonstances peuvent faire briller encore en lui. « Je lui ai lu votre lettre à l'exception pourtant de « ce qui concernait le duc de Lévis. Celui-ci, malgré « le défaut que vous et d'autres lui trouvent, n'en « possède pas moins une valeur réelle.

« Le jeune prince lui a accordé sa confiance et son

« amitié dont il est digne à tout égard, ce qui ne l'em-
« pêche pas d'être toujours aussi bon et charmant
« pour moi, maintenant trop vieux serviteur pour lui
« être aussi utile que je le voudrais d'ailleurs.

« Monseigneur a été fort touché des nouvelles ex-
« pressions de votre zèle, de votre dévouement et de
« la chaleur de vos sentiments toujours si purs et si
« nobles, dont il apprécie toute la valeur. Il me charge
« de vous le dire, en y ajoutant les choses les plus ai-
« mables de sa part. Il rend toute la justice qui est
« due aux efforts que vous faites pour populariser sa
« cause ; il sait qu'il ne peut mettre ses intérêts en de
« meilleures mains, et il vous prie de compter sur
« sa reconnaissance comme sur les autres sentiments
« que vous lui avez inspirés. Il se porte à mer-
« veille, et tout en jouissant comme il le doit, du
« plaisir de se retrouver auprès de ses augustes pa-
« rents, et de son aimable sœur, il est tout disposé à
« recommencer, quand la belle saison et le retour du
« duc le lui permettront, ses courses à la recherche
« d'une science qu'il sent la nécessité d'acquérir de
« plus en plus, je veux dire celle des hommes et des
« différents pays et gouvernements de l'Europe; ce
« qui ne s'oppose pas à ce qu'il soit toujours prêt à
« profiter des circonstances heureuses que le ciel pour-
« rait faire naître en sa faveur, de ce côté vers lequel
« son cœur et ses regards sont sans cesse tournés.
« Montbel revient sous peu de jours; je ne manquerai
« pas de lui parler beaucoup de vous.

« Les habitants de Goritz ne vous ont pas oublié.

« Donnez-nous de vos nouvelles, mon cher ami, vos
« lettres ne peuvent que nous intéresser sous tous les

« rapports ; et vous ne sauriez douter de tout le plaisir « particulier qu'elles me procurent.

« S'il se passait quelque chose d'intéressant ici, je « me hâterais de vous le mander, mais je n'y aper- « çois rien de ce genre. C'est de vos latitudes que les « bonnes brises doivent nous arriver. J'espère vous « revoir dans le courant de juin, et c'est à Vaugirard, « dans mon petit réduit, que je vous donne rendez- « vous.

« Je regrette que vous n'ayez pas aussi fait un tour « en Italie. Je ne suis pas revenu émerveillé de ce « pays-là. Le Saint-Père a été fort aimable pour nous « à notre départ, et nous a donné à tous sa bénédic- « tion. Le grand-duc de Toscane a été fort bien ; enfin « maintenant que l'impulsion est donnée, j'espère « que l'on ne restera pas en si bon chemin. Nous « avons la plus entière confiance dans la personne qui « possède la vôtre[1].

« La Ferronnays est resté à Naples ; et si l'on va dans « le nord, il sera indubitablement du voyage. On l'a « beaucoup goûté, bien que sur quelques points l'on « n'ait pas été complétement de son avis.

« Adieu cher et bon camarade, ce n'est pas à vous « que l'on doit recommander courage et persévérance ; « mais ayez foi en notre jeune pèlerin, il répondra à « notre attente.

« Vous savez combien je vous aime, tout à vous de « cœur et d'âme.

[1] M. de Villèle.

1er mars.

Pour gagner les bonnes grâces de Louis-Philippe, le cabinet Soult avait consenti, malgré l'opinion publique, à présenter à la Chambre des députés un projet de dotation en faveur de M. le duc de Nemours, à l'occasion de son mariage avec la princesse Victoire, fille du duc Ferdinand-Georges-Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha. Cette concession a précipité sa chute. Dans la séance du 20 février, la Chambre des députés a rejeté sans discussion, et au scrutin secret, le projet de loi à la majorité de 226 voix contre 200.

M. Guizot venait d'être envoyé comme ambassadeur à Londres.

Louis-Philippe, soit par crainte, soit par calcul, s'est alors décidé à faire un pas vers la gauche, en donnant pour la seconde fois depuis 1830, la direction des affaires étrangères et la présidence du Conseil à M. Thiers.

On va voir à l'œuvre le promoteur de la célèbre formule :

« Le roi règne et ne gouverne pas. »

LETTRE DE M. LE COMTE DE MONTBEL.

« Goritz, 18 mars.

« Mon cher vicomte, je vous remercie de vos lettres, « et de tout ce qu'elles renferment d'affectueux pour

« moi, et je viens vous demander pardon de mon in-« exactitude ; mais outre mes occupations habituelles « qui n'ont pas diminué, je reviens en ce moment, « d'un voyage à Vienne qui s'est ajouté à ceux que j'ai « faits avec le prince, et qui a absorbé mon temps. « Me voilà de retour, et j'ai repris le cours de nos « études et de notre vie habituelle.

« Le prince, après le mouvement où il avait vécu, « a retrouvé avec bonheur ses occupations, et l'affec-« tion de ses parents ; car en quelque situation qu'on « se trouve, les affections du cœur sont le bonheur de « cette vie, et la consolation de beaucoup d'infortunes. « Ce moment de solitude nous met à même de tirer « parti de ce que nous avous vu et observé en choses « et en hommes.

« La réflexion est bien nécessaire pour classer ses « idées, les comparer et en tirer parti. Le prince s'ha-« bitue à ce genre d'étude, et il y porte une sagacité « remarquable.

« Je vous remercie de ce que vous m'indiquez « sur la crise actuelle. Il me paraît difficile que « M. Thiers puisse se soutenir longtemps dans la po-« sition où il est parvenu sans la préférence de Louis-« Philippe.

« Je suis convaincu que ce dernier a manœuvré « pour qu'une majorité parlementaire le délivrât d'un « ministre qui pèse sur lui comme un cauchemar, et « qu'il espère aveugler. Quoi qu'il en soit, voilà un « état de choses qui use et engloutit toutes les répu-« tations.

« Sans parler de leur point de départ, des hommes « comme MM. Molé, Guizot, Duchâtel, Villemain,

« Thiers etc., ont assez de facultés pour être hommes « d'État; ils ont plus d'instruction et d'esprit que « beaucoup de personnes qui ont servi utilement les « gouvernements précédents ; mais il leur manque la « stabilité qui seule peut donner l'expérience, et sans « expérience on ne devient pas homme d'État... Nous « ne sommes pas moins intelligents en France, qu'on « ne l'est partout ailleurs; mais ce qui fait d'habiles « ministres, c'est une vie tout entière d'affaires, qui « donne une assurance qu'on n'a pas, quand on est « tout nouvellement installé dans un salon ou dans « un cabinet ministériel.

« Il y a là cause de mort pour un gouvernement « condamné par les institutions à être livré con« stamment à la maladresse de mains inexpérimen« tées.

« Notre vie est telle que vous en avez été témoin. « Rien de changé ; seulement la mort a éclairci les « rangs. Le duc de Blacas et le cardinal ont laissé un « grand vide ; ils étaient la tradition vivante de ce de« mi-siècle de proscription.

« La bonne vicomtesse d'Agoust s'endort de plus en « plus; dans la société que vous avez vue, une jeune « personne, belle-fille du comte Clément Coronini, « est morte à vingt-deux ans. La belle Marie Coronini, « fille de madame Pompée, est fort malade de la pe« tite vérole, d'ailleurs si funeste à la beauté. Une « fille de M. de Saint-Aubin a disparu aussi à quinze « ans; deux des hommes qui ont servi à la table « du roi sont morts.... Le cimetière de Goritz est « déjà la demeure d'une partie de la colonie fran« çaise.

« Je finis ma lettre tristement...... Mais nous espé-« rons revoir notre patrie d'ici bas,.... et nous espé-« rons à l'éternelle patrie.

« J'ai rempli vos intentions auprès du prince qui « vous fait ses affectueux compliments. »

---

12 mars.

Honneur aux braves soldats de Mazagran ! Ils étaient cent vingt-trois de la 10e compagnie du 1er bataillon d'infanterie légère d'Afrique, commandés par le capitaine Lelièvre ; et pendant quatre jours, du 3 au 6 février, ils ont héroïquement tenu tête à des milliers d'Arabes.

Ce beau fait d'armes excite un enthousiasme général, surtout parmi les royalistes, dont le cœur bat toujours à l'unisson des gloires de la France.

A M. LE COMTE DE MONTBEL

« 26 mars.

« Une grippe générale règne à Paris, mon cher « comte, et j'en suis moi-même atteint fortement sans « pourtant m'arrêter; mais voici quatre nuits bien fa-« tigantes que je passe sans sommeil, et avec beau-« coup d'étouffement. Le temps remettra tout cela, et

« je me laisse bien vite de côté, pour passer aux af-
« faires générales.

« Il n'y a qu'un avis sur la situation, c'est-à-dire « que chacun la juge extrêmement grave; et qu'aux « yeux de tous les partis, la position du gouver- « nement semble désespérée; en effet toutes les is- « sues lui sont fermées, et il n'a que le choix des mi- « sères et des fautes; si M. Thiers tombe, le minis- « tère Guizot sera le ministère Polignac de la révolu- « tion de juillet.

« La discussion sur la loi des fonds secrets est com- « mencée à la Chambre des députés. Le sort du mi- « nistère en dépend.

« M. Thiers espérait, par le silence des siens, étouf- « fer cette discussion, mais le poëte politique[1] qui a « plus de talent encore que de convictions profondes; « et Béchard ont rendu un grand service: la lutte est « maintenant engagée; il faut bien qu'elle se pour- « suive, et les derniers ministres doivent relever le « gant qu'on leur a impunément jeté; la discussion « sera vive, suivant toutes les apparences, et il sera « difficile à M. Thiers, et à ses amis, de garder tou- « jours la mesure qui leur est nécessaire.

« Leur espoir est dans l'abdication de Louis-Philippe « et dans l'avénement du duc d'Orléans. M. Thiers « fait l'impossible pour retenir le prince avec lequel « il s'entend au mieux; mais le maréchal Valée ne « pourra aller assez vite, pour qu'il ne devienne pas, « je pense, indispensable au duc de le rejoindre en « Afrique.

[1] M. de Lamartine.

« Ce ministre révolutionnaire commence cependant « à s'inquiéter d'une position acceptée si légèrement.

« — *Tout est impossible après moi*, disait-il avec « plus de raison peut-être qu'il ne le pensait lui- « même ; mais on peut ajouter que tout est impos- « sible avec lui.

« On est justement et vivement inquiet au château, « et les pensées de Louis-Philippe deviennent incer- « taines, comme sa volonté ; le temps a déjà fait jus- « tice de cette habileté tant vantée.

« Le dénouement approche ; mais il ne sera pas « encore pour demain : je sais tout l'intérêt qu'il y a « pour Henri V à un voyage en Russie ; car un ma- « riage avec la princesse Olga, la plus belle et la plus « délicieuse femme du monde, aurait d'immenses ré- « sultats.

« Ayant cru savoir que telles étaient au fond les « vues secrètes du prince, j'ai mis en œuvre sans en « parler, un moyen d'influence que j'ai ici d'abord, « et même en Russie. De toute façon, il ne pourrait y « avoir que moi de compromis ; je n'ai mis personne « en avant. Si le voyage doit avoir lieu, j'avoue que je « préférerais qu'il eût lieu promptement.

« Je suis en correspondance suivie avec notre ami [1], « voulant marcher en tout d'accord avec cet homme « si rempli de lumières, qui semble rajeuni, et qui « paraît avoir acquis aussi une résolution dont il « manquait.

« Ses lettres sont admirables de sagesse et de force ; « il sait qu'il peut et doit compter sur mon concours

[1] M. de Villèle.

« sincère ; c'est sans contredit, l'homme le plus « éclairé de l'époque, et il peut être appelé à rendre « encore à son pays et à son roi, les plus éminents « services. Il a trop de sagesse pour ne pas s'être « éclairé lui-même par l'expérience du passé. Ce « n'est pas un grand homme d'État ; mais c'est un « homme d'affaires et de finance éminemment ha- « bile.

« M. Berryer, dont le premier vote en faveur de « M. Thiers, et sa conduite envers nous, étaient inex- « pliquables[1], a été admirable hier, et son discours a « produit la plus grande sensation ; Brézé avait eu « avec lui une explication fort nette ; M. Thiers a été « faible et embarrassé. A la tête des affaires, il peut « allumer d'un trait de plume la guerre en Europe ; « rejeté dans l'opposition, il deviendra redoutable au « pouvoir.

« Il est évident que M. Thiers a perdu hier du ter- « rain ; cependant les paris restent encore ouverts, et « le château lui-même, encore incertain du résultat, « affecte une grande neutralité ; il est vrai que *les* « *Débats* et *la Presse* parlent pour lui.

« Il n'y a du reste, sorte d'engagements, que ne « prenne M. Thiers pour gagner des voix ; mais, « quand bien même il triompherait aujourd'hui ; « infailliblement ce serait pour tomber plus tard, « car Louis-Philippe ne pourrait consentir à moins « de folie, à une dissolution.

« Je désire fort que le prince et ses sages conseils

[1] En 1848, on a vu qu'il existait un accord intime entre M. Thiers et M. Berryer.

« aient approuvé ma pensée de souscription envoyée « au marquis de Brézé qui a si noblement parlé pour « le monument élevé en l'honneur des braves de Ma- « zagran ; on ne trouve pas tous les jours une occa- « sion si heureuse, de produire un grand et salutaire « effet.

« Dans les intérêts qui m'occupent, je mets tou- « jours de côté les questions de personne ou d'amour- « propre ; aussi suis-je passé chez le duc de Lévis que « je n'ai point trouvé.....

« N'ayant du reste, rien de personnel contre lui, « ma seule pensée est toujours ma patrie et mon roi ; « et si constamment j'ai été l'ennemi politique de « M. de Blacas, c'est que sans le vouloir, sans le savoir « sûrement, il nuisait à l'un et à l'autre ; sans me per- « mettre jamais aucune inimitié personnelle, j'aurai « toujours mon franc-parler.

« L'effet qu'a produit le discours de M. Berryer, « dépasse tout ce qu'on peut dire, et cependant en « le lisant avec attention, on y voit une réserve qui « étonne par rapport aux fonds secrets sur lesquels « l'orateur évite de se prononcer, comme s'il avait « espéré dissimuler par le talent, la fausseté du pre- « mier vote en faveur de M. Thiers, et disposer à un « second.

« L'hésitation de la cour, qu'elle soit fausse ou si- « mulée ; l'appui du duc d'Orléans, et la corruption « des hommes, donnent des chances à M. Thiers..... »

« 27 *mars*. — Je reçois à l'instant, cher comte, vo- « tre triste et excellente lettre ; et quelque heureux « que je sois d'avoir de vos nouvelles, je ne compte

« pas avec mes amis, surtout lorsque l'emploi de leur
« temps est si parfait et si utile. Mon Dieu, que de
« morts ! associez-moi à toutes vos douleurs.

« Le choix du jeune duc de Blacas fait honneur au
« cœur du roi, et si M. *** ne perd pas une occasion
« de me blâmer, même quand je sers utilement une
« cause qui lui est chère, moi je ne perdrai jamais
« une seule occasion de le louer, et de faire valoir ses
« qualités ; l'injustice du fils ne me rendra jamais in-
« grat pour les bontés et l'affection du père.

« Le souvenir d'Henri V m'est aussi cher que pré-
« cieux, et je m'efforcerai de le justifier ; tant que je
« vivrai, lui et la France sont mon unique et ma plus
« chère pensée.

« Tous les détails que vous me donnez, cher comte,
« nous sont aussi utiles que précieux. Quel bonheur
« de voir un prince qui est tout notre espoir, puiser
« à une source si élevée ses sentiments et sa ligne de
« conduite ; sentir le prix des sages conseils qui l'en-
« tourent, et se livrer avec goût à une étude sérieuse
« comme à la comparaison et à la connaissance des
« hommes et des choses, qualités si utiles et si néces-
« saires à un roi !

« Le ciel nous éprouve ; mais il ne nous abandon-
« nera pas, puisqu'il nous réserve notre Henri et son
« sage Mentor, si justement apprécié par le prince
« comme par tous.

« Le ministère, c'est-à-dire M. Thiers, a eu contre
« toute attente une majorité telle que ceux qui le sou-
« tenaient en demeurent effrayés.

« Il y a certainement quelque chose là-dessous, ou
« une haute rouerie afin d'endormir un ministre que

« malgré tout, l'on déteste, ou une immense et ef-
« frayante corruption...... Il est facile de deviner « quelle va être l'audace de M. Thiers avec ses 86 voix « de majorité. Dieu veuille que la France ne devienne « pas la victime de ses projets téméraires ! La royauté « a été vaincue et la maxime : *le roi règne et ne gou-* « *verne pas* vient de l'emporter.

« Voici une bien longue lettre, cher comte ; je vou- « lais avoir vu Brézé avant de la fermer ; mais bien « que je n'aie pas bougé hier de chez moi, il avait « lui aussi tant d'affaires qu'il n'a pu venir me voir « à son grand regret. Je ne puis rattraper le sommeil ; « mais je n'en consacre pas moins ma journée à une « cause qui a toutes mes sympathies.

« Vous savez à quel point vous m'êtes cher, et com- « bien votre bonne amitié m'est précieuse. »

---

29 mars.

M. Thiers répète-t-on : *C'est la guerre avec l'Europe.* Telle n'est pas ma pensée ; l'Europe ne l'aime pas, il est vrai ; elle redoute son caractère aventureux ; mais comme avant tout elle craint la guerre, elle sera peut-être plus coulante avec lui qu'avec tout autre ministre. C'est à l'intérieur surtout que doivent se développer, bon gré mal gré, les conséquences du ministère de l'enfant de la révolution.

Dans les circonstances graves et en raison des questions extérieures, à l'ordre du jour, il n'est pas sans habileté à Louis-Philippe, d'avoir su dissimuler, pour

le moment, en donnant la majorité à son ministre; mais M. Thiers sera forcé d'avancer dans le sens de la révolution, ou bientôt il perdra cette majorité de circonstance.

M. Thiers veut la révolution, qui l'a fait ce qu'il est; mais il ne veut pas d'une révolution nouvelle qui lui arracherait forcément le pouvoir des mains.

Plus on réfléchit au discours de M. Berryer, et plus on se convainc que sur le fond il est d'accord avec M. Thiers, son ami.

Il ne lui a pas fallu moins que son éminent talent pour imposer silence à toutes les bouches.

CHAPITRE II

1er avril.

J'ai causé hier longtemps avec Brézé ; il hésitait un peu à prendre la parole après les discussions de la Chambre des députés, mais j'ai essayé de lui démontrer qu'il lui restait un magnifique terrain, celui des intérêts nationaux, celui de l'honneur et de la franchise. « — Vous ne pouvez accepter, lui ai-je dit, « l'omnipotence parlementaire comme principe et « telle que semble le soutenir M. Berryer ; et vous serez « conséquent en annonçant loyalement et franche- « ment que vous ferez de l'opposition contre tous les « ministères qui se succéderont, jusqu'à ce qu'il s'en « trouve un qui se mette franchement sur le terrain « des intérêts nationaux. Croyez-moi, cette position est « aussi belle que noble : la place est vide, ne la lais- « sons pas prendre à d'autres ; quel beau parti vous « pouvez en tirer ; seul vous serez bien véritablement

« le digne vengeur de la France et des royalistes, « etc., etc. » Brézé, qui a un sens juste et un noble cœur, a paru me comprendre, et nous nous sommes séparés.

Le printemps semble depuis quelques jours éprouver mon bon père, et lorsqu'il souffre, son fils ne vit plus.

Jamais un pareil modèle d'honneur et de vertu douce et pure ne viendra donner au monde d'aussi utiles leçons.

Pas une de ses journées qui ne soit comptée par plusieurs bienfaits. C'est à qui le respectera, l'aimera davantage.

AU PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

« 6 avril.

« Monsieur le Président,

« J'ai l'honneur de vous adresser une pétition pour « la réforme électorale, mesure importante, et que « je regarde comme l'unique moyen d'en finir avec « tous les partis, en arrachant la France à l'abîme de « révolution où l'intérêt personnel voudrait la préci- « piter.

« J'ose espérer que vous voudrez bien, en la dépo- « sant aux archives, veiller à ce que le rapport en

« soit fait à la Chambre des députés, avec celles du « même jour qui intéressent la France entière.

« Veuillez, monsieur le Président, agréer, avec ma « reconnaissance, l'hommage de mes sentiments les « plus distingués.

« Le vicomte DE LAROCHEFOUCAULD. »

PÉTITION POUR LA RÉFORME ÉLECTORALE

6 avril.

« Messieurs les Députés,

« Lorsque l'indépendance de la patrie semble me- « nacée, c'est aux frontières qu'il faut aller la défen- « dre ; mais quand son existence intérieure est com- « promise par l'égoïsme et la corruption, oser dire ce « que l'on croit la vérité, sans acception de personnes, « est un devoir pour l'homme de cœur et de con- « science.

« C'est comme ancien député, comme citoyen, « comme propriétaire, comme garde national, fier « d'avoir servir dans les rangs de la milice ci- « toyenne, pour maintenir l'ordre dans la capitale ; « c'est enfin comme Français que je viens unir ma « faible voix à tous ceux qui, en France, demandent « la réforme électorale ; je l'invoque comme unique « refuge au sein des tempêtes, comme une raison, « une justice, un intérêt et une nécessité.

« Je la demande à plusieurs degrés, parce qu'un « esprit sage ne peut désirer que ce qui est possible.

« Tout ce qui peut être dit sur la réforme électo- « rale, sur son avantage comme sur sa nécessité, a « été trop éloquemment expliqué pour que je ne « craigne pas de m'étendre sur son but; mais mes- « sieurs les députés comprendront, je l'espère, qu'ils « ne peuvent repousser plus longtemps une mesure à « laquelle tient l'existence d'un pays qui paye des « impôts écrasants, et auquel on ne peut refuser le « droit de nommer ceux qui les votent.

« Messieurs les députés craindraient de prendre « une responsabilité terrible, en repoussant plus long- « temps un vœu national, et auquel les plus sages « esprits se rallient.

« Messieurs les députés sauront s'élever au-dessus « des intérêts personnels, afin de proclamer ce prin- « cipe de haute justice; et la France leur devra son « salut.

« S'y opposer serait amener de graves désordres, « que messieurs les députés craindraient de provo- « quer.

« L'intérêt bien entendu d'un gouvernement doit « se trouver d'accord avec celui du pays; aussi je « veux espérer que le gouvernement lui-même ap- « puiera la mesure, s'il n'est amené par des circon- « stances impérieuses à la provoquer comme une né- « cessité.

« Dans un moment où les principes les plus opposés « semblent en question, puisqu'il s'agit de savoir si le « principe parlementaire ou le principe du gouver- « nement personnel prévaudra dans cette société; et

« lorsqu'une dissolution semble imminente, ne se-« rait-il pas nécessaire, puisqu'on reconnaît que de la « solution de cette question dépend le résultat électo-« ral, ne serait-il pas nécessaire, dis-je, que la Cham-« bre qui doit la résoudre représentât réellement la « France, au lieu de représenter deux cent mille « électeurs.

« Lorsqu'il est question d'augmenter l'impôt fon-« cier, pour faire face à un déficit de 80 millions, de « disposer de 180 millions consacrés à l'amortisse-« ment, de statuer sur la réduction de l'intérêt de la « dette, de trancher la question d'alliance de la « France dans ses affaires d'Orient, qui peuvent ame-« ner un remaniement en Europe; enfin, lorsque « toutes les questions qui ont été soulevées depuis « 1830 sont encore pendantes et exigent une solution « dans l'intérêt de tous, n'est-il pas juste que tous « soient admis à nommer les membres de l'assemblée « qui va avoir à prononcer sur d'aussi grands pro-« blèmes !

« Une pareille assemblée aurait pour effet de forti-« fier le pouvoir public, malheureusement si affaibli « en France, en produisant une manifestation de la « volonté générale qui imposerait silence aux factions, « et ferait cesser la division des partis.

« Je n'ai jamais fait d'opposition par système; et « l'intérêt bien entendu du pays est aujourd'hui, « comme il l'a toujours été, le seul motif qui m'a-« nime.

« Recevez, messieurs les députés, l'expression de « mes sentiments les plus distingués; veuillez aussi « me laisser l'espoir que vous voudrez bien accorder

« quelque attention à la lecture d'une pétition qui n'a « pas d'autre but que le bien de la France.

« Le vicomte DE LAROCHEFOUCAULD. »

Je n'avais pu me refuser à écrire au ministre de l'instruction publique, en faveur d'un vieillard malheureux qui m'avait été vivement recommandé.

Voilà la réponse aimable qui m'est arrivée après trois jours de date. Je ferai mettre une carte à la porte de M. Cousin. La reconnaissance est un devoir sacré en dépit de l'opinion.

« 7 avril.

« Monsieur le vicomte, en réponse à la lettre que « vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 2 de ce « mois, je m'empresse de vous annoncer que je viens « d'accorder un secours de cent francs à M. M*** de « B***, instituteur âgé et infirme.

« Je suis heureux de pouvoir améliorer ainsi la « position d'un instituteur à qui vous portez un si vif « intérêt, bien charmé de faire quelque chose qui soit « agréable à M. de LaRochefoucauld.

« Recevez, etc.

« Le ministre de l'instruction publique,

« COUSIN. »

---

10 avril.

Le roi de Naples donne un bel exemple aux souverains de l'Europe, en ne se laissant pas intimider par les menaces de l'Angleterre. Ce gouvernement, altier comme toujours avec les faibles, exigeait la rupture d'un contrat pour l'exploitation des soufres de la Sicile, sous prétexte qu'il était préjudiciable aux intérêts des sujets britanniques. « — J'ai pour moi Dieu « et la justice, a répondu le roi ; et j'ai plus de con« fiance dans la force du droit, que dans le droit de la « force. »

---

12 avril.

Mon père me racontait hier qu'ayant rencontré M. le comte Molé dans un salon, il avait parlé longuement avec lui politique, et lui avait exprimé les craintes que lui inspirait M. Thiers ; et son regret qu'il fût sorti du ministère. La réponse de M. Molé est remarquable : « — Vous êtes bien aimable, monsieur « le duc, mais c'est une machine usée avant le temps, « une affaire qui semble désespérée ; et il n'aurait « pas plus dépendu de moi que de tout autre de la « mettre à flot et de la sauver. »

En effet, l'inquiétude est générale.

Les conséquences du ministère de révolution se font déjà sentir : voici des émeutes dans les provinces et des châteaux pillés. Laissons venir. Il faut au pou-

voir une armée formidable à l'intérieur, soixante mille hommes au moins en Afrique. Que deviendrait la France dans le cas d'une guerre étrangère?

LETTRE DE M. LE COMTE DE BOUILLÉ

« Goritz, 3 avril.

« Je voudrais, mon bien cher ami, vous envoyer « plus qu'un simple accusé de réception, en retour « de votre lettre tout à la fois si aimable et si intéres- « sante; mais que puis-je vous mander d'ici, de ce « cercle si rétréci dans lequel s'écoulent languissam- « ment nos jours, nos semaines et nos mois, dont en « voici déjà trois d'écoulés de la fameuse année où « nous sommes, sans que rien annonce encore la « prochaine arrivée des grands événements qui doi- « vent en marquer le cours[1]?

« Monseigneur vous rend toute la justice qui vous « est due, apprécie parfaitement vos nobles et belles « qualités, et me charge de vous dire que, *s'il compte « en toutes occasions sur votre cœur, votre tête et votre « bras, vous pouvez aussi compter toujours, de votre « côté, sur son affection et sa reconnaissance*. Il aime et « désire qu'on lui dise toujours la vérité, et elle n'en « sera que mieux accueillie toutes les fois qu'elle lui « arrivera par des organes tels que vous. Ne craignez

[1] On appelait l'année 1840, l'an 40, et généralement on s'attendait, même en dehors des événements politiques, à quelques phénomènes extraordinaires.

« donc jamais de la lui dire ; et je vous en donne d'a-
« vance de sa part un *bill d'indemnité*.

« Il est revenu plusieurs fois sur ses regrets de ne « vous avoir pas vu en Italie, et déplore les motifs qui « l'ont privé de ce plaisir ; enfin, il veut encore que « je vous dise les choses les plus aimables de sa part, « et qu'il vous engage à persévérer avec *spes* et *fides* « dans tout ce que vous faites pour lui.

« Je vous remercie, cher ami, de tout ce que vous « m'exprimez d'aimable au sujet de ma présence ici ; « mais vous me jugez avec beaucoup trop d'indulgence « et de partialité ; et j'avoue que j'attends avec impa- « tience le retour du duc de Lévis, qui m'a confié mo- « mentanément son dépôt ; cette tâche et cette respon- « sabilité me paraissant plus grandes que jamais.

« J'ignore quels sont les plans de campagne pour « l'été prochain, mais j'insiste pour que l'on recom- « mence à voyager..... La Ferronnays doit arriver ici « après Pâques, pour y voir sa belle-sœur ; il y sera « accompagné d'une partie de sa famille ; et si l'on « met, comme cela pourrait être, le *cap* sur le nord, « le gouvernail du navire ne pourra être mieux placé « qu'entre ses mains. S'il arrivait quelque chose d'ex- « traordinaire d'ici là, je vous le manderais ; mais je « pense que j'irai moi-même avant longtemps vous « donner tous les détails que vous désirez connaître ; « maintenez, en attendant, les bons effets produits « par le voyage d'Italie, et tâchez de tirer le meilleur « parti possible du choix des éléments politiques qui « suspendent dans ce moment-ci sur nos têtes les « orages et la foudre.

« *Nous* lisons avec le plus grand intérêt vos articles,

« mais rappelez-vous qu'il y a une sainte[1], dans la lé-
« gende, à laquelle nous ne voudrions pas vous voir
« encore faire vos dévotions. Prudence donc ; l'aigle
« en cage perd sa force, et le rossignol sa voix. *Nous*
« sommes enchantés de la correspondance que vous
« entretenez avec l'homme par excellence qui est des-
« tiné, j'espère, à nous rendre encore de grands ser-
« vices, et à qui, en temps et lieux, *nous* tiendrons le
« langage de Louis XVIII ; mais il aura peut-être be-
« soin de nous être inspiré, ce langage, jusqu'à ce que
« l'expérience nous l'ait rendu naturel et familier ; et
« alors la galère (car il est à craindre que notre vieux
« vaisseau monarchique ne soit encore longtemps
« autre chose) voguera sans danger au milieu des
« écueils qui l'environnent : le reste à la grâce de
« Dieu. Continuez, cher ami, à *nous* donner de vos
« nouvelles ; ne craignez pas de les faire trop lon-
« gues ; vos bulletins politiques ne peuvent qu'être
« du plus grand intérêt pour *nous*, surtout dans les
« circonstances actuelles. *Nous* avons foi en vos alma-
« nachs, et j'éprouve, moi, un plaisir infini à déchif-
« frer votre écriture, quoiqu'elle ne soit pas tou-
« jours bien lisible.....

« La pauvre ville de Goritz est toujours telle que
« vous l'avez laissée, c'est-à-dire bien triste, ennuyeuse
« et désagréable quand le borée y souffle, ce qui a eu
« lieu constamment depuis notre retour. Nous causons
« souvent de vous, le bon colonel Catinelli et moi ; il
« vous conserve un précieux souvenir. Celui que vous
« avez laissé au cœur de la baronne Richard lui a

[1] Sainte-Pélagie (la prison).

« rendu toutes les illusions de la jeunesse, mais non « ses belles années, car la pauvre femme se fait bien « vieille, et ne bouge plus de son château, situé au « pied des Alpes tyroliennes. On assure même qu'elle « y fait souvent répéter votre nom aux échos d'alen- « tour, et que si le borée pouvait souffler jusqu'à « Paris, il vous y porterait son dernier soupir. Les « trois ou quatre demoiselles des Trois-Couronnes « sont toujours aussi fraîches. Nous attendons un « assez grand nombre de pèlerins pour après Pâques. « Je me suis acquitté de toutes vos commissions. « Montbel et le bon abbé me chargent de mille choses « aimables pour vous.

« Adieu, bien cher et bon ami, rappelez-vous tou- « jours que nous sommes à peu près les seuls débris « encore existants du pauvre vieux pavillon Marsan; « nous ne devons que nous en aimer davantage; « comptez donc sur mon cœur comme je me fie au « vôtre, qui m'a déjà donné tant de preuves d'un « véritable et tendre attachement.

« Pardonnez-moi de ne pas vous écrire des choses « plus intéressantes; mais vous comprenez que la « matière me manque à moins d'entrer dans de pe- « tits détails qui ne seraient qu'insignifiants. Toutes « les santés sont bonnes, celle du prince des plus « brillantes; sa sœur toujours charmante et aussi « digne d'être heureuse. Adieu encore, mille et mille « amitiés. »

A M. LE COMTE DE BOUILLÉ

« 13 avril.

« C'est à vous, cher ami, que j'écrirai aujourd'hui, « pensant qu'il vous est agréable aux uns comme aux « autres d'être toujours tenus au courant de nos af- « faires; et certain qu'elles vous intéressent, et d'ail- « leurs, je trouverai toujours du bonheur à vous par- « ler de ma tendre affection.

« L'avénement de M. Thiers et son immense majo- « rité avaient porté un grand découragement dans tous « les esprits; tel n'a pas été mon sentiment, car, à « mon avis, cette majorité ne pouvait durer, et plus « elle était considérable au premier abord, moins « elle devait être solide.

« L'événement a justifié mes prévisions; et, après « un scrutin douteux, vingt et une voix seulement de « majorité ont été acquises par le ministère Thiers.

« Le parti conservateur, effrayé de sa pusillani- « mité, s'est reconstitué. Il n'en reste pas moins « avéré que le pouvoir de Juillet, entièrement an- « nulé, a reçu le coup de grâce, ne peut plus mar- « cher, et n'ose rien refuser au jeune despote, dont la « tête politique n'est pas assez forte pour soutenir « une position aussi difficile.

« Pressé lui-même de tous les côtés, son embarras « est grand, car il faut de toute nécessité qu'il rompe « avec les uns ou les autres, et les pairs sont décidés « à le pousser dans ses derniers retranchements, pour

« le forcer à se décider sur les questions intérieures « comme sur les questions extérieures : sa finesse lui « suffira-t-elle pour échapper à cette situation double? « C'est plus que douteux, et nous devons nous atten-« dre aux inconséquences plus ou moins immédiates « du parti qu'il se verra forcé de prendre.

« Si M. Thiers est incertain, Louis-Philippe est « encore plus effrayé ; une armée formidable est né-« cessaire à l'intérieur pour y maintenir l'ordre gra-« vement menacé ; hors de Paris, la garde nationale « est désorganisée.

« L'Angleterre, qui avait semblé sommeiller, ne « cède pas une semelle sur la question d'Orient, et sur « celle d'Égypte : que va dire M. Thiers aux pairs qui « vont directement l'interpeller? Vous voyez, cher, « combien la situation est grave. Le duc de Noailles, « dont je reconnais le talent, va travailler la question « d'Orient dans un discours longuement élaboré; dé-« cidé qu'il est, cette fois, à prendre M. Thiers corps « à corps.

« — Si le ministère a le sens commun, disais-« je hier au duc de Noailles, il devra sentir le ser-« vice que vous lui rendez en lui donnant des forces « contre l'Angleterre; mais il n'importe, vous ser-« vez les intérêts de la France, et je vous approuve « de tout mon pouvoir; seulement, soyez ferme et « net. »

« Il me l'a promis.

« Brézé, qui vient d'être fort souffrant, se traî-« nera à la Chambre des pairs, et il prendra la parole « sur la question parlementaire qui doit si fortement « embarrasser M. Thiers, ne le quittant pas qu'il

« ne l'ait forcé à s'expliquer catégoriquement. C'est « pour ce dernier une question capitale, qui doit le « forcer à se jeter dans la gauche, ou bien à lui rom- « pre en visière.

« Telle est, en résumé, la situation, cher Bouillé. « Comment espérer au milieu d'un tel chaos direz- « vous? Eh bien! mes convictions n'en sont pas un « moment ébranlées; prévoir le mal n'est pas l'appe- « ler de ses vœux; mais quand tout devient impos- « sible en dehors du principe monarchique, il faut « bien en dernière analyse que la vérité triomphe, « n'importe par qui, n'importe comment; et les cho- « ses en sont venues au point qu'une prompte solu- « tion devient infaillible; prier et se préparer, telle « doit être, à Paris comme à Goritz, la position ré- « servée au sage.

« Il faudrait de l'unité; et elle ne nous vient de « nulle part: *fais ce que dois, advienne que pourra.* « Vous savez, cher Bouillé, combien je vous aime. « Ma proposition pour la souscription n'a donc pas « été agréée par le prince? C'est un malheur; elle eût « produit un bon effet. Mes tendres respects à ses « pieds. »

EXTRAIT D'UN JOURNAL DU TEMPS.

« Pendant que les principes enfermés dans la Charte et dans le gouvernement de 1830, se développent dans le parlement et dans le ministère, et remplissent la société des plus justes craintes, en ramenant les

images d'anarchie et de tyrannie révolutionnaire qu'on croyait avoir éloignées, il n'est pas inutile d'opposer à ces images, le tableau de ce que sera la France quand la société sera revenue à la vérité monarchique.

« L'article de M. le vicomte de LaRochefoucauld[1] est l'exposé des conséquences des principes des royalistes opposés aux conséquences des principes de souveraineté parlementaire. Il est bon que la voie qui conduit à l'ordre et à la prospérité générale soit mise en lumière au moment où le gouvernement s'engage de plus en plus dans une voie contraire. Le contraste qui résultera de cette perspective et de celle qui est offerte par les développements de la révolution, est de nature à accélérer le travail des esprits.

« Sans doute, en traçant le tableau des biens qui résulteraient d'un principe d'ordre et de liberté mis en action dans une société chrétienne, l'auteur suppose que ce principe serait appliqué selon les vues des hommes éclairés qui placent au-dessus de tout, l'intérêt de la France. Il n'ignore pas qu'on doit faire la part des passions et des erreurs humaines dans l'application des idées les plus justes et les plus saines. Si donc ce tableau de prospérité générale paraît trop beau pour qu'on puisse espérer sa complète réalisation, ce ne sera ni la faute du principe dont il offre les conséquences, ni celle des royalistes qui présentent ce principe comme la première condition d'un meilleur avenir. »

[1] Publié dans la *Gazette de France* et reproduit par plusieurs journaux.

A M. DE VILLÈLE

15 avril.

« J'avais remis cette lettre à Raineville, en le priant « de vous la faire passer par une occasion sûre, n'étant « pas pressée ; cette occasion ne s'est pas présentée et « votre gendre, avec une obligeance parfaite, me la « rapporte, en me disant qu'il vous envoie quelqu'un « mardi. J'en profite pour y joindre une nouvelle « lettre.

« Brézé atteint d'une affection vive n'a pu aller à « la Chambre et j'ai vivement regretté, dans cette oc- « casion solennelle, l'autorité de sa parole, mais « nombre de personnes souffrent, et moi-même, si « bien portant ordinairement, je ne puis me remettre « depuis un mois.

« Je vous le répète, cher ami, en répondant à votre « dernière et aimable lettre, je m'attache à vous pour « ne marcher qu'avec vous, toujours heureux de me « laisser guider par vos conseils, mais ayant un tel « dégoût des hommes et des choses, qu'il ne faut pas « moins que mon dévouement et les paroles si posi- « tives qui viennent encore de m'arriver par le comte « de Bouillé de la part du prince, pour m'engager à « persévérer avec le même zèle.

« Je pense avec vous que tout doit venir en son « temps; seulement il est permis de penser que pour « trop remettre, les choses les plus importantes peu- « vent être compromises malgré le plus rare et le plus « noble talent; et vous avez trop de conscience et

« de lumière pour ne pas profiter de l'expérience.

« Je n'en citerai que deux exemples :

« Pour s'être occupé trop tard de se former une « majorité à la Chambre des pairs, divisée par toutes « les intrigues; la plus belle conception, celle des « rentes, a échoué, et un mal *irréparable et funeste* « par ses conséquences de tout genre, en a été la « suite.

« Ce malheureux Corbière se refusa constamment « à tout ce que vous jugiez nécessaire pour l'intérêt « de la France et de la monarchie; et restée isolée dans « un pays qui croyait n'avoir aucun intérêt à la con- « server, elle est tombée en un jour néfaste, sans « que les provinces songeassent seulement à la dé- « fendre.

« Ne prenez pas cela pour des récriminations, mon « cher ami ; mais je cause avec vous comme avec « celui qui possède toute ma confiance et toute mon « affection ; vous jugez comme moi l'état intérieur de « la France, et aussi celui de Paris ; il est des plus in- « quiétants, et les symptômes de grandes catastrophes « se font partout sentir.

« Le parti royaliste est divisé, ce qui est un grand « mal, et je crains fort, je l'avoue, qu'ainsi déchirés, « nous ne soyons prévenus et dominés par les circon- « stances sans pouvoir en profiter.

« La Providence en décidera sans doute, mais *aide- « toi, le ciel t'aidera.*

« Pesez, je vous prie, ces graves considérations « dans votre sagesse.

« Bouillé me mande que La Ferronnays va arriver à « Goritz pour visiter sa belle-sœur, c'est le prétexte du

« moins. J'ai écrit dans le sens de votre opinion qui « est aussi la mienne; mais je pense aussi qu'il serait « utile pour le voyage de Russie, que vous feriez bien « d'encourager, et, dont les dispositions deviennent « favorables. Il serait sage d'en profiter promptement, « et de rencontrer la princesse Olga qui est une prin- « cesse accomplie.

« Le mariage du prince serait dans ce moment un « immense événement.

« J'ai voulu juger sans prévention le duc de Lévis, « et j'ai eu avec lui une longue conversation; le duc « de Valmy, homme de sens et d'esprit, s'y est trouvé « par hasard; tout en rendant justice à son honneur « comme au caractère qu'il a développé dans le der- « nier voyage, j'avoue que je lui préfère Bouillé. « Quant au voyage de Russie, La Ferronnays est in- « dispensable, je le répète; l'empereur ayant pour lui « un goût tout particulier.

« Je vous épargne, cher, tous les détails de ma « conversation avec le duc de Lévis; qu'il vous suf- « fise de savoir que je lui ai entendu faire, avec « pompe, l'éloge de la conduite du parti royaliste « qu'il croit diriger. Voilà comme il juge les hommes « et l'opinion qu'il rapportera. Heureusement que la « bonne influence sur l'esprit du prince réside dans « Montbel. Bouillé lui lit mes lettres, où je m'expli- « que sur toutes les questions avec l'indépendance « que vous me connaissez.

« Lorsque le grand jour sera venu, si vous me « croyez utile, je suis à vous; sinon, je me retirerai « en bénissant un repos qui aura pour moi un charme « plus grand que je ne puis le dire.

« En attendant, croyez à ma participation franche « et active, comme à ma tendre affection. »

A M. LE COMTE DE BOUILLÉ

20 avril.

« Si j'ai votre raison, mon cher Bouillé, je n'ai pas « votre esprit, et poursuivi depuis six semaines par « cette mauvaise grippe qui ne veut pas consentir à « se séparer de moi qui la déteste, je me lève harassé « de fatigue ; et il me faut du courage pour me mettre « au travail.

« Je ne saurais vous dire à quel point ces paroles si « bonnes, dont vous êtes le porteur, sont venues à « propos pour ranimer un cœur qui doute souvent, et « auquel tant de souffrances ont été imposées, qu'il « en prévoit toujours de nouvelles.

« En vous écrivant, j'évite à l'excellent Montbel si « occupé, la fatigue d'une réponse, mais il est bien « entendu que mes lettres sont communes entre lui « et le prince dont la confiance, en me touchant « sensiblement, m'impose le devoir sacré de tou- « jours lui dire sur tout la vérité, comme aux deux « rois ses prédécesseurs.

« Puisse-t-il toujours me croire ! Si Charles X l'eût « toujours fait, il ne fût pas mort dans l'exil ; la « bonté du prince me prouve qu'il sait distinguer ceux « qui le servent, qualité si essentielle dans un roi. Je

« puis me taire, mais jamais altérer la vérité. J'ose « donc exiger de votre amitié de ne rien retrancher de « mes lettres. Si Henri de France ne connaît pas tout, « comment pourra-t-il juger? A vingt ans il faut « qu'un roi ait une opinion et une volonté, *c'est « indispensable* ; il n'y a pas plusieurs systèmes, il n'y « en a qu'un de possible, et ce système doit rece- « voir son assentiment positif comme ses encourage- « ments.

« La situation intérieure et extérieure devient « chaque jour plus grave, mais c'est surtout l'intérieur « qui devient menaçant. L'action si terrible des so- « ciétés secrètes commence à se faire sentir par l'é- « meute qui éclate sur tous les points; et l'influence « anglaise est toujours là pour y pousser. Politique « infernale qui entretient toutes les révolutions dans « l'intérêt de son commerce, et qui déclare la guerre « à un peuple[1], parce qu'il ne veut pas consentir à » se laisser empoisonner.

« Les événements marchent, et si nous restons « nous-mêmes dans ce misérable *statu quo*, nous serons « dominés par les circonstances, sans avoir rien fait « pour les prévoir ou bien les diriger.

« Je sais et je connais tous les embarras de votre « situation à Goritz ; mais un roi doit avoir du carac- « tère et ne pas craindre de le montrer ; il n'est roi « qu'à cette condition.

« Si ce langage vous cause quelque effroi, songez « qu'il est puisé dans la conscience d'un homme « d'honneur auquel l'expérience a donné l'habi-

[1] La Chine,

« tude des affaires, et aussi un peu de prévoyance.

« En croyant tout le monde, on ne croit personne, « et l'on hésite tandis qu'il faudrait marcher d'un pas « ferme; de loin on ne juge pas aussi sûrement; ainsi « sans revenir sur le passé, cette souscription[1] était « une occasion unique de s'attacher l'armée et de se « montrer un cœur tout français.

« Vous en avez jugé autrement, et je ne vous cache « pas que, sans tenir à mes idées, je persévère dans « une opinion qu'ont partagée mon père, plus que « prudent peut-être, et le marquis de Brézé, les seuls « à qui j'en aie parlé.

« Ceci m'amène à vous faire sentir la nécessité d'é- « tablir à Paris un conseil qui aurait la confiance et « les pouvoirs d'Henri V. Il y aurait au moins direc- « tion, force et unité; et c'est surtout ce qui nous « manque.

« Il faut qu'Henri ose ce qui est sage et nécessaire, « et lorsqu'on le verra vouloir fortement, les obstacles « qui l'entourent s'éclipseront sûrement, mais il ne « faut pas dans ce conseil de ces esprits difficiles et « tortueux qui ne partagent pas entièrement nos opi- « nions. Pas de faiblesse surtout, sur ce point « essentiel.....

« Bien choisir les hommes serait déjà indiquer et « approuver tacitement une direction. Brézé serait un « des premiers sur lesquels une lettre sage et venue « du cœur produirait le plus d'effet, pour lui d'abord, « en le dédommageant de ses constants efforts, et puis « pour les autres. Enfin, je le répète, il est impor-

[1] A propos de Mazagran.

« tant que notre Henri ne reste pas étranger à tout
« ce qui se passe en France.

« Croyez, cher, que les plus forts mêmes, ont be-
« soin d'être encouragés en présence du décourage
« ment général et de l'égoïsme ; jugez des faibles !

« Le voyage du prince a eu un grand succès, et
« Monseigneur s'est admirablement placé dans l'es-
« prit de tous; mais il ne faut pas retomber dans
« un sommeil léthargique. Si je ne suis pas pour les
« partis violents que je regarderais comme funestes,
« je suis du moins pour l'énergie, et surtout pour
« une action mesurée, en même temps que ferme.

« Les amis comme les ennemis du prince, sont
« convaincus de sa valeur personnelle; il faut tirer
« parti de cet immense avantage.

« Quand Henri était enfant, on savait se résigner à
« son silence; mais aujourd'hui qu'il a vingt ans,
« que tout le monde sait qu'il est doué de toutes les
« qualités les plus nobles, on ne comprendrait pas
« qu'il acceptât pour ligne de conduite la fatalité
« musulmane.

« Vous me connaissez assez, pour savoir que je
« ne conseillerais pas une imprudence, Dieu m'en
« garde, mais de l'imprudence à l'absence de toute
« marque officielle d'intérêt, il y a une distance im-
« mense; la sagesse n'exclue pas la prévoyance, elle
« l'exige.

« Henri a été parfait pour chacun individuellement;
« il faut aujourd'hui qu'il se place à la hauteur de sa
« situation, non plus seulement en s'adressant aux in-
« dividualités, mais à toute l'opinion royaliste; je di-
« rais à toute la France. Il ne s'agit pour cela que

« d'écrire à une ou deux personnes des lettres qui « traitent les intérêts généraux, qui commandent l'u- « nion, qui prouvent qu'on suit pas à pas les événe- « ments, et qu'on les comprend.

« Charles X, pour s'être enfin rendu, bon gré mal- « gré, aux conseils d'un bien petit nombre de sujets « dévoués, est monté tranquillement sur le trône « contre toute évidence ; il a perdu sa couronne pour « les avoir éloignés de ses conseils politiques ; il l'a « compris trop tard, et ses regrets n'ont plus été qu'un « hommage rendu au dévoûment.

« Si le premier voyage a parfaitement réussi, le se- « cond est encore bien plus nécessaire, et c'est évi- « demment vers la Russie qu'il faudrait le diriger, « sans écouter aucune hésitation ; d'autant que les dis- « positions de l'empereur sont meilleures ; et que « son gendre même[1] est légitimiste. Le mariage du « prince et une semblable alliance produiraient un « effet des plus grands ; le pays est fatigué de l'*al- « liance anglaise*.

« Je voudrais vous voir faire ce voyage, vous, es- « prit droit, et qui avez de si bonnes manières. Ceux « qui accompagnent un prince contribuent au succès « du voyage, surtout en Russie où l'on sait toiser un « homme.

« Le but du voyage doit être de se faire connaître, « et d'épouser la princesse Olga ; je pense que les af- « faires de religion traitées par La Ferronnays seraient « faciles à arranger ; il sera là le plus influent, mais « que le prince ne tarde pas à partir ! Montbel est in-

[1] Le duc de Leuchtemberg, fils du prince Eugène de Beauharnais.

« dispensable comme conseil, et vous sous plus d'un « rapport.

« Je vous quitte en vous pressant tendrement la « main. »

LETTRE DE M. LE DOCTEUR RUFZ

Saint-Pierre (Martinique).

« Monsieur le vicomte,

« Il y a presque un an que je n'ai reçu de vos nou-« velles; et comme je lis toutes les *Gazettes de France*, « je vois que vous êtes toujours sur la brèche.

« Ayant été si bon pour moi que de m'écrire de Go-« ritz même, alors que votre esprit était distrait par de « si grandes occupations, et aujourd'hui ne m'écrivant « plus du tout, je souffre de ce changement autant « que d'un froid et brusque hiver, le lendemain d'un « jour d'été. J'en suis aux suppositions, et la moins « désagréable est d'avoir été simplement oublié par « vous. Tout ceci, sans reproche, et seulement pour « commencer ma lettre et me rappeler à votre souve-« nir, car je suis assez confiant en mon attachement, « pour être sûr qu'il ne sera jamais en défaut et ne « m'exposera jamais à vous déplaire.

« En ce 1840, comme en 1839, j'ai une santé « exemplaire pour mes clients, malgré la fièvre jaune « et malgré les tremblements de terre; après cela « je n'ai rien à vous dire de moi, ma vie n'étant que le « monotone journal d'un bourgeois de petite ville,

« médecin célibataire, juré, électeur, et heureuse-
« ment pas garde national.

« J'ai eu occasion de voir plus particulièrement « notre gouvernante, votre cousine, madame de Moges. « La ruine de la ville de Fort Royal ayant obligé M. de « Moges à tenir l'assemblée coloniale dans la ville de « Saint-Pierre où je réside. Nous avons parlé de vous, « de votre voyage à Goritz, de la relation que vous en « avez faite, de M. le duc, du courage qu'il a montré « dans une opération aussi cruelle, et enfin de l'es- « prit et du bel et bon cœur de madame de Lian- « court.

« Entre exilés ces conversations ont un charme « dont Dieu vous garde néanmoins. Paris mérite « d'être pleuré autant que Jérusalem. Madame de « Moges est d'une douceur et d'une simplicité qui lui « font bien des partisans. Sa grande piété est d'un « effet admirable sur nos populations à demi sau- « vages ; elle est en grande vénération à tout le monde, « la fièvre jaune l'oblige à rester dans nos montagnes « où cette maladie n'arrive point. M. de Moges est « dans une position pleine d'embarras, il doit trou- « ver les écueils de la politique aussi redoutables que « ceux de la mer ; obligé de contrarier souvent nos « mœurs et nos intérêts, nous lui rendons d'autant « plus cette justice qu'il y met tous les tempéraments « qu'on est en droit d'attendre d'un homme de sa nais- « sance, en matière de révolution ; il a une fermeté « qui tient en respect l'impatience des uns, ne s'irrite « pas de la résistance des autres, et maintient tou- « jours l'ordre public. Sous son gouvernement, nous « n'avons ni incendies, ni révoltes, et tous ceux qui

« ont à régler avec lui des affaires particulières se « louent de sa politesse et de sa bonne volonté; il « laissera des regrets sincères. »

---

25 avril.

Une proposition de M. Rémilly (député conservateur) tendant à exclure les fonctionnaires de la Chambre a été prise en considération; et M. Thiers s'est vu forcé d'en faire adroitement une question de cabinet, quand il a été assuré du reste des députés; la gauche, qui fait le mort afin d'arriver au pouvoir, redoutait cette proposition; les centres la repoussaient; aussi, le ministère ne l'appuyait qu'à contre-cœur; et malgré tous ces obstacles elle a passé à une majorité de quelques voix.

Le ministère s'efforcera d'en amortir l'effet. Il n'en reste pas moins prouvé que c'est, au fond, un véritable échec qu'a éprouvé M. Thiers.

---

28 avril.

Plus les propriétés sont divisées, plus les propriétaires sont nombreux, moins on est porté à faire et à désirer des révolutions; mais aussi, plus cette lassitude des affaires et des révolutions s'empare de tous les esprits, plus l'intérêt personnel domine les intérêts généraux, plus il devient possible à des esprits remuants et hardis, non pas d'établir une révolution

nouvelle sur des bases solides, mais bien de la faire éclater pour un temps plus ou moins long.

C'est précisément la situation du gouvernement actuel : on le souffre par indifférence, et il est jugé sévèrement par tous.

Le ministère vient d'accorder le complément de l'amnistie, c'est une mesure adroite, il faut le reconnaître, mais son effet ne sera que momentané et les partis sont trop irrités pour que cet effet puisse être durable.

Nous avons vu Louis-Philippe lutter contre les circonstances et les hommes avec plus ou moins de bonheur et d'habileté ; sorti de l'école de Talleyrand, M. Thiers rêve une diversion en envoyant chercher les cendres de Napoléon.

Convaincu de l'hostilité cachée de Louis-Philippe, il veut s'appuyer à tout hasard sur les bonapartistes, comme il l'a fait sur les libéraux.

M. de Cazes agissait de même sous Louis XVIII. On dit la cour inquiète et furieuse : elle a raison. Que pensera l'Europe de ce coup de dé téméraire du ministère ?

Cet incident dispose de plus en plus aux grandes crises qui se préparent et que tout contribue à rendre infaillibles.

---

30 avril.

Je fus chargé de présenter un rapport au conseil supérieur de Grignon, qui se réunit chez mon père le 22 janvier dernier.

Le conseil m'entendit avec indulgence : une com-

mission fut nommée pour examiner ce rapport. Je fus convoqué aux premières réunions; quelques modifications auxquelles je consentis furent apportées, mais on en réclama d'autres; une nouvelle réunion eut lieu; je n'y fus pas appelé, et les instances de M. le directeur entraînèrent, contre mon opinion, des changements notables.

Il obtint le droit de renvoyer un ou plusieurs élèves sans autorisation du conseil, ce qui était son annulation complète.

Il obtint encore, sous différents prétextes, que la messe à laquelle devaient, suivant moi, assister les autorités de Grignon ne serait pas dite à l'établissement, et qu'on se contenterait de celle qui se dit à trois lieues. Ma conscience ne me permettait pas de souscrire à de semblables conditions.

En présence de pareils faits, le bien devenant impossible, quoique j'eusse été assez heureux cependant pour réaliser quelques améliorations, il ne me restait qu'à donner ma démission; c'est aussi ce que j'ai fait, en demandant que ma lettre fût inscrite au procès-verbal.

Le conseil a bien voulu y consigner ses regrets.

J'aurai du moins l'espoir consolant que mon passage n'aura pas été entièrement inutile à cet important établissement; et les parents des élèves me sauront quelque gré de mes constants efforts pour une amélioration nécessaire, fondée sur les seules bases qui pouvaient y consolider le bien.

LETTRE DE M. LE COMTE DE BOUILLÉ

« Goritz, 2 maï.

« Je vous remercie, ou plutôt *nous* vous remercions, « mon bien cher ami, de vos bonnes et intéressantes « lettres du mois dernier, que j'ai exactement reçues; « *nous* les avons lues, relues et méditées, et *nous* y « avons reconnu vos vues droites et sages et la jus- « tesse de vos pensées; mais la proposition que vous « faites, demande de mûres réflexions dans la posi- « tion un peu entravée où nous sommes, je dirai « même fort gênante, et qui ne nous permet pas mal- « heureusement de faire tout ce que *nous* voudrions.

« Je veux causer de tout cela à fond avec vous. Je « n'attends pour partir que le retour du duc de Lé- « vis, qui ne peut tarder encore longtemps, et qui « suspend l'exécution de bien des projets qui ne pour- « ront s'effectuer qu'à son arrivée. Croyez que pour « une infinité de choses essentielles il est parfaitement « placé auprès du prince; et d'ailleurs, nos rangs sont « si terriblement éclaircis! Donnez un peu de votre « énergie à ceux qui en ont besoin, de votre expé- « rience à nos pauvres novices en affaires; et surtout « de votre sagesse à tous ceux d'entre nous (et le « nombre n'en est pas petit) qui n'ont pas le sens « commun; mais tout en déplorant le découragement, « nous le concevons, et il y a sans doute quelque « chose d'inexplicable dans l'existence d'un état de « choses qui ne repose sur aucun principe quelcon-

« que, ni sur celui de la religion, ni sur celui de la « morale, ou de l'honneur, ou de l'aristocratie (soit « de naissance ou de fortune), ou de la gloire, ou du « patriotisme, ou même des plus simples intérêts du « pays. Cet horizon, toujours si gros de nuages, res- « semble au temps qui règne ici depuis trois mois, à « l'orage, à la tempête, sans qu'il en sorte une seule « goutte d'eau, mais qui porte horriblement sur les « nerfs.

« *Nous* avons lu avec grand plaisir vos articles, et « *nous* vous prions de compter toujours sur nos « sentiments d'estime, de confiance et d'affection. « Je pense que vous comprendrez ce que je veux dire « en mettant toujours ainsi au pluriel, et que ce n'est « pas pour me donner une importance personnelle « que je substitue au simple *je* le pompeux *nous*, « auquel je reviens cependant pour vous dire que « *nous* continuons à nous bien porter, à *nous* en- « nuyer beaucoup, comme à l'ordinaire; et à songer « au départ qui aura lieu d'ici pour Kirchberg, à « la fin du mois.

« La Reine part le 24 avec Mademoiselle, en pre- « nant par une partie de la Lombardie et le Tyrol ; « le Roi le 31, en droite ligne ; et quant à *nous*, *nous* « filerons de notre côté, à la même époque, mais « sans savoir encore dans quelle direction ; c'est au « retour de celui que l'on attend, que l'on se déci- « dera ; malheureusement le personnage, qui est à « Naples, et sur lequel on comptait dans la supposi- « tion d'un certain voyage aux terres septentrionales, « est tellement pris de rhumatismes, qu'il est forcé « d'aller essayer des bains d'Ischia, au lieu de venir

« ici ; il n'y a que sa femme et deux de ses enfants « qui vont y arriver ; et il est à craindre, par plusieurs « raisons que je vous donnerai, que les eaux de la « Néva ne s'unissent jamais à celles de la Seine.

« Ce que vous souhaitez que l'on fasse pour un « très-digne et noble pair[1] a déjà eu lieu ; et bien « des marques d'intérêt et de satisfaction honora-« bles et flatteuses lui ont été plusieurs fois don-« nées ; mais on sera charmé de lui en transmettre « encore, et l'on saisira avec plaisir l'occasion. En-« fin, l'on est très-disposé à suivre en toute chose, « autant que faire se peut, vos bons et loyaux conseils. « Notre ami, l'excellent Montbel, me charge de toutes « ses tendresses pour vous.

« Il continuera à recevoir avec empressement et « reconnaissance les communications que j'aurais été « heureux de partager avec lui, si j'étais resté plus « longtemps au poste honorable, mais difficile, que « j'ai momentanément réoccupé, mais je serai plus « que dédommagé de cette privation par le plaisir « de vous revoir, et de vous réitérer de vive voix, cher « et bon ami, l'assurance de tous les sentiments que « je vous ai voués, et qui partent pour vous d'un « cœur bien fidèle et sincère. »

[1] Le marquis de Brézé.

LETTRE DE M. DE LOURDOUEIX

A PROPOS DE LA LETTRE DU COMTE DE BOUILLÉ, QUE JE LUI AVAIS COMMUNIQUÉE AINSI QU'A M. DE GENOUDE.

Cette lettre répondait à celle où je faisais sentir la nécessité de nommer à Paris un conseil qui eût toute la confiance du prince.

Entre autres personnes, j'avais nommé M. de Lourdoueix, mais non M. de Genoude : on en verra la cause.

« Cher vicomte,

« Je vous renvoie votre pétition, qui, ainsi amen-« dée, me paraît aller au fond de la question qu'elle « traite.

« Ce que vous m'avez dit l'autre jour m'a vivement « affligé, car j'y vois que vous vous êtes séparé de « nous par des actes positifs.

« Il m'est bien pénible de penser que notre amitié « se trouvera ainsi resserrée dans le cercle des rap-« ports privés, et que nous ne serons plus ensemble « sur le terrain de la politique.

« Mille sentiments affectueux. »

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE

« Je vous remercie mille fois pour la pétition.

« Quant au reste, je ne vous comprends pas, je « vous le dis en conscience; et la preuve que je ne « puis vous comprendre, c'est qu'après vous avoir « montré cette lettre, je l'ai lue de même à M. de Ge-

« noude, convaincu qu'aucun sentiment personnel « n'entrerait jamais dans ses pensées ni résolutions.

« Me serais-je trompé?... J'en serais plus malheu- « reux que vous, car je me plaisais à placer cet « homme au-dessus de la misérable humanité, qui « n'est qu'égoïsme et amour-propre.

« Eh quoi! cher, je me suis séparé de vous, en ne « trahissant pas la confiance que le prince daigne « m'accorder, pour lui conseiller la plus insigne folie, « celle de faire entrer dans ses conseils un prêtre, « quel qu'il soit, dans des circonstances plus graves « que vous ne voulez les juger, dans un moment où « il y a trame et défiance contre le clergé.

« Vous ne savez pas ce qui se prépare, et vous re- « fusez de me croire ; l'événement vous l'apprendra, « et alors vous direz, mais trop tard : *Il avait raison.*

« Comment! je me sépare de notre ami en nom- « mant un des premiers son second lui-même, son « esprit, son cœur, celui que je croyais son ami in- « time!

« Oh! mon cher Lourdoueix, je crois que l'esprit « et la raison ne suffisent pas toujours, et que le cœur « peut encore égarer d'une manière dangereuse.

« Si, moi aussi, je n'écoutais que mon cœur blessé « ou mon caractère un peu fier, je me séparerais..... « mais non, je ne me compte pour rien quand il s'a- « git du salut de la patrie; je ne vois qu'elle, et le « bien comme but : aucun sacrifice ne me coûtera « pour l'atteindre; aussi je reste plus étroitement « uni à ceux qui ont rendu, rendent et rendront en- « core d'aussi grands services; mais profondément « affligé d'une semblable déception, je repousse avec

« effort le découragement prêt à entrer dans mon « cœur ; priant Dieu de m'éclairer et de me soute- « nir. Un jour vous me rendrez plus de justice, et « vous effacerez avec vos larmes ces lignes que vous « avez écrites, et que la conscience vous reprochera.

« Malgré tout et en dépit de vous-même, votre ami « en politique, comme partout ailleurs.

« Cette démarche doit vous convaincre de mon af- « fection, comme de ma confiance, et aussi de mon « complet oubli de moi-même. »

M. de Lourdoueix me répondit aussitôt :

« Cher vicomte,

« Je suis vivement touché de votre affection, et je « suis heureux d'apprendre que vous aviez dit à notre « ami les démarches que vous avez faites, et les rai- « sons pour lesquelles vous pensiez qu'il ne pouvait « être admis dans un conseil politique. Vous avez cru « qu'en désignant son meilleur ami pour représenter « la *Gazette de France*, vous ne faisiez rien qui pût « paraître l'exclure lui-même ; je crois encore que « cette raison serait plus plausible, si tout eût été « concerté entre nous trois.

« Quand je vous ai écrit avant-hier, j'ignorais que « vous eussiez tout dit à notre ami, et il n'entrait « nullement dans ma pensée que notre intimité pût « s'affaiblir par une séparation politique qui ne venait « pas de mon fait, mais que j'étais forcé de subir.

« Je vous apprécie et je vous aime indépendamment « des événements et de la part que vous pouvez y « prendre, parce que je suis assuré que vos intentions

« et vos sentiments sont ceux d'un homme généreux « et dévoué au bien. Si cela ne suffit pas pour main- « tenir l'union des esprits, cela suffit pour maintenir « l'union des cœurs.

« Enfin il n'y a plus, après nos explications, qu'une « dissidence entre nous, c'est que vous ne croyez pas « que M. de Genoude puisse, à cause de sa qualité de « prêtre, figurer dans un conseil politique. Cette dis- « sidence ne touche heureusement ni aux questions « de principes, ni aux questions de ligne et de sys- « tème; et c'est pour moi un plaisir de penser que « nous sommes unis avec vous sur le fond de la poli « tique, comme nous l'avons été jusqu'ici.

« Il m'est doux de vous donner l'assurance que mes « sentiments pour vous n'ont reçu aucune atteinte, et « j'espère bien qu'il en est de même des vôtres. »

LETTRE DE S. A. R. MADAME, DUCHESSE DE BERRY

« Gratz, 24 mars.

« On vous a bien informé, mon cher vicomte, en « vous assurant que certains passages de votre livre « intitulé : *Pèlerinage à Goritz*, ont été blâmés par « moi.

« Je sais qu'il faut chercher à agir sur les masses; « je sais qu'il faut toujours parler aux classes qui font « la nation ; telle doit être la conduite de tout Roya- « liste dévoué, et telle est par conséquent la vôtre,

« mon cher vicomte, je me plais à le reconnaître ;
« mais si un prince doit tendre la main à ses ennemis, il doit aussi serrer la main avec effusion à ses « vrais amis. Les exigences de la politique et de l'intérêt général, n'éteindront jamais dans le cœur de « mon fils ce sentiment que j'ai toujours cherché à y « entretenir : reconnaissance toute spéciale envers « ceux qui ont tout sacrifié pour sa cause et pour lui-même ; c'est donc avec peine, mon cher vicomte, « que je vous ai vu mettre dans la même balance, « les fidélités douteuses et les fidélités éprouvées.

« Quant aux événements de 1832, ils appartiennent « à l'histoire, on peut en critiquer les ressorts ; mais « doit-on en faire condamner le principe par mon « fils, quand c'est moi qui ai tenu le drapeau?

« Tels sont les passages de votre livre que j'ai blâmés, tout en reconnaissant la loyauté de vos intentions.

« Je vous l'aurais dit beaucoup plus tôt ; mais ma « santé toujours chancelante depuis quelque temps, « m'a forcée à retarder ma lettre jusqu'à ce jour.

« Henri est un homme maintenant ; son voyage « d'Italie l'a fait connaître à la France.

« Attendons et espérons, j'ai foi dans l'avenir.

« Recevez, mon cher vicomte, l'assurance de mon « estime et de mon amitié.

« Marie-Caroline. »

RÉPONSE A LA LETTRE DE S. A. R.

« 26 mai.

« Madame,

« Je m'empresse, avant tout, d'exprimer toute ma « reconnaissance à Votre Altesse Royale, pour la lettre « qu'elle veut bien m'écrire à la date du 24 mars, et « que je reçois seulement aujourd'hui, en osant lui « avouer que son silence absolu m'avait profondément « affligé.

« La savoir souffrante, est un malheur de plus, et « je veux espérer qu'une santé, si cruellement éprou- « vée, se rétablira promptement. Oui Madame, j'es- « père, moi aussi ; je fais plus, je crois ; mais c'est « dans la Providence que je mets tout mon es- « poir.

« Quant aux hommes, ils sont tellement découragés « et décourageants, égoïstes et envieux, qu'il y a peu « à en espérer.

« J'ignore ce qu'on peut écrire à Votre Altesse « Royale ; mais je m'appuie malheureusement sur des « faits pour justifier mes assertions, et le silence « gardé dernièrement encore à la Chambre en est une « preuve nouvelle. L'union ferait la force, et la divi- « sion fait notre faiblesse.... Comment en serait-il « autrement ? On croit tout le monde, c'est-à-dire que « l'on ne croit personne; on frappe à toutes les portes, « lorsqu'une seule peut s'ouvrir, l'on vit dans les « chimères, en se nourrissant d'illusions.

« Le noble caractère de Madame, et son esprit élevé, « la rendent digne d'entendre un pareil langage; « elle daignera me le pardonner. Non, les hommes « ne seront pour rien, ni dans les événements, ni « dans les crises qui se préparent; et ce jour-là, « ceux qui parlent le plus haut aujourd'hui, seront « ceux que l'on verra les derniers sur la brèche; ce « jour-là, ceux qui marchent avec une invincible per- « sévérance dans la seule voie qui puisse conduire au « but, ne resteront pas inactifs.

« Recevez-en, Madame, ma parole; ils ne se re- « posent pas un moment.

« Les Royalistes doivent se tenir en dehors de toute « conspiration comme de tout désordre. Je ne me suis « pas occupé d'un fait que l'histoire inscrira comme « un trait d'héroïsme et d'admirable courage; j'ai « parlé d'un principe en général; et il était essentiel « de le consacrer pour l'avenir sans parler du passé. « Madame, celui qui a par devers lui un dévouement « de toutes les époques, et qui, à vingt-cinq ans, « a décidé, avec quelques jeunes gens, ce mouve- « ment de Paris qui fit remonter Louis XVIII sur « le trône; celui-là avait le droit de faire moins « belle la part des fidèles, et plus rares les exclu- « sions.

« Les vrais fidèles ne sont pas communs, Madame; « ce n'est pas sur un parti qu'un roi doit régner, mais « par le pays, et sur le pays; aussi ma voix a-t-elle « été entendue, et le *Pèlerinage* a produit un ef- « fet salutaire; c'était important. La sagesse des « Royalistes peut seule les montrer sous un jour « utile et favorable à la nation. Bonapartistes et ré-

« publicains, unis pour bouleverser, se diviseront
« au moment de la victoire.

« Ils renverseront, c'est infaillible ; mais le lende-
« main sera difficile.

« Henri V s'est fait avantageusement et honorable-
« ment connaître ; ses voyages nous ont grandement
« servi ; et Goritz, auparavant si désert, reçoit main-
« tenant une foule de pèlerins.

« Le retour des cendres de Napoléon est un événe-
« ment. L'affaire des sucres met contre le gouverne-
« ment des hommes influents des départements du
« nord surtout ; et un nombre immense d'ouvriers
« menacés dans leur existence. La conduite des libé-
« raux de la Chambre les démasque aux yeux du pays ;
« mais malheureusement celle des royalistes manque
« d'unité. MM. Thiers, Odilon-Barrot et Berryer,
« paraissent trois têtes dans un bonnet. Dieu seul
« juge les intentions, les hommes ne voient que les
« faits.

« Il est temps qu'Henri se montre un homme de
« caractère ; la fermeté n'exclut pas la sagesse, elle
« la confirme ; il faut qu'il sache avoir une volonté,
« et distinguer ceux qui le servent. Le mal est dans
« la désunion qui existe, et les événements nous dé-
« borderont si nous ne suivons cette ligne de conduite.

« Sans ambition, fatigué des affaires et éclairé sur
« les hommes, il ne faut pas moins qu'un excès de
« dévouement pour me tenir attaché à la glèbe ; et
« quelques paroles encourageantes me sont nécessai-
« res pour alimenter une activité si fatigante.

« Celui qui ne reçoit que les inspirations de l'hon-
« neur et de la conscience ne craindra jamais de s'ex-

« pliquer; et si les hommes pouvaient le blâmer, il « attendrait de là haut sa récompense.

« Je suis,

« Madame,

« De Votre Altesse Royale,

« Le très-humble et très-dévoué serviteur,

« Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD. »

LETTRE DE M. LE DUC DE NOAILLES

« 23 mai.

« Mon cher vicomte, au moment où j'entrais ce « matin dans la Chambre, votre pétition à la main, « M. de Tascher montait à la tribune pour faire un « rapport sur un assez grand nombre de pétitions re- « latives au même sujet. Aussitôt qu'il eut fini, le « ministre de l'instruction publique a pris la parole « pour déclarer qu'il acceptait le renvoi des pétitions, « et qu'il prenait l'engagement devant la Chambre « d'apporter l'année prochaine une loi sur la liberté « de l'enseignement. Montalembert qui, à ce qu'il « paraît, avait l'intention de parler, a dit qu'après les « paroles positives du ministre, il n'y avait plus lieu « à discuter, et qu'il s'abstiendrait, en prenant acte « seulement de ce que le ministre avait dit. On a « ajouté quelques mots sur la rétribution universi- « taire, et tout s'est terminé là. Il n'y avait pas lieu à « ce que la chose allât plus loin, et je me suis abs- « tenu de déposer votre pétition qui ne pourrait ame-

« ner cette année aucune discussion. Je le ferai pour-« tant si vous le désirez.

« Veuillez recevoir l'assurance de tous mes sen-« timents. »

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE

« Recevez, mon cher duc, mes plus sincères remer-« ciments pour votre aimable obligeance, comme pour « votre empressement à me rendre compte du ré-« sultat.

« J'avoue que je regrette bien plus ce que vous « auriez dit, que ce que j'ai écrit.

« Je désire le dépôt de ma pétition néanmoins, afin « que la *Gazette de France* puisse la reproduire, et « que le pays sache que nous devions élever la voix « en faveur d'une question si importante et tellement « nationale.

« Il est utile, je le répète, que le pays sache bien « que les royalistes ne cessent de demander toutes les « libertés légitimes. Qui sait ce qui adviendra d'ici à « peu? Ne nous laissons pas déborder par les événe-« ments.

« Gardons-nous d'abandonner le terrain, en lais-« sant l'avantage à nos adversaires.

« Croyez, cher duc, que je suis heureux de pouvoir « compter sur votre obligeance comme sur votre ami-« tié. J'irai promptement vous remercier moi-même. »

---

24 mai.

Tous les renseignements que je puis obtenir sur la crise qui se prépare sont effrayants.

Il n'a tenu qu'à trois voix qu'elle éclatât sur-le-champ : l'horrible partie n'est que remise.

Tous ces incendies qui couvrent le globe et en particulier la France, sont l'œuvre des sociétés secrètes, qui veulent prouver que leur organisation est aussi étendue que formidable.

Leur infâme projet serait de porter partout à la fois le fer et le feu; leur principale attaque se dirigera contre la famille usurpatrice, dont ils ont juré la mort; ainsi que celle de nombre de victimes.

Les chefs voudraient attendre l'arrivée des cendres de Napoléon, qui sera pour le gouvernement un immense embarras; d'un autre côté, ils redoutent les précautions que l'on prendra ce jour-là; mais peut-être ne seront-ils pas les maîtres d'arrêter tous ces hommes de terrible action qui ne respirent que vengeance et brûlent d'agir.

Ma pétition pour la réforme électorale que j'ai adressée à la chambre des députés, était à l'ordre du jour.

M. Béchard s'était chargé de la soutenir; mais les

intérêts du pays n'ont été défendus par personne. Le silence de M. Berryer ne saurait s'expliquer. Rien n'est possible sans la réforme.

M. Thiers vient encore d'éprouver un échec à la Chambre des députés; il a entièrement perdu contenance devant la majorité qui se prononçait contre lui. C'était à propos de l'amendement proposé par la commission pour un million de plus en faveur des cendres de Napoléon. Le ministère s'y était réuni; la Chambre a refusé.

Cette affaire n'est pas finie, tant s'en faut; on pense que le pays voudra faire le million ; mais alors M. Thiers se trouverait débordé, et ne serait plus maître de la situation.

C'est aux doctrinaires, dit-on, que M. Thiers a dû cet échec; aussi le ministère se trouve-t-il divisé. On prétend que M. Guizot serait venu passer une heure *incognito* à Paris. Louis-Philippe voudrait une réaction; mais, dans tous les cas, elle ne pourrait s'opérer que par les doctrinaires et les coups d'État; la suite de la chute de M. Thiers pourrait être une révolution.

A M. LE COMTE DE MONTBEL

« 2 juin.

« C'est à vous que j'écrirai aujourd'hui, mon cher « comte, toujours heureux de vous offrir l'expression

« de ma tendre affection ; j'y joindrai le respect pour « ceux auxquels ma vie est dévouée, et qui veulent « bien me savoir gré de l'amour que je porte à mon « pays. J'attends avec une vive impatience la venue « de l'excellent Bouillé, désirant qu'il arrive avant le « 15, jour fixé pour mon départ. Tout confirme cha- « que jour davantage la nécessité d'une solution dans « le genre que j'ai indiqué; je ne pourrai donc que « me répéter avec plus de force et plus d'insistance « que jamais.

« Songez, cher, que de loin on ne voit pas les « choses aussi bien que de près; et si certaines per- « sonnes éprouvées méritent votre confiance, il ne « faut pas la leur accorder à demi.

« Le premier échec subi par M. Thiers à la Cham- « bre des Députés l'a fortement ébranlé; le second, « aux pairs, par le refus de la conversion, n'a pas été « un coup moins fatal; joignez à cela les difficultés « sans nombre de la position, la haine du château, et « la division du conseil causée par les doctrinaires ; « la faiblesse que pour la première fois M. Thiers a « montrée dans la discussion, et vous en concluerez « qu'il est un ministre peu solide; la chance paraît « tourner en faveur des doctrinaires; mais ils ne « pourront exister qu'avec des réactions et des coups « d'État; et Louis-Philippe, frappé au cœur, n'est pas « plus en état de les supporter que son gouvernement. « Celui qui s'est laissé désarmer par la faiblesse ne « ressaisit jamais les armes; ou, s'il parvient à s'en « emparer par surprise, c'est pour succomber plus « sûrement.

« Ce ministre imprévoyant, en faisant insulter la

« Chambre des députés dans ses journaux, a annoncé « l'intention de la dissoudre. Louis-Philippe consen- « tira-t-il à cette dissolution? J'en doute; mais « M. Thiers, mettant le marché à la main, la retraite « ou la continuation de son pouvoir, à de semblables « conditions, serait également un événement grave.

« Vous voyez, cher ami, dans quelle incertitude « nous vivons, et de combien de chances diverses et « obscures notre avenir et la situation présente se « compliquent. Ce qui, pour moi est certain, c'est la « crise vers laquelle nous marchons, sans que rien « puisse la prévenir; un homme seul, M. Molé, a servi « utilement le gouvernement actuel, après Casimir « Périer; eh bien! dans les conditions données, il est « lui-même *impossible*. Il le sent, et le hasard me « l'ayant fait rencontrer dans une maison, pour la « première fois depuis dix ans, j'ai eu avec lui une « conversation d'une demi-heure fort curieuse. C'é- « tait à une loterie de charité où il y avait beaucoup « de monde, et chacun nous regardait avec curiosité « et une sorte de réserve, sans qu'il parût plus étonné, « plus gêné que moi de l'espèce d'intérêt que nous « excitions.

« J'ai cherché à lui démontrer qu'il ne pouvait re- « venir aux affaires qu'en abordant franchement toutes « les grandes questions du moment, et il l'a senti « comme moi.

« — Eh bien! monsieur le comte, lui ai-je dit, j'i- « gnore en effet ce qui adviendrait d'un gouvernement « affaibli et inconséquent, qui s'use tous les jours « un peu plus, mais du moins vous auriez sauvé la « France, dont le salut est à ce prix : ce motif ne

« vous paraît-il pas suffisant ? Sur la question du ser-
« ment, question importante (je n'en veux à aucun « prix), nous étions en désaccord ; il venait de fulmi-« ner contre les doctrinaires, qu'il traitait de *tartuffes* « *ambitieux ;* et il insistait beaucoup pour que nous « nous ralliassions, dans le pur intérêt de l'ordre, « même avec nos pensées ultérieures.

«—C'est-à-dire, lui ai-je répondu, que vous voudriez « faire de nous les doctrinaires de la légitimité ; les « royalistes ont trop d'honneur, et leurs convictions « sont trop profondes pour en agir ainsi.

« Nous avons échangé encore bien des phrases, et « le monde nous a séparés.

« Je pars le 15, et vais directement à Toulouse, afin « de m'entendre avec cet homme de sens et de ta-« lent, que la force des choses peut amener encore « à jouer un rôle utile, surtout si l'on soutient ses « grandes conceptions par un caractère fort et une « volonté positive.

« Je me promets un vrai bonheur de causer à fond « avec lui de toutes choses.

« Tout mon espoir, tout mon désir, cher comte, « est de me rendre de plus en plus digne de la con-« fiance que Monseigneur veut bien m'accorder, en « méritant, par un dévouement aussi éclairé que sin-« cère, la petite part d'affection qu'il veut bien me « laisser espérer.

« Adieu, votre ami pour la vie. »

---

7 juin.

La mort du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, appelle au trône son fils aîné, marié à la sœur du roi actuel de Bavière, et qui n'a pas d'enfants.

---

16 juin.

La proposition Remilly a avorté à force d'intrigues; la Commission chargée de l'examiner demande l'ajournement à la prochaine législature. Il n'y a plus d'indépendance dans cette Chambre, dont le travail se résume pour chacun dans un intérêt tout personnel.

Que va faire la Chambre? Elle se suicide en avançant, et se déshonore en reculant ; hésitera-t-elle entre ces deux partis? On n'ose le croire; ce qui est certain, c'est que la majorité de M. Thiers se décourage, et que pour rester au pouvoir il sera forcé de vouloir lui-même la dissolution : il reste à savoir si le château y consentira.

Des élections faites par M. Thiers seraient toutes révolutionnaires en ce moment.

---

21 juin.

Les nouvelles d'Afrique sont déplorables. Attendons pour juger le maréchal Valée, que tout le monde accuse sans mesure; attendons, dis-je, qu'il ait été à même de se justifier, ce qu'il tentera sûrement avec son caractère, si, comme on l'assure, il est brusque-

ment rappelé ; il y va de son honneur... n'enlevons pas cet honneur sans preuves suffisantes à de braves militaires; il est pour eux plus que la vie.

On ne saurait, du reste, sans injustice, méconnaître qu'en faisant occuper de nouveau Médéah et Milianah, le maréchal a donné à l'armée des points de ravitaillement d'où les colonnes pourront partir le jour où l'on se décidera sérieusement à étendre la domination française, et à détruire l'empire créé par Abd-el-Kader à la faveur du funeste traité de la Tafna.

Le duc d'Orléans a pris part à cette expédition avec son jeune frère le duc d'Aumale, dont Louis-Philippe veut faire promptement un général. D'après la loi nouvelle, les princes doivent passer par tous les grades : c'est une espèce de satisfaction donnée au principe de l'égalité.

A l'occasion du retour de ses enfants, Louis-Philippe a passé aux Champs-Élysées une revue de la garde nationale et de l'armée. Le public avait été tenu à distance; mais Louis-Philippe n'en a pas moins entendu partir des rangs des gardes nationaux le cri de *Vive la Réforme!*

La famille Napoléon offre le million : l'accepter est un danger, le refuser en est un autre. Le ministère et le gouvernement n'ont que le choix des fautes.

Le roi Joseph a écrit de Londres pour protester contre la remise à Louis-Philippe, par le général Bertrand, des armes de Napoléon.

Bonnes, 29 juin.

Parti de Paris le 16 de juin, j'arrivais à Toulouse le 20 vers midi. Au moment de mon départ de Paris, mon cœur était gros, je m'arrachais à tout ce qui m'est cher; mon cœur est ainsi fait, que les séparations me déchirent.

Au moment de monter en voiture, quel ne fut pas mon étonnement, je dirai mon attendrissement, en me sentant saisir à bras le corps : c'était mon plus ancien ami, le compagnon de toute ma vie. Gêné alors que j'étais riche, il est heureusement aujourd'hui à la tête d'une grande famille, et d'une fortune plus grande encore, dont il fait le plus noble usage. C'est un de ces hommes rares dont l'existence tout entière a été à l'abri d'un reproche.

Je vis ses yeux se remplir de larmes en retrouvant son ami, que jadis quatre chevaux entraînaient rapidement dans une légère voiture, s'embarquer cette fois en diligence. Son impression, que je compris, me toucha vivement; mais il faut convenir que ce sont là de légères contrariétés auprès des peines du cœur. Celui que le ciel éprouve ici-bas peut espérer qu'il ne sera pas abandonné là-haut. Que ne supporterait-on pas avec cette pensée!...

Quatre excellentes sœurs de charité, filles vertueuses, image de la divinité sur terre, montaient en même temps dans l'intérieur de la voiture, et j'en conclus que notre voyage serait heureux. Grâce aux bontés de mon excellent père, le coupé avait été retenu pour moi et mon fidèle Célestin; mais ce coupé

des diligences de Paris, étroit et court, est fort incommode pour de longues jambes ; celui des diligences de Toulouse est infiniment préférable.

Je traversai Orléans au milieu de la nuit ; mon père y était chez le compagnon de son enfance, le digne marquis de Nieul ; et ce fut pour moi un vif chagrin de ne pas serrer sur mon cœur ce respectable père, dont la santé me cause un vif tourment. Je me reproche, chaque fois que je le quitte, de perdre quelques moments de sa précieuse existence.

Si au moins j'avais pu emmener avec moi un de mes enfants ! mais la crainte d'interrompre leurs études, m'a retenu. Il a bien fallu me sacrifier : c'est mon lot.

Après quatre jours et quatre nuits passés dans une véritable cage, j'arrivai à Toulouse, et me logeai à l'hôtel de France, rendez-vous de tous les légitimistes, et dont la table d'hôte est plus remarquable par ceux qui s'y asseoient, que par ce qu'on y sert. On y est, du reste, d'une extrême politesse. J'y trouvai une petite dame russe, dont la taille me parut un peu hasardée, mais qui me sembla aimable et spirituelle, et qui semblait toute contente d'avoir renoncé à son pays pour le nôtre ; elle était alors fixée à Palerme, où elle se plaisait infiniment. Elle est l'amie intime de la princesse Pierre Wolkonski, et avait auprès d'elle une demoiselle de l'Attique, qui paraît agréable.

Toulouse s'enrichit tous les jours : cette ville a plusieurs abords magnifiques ; elle possède des richesses de tous les genres, et sa population de cinquante mille habitants a monté à quatre-vingt mille, sans que l'on puisse prévoir où ses succès industriels s'arrêteront.

J'y retrouvai l'excellent Puymaurin, qui faisait partie jadis de mon administration et qui m'est resté extrêmement dévoué : c'est le fils de cet ancien et honorable député ayant aujourd'hui quatre-vingts ans, et aussi connu par son instruction, que par la tournure originale de son corps et de son esprit ; il est aveugle et sourd, mais il conserve toute sa santé; sa belle-fille est une personne distinguée à tous égards. Je vis le soir M. de Villèle, qu'une affaire avait amené à Toulouse. Le lendemain, dimanche, je me jetai dans une détestable voiture, après avoir entendu la messe de sept heures, pour aller à sept lieues passer quelques heures avec cet homme remarquable dont la vue et la conversation devaient me rappeler tant de souvenirs. Nous nous entendîmes parfaitement.

Célestin n'avait pas pu me retenir de place pour le lendemain. Je passai le soir du lundi dans ces admirables promenades, où toute la bonne société se rassemble; le matin, après avoir fait mon courrier, j'avais été rendre quelques visites, entre autres à madame Gax, que j'avais connue à Paris chez madame Récamier, et que j'avais entendu chanter avec un véritable plaisir.

Elle a une sœur qui n'est pas moins agréable, mais d'une figure et d'un caractère tout différents ; je m'amusai à peindre la différence qui existe entre ces deux charmantes sœurs, en traits assez frappants pour les étonner. Cette visite me procura la connaissance de leur père, avocat de Toulouse, avec lequel je m'entendis assez bien, quoiqu'il n'eût pas mes opinions.

Nous arrivâmes à Tarbes au milieu de la nuit, et

comme nous devions y rester quelques instants, je consacrai ce moment de répit à me promener avec un ménage intéressant que j'avais remarqué à Auch : le mari est âgé, la femme fort jeune; mariée à dix-sept ans, elle n'en a que vingt-quatre; elle est triste, mais pleine de résignation et de courage; son mari, attaché aux contributions indirectes, vient d'être frappé par une injustice de son administration à Bagès. Je lui ai promis de lui être utile, et, certes, je lui tiendrai parole. Je ne dois probablement jamais les revoir, mais je ne les oublierai pas; et ce ne sera pas ma faute s'ils n'obtiennent pas la réparation des torts qu'on leur a faits, heureux de mon côté si j'ai laissé un souvenir à M. et madame Cazo. Je devrais l'espérer, d'après la reconnaissance qu'ils m'ont témoignée; je leur fis mes adieux à Pau. C'est aussi dans cette ville que je me séparai de M. Domingo de la Portilla, qui avait voyagé avec moi depuis Toulouse dans le coupé; habitant des États-Unis, il s'est établi en Espagne, et a fait une grande fortune dans la commission de la farine. Vif, spirituel, passionné, bien qu'il prétende ne pas l'être, mais tête froide pour les affaires, M. Domingo m'a paru aussi instruit que spirituel, et sa conversation m'a vivement intéressé.

De cette conversation, il est résulté pour moi la certitude qu'en Espagne il y avait eu des horreurs commises des deux côtés, suites inévitables des guerres civiles; que l'on n'aimait point la reine Christine, mais qu'il y avait un parti puissant voulant l'ordre et le repos comme en France, et que l'on craignait pardessus tout la faiblesse de Charles V, et l'exagération

de ses conseillers. J'en ai conclu avec une profonde tristesse que l'Espagne était dans un état presque désespéré ; que le parti exalté que l'on espère contenir, inspirait de grandes craintes, comme chez nous, aux amis de l'ordre, et qu'il n'y avait de vie possible et réalisable pour l'Espagne, que lorsque le principe de sagesse et de vérité aurait enfin triomphé chez nous.

A M. DE LOURDOUEIX

« Toulouse.

« Je suis homme de parole, mon cher Lourdoueix; « et bien que n'ayant pas eu le temps de prendre un « moment de repos, je viens vous rendre compte de « ma course d'hier, où j'ai fait quatorze lieues pour « aller passer sept heures avec M. de Villèle.

« Il est impossible de recevoir d'une manière plus « aimable (et entre nous), à l'exception d'un pre- « mier petit mouvement d'embarras que je n'ai pas « voulu voir, et que j'ai dissipé bientôt par ma bon- « homie et ma franchise ; nous nous sommes retrou- « vés comme les vieux amis d'autrefois. Dites à Brézé « que nous avons lu ensemble son discours dont nous « avons été enchantés.

« La conduite et la ligne de Brézé sont les seules « qui ne lui laissent rien à désirer; il l'approuve en « tout, désirant bien qu'il le sache. Le silence des « Royalistes de la Chambre et notamment de M. Ber- « ryer, lui paraît inexcusable. Aussi ne compte-t-il « que sur les événements qu'il regarde comme infail-

« libles, tout en les croyant moins rapprochés que « moi.

« La *Gazette de France* est pour lui le seul journal « qui comprenne bien la position. Elle marche, « dit-il, avec une louable persévérance et un vrai « talent dans la ligne du vrai et du possible; elle « rapproche l'avenir du présent, elle devance et pré- « pare les événements sur lesquels il paraît ne con- « server aucun doute.

« Une machine usée poussée hors des rails, ne « fonctionne pas longtemps sans se briser. Il désire « que M. l'abbé de Genoude sache à quel point la per- « sévérance de son dévouement le touche. Nous avons « beaucoup, cher ami, parlé de vous qu'il apprécie « tout comme moi. Son dernier mot, en me disant « adieu en voiture, a été : « — Surtout, ne m'oubliez « pas auprès de Lourdoueix ! »

« Touchant dans sa solitude, aimé, chéri, respecté, « adoré de tout ce qui l'entoure, vrai roi du pays, « préférant à tout sa retraite, souvent troublée par les « visiteurs, animée par l'étude et par les travaux agri- « coles, il est bien décidé cependant à tout abandon- « ner, le jour où l'intérêt de la France réclamera sa « participation active. L'humiliation où l'on tient en- « chaîné ce pays qu'il chérit, le révolte au dernier « degré, en lui causant des moments d'indignation « qui font plaisir.

« L'alliance anglaise l'exaspère. Nécessaire à la « branche cadette, mais contraire à tous les intérêts « vraiment français, cette alliance, indispensable « peut-être à celui qui gouverne, ne prouve que trop « bien qu'il n'y a que la monarchie à désirer pour la

« France, et il n'est point de monarchie possible sans « légitimité. L'affaire du serment l'occupe peu ; bien « que déterminé à ne jamais le prêter, il dit que « donner la réforme qui doit se faire tôt ou tard, « c'est abroger de fait le serment, puisqu'on ne peut « jurer ou faire jurer de défendre ce qu'on va être « appelé à réformer. Il regrette de ne pas avoir, « en 1815, protesté comme il le voulait, protestation « difficile, puisque toute parole était interdite en pré- « sence du roi. Une marche forcée devenait imposée « par les circonstances ; et bien des choses qu'il eût « voulu et qu'il eût faites restaient impossibles.

« La Chambre des pairs a été pour lui un obstacle ; « il n'en voudrait pas, mais il se garde de le dire. « On n'a pas plus de fraîcheur d'idée, plus de jeu- « nesse de pensée ; tout lui est présent, et il ne re- « pousse aucune expérience, ni celle des autres, ni « celle du temps, et encore moins la sienne. Il con- « naît bien les choses, et met à leur valeur les hommes « du passé comme ceux du présent, sans conserver « aucune illusion sur aucun d'eux.

« Il ne peut se pardonner de n'avoir pas tout mis « en œuvre pour faire passer la loi des rentes[1], com- « plément nécessaire de celle des émigrés. « — Si vous « voulez reprendre M. de Montmorency, lui avait-on « dit, votre loi passera ; nous vous en répondons. » « (Il m'a dit cela en soupirant.)

« Ce rejet a été un grand malheur. Pendant sept « heures de tête-à-tête, je n'ai parlé que juste assez

[1] Que n'avais-je pas fait pour le décider à prendre tous les moyens possibles pour dominer une position qui devenait de plus en plus difficile !

« pour l'écouter, et m'instruire à l'aide de sa précieuse « expérience. Aussi ai-je retrouvé toute sa confiance et « toute son affection ; tout ce qu'il m'a dit est fixé dans « ma mémoire. Il partage nos idées et nos opinions, « en jugeant les hommes bien mieux qu'autrefois.

« De grandes existences dans les provinces ; y re- « porter l'ambition qui se groupe à Paris; plus de cour « et de courtisans : tels sont ses plans d'avenir. Si « enfin il quitte la retraite, il est décidé à mettre for- « tement la main à l'œuvre; il ne veut que des hom- « mes qui le secondent. Il pense avec moi que c'est « la jeunesse qui doit offrir des ressources princi- « pales ; il craint, au jour arrivé, des entraves, ve- « nant surtout de nos amis; il est bien décidé à s'ap- « puyer sur le pays ; il veut une confiance absolue, « entière, et il a raison. Il juge tous les hommes « comme je les juge moi-même, et paraissait heu- « reux et content de cet accord parfait qu'il trou- « vait dans mes paroles, mes pensées et mes con- « victions conformes aux siennes. Il voudrait, aux « mêmes conditions que nous, une Chambre élue « pour cinq ans, se renouvelant par cinquième ; mais « convoquée seulement, après le premier moment, « dans toutes les occasions où il y aurait besoin « d'hommes ou d'argent, en dehors des prévisions ou « des budgets ordinaires.

« Il regarde qu'un événement quelconque amène- « rait une catastrophe dans nos finances en bien mau- « vais état, mais il pense, *le cas échéant*, qu'elles se- « raient faciles à rétablir.

« La manière dont on travaille à démoraliser la « nation, le révolte en l'affligeant. La liberté de l'in-

« struction lui paraît, comme à nous, le seul remède
« possible. Il regarde qu'il y a encore de grandes res-
« sources dans ce pays, et qu'un moment suffirait
« pour lui rendre sa splendeur. En un mot, il est
« plein d'espoir. Il a foi, malgré tout, dans le bon
« sens du pays, quand une fois on lui parlera raison,
« en osant lui dire la vérité sans fard. Il a confiance
« en lui-même, ce qui m'a fait plaisir.

« Je l'admirais en l'écoutant. C'est un esprit si juste,
« si fin, si profond, si clairvoyant et si lumineux
« tout à la fois! Ses qualités, loin de s'affaiblir par
« l'âge, se sont accrues, et ses défauts se sont amoin-
« dris.

« Villèle préférerait que le duc de Bordeaux atten-
« dît pour se marier qu'il fût roi, tout en comprenant
« aussi les avantages d'une alliance russe, surtout pas
« autrichienne. Aujourd'hui on lui ferait une grâce;
« plus tard il ferait la loi, car il n'a aucun doute sur
« l'avenir, sans en fixer le terme ; mais cette confiance
« fait du bien, elle est entière de sa part.

« — La *Gazette* seule m'entend et me comprend, m'a-
« t-il répété plusieurs fois. Je voudrais être plus près
« d'elle, pour la conseiller quelquefois. » De là je con-
« clus, cher, qu'une correspondance que vous entre-
« tiendriez avec un homme d'un si puissant génie
« pour les affaires, aurait les plus grands avantages.
« Pensez-y sérieusement.

« Je crois qu'il doit attendre les événements dans
« la retraite; mais peut-être s'occupe-t-il par trop
« peu des embarras du moment.

« En approchant des propriétés de M. de Villèle,
« on les devine à leur riche culture comme à l'air de

« bonheur des habitants qui tous, prospèrent sous sa « bienveillante et intelligente protection. Il songe « moins à s'enrichir lui-même, qu'à faire prospérer « tous ceux qui l'approchent; jamais on ne refuse à « un pauvre l'aumône ou le conseil qu'il demande; « et la bénédiction de tous est la plus douce récom- « pense de l'intelligent et bienveillant propriétaire. « C'est dans cette noble retraite, belle habitation de « ses ancêtres, dans cette retraite hospitalière, qu'il « étudie les besoins du pauvre, aussi bien que ceux « du pays. Son petit fils, âgé de dix mois, était dans « ses bras quand je l'ai rencontré ; sa petite-fille cou- « rait après lui. Sa femme, personne aimable qui « jette un charme de tous les instants sur cette soli- « tude, marchait à son côté ; on dirait M. de Villèle « aussi heureux qu'on peut l'être sur cette terre, en « le voyant dans son intérieur[1].

« Aucun regret des grandeurs passées ne paraît « troubler ce bonheur si simple.

« Adieu, adieu, bien cher ami, il faut penser à « mon départ, et fermer ma lettre pour le courrier « qui n'attend pas.

« Je n'ai rien oublié, pas même ma bien tendre « affection. »

[1] Aurais-je pu supposer qu'après tant de franchise, d'impartialité, de dévouement de ma part, M. de Villèle, venu plus tard à Paris, y reprendrait ses anciennes préventions en cherchant encore à me mettre entièrement de côté?

30 juin.

Arrivé à Pau mercredi matin, j'y fus accueilli d'une manière toute cordiale d'abord par mon excellent comte de Gestas; c'est la providence de tous, car chacune de ses actions, chacune de ses démarches a pour but un service à rendre. Aussi son influence est grande dans le pays, ainsi que la reconnaissance qu'il inspire à tous ceux qui le connaissent, car il n'en est guère parmi eux qui ne soient ses obligés.

« — Ah ça! mon ami, me dit-il avec sa manière « si franche et si aimable, vous restez trois jours ici, « et tous les jours votre couvert sera mis à ma table, « n'est-ce pas? »

Il m'eût été difficile de refuser une aussi aimable invitation.

Je vois aussi M. Manescau[1] l'excellent maître de poste, cet homme vraiment supérieur, qui est d'une obligeance parfaite pour tous les voyageurs, et jouit à Pau de la considération qu'il mérite si bien.

Il va marier sa fille, qui est une des plus belles et des meilleures personnes du pays, à un homme aussi fort considéré.

C'est toujours à l'hôtel de la Poste que je loge; et, à l'empressement qu'on m'y témoigne, il m'est facile de juger du bonheur qu'on éprouve à me revoir.

Je fus ensuite faire visite aux bons Gélibert. Ils possèdent déjà trois beaux enfants; et tandis que la femme, qui ne va jamais dans le monde, se consacre entièrement aux soins de la famille, le mari

[1] Nommé, en 1848, à l'assemblée Constituante.

travaille du matin au soir pour assurer leur existence.

Je vois encore bien d'autres personnes qui ne m'ont pas oublié. Le préfet est un homme de mérite fort apprécié dans le pays et intime ami de M. de Gestas. Mettant de côté toute exagération d'opinion, je crus devoir lui faire, ainsi qu'à sa femme, une visite de politesse. Ils étaient sortis; mais M. le comte Duchâtel, ayant su que je dînais chez le comte de Gestas, vint le soir même passer une heure et demie avec nous. Le général Socoli l'accompagnait, et le lendemain je lui rendis avec empressement sa visite.

Toulouse, que je quittais, est une ville religieuse et légitimiste; à la procession de la Fête-Dieu, et pour la première fois depuis 1830, les cours et tribunaux suivirent le saint Sacrement, ce qui produisit un grand effet. Cette démarche fut due à M. Plougoulin, procureur du roi. Il est remarquable de voir que ce gouvernement sans croyance a senti lui-même la nécessité d'en revenir aux idées religieuses; c'est un pas de fait pour parvenir jusqu'à la vérité politique, car l'une ne peut aller sans l'autre.

Le lundi matin je me mis en route pour mes chères montagnes, dans la compagnie de M. de Vaulx, de Marseille, et de ses deux filles, tous aussi religieux que légitimistes. Nous eûmes bientôt fait connaissance, et notre voyage fut des plus agréables; l'aînée de ses deux filles est mariée depuis quinze mois; c'est une femme aimable, spirituelle et gaie; sa conversation est piquante, inattendue; sa sœur est plus sérieuse, mais son genre de caractère et d'esprit est original.

Enfin j'arrivai à Bonnes. Après être entré dans l'hôtel du Gouvernement, où je loge toujours, je fus revoir tous mes amis, et cette bonne famille du docteur Daralde, médecin des eaux, que chacun aime et respecte.

Madame Thayer, cette femme si honorable que chacun plaint et admire, se trouvait au même hôtel ; elle vient de perdre son second enfant, et elle est inquiète de l'aîné ; mais sa résignation est sublime, et la religion lui donne une force surhumaine. Son mari, qui l'adore et qui est bien le meilleur des hommes, a embrassé la religion catholique, après l'avoir étudiée à fond, et il est aujourd'hui catholique fervent. C'est un beau modèle que ce ménage. Puisse le ciel, touché de tant de vertus, leur épargner de nouvelles peines !

Je vois ces anciens amis avec un bonheur mêlé d'une profonde tristesse ; mon cœur avait trop souffert lui-même pour ne pas compatir à leur douleur, j'en comprenais toute l'amertume... l'enfant qu'ils ont perdu était charmant ; celui qui leur reste a une intelligence remarquable.

Bonnes n'est plus reconnaissable, tant il est augmenté, mais on se voit peu : beaucoup de buveurs, et il y en a un nombre immense, vivent par petites coteries ou restent le soir dans le salon de chaque maison ; il n'y a pas, comme autrefois, de promenades à cheval, et peut-être les malades n'y perdent pas.

Le médecin se montre sévère, et on l'approuve.

Voici la longue lettre que mademoiselle América Vespucci m'avait annoncée, et la copie de ses adieux aux États-Unis. Noble et fier caractère, qui compte l'argent pour rien, et la gloire pour tout! Je regrette un peu pour elle cette souscription qui assurait à jamais son existence; et si elle avait eu le temps de me consulter avant d'agir, il est probable que son roman eût trouvé là une conclusion plus positive que tous les rêves dont elle semble encore vouloir l'allonger. Je me suis hâté de lui répondre à Londres, dans l'espoir de la retrouver à Paris, pendant les huit jours que je dois y passer à mon retour. Ce sera pour moi un vrai plaisir de revoir cette aimable étrangère, et de m'entretenir avec elle de ses impressions de voyage.

« Londres, 11 juin.

« Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit, « n'est-ce pas? hélas! c'est vrai; j'étais ennuyée de « n'avoir rien de positif à vous dire; mais faites aussi « un peu la part des mille embarras d'un long voyage « entrepris et exécuté par une femme toute seule, qui « doit suffire à tout; j'ai laissé partout des connais- « sances, et ces liaisons d'un moment ont exigé, en « revanche de quelques politesses reçues, le meilleur « de mon temps; ce sont toujours les vrais amis que, « dans de pareilles circonstances, on néglige malgré « soi, parce que l'on compte sur eux.

« J'aime à espérer qu'une amitié comme la vôtre « n'a pas besoin d'être entretenue, comme celle de

« ces petites âmes, susceptibles par bêtise et exigean-
« tes par orgueil; et malgré le silence que j'ai gardé
« avec vous, vous m'avez été toujours présent ; c'est
« souvent en m'appuyant sur votre pensée que, dans
« des moments de fatigue et de découragement, je me
« suis relevée de mon abattement, et j'ai rappelé mon
« âme au courage en me disant alors : Je veux être
« toujours digne de son amitié.

« Vous conter tout ce qui s'est passé depuis notre
« séparation est chose impossible; ce voyage m'a fait
« vivre dix ans, et de quelle vie ! Mais aussi à présent
« je n'ai plus peur ; je vois les hommes de près abso-
« lument comme je verrais une ménagerie. On m'a
« tellement habituée à ces mots de convention qui ne
« passent que par les lèvres, qu'ils ne me font plus
« rien. La société me fait l'effet d'un grand pano-
« rama animé ; je la vois passer devant moi, je ris
« de ses prétentions, et je me divertis de ses sottises.
« Ah ! mon ami, comme vous me trouverez changée...
« physiquement ! Partout où je vais, on me proclame
« *reine* (modestie à part), mais moralement je suis
« une autre femme ; quand j'ai quitté Paris j'étais
« encore une enfant, non pas tant à cause de mon
« âge, qu'à cause de mes illusions ; je croyais à bien
« des choses auxquelles à présent je ne crois plus !
« Je ne dépense plus aucune part de mon âme ; la
« vertu est chose facile quand le cœur ne demande
« plus rien. Je vais bien dans le monde, mais abso-
« lument comme j'irais à un atelier, c'est pour moi
« un ouvrage ; j'ai besoin de la société pour finir mon
« entreprise ; je la vois, elle n'a plus de dangers
« pour moi ; je la connais trop bien.

« Malgré tout cela, je ne puis me faire à ce masque « d'hypocrisie; et je dirais, si je ne craignais de vous « effaroucher par mon amour-propre, que la société « s'est faite plus à moi que moi à elle. J'ai conservé « mon caractère, mon genre de toilette; aussi, la « première fois que je vais dans une société d'un « pays nouveau, il y a une quantité d'exclamations; « après on s'y habitue et l'on me recherche.

« Je suis tentée de croire que dans la *fashionable* « *society* ce sont les meubles qui donnent la soirée. « En général, on les salue en entrant: on se regarde, « on boit, on mange et on attend avec impatience « qu'une personne ait le courage de se lever; moi « je suis presque toujours celle qui leur fais cette « grâce; alors tout le monde se lève comme si le « feu était à la maison, et l'on s'empresse de partir. « La maîtresse de la maison est enchantée d'être dé- « barrassée de ses hôtes, et les invités heureux de ren- « trer chez eux; voilà comme cela se passe dans plus « d'un salon anglais et américain.

« Quand, par hasard, je trouve une personne avec « qui je puisse marier quelques pensées, j'en profite, « mais c'est rare en Angleterre, et c'est introuvable en « Amérique. En Angleterre le talent a un terrain ex- « clusif, la *politique;* ou, pour mieux dire, le terrain « des partis.

« En vérité, mon ami, on s'obstine bien à tort à « dire que nous sommes dans le siècle des lumières. « Quand je donne une pensée au passé, je ne vois rien « de grand dans le présent, à moins que le soleil des « tropiques n'ait affaibli ma vue; mais je me suis « trouvée avec des célébrités de notre temps, avec ce

« que l'on appelle des hommes modèles ; et, en vé-
« rité, ils m'ont fait l'effet de marchands de phrases
« toutes faites ; les grandes pensées ne sont pas du
« dix-neuvième siècle, et quand je me trouve tour
« à tour avec ces grandes célébrités politiques, je
« me dis : que sont donc ceux qui ont servi à éta-
« blir leur renommée ? Il n'y a pas de différence
« entre l'esclave italien et le libre anglais, ou le ci-
« toyen américain, si ce n'est qu'à l'un on a dit :
« *Tu es esclave*, et qu'aux autres on est arrivé à leur
« faire croire *qu'ils étaient libres*. Les Italiens jettent
« toute leur énergie les uns sur les beaux-arts, les
« autres sur le *dolce far niente* ; les Anglais se dé-
« vorent de jalousie et conspirent toujours à ruiner
« leurs voisins ; pas d'affection, pas de nobles senti-
« ments ; ils sacrifient tout à l'esprit de parti qu'ils
« appellent politique... Mais où vais-je m'enfoncer,
« revenons à moi.

« La lettre ci-jointe vous apprendra comment j'ai
« quitté les États-Unis ; j'espère avoir votre approba-
« tion pour cette lettre, comme j'ai reçu celle de plu-
« sieurs personnes qui ont droit à mon estime. Vous
« verrez que je ne me suis pas démentie un instant
« dans toute ma conduite en Amérique.

« J'étais allée réclamer un coin de terre à ce peuple
« qui doit un monde entier à mon aïeul, et non de
« l'argent, donné par charité. Je voulais écrire sur
« une pierre, après trois siècles et demi, que ce con-
« tinent porte mon nom : *Voilà ce que les Américains*
« *ont donné à la première descendante de Vespucci qui*
« *a visité les régions découvertes par lui*. L'argent était
« une question à part, mais ce n'était pas cela que

« je cherchais...., c'était la gloire que je voulais ; « voilà le grand mot de ma vie. Oui, c'est vrai, la « gloire est mon but, je veux laisser mon nom en « Amérique.

« Les Américains des États-Unis ont pris la chose « bien prosaïquement ; la poésie n'est guère leur fait, « et comment pourrait-elle l'être? *Coton* est leur vie, « *coton* leur fortune, *coton* leur affection, *coton* toute « leur pensée. Vous voyez qu'ils ne peuvent nullement « comprendre votre amie.... Le ministre de France « qui m'avait protégée dans cette affaire, a voulu que « j'acceptasse une souscription à la place de la terre « que j'avais demandée, en me disant que cela reve- « nait au même ; moi j'ai été d'un avis contraire, « mais comme je connaissais très-peu le pays, je me « laissai conduire ; cette souscription a produit deux « cent mille francs. Toute autre qu'América Vespucci « aurait dû se trouver heureuse de cette fortune. « Obligée d'attendre jusqu'au mois de février 1840, « pour la conclusion de cette affaire, j'avais encore « trois mois à rester, quand, me trouvant à la Nou- « velle-Orléans, j'ai eu l'idée de faire un voyage à la « Havane, car j'avais faim d'intelligence, et soif de « bons procédés.

« Effectivement, je fus reçue à la Havane comme « América Vespucci devait l'être en Amérique.

« J'avais à peine quitté les États-Unis que tous leurs « journaux ont écrit contre moi, en disant grossière- « ment qu'à présent que les Américains m'avaient en- « richie, j'allais ailleurs dépenser l'argent qu'ils m'a- « vaient donné, et tout cela dit dans les termes les « plus inconvenants ; blessée au vif de ces procédés,

« je suis tombée malade ; je logeais chez le consul de « France qui m'avait reçue comme sa fille, j'étais dé-« jà répandue chez toute la noblesse de l'île; et bien-« tôt on a su la cause de mon chagrin. Alors le gou-« verneur que j'avais connu à Paris en 1837, m'a fait « savoir qu'il désirait me voir; il y avait plusieurs « personnes réunies, et on m'a dit qu'on était surpris « de me voir faire des démarches aux États-Unis « quand j'avais droit à une pension en Espagne. La « pension repose sur l'île même, et la noblesse fait « toutes les démarches nécessaires pour que je rentre « en possession ; on me conseille de ne pas réclamer « l'arriéré, car il y a vingt-cinq ans que l'Espagne ne « paye plus cette pension à la famille Vespucci, parce « que la famille Vespucci n'a plus de fils cadet à en-« voyer ici. Après m'être bien et clairement entendue « avec le gouverneur, je suis rentrée dans les États-« Unis, et c'est alors que j'ai écrit la lettre dont je « vous ai parlé ; je vais partir pour Londres. Il y a « dix-huit mois que mon père est mort, et j'ignore en-« core qui est son exécuteur testamentaire.

« L'Autriche m'a promis son aide. Le Brésil s'est « fort bien conduit ; il a accordé ce que je lui ai de-« mandé. . . . .

« Vous avez été mon sauveur à Paris ; soyez à pré-« sent mon protecteur ; voilà huit jours que je suis à « Londres, et cette ville me fait absolument l'effet de « la vallée de Josaphat ; j'étais porteur d'une grande « quantité de lettres ; mais ce n'est pas ce que je « veux. Je désirerais (et c'est à vous que je les de-« mande) deux ou trois lettres d'introduction auprès « de personnes de la grande société ; vous m'en avez

« donné cinq quand il était question de venir à Lon-
« dres en 1838; mais elles ne peuvent plus servir,
« car ma position a bien changé. Je resterai ici six
« semaines; après j'ai besoin de vous voir. voulant
« connaître votre avis sur mon ouvrage.

« Le 25 du mois, la reine reçoit les dames; je dé-
« sire être présentée, mais pour cela j'ai besoin aussi
« de quelques lettres pour des dames de la cour. Je
« vous remercie et je compte sur vous.

« Je répète que je tiens à vous voir avant mon
« départ pour l'Espagne; aussi écrivez-moi et dites-
« moi où vous serez dans le mois d'août.

« Adieu à bientôt. Votre fidèle amie.

« Américа. »

A MONSIEUR LE RÉDACTEUR DE *L'ABEILLE*

« Nouvelle-Orléans, le 30 mars.

« Monsieur,

« Au moment de quitter les États-Unis pour retour-
« ner en Europe, je crois devoir adresser au peuple
« américain quelques paroles d'adieu et de remercî-
« ment; et je viens vous prier de permettre que votre
« estimable journal me serve d'interprète.

« Forcée de fuir ma malheureuse patrie, d'aban-
« donner ma famille, mes amis, sans appui, sans pro-

« tection, toutes mes pensées s'étaient tournées vers « l'Amérique. Dès mon enfance, j'avais chaque jour « entendu parler de cette glorieuse contrée à laquelle « un de mes ancêtres avait donné son nom; j'avais « appris de bonne heure à la respecter, à la chérir « comme une seconde patrie; on m'avait redit sans « cesse qu'elle était ouverte à toutes les infortunes, « que tous ceux qui avaient souffert pour la liberté, y « trouvaient une généreuse hospitalité; je crus qu'elle « ne refuserait pas d'adopter une pauvre proscrite, « une descendante d'Amérigo Vespucci, et je vins, « pleine de confiance, lui demander un asile. Le titre « de citoyenne américaine, un coin de terre pour y « vivre tranquille; voilà tout ce que je désirais obte- « nir de la munificence du peuple américain; c'était « plus à ce qu'il paraît, que le gouvernement ne pou- « vait m'accorder.

« Mais ce que le congrès n'avait pas le pouvoir de « faire, on me dit que la nation elle-même le ferait « avec empressement; on me répéta qu'il ne fallait « pas laisser croire au monde qu'elle avait refusé un « asile à la petite-fille d'Amérigo Vespucci; on m'en- « gagea à m'adresser directement au peuple. Le sénat « des États-Unis, par l'organe de la commission à « laquelle ma demande avait été renvoyée, m'encou- « ragea à faire cet appel qui, dans sa pensée, ne pou- « vait manquer d'être entendu, et prenant lui-même, « en cette occasion, une généreuse initiative, il ou- « vrit en ma faveur, au milieu même d'une de ses « séances, une souscription nationale à laquelle plu- « sieurs des membres les plus illustres, s'empressèrent « de s'associer. Ce noble exemple fut imité sur divers

« points de l'Union. Dans plusieurs États des listes de « souscription, préparées par les soins de quelques « esprits élevés, furent couvertes des noms les plus « honorables, et eurent en peu de temps atteint un « chiffre considérable. Bien que ce chiffre ait dé- « passé mon attente, je ne puis cependant me faire « illusion et prendre *pour un grand acte national*, « ce qui n'a été qu'un élan de générosité d'un cer- « tain nombre de personnes. Mon but, en venant aux « États-Unis, n'était pas d'y chercher la richesse ; « mais d'obtenir, de la nation même, un coin de « terre pour me reposer de mes fatigues, et vivre « en paix. Mais si la petite-fille d'Amérigo Vespucci « eût été fière de tout ce que la nation américaine « eût fait pour elle, elle ne peut accepter de dons « individuels.

« J'ai donc pris la résolution de ne point recevoir « le montant des souscriptions recueillies en ma fa- « veur, et je viens vous prier, monsieur, de vouloir « bien, dans les colonnes de votre journal, porter « cette réselution à la connaissance du public.

« Je prie les personnes qui avaient eu la bonté de « se charger d'encaisser les souscriptions de ne rece- « voir aucun versement. Quant à celles qui avaient « déjà versé, le montant de leur souscription leur « sera remboursé par les dépositaires entre les mains « de qui elles avaient payé.

« Je ne terminerai pas cette lettre sans exprimer « ma vive reconnaissance à tous ceux qui, pendant « mon séjour aux États-Unis, m'ont témoigné quelque « intérêt; je les remercie du fond de mon cœur de la « bienveillance dont j'ai été l'objet de leur part, et

« sur la vieille terre d'Europe que je vais revoir, j'en « conserverai toujours le souvenir.

« Veuillez agréez, monsieur, l'assurance de ma « considération distinguée.

« M. E. AMÉRICA VESPUCCI. »

CHAPITRE III

Eaux-Bonnes, 1er juillet.

Il est des hasards bizarres dans la vie; je reçus il y a quinze mois environ, une lettre de mademoiselle América qui m'annonçait qu'une de ses amies intimes madame Grymes, qui avait pour elle les soins délicats de la mère la plus tendre, devait venir en France. Cette dame vint en effet à Paris au mois d'octobre dernier, mais ne m'y ayant pas trouvé, elle partit aussitôt pour l'Italie, avec sa fille, dont la santé l'inquiétait. C'est la jeune personne dont j'ai fait le portrait sous le nom de Médora.

J'ai retrouvé ici madame Grymes. Mariée une première fois au gouverneur de la Nouvelle-Orléans, elle a épousé en secondes noces, le premier orateur des États-Unis, l'orateur du gouvernement. Elle m'a beaucoup parlé du voyage de son amie, et m'a dit qu'à la Nouvelle-Orléans surtout, on lui avait donné

des fêtes et des dîners comme jadis à M. de Lafayette aux États-Unis.

Madame Grymes est aimable, d'une extrême obligeance, d'une grande vivacité, et très-originale dans sa manière de raconter.

Ces deux dames sont pour moi excessivement bienveillantes, et c'est sans effort que je cherche à accomplir près d'elles les intentions de mademoiselle Vespucci ; aussi malgré mes goûts solitaires, je les accompagne quelquefois à la promenade.

Il y a ici une anglaise nommée madame Scott ; elle a deux filles charmantes qui ne quittent pas leur mère, et se refusent à tout plaisir pour la soigner ; une petite fille de sept à huit ans, et une de dix à onze ans qui est la plus gracieuse et la plus ravissante créature que l'on puisse imaginer. Jouissant d'une entière liberté, vive, pétulante, elle est de la plus extrême politesse. Elle monte à cheval à ravir, et on la rencontre souvent seule dans la longue rue de Bonnes, conduisant son cheval mieux qu'une grande personne ; elle danse avec une grâce charmante, sans aucun embarras ; elle est simple, naturelle, et vient faire ses visites le soir à tous les salons. Recommandée à plusieurs dames, elle se recommande assez d'elle-même ; enjouée, folâtre, parfois emportée, elle ne fait jamais rien d'inconvenant. Fraîche comme la rose, d'une blancheur éclatante, elle court sans chapeau par le soleil ardent, sans précautions quand il fait humide, et ne s'en porte que mieux.

Au sujet de cette charmante enfant, madame Grymes, qui fait souvent le soir les frais de la conversation d'une manière piquante, nous racontait les

mœurs américaines qui sont si différentes des nôtres.

« — Vous voyez cette petite Adeline, disait-elle; eh « bien, quand elle aura quinze ans, elle sera aussi « réservée qu'elle est étourdie aujourd'hui; mais chez « nous nos filles sont maîtresses et entièrement libres. « Ce sont elles qui composent la société, qui invitent « et font les honneurs d'un salon. Souvent on y voit « réunies cinquante jeunes personnes, et autant de « jeunes gens, sans une mère. Une fois mariées, nous « sommes tout à notre intérieur dont nous ne sortons « plus; mais aussi nos maris nous laissent-ils entière« ment maîtresses à la maison. Les jeunes gens et les « filles se promènent sans cesse seuls ensemble, sans « qu'il en résulte le plus léger inconvénient; mais « jamais une jeune personne ne donne son bras à « un jeune homme, à moins qu'elle ne veuille l'é« pouser. Un jeune homme qui, sans un motif légi« time, se permettrait seulement de serrer la main « à une jeune personne serait mis aussitôt à l'index, « et exclu de toutes les sociétés. J'ai vu une partie « organisée par le capitaine Jakson, elle se composait « de vingt jeunes gens et de vingt jeunes filles; on « s'embarqua, on fut absent deux jours, on fit mille « folies, pas une extravagance; le capitaine seul avait « un âge respectable, on le fit enrager de cent ma« nières; mais il n'y eût pas un mot à dire, et per« sonne n'en parla. Nos filles sont infiniment plus « libres parce que les hommes le sont moins qu'ail« leurs; et sous les rapports essentiels, nos mœurs « sont d'une extrême rigidité. »

L'éducation chez nous est infiniment plus sévère; en est-elle meilleure? Il est vrai qu'avant de rien

changer à celle des femmes il faudrait refaire celle des hommes, et ce serait là le difficile. S'en est-on jamais occupé ?

---

4 juillet.

Nous faisons avec madame de Croix un échange de journaux et de livres, elle a bien voulu me prêter dernièrement *Jean Cavalier*, d'Eugène Sue, en quatre volumes. C'est un ouvrage plein d'intérêt, mais on y retrouve la haine souvent injuste avec laquelle l'auteur poursuit le siècle de Louis XIV. Sans doute, ce siècle eut ses erreurs, et la médaille a aussi son revers ; mais ce fut malgré tout, un temps dont la gloire passera à la postérité, et je trouve qu'il y a quelque chose de peu généreux, de peu français, à poursuivre avec autant d'acharnement un règne plein de grandeur et d'illustration, surtout à une époque qui n'a rien de grand ni d'élevé.

---

11 juillet.

J'ai été avant-hier à Pau, distant de dix lieues, pour voir mon excellent ami le comte de Gestas, en deux heures quarante minutes et trente-cinq minutes de repos ; en tout, trois heures et un quart. Mes forces sont bien revenues, et mon cheval est excellent.

Quels excellents chevaux ne ferait-on pas pour la

cavalerie légère dans ces montagnes, si le gouvernement s'en occupait et adoptait un bon système! mais nous n'avons pas plus pour cela que pour autre chose la persévérance nécessaire ; et sans résultat, nous dépensons plus qu'aucun autre gouvernement.

La loi de 1831 avec le serment des électeurs; l'admission des fonctionnaires, la circonscription des arrondissements électoraux, le maintien du cens d'élection, quoique abaissé à deux cents francs, laissaient un trop grand nombre d'intéressés en dehors de l'exercice des droits politiques, surtout après les promesses de la Révolution de 1830, pour que les réclamations ne s'élevassent pas de tous les côtés. Cette loi avait été calculée de façon à exclure des colléges électoraux la petite et la grande propriété; à donner une action trop directe, trop étendue, trop influente sur le résultat des élections au pouvoir qui en avait usé pour peupler la Chambre élective de fonctionnaires, dont le nombre a fini par s'élever à cent soixante douze à peu près. Les vues de la loi se sont montrées plus clairement à chaque renouvellement de la Chambre; aussi les pétitions pour la réforme électorale deviennent-elles chaque jour plus nombreuses.

La droite, selon les principes et les règles du droit commun et de la véritable constitution française, demande l'admission de tous les contribuables à l'exercice des droits électoraux et l'élection à deux degrés. L'opposition de gauche se borne à demander l'adjonc

tion des membres de la deuxième liste du jury (ceux de cent francs) et l'admission des capacités. L'extrême gauche veut la réforme dans le sens du radicalisme, c'est-à-dire le suffrage universel, et l'élection directe en assemblée primaire; c'est, en d'autres termes, la continuation du combat contre les institutions françaises, les institutions anglaises et les institutions américaines.

Depuis longtemps M. Gauguier porte chaque année à la tribune la question de réforme; et la proposition, d'abord accueillie par le silence et le dédain du gouvernement et de sa majorité, a peu à peu gagné du terrain, tant au dedans qu'au dehors des Chambres; enfin, en 1839, M. Teste, le garde des sceaux, a déclaré *qu'il y avait quelque chose à faire;* et sa proposition de réforme a obtenu le vote de cent soixante-quatorze voix.

Cette année M. de Rémilly a mis en avant à la Chambre des députés la proposition formelle de l'exclusion des fonctionnaires, qui a été prise en considération le 24 avril; puis, dans un rapport de M. de Golbéry, à la date 16 mai, les conclusions de la commission chargée de l'examen des pétitions pour la réforme électorale ont été pour le renvoi au président du conseil et du ministre de l'intérieur d'une partie des observations présentées.

Ce qui fut remarquable dans la discussion des conclusions de ce rapport, ce fut le revirement de l'opinion de M. Thiers. Dans la session précédente, M. Thiers, qui n'était pas ministre alors, avait voté pour la prise en considération de la proposition de M. de Rémilly; mais maintenant qu'il est président

du conseil, il s'est opposé au succès des pétitions réformistes; et, à propos de l'admission de tous les contribuables à la participation des droits électoraux, il a dit : « — Quiconque à la porte de cette assemblée « prétend qu'il a un droit, ment; *il n'y a de droits que* « *ceux que la loi a reconnus.* » Ce langage est au moins surprenant dans la bouche de M. Thiers, et mon noble ami, le marquis de Brézé, a produit beaucoup d'effet par ces paroles : « — Monsieur le président du conseil n'a pas craint d'affirmer, il y a quelques jours, « dans une autre enceinte, que personne en France « n'avait de droits en dehors de la loi ; je ne m'atten- « dais pas à entendre professer de pareilles doctrines « par ceux qui ont fait reposer les protestations « de 1830 sur le principe de la souveraineté du peu- « ple qui admet en certains hypothèses le droit d'in- « surrection. »

LETTRE DU MARQUIS DE DREUX-BRÉZÉ

« Plombières, 2 juillet.

« N'ayant que bien peu de moments à passer à « Paris, après ma dernière apparition à la Chambre, « j'ai manqué, mon cher ami, à la promesse que je « vous avais faite de vous écrire le résultat de cette « séance; j'ai pensé, il est vrai, que les journaux « vous en instruiraient; tout cela est bien vieux au- « jourd'hui, oublié même; toutefois je veux vous dire,

« pour répondre, quoique tardivement, à votre ami-
« cale demande, que l'effet de mon discours a été plus
« grand que je ne m'y attendais.

« Écouté par la Chambre avec une faveur qui m'a
« étonné, amis et ennemis s'en sont ensuite occupés
« pendant plusieurs jours, puis la province ; c'est
« une position prise, et je crois *à point*. C'est tout ce
« que nous pouvions désirer et espérer. Je serais heu-
« reux de savoir que le sage de Toulouse a été satis-
« fait! Mon ami Molé est venu à moi me faire d'obli-
« geants et publics compliments, et m'a dit : « — Je
« signerai tout ce que vous venez de nous dire ; » puis
« il m'a fait cet aveu remarquable : « — Je me repro-
« che souvent d'avoir été cause que M. de Richelieu
« n'ait pas dans le temps adopté l'élection graduée.
« M. Lainé, a-t-il ajouté, s'y était rendu ; seul j'ai fait
« pencher la balance en faveur du cens fixe ; *j'ai eu*
« *tort*. »

« Après avoir été fort ennuyé, contrarié même, de
« venir ici, j'ai cependant à me louer de la détermi-
« nation que j'ai prise. Je me sens bien réellement
« mieux : j'ai repris appétit et surtout sommeil (ce
« bonheur tout négatif, mais si nécessaire à la vie).
« Il est vrai qu'il en est à peu près de même tous les
« ans, et ce bienfait des eaux s'évanouit en bien
« peu de temps. Il faudrait que pendant un an je
« m'adonnasse à cette vie oisive et de *far niente*.
« J'aime mieux mourir plus jeune.

« Excepté notre ancien camarade R***, je n'ai
« trouvé ici âme de connaissance ; je l'ai revu avec
« grand plaisir ce brave R***, mais il est bien vieux,
« bien cassé, en très-triste état. On nous annonce pour

« demain le général Sébastiani et M. de Montalivet....

« Voilà une sotte lettre, mais elle aura au moins « pour moi son prix, en vous rappelant la promesse « que vous m'avez faite de vous arrêter à Brézé, à « votre retour des Pyrenées. Vous savez si ma femme « partagera la joie que nous aurons de vous recevoir.

« Mille assurances d'amitié bien sincère, toujours « *constante.* »

LETTRE DE M. DE LOURDOUEIX

FAISANT CONNAITRE L'ÉTAT DES AFFAIRES POLITIQUES PENDANT QUE JE SUIS ÉLOIGNÉ DU THÉATRE OU ELLES S'AGITENT.

« Paris, 9 juillet.

« Je vous remercie de votre longue lettre, mon « cher vicomte. Il n'y a rien de plus intéressant que « les détails qu'elle contient sur votre conférence avec « M. de Villèle. Tout l'avenir est là. C'est quelque « chose de providentiel que cette vieillesse si verte et « si robuste qui conserve le mouvement des idées avec « la maturité du jugement, avec les lumières de l'ex- « périence augmentées par dix années d'observation et « de méditation. Il y a là, pour la monarchie, un élé- « ment de régénération.

« Les commencements sont tout, et nous pourrons « espérer pour la France une époque de puissance et « de grandeur qui consolera nos vieux jours.

« Nous avons gagné dans les épreuves de cette dé-

« cade d'années. Le pouvoir de juillet a perdu tout « prestige; la situation de vaincus que la révolution « nous a faite, nous aura servi à perfectionner notre « intelligence et notre moral. Nous avons pu, dans la « politique, remonter aux causes de nos désastres, et « chercher ces causes dans les faits, dans les institu- « tions, et en nous-mêmes.

« C'est ainsi que les revers sont utiles aux bons. « Ils servent dans le gouvernement de Dieu à faire « marcher les esprits et à élever les cœurs. Il n'est pas « mauvais de vieillir quand on l'amour du bien.

« Vous voyez par nos journaux que nous sommes « retombés dans le calme plat. M. Thiers a obtenu les « six mois d'intervalle qui séparent la session passée « de celle qui va venir.

« Louis-Philippe a fait avorter le mouvement d'op- « position que M. Molé avait commencé à la Chambre « des pairs. Il veut que M. Thiers fasse la translation « des cendres des héros de juillet, sous la colonne « de la Bastille, et la translation des cendres de Napo- « léon aux invalides. Quand ces deux difficultés seront « derrière nous, M. Thiers sera moins nécessaire; et « il est probable que le commencement de la session « prochaine le verra tomber devant une opposition « combinée des conservateurs, des doctrinaires et de « l'extrême gauche; M. Molé est très-ardent contre « lui; M. Guizot a promis de quitter son ambassade « pour venir empêcher M. Barrot d'entrer au minis- « tère; M. Villemain se réserve, puisqu'il vient de re- « fuser la place de garde général des archives, et la « proposition Rémilly fournira un moyen excellent « pour renverser le ministère. La position de M. Thiers

« est détestable ; obligé d'aller dans le sens des prin-
« cipes de la gauche et d'en arrêter les conséquences,
« il tombera dans un scrutin, et comme il l'a dit : *après*
« *lui gouvernera qui pourra !*

« Je me dispose à partir le quinze pour les Pyré-
« nées ; j'irai à Bagnères de Luchon, et j'espère bien
« que nous pourrons nous joindre, et faire ensemble
« quelques bonnes promenades sur les bords des tor-
« rents; j'irai probablement après que j'aurai pris
« les eaux, faire une visite aux Eaux-Bonnes et à Cau-
« terets. Si vous devez partir avant moi, vous pourriez
« bien venir par Baréges, le Tourmalet et la vallée de
« Luchon; c'est un voyage qui se fait à cheval en un
« jour, quand on ne veut pas faire un plus grand dé-
« tour par Bagnères de Bigorre et la vallée de Campan.

« Je passerai par Toulouse, où comme vous le pen-
« sez bien, j'irai voir aussi M. de Villèle. Si, dans
« notre entretien, il y a quelque particularité que vous
« n'ayez pas traitée avec lui, je vous l'écrirai.

« Il me serait bien pénible d'être si près de vous, et
« de ne pas vous voir; au reste, nous nous écrirons, et
« nous pourrons convenir d'un moyen de réunion.

« Adieu, mille assurances de mon fidèle attache-
« ment. »

Eaux-Bonnes, 16 juillet.

On ne peut se faire une idée du mouvement qui règne ici maintenant ; c'est cinq ou six diligences qui montent et descendent tous les jours, des voi-

tures élégantes pour se promener; les équipages du général Jacqueminot et autres, des cavalcades, des parties; un nombre immense de buveurs que le beau temps enfin revenu, amène chaque jour, et une multitude d'enfants tous plus charmants les uns que les autres; un bruit de voitures continuel.

Au milieu de mes nombreuses écritures, de mes lectures, des passe-temps, du monde, des eaux, des promenades et des visites, je viens d'achever les Mémoires de Victor Alfieri, écrits par lui-même.

On y voit avec quelle invincible persévérance cet homme est parvenu à laisser comme poëte et littérateur, un si grand nom à la postérité. On y voit que, pour devenir savant, il ne se crut jamais obligé de s'affubler de la perruque d'un pédant; on reconnaît en lui un esprit et un cœur passionné, mais on ne peut s'empêcher de le blâmer de son injustice haineuse pour les Français en masse; quoiqu'il explique le motif de cette haine, et montre qu'elle prenait sa source dans sa passion pour l'indépendance et la liberté. On ne peut s'empêcher aussi d'admirer ses vertus domestiques, tout en regrettant que, loin de déplorer ses erreurs, il leur ait donné une publicité si authentique. Si l'on doit à Dieu et à sa propre conscience, un remords ardent et sincère des fautes qu'une imagination fougueuse, un tempérament ardent, un cœur trop sensible, un esprit impressionnable, ont pu faire commettre; on doit aussi à Dieu, à soi et à ses semblables,

de couvrir ses fautes du voile le plus obscur. Les avouer, les publier, c'est presque s'en vanter; c'est vivre et mourir sans remords, c'est s'ôter tout moyen de réparation; c'est entraîner par son exemple, et se rendre (même après qu'on n'est plus) coupable et responsable des erreurs dont on peut devenir la cause; et puis comment peut-on se décider à livrer à la publicité des noms que l'on devrait respecter, et dont l'honneur devrait être notre bien le plus cher?

Alfieri est mort comme il a vécu; Dieu veuille avoir pitié de son âme!

---

19 juillet.

Il y avait bal hier soir; mais mon esprit et mon cœur étaient loin de la salle éclairée d'une manière ravissante; les toilettes étaient dignes de Paris, et encore plus jolies, parce qu'elles étaient plus simples.

Il régnait une sérénité qui, pour l'observateur, contrastait péniblement avec plusieurs condamnations à mort, écrites sur certaines figures.

J'ai causé avec tout le monde, et entre autres avec plusieurs personnes vraiment charmantes. Madame de Lamaze a enlevé tous les suffrages par sa manière ravissante de danser et de valser; elle éclipsait les plus jolies.

Mademoiselle Médora Grymes a eu des succès mérités par sa grâce, sa beauté, et son maintien parfait; la petite Adeline a été délicieuse de fraîcheur et de grâce; c'est ma passion et je puis l'avouer.

Il y a dix ans, pour avoir un bouquet présentable, il fallait le faire venir de Pau, tandis qu'aujourd'hui tous les jardins en abondent ; c'est du moins une jolie spéculation.

Les bons habitants nous donnent aujourd'hui une fête; et demain, à cinq heures, je me mets en route par la montagne. Ce n'est pas sans un vif regret que je m'arrache à la douce et agréable société de Bonnes, à ces belles montagnes et à ces bons habitants, dont la tendresse me touche vivement et dont le souvenir me suivra partout.

J'ai eu hier une conversation extrêmement curieuse, et que je cherchais depuis longtemps, avec le maréchal Clauzel. C'est un homme d'esprit, de sens, et à qui l'ambition peut faire jouer un rôle utile; c'est un caractère froid et entreprenant; nullement attaché à ce qui est, il en prévoit la fin, en calculant les chances de l'avenir. Il s'est ouvert à moi avec finesse et assez de confiance. Il ne redoute rien, et a foi en lui; il juge sévèrement M. Thiers : « — On m'a ôté d'Afrique, « m'a-t-il dit, parce qu'on m'en veut ; je désire le « repos de mon pays, et je regarde comme vous, mon- « sieur de LaRochefoucauld, que la réforme seule « peut nous sauver. » Nous nous sommes quittés amis ; il faut tout préparer d'avance pour le moment qui semble approcher ; il pense avec moi qu'un temps d'anarchie est inévitable, et se croit une grande in-

fluence sur la troupe, et ailleurs aussi ; il peut avoir raison. Celui qui servira sera le bienvenu.

LETTRE DE MADEMOISELLE AMÉRICA VESPUCCI

« Londres, 2 juillet.

« Mon ami, vous m'accusez de ne pas vous écrire « en détail ; mais, en vérité, je crois le faire bien « plus que vous ; vous me dites que j'ai quelques « ennemis à Paris, etc., etc. ; mais, en grâce, croyez- « vous qu'une femme comme moi n'ait que des amis? « Puis-je être l'amie de tout le monde?

« J'ai été très-bien reçue à Londres, et je suis ré- « pandue dans le meilleur monde ; toutes les familles « que j'ai connues à Florence se sont fait un plaisir « de venir me voir, et c'est presque trop, car je ne « m'appartiens plus ; je n'ai plus un moment à moi! « Quant à mon ouvrage, je puis le vendre ici quand « je voudrai ; le prix n'est pas une question ; mais je « ne suis nullement pressée ; et je ferai la chose le « mieux possible quand j'y serai décidée.

« Vous me dites que je ne sois pas injuste envers « les amis des États-Unis. Grand Dieu! non ; je con- « serverai bien des correspondances, mais cela ne « m'empêchera pas de dire que le pays ne me plaît « pas, et que je n'y vivrai jamais ; il n'y a rien pour « l'âme.

« Je suis donc la *lionne* de Londres dans ce moment ;

« toutes les célébrités me font l'honneur de venir me « voir, et je me trouve très-bien. Quelles sont les « personnes à Paris de qui je dois me méfier?

« Oui, je suis changée, mais, mon ami, je ne crois « nullement que je le sois en mieux, car alors j'étais « jeune et vraie ; à présent, je suis femme du monde, « de la société qui se sert du monde, sans rien dé- « penser de son âme. *Je suis à la mode de la saison*, « et je n'ai plus besoin de *recommandation*.

« Je dîne aujourd'hui chez lord Brougham, et je « vais à la cour ce soir ; aussi je ne puis plus m'en- « tretenir avec vous par le moyen de la plume, mais « la pensée y est toujours. »

Bagnères de Bigorre, 25 juillet.

On me témoignait à Bonnes des regrets si aimables que j'avais le cœur gros en quittant ce séjour et ses habitants. La société elle-même qui était charmante a un cachet tout particulier ; et il y règne une bonhomie et un accord que l'on ne retrouve nulle part. Quelques personnes paraissent vivement affectées de me voir partir, et je leur paye ici de grand cœur un tribut de reconnaissance et d'affection sincère.

J'ai peu vu madame de Guercheville, parente de M. de Lourdoueix ; cette excellente mère craignait toujours que l'on ne fît parler sa fille, souffrante d'une maladie de poitrine, tandis que moi je prétendais qu'un peu de distraction lui serait utile.

Le dimanche soir, j'avais fait mes adieux ; et le lundi matin à six heures je montais à cheval avec Célestin, pour passer le col de Torne, passage difficile et fatigant, et me rendre à Pierrefitte, accompagné du cher et bon Estern, l'élégant guide, qui avait tout arrangé, afin de ne céder à aucun autre l'honneur et le plaisir de m'accompagner.

Nous arrivâmes à Marsous dans la vallée, de l'autre côté de deux montagnes, mourant de chaud, par une chaleur épouvantable, ayant descendu à pied, afin d'aller plus vite.

Nous montâmes lestement à Saint-Sauveur, où nous arrivâmes à six heures et demie, après avoir admiré un travail magnifique, qui doit être achevé dans deux ans, et qui rendra le chemin moins rapide.

Le lendemain mardi, je fus à Baréges, situé dans un lieu horriblement triste, mais fort habité ; il y avait une grande partie, et je retrouvai M. et madame Pierreclos, que j'avais jadis connus à Bonnes.

Le lendemain mercredi, je me mettais en route avec le bon Charles, mon ancien guide, et qui n'aurait pas cédé pour un empire le droit de m'accompagner. Le pauvre Estern m'avait fait ses adieux la veille, les larmes aux yeux.

Le temps était épouvantable; et un brouillard horrible, accompagné de pluie, rendait triste et peu facile le passage du Tourmalet.

A Grippes, je fis mes adieux à Charles en le chargeant de toutes mes commissions : il s'arrangea avec un guide de retour pour ménager ses chevaux, et en une heure je fus à Bagnères de Bigorre.

On me dit que mademoiselle Mars était ici; je suis

allé lui faire une visite, ne l'ayant pas rencontrée depuis mon ministère; et comme toujours je l'ai trouvée fort aimable.

J'ai reçu hier une lettre de mon fils et du docteur Simon qui me navrent. Les souffrances de mon excellent père, loin de se calmer, semblent plutôt augmenter.

Il ne se remet pas; sa faiblesse augmente. Je me reproche d'être loin de lui, et je brûle de voler dans ses bras. Si j'avais eu ma voiture, je serais parti ce soir même; mais je m'embarque par la diligence qui part après-demain, certain de trouver le chemin horriblement long. Il me tarde tant de juger par moi-même de l'état de mon père, et de lui consacrer mes soins et tout mon temps!

Il est curieux de voir comme on vit vieux à Bagnères et aux environs. M. le curé a cent ans; une femme, qui vend encore des fruits, a cent ans passés. Deux paysans, qui vivent ensemble près de Bagnères, ont l'un cent ans, l'autre cent deux ans, et ils marchent encore à merveille.

LETTRE A LA *GAZETTE DE FRANCE*

EN RÉPONSE A UN ARTICLE DU *SIÈCLE*.

« Bagnères de Bigorre, 25 juillet.

« La légitimité ne se relèvera jamais, dit le *Siècle*.
« Elle ne se relèvera point, parce que c'est un prin
« cipe faux. »

« Aveu naïf dans la bouche de ceux qui veulent reconstituer à leur profit ce même principe.

« Prenez-y garde, messieurs, si ce principe était faux hier, il l'est encore aujourd'hui ; aussi les lois de septembre, à défaut de droits antérieurs, se sont-elles hâtées de soustraire le pouvoir actuel aux attaques que l'on pouvait diriger contre son origine.

« Si la légitimité est un principe de mort, regarder le pouvoir actuel comme légitime, serait prononcer sa condamnation, et s'il n'est pas légitime, qu'est-il?

« La légitimité, dites-vous, est inconciliable avec « la liberté. »

« C'est apparemment pour cela qu'avant 1830, les condamnations étaient comptées, tant elles étaient rares; et que, depuis, les prisons n'ont pas suffi à contenir les prisonniers que votre système de liberté leur envoyait. Que d'injures n'eussiez-vous pas adressées à cette pauvre Restauration, si elle en eût fait seulement la moitié?

« Si c'est l'origine du principe que vous attaquez, et que vous prétendiez lui donner d'autres bases; si, enfin, au peuple seul vous accordiez le droit de choisir ; il fallait du moins faire semblant de le consulter, et ne pas décréter que des députés sans mandat et élus par cent-cinquante mille électeurs, représenteraient la France.

« D'ailleurs vos Chambres mêmes ont enregistré deux abdications, et reconnu la régence... Qu'est-il advenu depuis? comment, et quand la voix du peuple a-t-elle parlé?... Répondez si vous le pouvez.

« Si vous ne vous contentez pas du droit de légitime représentation et de refus de concours ou d'impôts, et

que vous admettiez le droit d'insurrection, que vous glorifiez à la Bastille [1]; croyez-moi, nul gouvernement n'est possible, car nul n'aura le droit de réprimer le désordre et la révolte, en veillant à sa conservation.

« Vous arriverez nécessairement, par de pareils paradoxes, à une épouvantable anarchie, destructive des intérêts de ceux qui possèdent; et aujourd'hui presque tous les Français sont propriétaires.

« Voyez dans quelle confusion d'idées vous tombez; et où vous conduisez ces peuples que vous avez abusés par des promesses fallacieuses ; et qui, plus sages que vous, s'éclairent aujourd'hui par vos fautes.

« Si le principe de la légitimité, si important au salut des peuples et des empires, n'est qu'une utopie, il faudra donc, à chaque changement de règne, une nouvelle élection, puisque vous mettez de côté le droit; autrement, ce qui serait vrai aujourd'hui, l'était nécessairement hier.

« C'est-à-dire, à chaque règne, une nouvelle révolution!... Ce serait payer un peu cher le triste plaisir de vous donner raison.

« Vous niez pour l'avenir le droit de la loi qui rétablirait un principe qui vous gêne, sans songer que c'est condamner votre propre existence. La volonté du peuple doit toujours conserver la latitude que vous lui accordez ; autrement, même dans votre sens, qui s'établira juge? Il n'y aura plus de droit que celui de la surprise ou de la force brutale.

« La légitimité, dites-vous encore plus loin, rap-
« porterait au pays le désordre, la guerre et l'anar-

[1] Allusion à la colonne de Juillet, qu'on doit inaugurer cette année, en y transférant avec pompe les restes des combattants des trois jours.

« chie... » Que lui avez-vous donc donné de plus, et quel avenir osez-vous lui promettre en face des difficultés insurmontables que vous avez amoncelées autour de vous ; et quand partout la lutte du petit nombre de ceux qui n'ont rien, contre le grand nombre de ceux qui possèdent nous menace d'un embrasement général !

« Maladroits amis ! ne pouviez-vous prévoir que cette anarchie morale, que vous entretenez à plaisir, devait infailliblement vous entraîner vous-mêmes, et vous conduire à une anarchie matérielle, qui imposerait au pays de nouvelles souffrances et de nouveaux sacrifices !

« Cessons enfin de tromper les autres, en nous abusant nous-mêmes ; mettons la bonne foi à la place de l'intérêt, et, loin de nous diviser, cherchons franchement un remède au mal, qui est grand, en nous unissant pour sauver la patrie en danger.

« Un principe peut se combattre, mais il ne se refait pas à volonté.

« La vérité est aussi ancienne que le monde ; elle est sa boussole, elle sera son salut.

« Le vicomte DE LAROCHEFOUCAULD. »

Bagnères-de-Bigorre, 31 juillet.

L'Angleterre et la Russie ne se sont pas seules unies, comme on me l'annonçait l'an dernier, pour isoler la France dans la question d'Orient. L'Autriche

et la Prusse se sont jointes à ces deux puissances, et c'est à Londres qu'a été signé, le 15 juillet, le traité de la quadruple alliance. Tout s'est accompli à l'insu de M. Guizot, ambassadeur de Louis-Philippe. L'Angleterre, forte de l'appui du continent, a infligé au gouvernement de Juillet le plus sanglant affront.

L'indignation est profonde en France. M. Thiers se hâte de faire ouvrir des crédits à l'effet d'augmenter le nombre des bâtiments de guerre et de rappeler les réserves à l'activité; mais Louis-Philippe veut la paix, qui est la condition de son existence, et personne ne doute que ces allures guerrières ne restent sans effet.

Montmirail, 7 août.

A sept heures et demie j'étais à Montmirail. Plus j'approchais, plus mon cœur battait, et plus ma respiration était gênée. Je crois, en vérité, que si le voyage se fût prolongé, j'aurais cessé d'exister, tant mon émotion était vive. J'eus beaucoup de peine à prendre sur moi, en arrivant, assez d'empire pour dissimuler une partie de ce que j'éprouvais; et me débarrassant promptement de tous ceux qui me recevaient d'une manière si touchante, j'entrai chez mon père, que mademoiselle Sophie venait de prévenir.

Sa joie fut grande; la mienne, hélas! ne l'était pas moins; mais elle était mêlée du plus cruel déchirement. Quel changement, quel amaigrissement, quelle faiblesse toujours croissante ! Que de souffrances

pour ce bon père, et quelle vive et profonde douleur pour son malheureux fils qui l'aime si tendrement ; mais aussi quel courage, quelle douceur, quelle amabilité et quelle tendre et constante préoccupation des autres ; sublime résignation que la religion seule peut donner et inspirer !....

Aucune de ses occupations n'est interrompue ; il prie, souffre, et ne se dissimule point son état ; son cœur seul vit tout entier ainsi que son esprit ; il est affreux de voir que ce corps si frêle et si cruellement affaibli ne répond plus à la force de son âme.

Je quitte mon père le moins possible, et pourtant j'ai eu à écrire vingt-trois lettres depuis quarante-huit heures, car tous mes amis connaissent ma tendresse pour lui ; ils savent à quel point cette existence, si précieuse à tous, m'est nécessaire.

L'affection de mes amis n'atténue pas ma douleur ; mais elle peut me donner la force de la supporter.

Mon père ne peut plus se lever, et il a une constante disposition à se trouver mal.

---

9 août.

Il semble se manifester quelque amélioration dans la situation de mon père ; mais comment oser espérer, quand ses forces ne reviennent pas ? Pauvre bon père ! je vois combien il m'aime ; je le chéris si tendrement, que je ne vis plus, dans l'inquiétude mortelle où je suis.

LETTRE DU MARQUIS DE DREUX-BRÉZÉ

« Paris.

« J'ignorais que vous fussiez à Montmirail, et aussi « l'aggravation de l'état de M. votre père; si j'avais « su tout cela, sans nul doute j'aurais pris ma route, « de retour de Plombières, de façon à vous visiter, et « pour vous dire combien je prends part à vos solli- « citudes. Pauvre ami, que de tourments ! Je les par- « tage du fond du cœur! Dites-le bien, je vous prie à « tous ceux qui vous entourent. Il serait bien aima- « ble à vous de m'écrire quelques lignes, de m'ap- « prendre si nous avons encore l'espoir de conser- « ver celui qui nous a donné de si beaux exemples; et « qui sera toujours le modèle de ceux qui voudront « marcher dans les voies de l'honneur et de la vertu.

« Je ne veux rester ici que bien peu de jours ; mon « départ, sauf les événements, car il en arrive chaque « jour, est fixé à samedi soir.

« Les journaux vous apprendront l'arrivée à Bou- « logne et la capture du prince Louis Bonaparte, qu'il « va falloir juger pendant qu'on fera l'apothéose de « son oncle. C'est la confusion des confusions.

« Adieu, ami très-cher ; vous apprendrez avec « plaisir que les eaux m'ont remis au-delà de mes « espérances. Je suis vraiment mieux; cela durera-t-il, « je le voudrais, car la prochaine semaine sera labo- « rieuse. Adieu encore. »

---

10 août.

La convocation de la Chambre des pairs pour le jugement du prince Louis, me paraît une faute, et sera un grand embarras pour le ministère comme pour le pouvoir. Que de vérités y seront débitées avec emphase et indépendance. Ces hommes aveugles renouvellent la confusion des langues de la tour de Babel.

Je reçois des renseignements curieux et authentiques sur l'affaire de Boulogne et qui expliquent pourquoi Louis-Napoléon n'a pas été arrêté à la caserne même, ce qui avait généralement étonné; c'est que les soldats criaient : *vive l'Empereur !* Sans la fermeté de leurs officiers, et l'indignation que leur causa tout à coup la mort d'un de leurs sous-officiers qu'ils aimaient, ils passaient sous les enseignes de cet aventureux prétendant.

LETTRE DE M. ***

« Boulogne-sur-Mer.

« Monsieur le vicomte,

« Je prends une part très-grande aux souffrances « que vous éprouvez ; le repos vous serait nécessaire, « et surtout un peu de tranquillité d'esprit. Je ne puis

« cependant m'empêcher de vous entretenir des évé-
« nements qui viennent de se passer en notre port.

« Depuis le 6 dans la nuit, un bateau à vapeur an-
« gais [1] se trouvait en vue des ports d'Ambleteuse et
« de Vimereux. Les affidés du prince Louis, trois ou
« quatre jours auparavant, avaient traversé Boulogne,
« se rendant à Londres. Dans la nuit du 6 août un
« débarquement eut lieu sur la côte, au dernier en-
« droit ci-dessus indiqué, comprenant le prince Louis
« et cinquante-sept hommes; une liste saisie indique
« quatre-vingt-dix ; après une nuit passée à louvoyer,
« une collation fut servie sur le lieu du débarque-
« ment, et les rôles furent distribués.

« Le détachement se dirigea sur Boulogne et s'em-
« para en route d'un petit poste de la douane ; les
« hommes servirent de guide jusqu'à la colonne sur
« laquelle fut planté un drapeau ; puis le prince tou-
« jours en tête, accompagné du commandant Par-
« quin, du général Montholon et d'autres, se rendit
« à la caserne où les hommes surpris (se disposant
« dit-on, à aller au bain), par un officier du 42e, ve-
« nant de Saint-Omer, fut haranguée et mise sous les
« armes. Il n'y avait en ce moment aucun officier.
« Leur faire présenter arme à l'armée du prince, nom-
« mer des chefs pris parmi les sous-officiers fut l'af-
« faire d'un instant ; boucher les issues de la rue et la
« porte de la caserne avec les soldats de la suite du
« prince fut ordonné immédiatement pour empêcher
« les officiers habitant au dehors de parvenir.

« Le premier acte du prince Louis Bonaparte, fut de

[1] Ce bateau portait le nom de *City of Edimburgh.*

« lire une proclamation. Patrie, honneur, valeur, mi-
« nistère indigne, trompeur, gloire et avenir, tout
« fut mis en avant ; le prince prit sur sa poitrine la
« croix de la légion d'honneur, et l'offrit avec les
« épaulettes de grenadier à un brave sergent qui re-
« fusa ; et par un bref et énergique commandement
« fit mettre la troupe au repos.

« Un jeune officier, M. de Maussion, sorti de grand
« matin, se rendait à la campagne pour lever un plan,
« quand il fut rencontré par le détachement du prince
« au moment où il passait dans la grande rue, et lui
« fut présenté ; M. de Maussion se défendit en s'excu-
« sant sur ce qu'il n'était pas en tenue militaire,
« croyant avoir affaire au duc de Nemours ou au duc
« d'Orléans ; mais entendant appeler le prince Louis-
« Napoléon, il se retira, sa casquette et ses livres sous
« le bras. Il alla prévenir son capitaine, nommé Kol
« Pugillier, et tous deux s'étant revêtus de l'uniforme,
« se rendirent à la caserne.

« La troupe, quoi qu'on puisse en dire, criait *Vive
« l'Empereur !* On refusait aux deux officiers de les
« laisser passer; ils dégainèrent leur sabre, et frap-
« pés, bousculés, ils finirent, malgré les menaces
« jointes aux actions, par arriver jusqu'à la cour de
« la caserne. . . . .

« La troupe, remontée par ses officiers et irritée
« des mauvais traitements essuyés par le brave capi-
« taine, fit refouler le prince et sa suite jusqu'à la
« porte de la caserne, qui fut momentanément fer-
« mée, et les obligea à se retirer.

« Dans cet intervalle, la garde nationale entendant
« la générale, prenait les armes, la douane se mettait

« en défense, et bientôt les partisans du prince furent « traqués et arrêtés.

« L'expédition avait été si légèrement combinée, que « le bâtiment n'était pas seulement pourvu des moyens « de rembarquement ; il n'avait ni barque, ni pièces « légères pour protéger leur retour.

« Le capitaine Pollet, commandant du port, a pris « avec six ou huit hommes le bateau à vapeur monté « par dix-sept hommes d'équipage. Le bâtiment por- « tait très-peu d'armes, trois voitures, neuf chevaux, « un aigle vivant. A huit heures tout était terminé. « Deux hommes de la suite du prince ont péri, l'in- « tendant Faure et un jeune homme qui s'est noyé; « ce dernier était superbe: on le dit polonais et neveu « de l'évêque de Posen ; un alsacien a eu le bras am- « puté, il a montré une grande énergie; après l'am- « putation il a fumé un cigare.

« L'on a trouvé 700,000 fr. tant en or qu'en billet « de banque anglaise et française.

« L'administration s'est parfaitement montrée, je « ne parle pas ici style officiel. Ces faits sont vrais et « certains, les sources en sont bonnes; cependant il « se peut qu'il y manque des détails isolés, mais insi- « gnifiants, et en très-petit nombre.

« Une jeune matelote a livré un pauvre diable qui « lui offrait cinq cents francs pour avoir un costume « de bain afin de pouvoir se cacher. Les personnes « importantes sont : le prince Louis Bonaparte, le « commandant de Mésonan, le général Montholon, le « chef d'escadron Parquin, le colonel Voisin, grièvement « blessé, MM. Lombard, Bataille, ancien élève « de l'École polytechnique, Ornano, livré par la ma-

« telote, et Montauban. Il y en a qui ne sont pas en-
« core pris.
« Les proclamations du prince sont au nombre de
« quatre : une seule serait à citer, si elle ne contenait
« pas ces griefs banals que l'on jette aux jambes de
« chaque gouvernement passé, présent ou futur.

« Les trois autres ressemblent à la plupart des pro-
« grammes.

« Le colonel Sansot qui commande la garde natio-
« tale, et qui fut marié par l'empereur Napoléon, a
« fait un ordre du jour assez piquant : ainsi il an-
« nonce que les insurgés n'ont pu entrer en haute
« ville parce que les portes étaient fermées ; c'est une
« des trente-six raisons ; il conclut par la demande
« d'un drapeau, avec une croix d'honneur attachée
« à la hampe. Le sous-préfet est, ainsi que le maire,
« un homme de tête et d'esprit. Que ne possédions-
« nous en 1830, dans nos mairies, des hommes sem-
« blables par leur trempe de caractère ! nous eussions
« évité bien des maux, tant passés que futurs. Mes in-
« spirations se maintiennent et se modifient, mais je
« suis tourmenté de l'avenir du pays.

« Veuillez, etc., etc. »

LETTRE DU DOCTEUR RUFZ

Saint-Pierre (Martinique).

« Toujours bon, monsieur le vicomte, toujours
« aimable, n'oubliant pas le moindre de vos amis :

« il faut toute la délicatesse de votre cœur pour con-
« tinuer une correspondance avec une personne si
« perdue au delà des mers, dont toute la vie consiste
« en petits événements domestiques, sans curiosité,
« et qui ne peut que vous renouveler les éternelles
« protestations de son attachement. J'ai vu d'abord
« s'éloigner d'année en année et puis finir tout à fait
« toutes les correspondances qui me liaient à la
« France ; vous êtes le seul qui me reste. C'est un
« beau trait ; je veux un jour que votre historien en
« sache quelque chose et qu'il dise de vous : « Tou-
« jours fidèle à son Prince comme au dernier des
« particuliers. »

« Les nouvelles que vous me donnez de votre jeune
« famille me font bien plaisir ; elle répond à toutes
« mes espérances. C'était à l'époque où je l'ai quittée,
« en 1835, l'une des plus belles de France : Sosthènes
« doit être bien spirituel, et Marie belle comme sa
« sœur, comme sa mère. Vous m'avez donné un mo-
« ment de satisfaction en m'apprenant que M. le
« duc et que madame la duchesse de Liancourt s'in-
« formaient de moi avec intérêt ; dites-leur combien
« j'ai hâte de venir leur en exprimer toute ma re-
« connaissance.

« J'ai eu dernièrement l'occasion d'aller passer une
« journée avec M. et madame de Môges. Le lieu de
« leur résidence est trop éloigné de la ville que j'ha-
« bite pour y faire un long séjour. J'ai trouvé ma-
« dame de Môges parfaitement bien portante, et elle
« avoue que même en France elle n'a jamais joui
« d'une aussi bonne santé ; leurs enfants sont char-
« mants ; le plus jeune est élevé tout à fait à la

« créole; rien de plus original que de le voir vêtu « d'une simple chemise et d'un léger pantalon de « toile, monter à nu les chevaux et les mulets, courir « nu-pieds soir et matin au soleil, à la pluie, sans « peur de rien, mais au grand effroi de madame « de Môges; l'aîné est au contraire un petit homme « sage qui est le compagnon de sa mère. Nous les « voyons tous partir avec regret. Sous le gouver- « nement de M. de Môges la colonie a joui d'une « tranquillité parfaite, ce qui n'est pas du tout à « dédaigner dans ce siècle de révolte et de révolu- « tion.

« Je suis devenu presque entièrement étranger à « ce qui se passe en France. Les journaux nous arri- « vent par quarante ou cinquante à la fois, deux mois « après les événements; l'intérêt en est bien refroidi, « et c'est presque une fatigue de les lire; cependant, « lorsque je vois au bas d'un article quelque nom « ami, c'est une curiosité de cœur, et je lis; c'est « ainsi que je vois de temps en temps votre plume « briller comme une épée.

« Adieu, monsieur le vicomte; souvenez-vous que « vous n'avez pas de personne qui vous soit plus sin- « cèrement attachée que votre bien dévoué »

« Montmirail, 18 août. »

C'est une chose pénible que de vivre une partie de l'année à la campagne sans avoir personne à qui ou-

vrir son âme. Qui ne l'a pas éprouvé ne peut savoir combien pèse un pareil isolement, et à quel point en souffre une âme tendre; aussi que de tristes réflexions accompagnent souvent mes promenades solitaires! Pour conserver la sérénité habituelle que je garde devant le monde, il faut que je parvienne à m'étourdir sur le présent comme sur l'avenir; tout est incertain pour moi dans ce monde, et je ne sais même pas d'une manière positive si la terre que j'habite appartiendra un jour à mes enfants.

Cette pensée n'occupe pas moins mon pauvre père, mais je me garderais de tenter de réveiller en lui ces souvenirs douloureux. Serait-il possible cependant que Montmirail, laissé par le maréchal d'Estrée à ma mère, à la condition d'être toujours la propriété de l'aîné de la branche, passât en d'autres mains?

EXTRAIT DU *MONITEUR DES DÉPARTEMENTS*

« 20 et 23 août.

« M. le vicomte de LaRochefoucauld écrit de Mont-
« mirail que son digne et respectable père, M. le duc
« de Doudeauville, connu de toute la France par son
« caractère comme par son esprit de bienfaisance, est
« dans un état de souffrance impossible à décrire;
« cependant le vertueux vieillard s'est soumis à cette
« épreuve cruelle avec une résignation tout à fait
« chrétienne : il implore le secours des prières des

« âmes pieuses pour obtenir un soulagement à ses « douleurs. M. le vicomte de LaRochefaucauld désire « que sa demande soit rendue publique par la voie « de tous les journaux : « La souffrance, dit-il, n'a « point d'opinion, et mon vertueux père n'a jamais « demandé la sienne à celui qu'il obligeait. »

« Nous nous faisons un devoir d'admettre dans nos « colonnes un vœu dicté par la tendresse et par la re-« ligion d'un personnage aussi estimable; et nous « sommes assurés d'avance qu'il sera compris de nos « honorables lecteurs qui assistent au sacrifice eucha-« ristique ou qui le célèbrent. »

---

24 août.

La position du gouvernement, celle de M. Thiers et celle de Louis-Philippe deviennent de plus en plus embarrassantes ; garder M. Thiers est d'un danger éminent ; le renvoyer quand on l'a fait si puissant n'en est pas un moindre ; faire la guerre, qui peut en dire les conséquences ? Et reculer après s'être autant avancé, quelle honte !

Le seul remède serait la convocation du pays ; le pouvoir la voudra-t-il ? j'en doute.

« Au château de ***.

« Les journaux nous ont donné de vos nouvelles, « ami très-cher, et vos sollicitudes au sujet de votre « père sont de celles qui viennent du cœur et qui « l'honorent.

« Je suis revenu ici avec mon beau-père, et de plus « mes deux beaux-frères, de retour de leur voyage « d'Allemagne. Le récit de ce voyage défraye nos soi- « rées. Ils ont passé huit jours à Kirchberg, auprès « de la famille royale, et j'ai le plaisir d'entendre « confirmer vos bons témoignages sur M. le duc de « Bordeaux ; mais le duc de Lévis ne quitte pas le « jeune prince d'un seul instant; et il ne lui laisse « pas libre un seul sujet de conversation. C'est un « joug que l'on voudrait voir repousser. Je vous parle « ainsi, non point pour vous affliger, mais parce que « mes sympathies sont les vôtres, aussi bien que mes « affections. Je me sépare de vous au chapitre de « l'espérance ; le gâchis actuel n'est pas fait pour « nous rapprocher. M. de Lamartine vient de pu- « blier sur ce sujet de bien belles idées au milieu « d'autres fort impraticables.

« M. le duc de Doudeauville montre un patriotisme « touchant [1] joint à cette présence d'esprit et cette sé- « rénité d'âme dont vous nous entreteniez. Je vois « d'ici pour vous et pour tout ce qui vous entoure le

[1] Allusion à l'offre faite par mon père, de venir en aide au gouvernement en cas de guerre.

« serrement de cœur que fait éprouver sa position. Je « m'y unis de pensée et d'affection.

« La santé de Cécile est bonne et son cœur jeune et « affectueux ; vous connaissez le monde et les femmes, « et ce que vous m'aviez annoncé se réalise ; l'affec- « tion ou mieux encore, croît et se développe progres- « sivement comme une plante dans un terrain fer- « tile, ce sentiment est mutuel.

« Heureux donc quand, au milieu d'une vie bien « incomplète les liens du cœur et d'un mariage ami « sont notre lot et notre partage. Je dois faire pour « mon prochain les mêmes vœux que pour moi-même.

« Qu'est-ce donc quand il s'agit de celui à qui on « doit indirectement ce bien là, et les autres biens « sans milieu ni intermédiaire ?

« Veuillez, etc.

« J. V. »

LETTRE DE M. LE COMTE DE MONTBEL

« Kirchberg, 15 août.

« Pardonnez-moi, mon cher vicomte, si je suis si « longtemps sans vous répondre. Mon excuse, qui « n'est pas un prétexte, est dans la brièveté du temps « qui m'empêche de faire ce qui m'est agréable pour « ne pas manquer aux devoirs les plus urgents. Je « vous remercie d'autant plus de ne pas m'oublier. « Vous avez bien plus à m'apprendre du pays où vous « êtes, que je n'ai à vous dire de celui où je me « trouve.

« Nous voici dans une crise ; non que je croie à la « guerre ; Louis-Philippe a trop d'intelligence pour « se jeter dans de tels hasards; mais M. Thiers est « dominé par la presse ; il est contraint d'être belli- « queux. Pour rester en paix, Louis-Philippe sacrifiera « M. Thiers, mais la popularité sera pour celui-ci qui « deviendra dès lors, le chef d'une opposition formi- « dable contre le trône de juillet. Il y a bien des ora- « ges dans l'atmosphère politique. Nous sommes re- « tirés sur notre écueil pendant ces tempêtes, fai- « sant des vœux pour la prospérité de la France, et « bien éloignés de la pensée de lui susciter des en- « nemis.

« S'il y a des guerres, ce n'est pas la légitimité « qu'on pourra accuser de les avoir causées, ni d'y « avoir pris part.

« Toute notre politique se borne à faire un homme « distingué du prince à qui la proscription a donné « déjà de grands enseignements. Si jamais il règne, il « sera heureux pour lui que son éducation se soit faite « ailleurs que dans un palais. L'exil n'a ni cour, ni « flatteur ; c'est déjà un immense avantage pour « l'éducation d'un prince. Henri continue à s'occu- « per sérieusement de choses très sérieuses, législa- « tion, administration, économie politique, histoire, « statistique, art militaire, hautes études de religion, « exercice des langues européennes. Son temps est « bien rempli. Quand la France aura besoin de lui, « il sera en état d'apprécier et de remplir ses de- « voirs.

« Je lui donne connaissance des lettres que vous « m'écrivez, elles l'intéressent, et il connaît toute la

« loyauté de vos sentiments ; il me charge de vous « transmettre le témoignage de son affection. »

---

27 août.

Une réflexion qui me frappe souvent, quand je lis une notice sur les hommes qui ont fait parler d'eux, ou en font encore parler sous un rapport quelconque, c'est que l'historien se donne infiniment de peine pour montrer son héros toujours conséquent avec lui-même, et expliquer tous les événements de sa vie par son caractère ou bien son esprit, tandis que la plus large part devrait être faite au hasard ou plutôt à la Providence, qui décide des plus grands événements, comme de toute la vie d'un homme.

LETTRE DE M. DELATOUCHE

« Aulnay, 31 août.

« J'étais dans une pénible inquiétude sur votre ad-« mirable père, quand j'ai trouvé dans un journal une « lettre, un vœu de lui qui exprime des sentiments qui « l'honorent aux yeux de tous.

« La Providence prolongera ses jours bien au delà « du terme qu'il assigne lui-même, et reculera long-« temps l'hommage que doivent tous les partis à un « si beau caractère.

« Vous êtes bien heureux, monsieur le vicomte,

« d'avoir un objet d'amour à chaque instant plus di-
« gne d'hommage, et dont personne ne vous sépa-
« rera. Aimer c'est la vie, vous le savez, vous, entre
« un père et des enfants. Si le ciel m'eût laissé la
« moité de ces trésors là, je douterais moins quel-
« quefois de sa sollicitude pour ses créatures. Dieu vous
« garde la tendresse des hommes estimables, et vous
« préserve de la haine des mauvaises femmes !... »

LETTRE DE M. LE COMTE DE MONTBEL

« Kirchberg, 23 août.

« Mon cher vicomte, ce que vous me dites de la « santé de votre excellent père, me fait beaucoup de « peine ; je conçois toute la douleur que vous en « éprouvez, et je la partáge autant qu'il est en moi.

« Il est si douloureux de voir disparaître de cette « terre de souffrance ceux que nous aimons, et dont « l'affection fait ici bas tout notre bonheur, ou du « moins la consolation de nos peines !

« La famille royale est touchée de ses sentiments « qu'elle connaît depuis longtemps sous des rapports « toujours si honorables ; elle lui fait arriver par « moi l'expression de son affectueux intérêt.

« Comme chrétiens, élevons nos prières vers le ciel, « en attendant que nos âmes se réunissent dans le « sein de notre père commun. Nous prions pour que « Dieu vous assiste tous les deux.

« Quant à la politique, puisque nous y sommes né-

« cessairement ramenés, ma croyance fondée sur ce « que j'observe et j'apprends des divers côtés de l'Eu- « rope, c'est qu'il n'y aura pas de guerre, quoique le « traité des quatre puissances reçoive son exécution. « Louis-Philippe a trop de prudence pour se jeter dans « une voie qui précipiterait une crise financière, per- « drait notre commerce, notre marine, et exposerait « la France aux chances d'une lutte inégale, en même « temps que le mouvement militaire enlèverait au « gouvernement actuel toutes les bases de sa frêle « existence. Toutefois avec l'action de la presse faus- « sant l'opinion publique, et la poussant à une exal- « tation insensée on ne peut répondre de rien ; et « beaucoup d'esprits se préoccupent de l'imminence « d'une guerre avec l'Europe. Dans un tel état de « choses, il ne faut pas qu'on puisse accuser M. le « duc de Bordeaux d'aller dans les cours signataires « du traité, susciter une action armée contre la « France. Cette considération doit lui faire suspen- « dre des voyages qu'il fera plus tard, mais qu'il « serait impolitique de faire actuellement ; son devoir « est de ne jamais causer même involontairement à « son pays, ni les malheurs d'une guerre civile, ni « l'affront d'une invasion étrangère. Il faut que sa « conduite soit d'accord avec cette volonté

« Quant à la tentative de Louis Bonaparte, elle ma- « nifeste une vérité depuis longtemps évidente. C'est « que le bonapartisme n'existait réellement que par « Napoléon entouré du prestige de ses victoires ; type « de cette force invincible qui fut une nécessité com- « prise par la France, pour la sauver de toutes les « douleurs, de toutes les humiliations, de tous les

« désordres, et de tous les dangers d'une longue anar-
« chie.

« Ces colosses historiques ont rarement des successeurs. Le droit n'appartient qu'à une théorie d'ordre « social fondé essentiellement sur la conscience de « grands devoirs, et sur un dévouement sans orgueil, « aux véritables intérêts de son pays.

« Cependant, par le temps qui court, on ne peut « répondre de rien; l'avenir est gros d'événements.

« Recevez, etc. »

1er septembre.

Les coalitions d'ouvriers causent une grande agitation dans Paris. Comment un gouvernement qui inaugure une colonne[1] en faveur de l'insurrection, pourrait-il avoir l'espérance d'empêcher, ou même de réprimer les troubles? Le désordre qu'on introduit dans les idées gagne bientôt les faits; dans cette situation qui exige un si formidable déploiement de forces à l'intérieur, comment espérer résister à l'Europe civilisée; ce qui ne demanderait pas moins, que l'union de tous les Français? Toutes les puissances sont prêtes à soutenir la lutte si elle s'engage; et que l'on compare, après cela, nos dispositions et nos ressources aux leurs, soit sur mer ou sur terre!

Le gouvernement veut la paix à tout prix; mais alors pourquoi a-t-il employé ses journaux à diriger les esprits vers la guerre? Fatale inconséquence! Ce n'est jamais en vain qu'on réveille l'esprit guerrier du

[1] La colonne de Juillet.

peuple français ; ou bien encore qu'on touche à son honneur.

Pourquoi avoir montré la France méconnue et humiliée, si l'on veut se soumettre à l'exigeance des puissances ? On ne sait en résumé, ce que l'on veut ni où l'on va. Aujourd'hui encore on dispose de la force; mais combien de temps cela durera-t-il? Là est toute la question cependant, pour le présent et pour l'avenir.

Le ministère recule devant l'impérieuse nécessité d'assembler les Chambres ; et le gouvernement, pour sauver la France, n'a pas un autre moyen que celui de les convoquer. S'il recule devant ce fait, tout est compromis ; et à l'heure qu'il est peut-être déjà, les hostilités ont-elles commencé en Orient.

Sans doute, il y avait danger à trop agrandir la puissance de Méhémet-Ali ; mais aujourd'hui il y a honte à abandonner notre allié qui a eu foi en nos promesses, et s'est un moment arrêté à notre parole.

Honte à l'Angleterre, à ce gouvernement qui ne connaît que l'or et l'intérêt ! Croirait-on que la compagnie des Indes force ses troupes à assister aux cérémonies des idolâtres, et qu'elle encourage l'idolâtrie pour tirer plus sûrement d'énormes subsides des populations qu'elle trompe, corrompt et écrase !

L'humanité n'est pour cette Angleterre sans morale et sans foi, qu'un moyen d'accroître ses richesses avec lesquelles elle corrompt et achète le monde; et c'est, aux cris de liberté, qu'elle écrase les peuples de son despotisme, et les décime quand ils résistent à sa domination.

LETTRE DE M. LE COMTE MOLÉ

« 12 septembre.

« Me pardonnerez-vous, monsieur le vicomte, d'avoir « été aussi longtemps sans vous répondre? Votre lettre « m'a attendue plusieurs jours à Paris d'où j'étais ab- « sent; et vous ne doutez pas, je l'espère, de l'empres- « sement que j'ai mis à vous en remercier.

« J'avais eu trop de plaisir à vous retrouver chez « la princesse Belgioso, monsieur le vicomte, pour que « la conversation que j'ai eu l'honneur d'y avoir avec « vous, ne fût pas encore présente à ma pensée.

« Aussi la lettre que vous avez bien voulu m'écrire, « en reproduisant vos idées sur des questions où je « n'ai pas le bonheur de me rencontrer avec vous, « m'a-t-elle causé moins de surprise que de regrets.

« La situation de la France en ce moment, est as- « surément fort grave: mais nul ne songe à l'abreu- « ver de honte; on la craint trop pour la mépriser. « Ce qui lui manque, c'est de voir tous les hommes « qui sont intéressés à sa conservation réunir leurs « efforts pour combattre les hommes et les principes « de désordre. Notre malheur depuis dix ans a été « qu'une portion, et une portion importante de ces « hommes, a donné la main, dans les élections et ail- « leurs, au parti et aux principes pour lesquels dans « leur conscience, ils doivent avoir le plus d'éloigne- « ment. J'ai pour maxime que, même momentané- « ment, même comme expédient, il n'est pas permis

« de recourir au mal pour arriver à ce que l'on croit « être le bien.

« C'est vous dire assez que je ne caresserai jamais « les passions démocratiques que la presse a excitées, « en prenant moi-même pour drapeau la réforme ; la « réforme comme vous l'entendez, celle qui aurait « pour premier objet d'introduire plusieurs degrés « d'élection, est impossible à obtenir maintenant par « les voies légales. Toute modification de la loi élec- « torale ne ferait, j'en suis certain, que bannir de « plus en plus la grande propriété de la représenta- « tion nationale. C'est en adoptant aux élections le « candidat conservateur qui a le plus de chances de « majorité, que la grande propriété peut changer la « majorité de la Chambre élective et sauver peut-être « le pays. Quant au serment, j'avoue que je ne com- « prendrai jamais, qu'il n'existe pas partout où il « y a un gouvernement qui se respecte, et une reli- « gion.

« Je ne crois pas, monsieur le vicomte, la situation « assez désespérée pour que j'en sois l'unique remède; « mais oserai-je vous le dire? je suis peu touché de « l'impopularité qui vous semble s'attacher à mon « nom. Ce nom, j'en ai la confiance, a l'estime des « honnêtes gens, et je suis bien décidé à ne rien faire « jusqu'à la fin de ma vie qui puisse lui attirer faveur « dans d'autres rangs.

« Je respecte toutes les opinions sincères, désinté- « ressées ou qui prennent leur source dans un senti- « ment d'honneur ou de fidélité ; mais je demande « surtout à ces dernières de ne chercher d'autre po- « pularité que celle qui résulte à la longue d'une

« profonde estime. C'est aux hommes comme vous, « monsieur le vicomte, à hâter par leur concours le « moment où nos institutions dégagées de tout ce qui « en fausse le mécanisme, donneront enfin à notre belle « patrie toute la sécurité et la puissance qu'elles « peuvent procurer. L'Europe ne mettra plus alors en « doute notre puissance ; et il ne s'y rencontrera plus « un cabinet qui ose nous omettre dans ses projets, ou « disposer de l'avenir sans nous consulter.

« Je voudrais bien apprendre que la santé de mon- « sieur votre père vous cause moins d'inquiétude ; « mon respect si profond et si ancien pour lui m'en- « hardit à vous prier de me rappeler à son sou- « venir.

« Veuillez agréer, monsieur le vicomte, l'expres- « sion de mes sentiments les plus distingués. »

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE

« Montmirail, 15 septembre.

« Si je vous dois des excuses pour ma première « lettre, monsieur le comte, je vous en devrais bien « plus encore pour la seconde ; mais quelque charme « que puisse avoir pour moi cette correspondance, « n'en craignez pas cependant une nouvelle exigence.

« Je n'ai pu aujourd'hui laisser sans réponse plu- « sieurs paragraphes de votre lettre ; vous voudrez « bien me le pardonner. Je ne me suis point chargé « de justifier la conduite de quelques royalistes, et

« vous savez que, dans plus d'une circonstance, je me « suis séparé hautement et à toutes les époques, de « l'exagération à mes risques et périls.

« Je dois ajouter cependant, que l'on a vu dans tous « les temps, des opinions opposées s'unir pour un « vote, en conservant l'intégrité de leurs sentiments. « Si j'ai parlé d'impopularité ; certes ce n'était pas « comme critique, au moment surtout où son danger « est si justement prouvé ; jamais pour mon compte « je n'ai cherché la popularité, surtout lorsqu'il eût « fallu l'acquérir aux dépens de mes convictions et « de mes principes.

« Je ne comprends qu'une ligne pour l'homme « d'honneur ; c'est de suivre les enseignements de sa « conscience, indépendamment des jugements souvent « si légers et toujours si peu concluants du vulgaire.

« Je crois que l'on craint moins la France aujour- « d'hui, que les principes démagogiques dont elle se- « rait la première victime, si elle prenait en mains « leur défense; et je trouve qu'une situation toute nou- « velle, qui la met ainsi au ban de l'Europe, est au « moins étrange.

« Vous jugez, monsieur le comte, la situation aussi « grave que je la juge ; mais vous n'y voyez qu'un « remède, *ce serait le rapprochement de tous les* « *hommes intéressés à l'ordre.*

« Pas plus que vous, monsieur le comte, ils ne se « réuniront aux idées démagogiques. Aussi deman- « dent-ils l'élection à plusieurs degrés.

« Vous voulez bien leur dire que vous avez pour « maxime qu'*il n'est pas permis de recourir au mal* « *pour arriver à ce que l'on croit le bien.*

« Que feraient-ils donc en se rapprochant d'un « gouvernement qui a organisé, professé l'anarchie « morale la plus complète peut-être qui jamais ait « existé ; d'un gouvernement qui, au centre de Paris, « et dans le quartier le plus populeux, vient de con- « sacrer un monument en l'honneur de l'insurrection, « après avoir récompensé la trahison ?

« Ils feraient précisément, monsieur le comte, ce « que vous condamnez avec tant de raison ; un mal « certain, pour un bien au moins éventuel, en deve- « nant les agents des idées démagogiques. En est-il « un plus dangereux que le principe d'insurrection « reconnu par le gouvernement qui prétend ensuite « la réprimer matériellement, quand il l'a inoculée à « tous les esprits ?

« Vous leur avez vous-même tracé leur ligne de « conduite; et ils suivront vos doctes conseils.

« La réforme germe aujourd'hui dans tous les es- « prits ; je n'en discuterai ici ni le droit ni les avan- « tages, je dirai seulement qu'il serait aussi dange- « reux qu'inutile de s'y opposer, et je me demande « si un gouvernement sage ne devrait pas se hâter de « la réaliser, en se bornant à lui donner une direction.

« Un gouvernement qui voudrait se renfermer dans « des voies purement légales, ordonnerait-il, sans la « participation des Chambres, l'emploi de cent mil- « lions pour fortifier Paris ; et celui de tant d'autres « millions, pour refaire une marine et une armée?... « Vous remarquerez que ce n'est point l'utilité que je « conteste.

« Appeler purement les capacités, serait entrer dans « une voie d'exceptions toujours dangereuses.

« Je comprends l'exigence du serment pour maintes « fonctions, chacun étant libre d'accepter ou de refu- « ser; mais pour l'exercice d'un droit inhérent à « l'existence du citoyen, j'avoue que j'en juge autre- « ment; d'ailleurs, si la position actuelle est telle- « ment grave, qu'elle exige un prompt remède, que « la barrière du serment demeure infranchissable « pour beaucoup; et que cependant le concours des « gens intéressés à l'ordre soit indispensable pour « mettre un frein à ces idées démagogiques si dange- « reuses, et qui se font jour de tous côtés en mena- « çant l'existence de toutes les sociétés, comme de « tous les gouvernements; vous serez forcé de re- « connaître avec moi, monsieur le comte, que vous « tournez dans un cercle sans issue. C'est laisser sans « remède un mal qui est grand; c'est abandonner la « société au torrent qui l'emporte vers sa ruine.

« Mais les sociétés ne périssent point; et tôt ou tard « le triomphe des principes vient forcément les arra- « cher au désordre.

« Lorsque le danger est aussi grand que réel pour « un pays, peut-on justement refuser à une nation le « droit de s'assembler pour en délibérer, et pour y « porter remède? Donc si l'on se plaçait franchement « sur ce terrain de réforme, on serait bien forcé d'en « arriver aux deux degrés.

« En retarder le moment sera rendre la position « plus difficile, et les exigences plus grandes. Voilà « du moins, une belle chance de salut, et l'histoire « nous apprend que ce ne serait pas d'ailleurs, la pre- « mière fois qu'au moment du plus imminent danger « la nation française se serait sauvée elle-même. J'a-

« voue que toute autre voie de salut, me paraît aussi « fausse dans son principe, qu'impossible dans son « exécution.

« Si c'est une erreur, monsieur le comte, j'espère « du moins que vous voudrez bien me la pardonner, « en agréant l'expression de mes sentiments les plus « distingués. »

SECONDE LETTRE DE M. LE COMTE MOLÉ

19 septembre.

« Je n'aurais pas provoqué, monsieur le vicomte, « la correspondance dont vous m'avez honoré. Lorsque « les points de départ sont aussi différents, il est tou- « jours à craindre qu'on s'entende d'autant moins, « qu'on s'explique davantage. L'indignation que l'in- « surrection vous inspire et que je partage, je la fais « remonter jusqu'aux ordonnances de juillet; tout ce « qui les a suivies en a été la conséquence inévitable; « et sans le concours et le courage de tous ceux qui « ont travaillé à contenir ou apaiser les passions « qu'elles avaient excitées, les suites de ces ordon- « nances auraient eu un caractère bien plus terrible. « Mais si dans le passé, monsieur le vicomte, comme « dans le présent, j'éprouve le regret de ne pas me « rencontrer avec vous, les points sur lesquels nous « nous entendrons toujours, sont ceux qui intéres- « sent l'honneur, la dignité de la France, ou les « principes d'ordre, de morale, que consacrent la re-

« ligion et les bonnes lois ; il y a des sentiments et « des principes par où se tiennent des hommes d'ail- « leurs d'opinions et de conduites différentes. Ce sont « ceux-là qui, permettez que je le dise, ne cesseront « jamais de nous rapprocher, Veuillez croire à mon « empressement d'en saisir toutes les occasions, et « agréer ici l'expression de mes sentiments les plus « distingués. »

« — Je suis horriblement préoccupé d'un rêve que « je viens de faire, dit un jour Napoléon à M. de ***; « tenez, on parle tant de mademoiselle Lenormand, « allez la consulter. » C'était au commencement de son règne; et c'est la personne présente qui me le raconta à moi-même.

«—J'ai vu, dit Napoléon, trois bouteilles pleines « de sang, trois autres remplies d'eau, et enfin trois « vides. Mon sommeil a été horriblement agité, et je « me suis réveillé sans pouvoir me rendormir. »

Mademoiselle Lenormand consultée, répondit après un mûr examen de ses jeux et de ses cartes :

«—Les trois bouteilles pleines de sang veulent dire « tout le sang qu'il fera couler ; les trois bouteilles « remplies d'eau, les larmes qu'il fera répandre, et « enfin les trois vides, l'état dans lequel il laissera la « France. »

La personne vint rapporter cette réponse à Napoléon qui en parut troublé.

---

18 septembre.

En lisant le procès de madame Lafarge, j'étais effrayé moi-même de l'habileté qu'on peut mettre à déguiser la vérité, comme de la difficulté qu'il y a parfois de la démontrer.

Dans ma triste conviction je suis porté à croire cette femme coupable; eh bien, en lisant les plaidoyers si habiles de ses défenseurs, Me Paillet et Me Bac, il serait permis de la croire innocente et victime. Son accablement est extrême. C'est une femme qui n'a jamais su résister à un premier mouvement, quel qu'il fût, ni en prévoir les conséquences, quelles qu'elles puissent être.

On la dit bien malade; se repentir, et puis mourir, voilà tout ce que l'on peut lui souhaiter de mieux pour elle, comme pour sa malheureuse famille.

---

25 septembre.

Paris est bien moins occupé des fortifications[1] que je ne le pensais; l'opinion s'est partagée, mais dans les masses, cette affaire est déjà oubliée, ce qui n'empêchera pas la vivacité des débats parlementaires, chacun devant y trouver un aliment à ses passions.

Le procès de Louis Bonaparte excite à peine l'intérêt; on en prévoit d'avance le dénoûment; mais les

[1] Décrétées par ordonnance royale du 13 septembre.

sociétés secrètes agissent sourdement, et n'en sont que plus redoutables. Les forts détachés n'échappent point à leurs préoccupations, en sentant que c'est plus encore contre la révolution que contre l'étranger qu'on les élève.

Les intrigues de la Russie et l'argent de l'Angleterre poussent au désordre, pour se venger de la France, dont ces puissances, et surtout la dernière, craignent avant tout la prospérité et la grandeur.

L'Angleterre le fait par haine et par jalousie; la Russie par le souverain mépris que professe en toute circonstance son souverain pour la branche qui nous gouverne.

M. Mauguin a été reçu avec distinction à Saint-Pétersbourg où l'appelait une affaire.

« — Je comprends que dans des temps de révolu-
« tion, où l'on est divisé, lui dit un jour l'empereur,
« chacun ait une opinion; mais ce que je ne com-
« prends pas, c'est qu'une nation aussi noble que la
« nation française se soumette à un joug aussi igno-
« minieux que celui qu'elle subit en ce moment. »

Comment réparer le temps perdu dans cette question d'Orient si importante pour maintenir l'équilibre européen ? Voici déjà Beyrouth bombardé par les Anglais, et Méhémet-Ali déchu de son gouvernement de Syrie!

Sous un gouvernement sage et fort que n'eût pas obtenu la France, d'accord avec la Russie qui veut Constantinople, mais dont au fond les intérêts seraient d'accord avec les nôtres!

Peut-être ne restera-t-il plus à la France d'autre ressource, pour empêcher l'Espagne de redevenir

tout à fait anglaise, que de se décider, en désespoir de cause, à jeter en Espagne Cabrera, à la tête de ses trente mille carlistes.

Que va faire le général Espartero, devenu maître absolu à Barcelone? Pour le dire, il faudrait qu'il le sût lui-même. Ambitieux, poussé par les événements bien plus qu'il ne les dirige, il n'a pas assez de force de caractère, pour dominer les événements ; il se mettra à leur hauteur. Despote par entraînement, il deviendra un moyen ; et le jour où effrayé lui-même, il essayera d'arrêter la révolution, sa perte sera jurée par les Juntes qui espèrent aujourd'hui l'aveugler à force d'encens.

Au moment où il pose des conditions à la reine Christine, le gouvernement anglais lui envoie la grand' croix de l'ordre du Bain.

CHAPITRE IV

1er octobre.

Il paraît que M. D*** a gagné quatre millions ; il en a donné, dit-on, deux à son gendre ; l'enquête dont on a fait tant de bruit est tombée à l'eau.

M. V***, assure-t-on, a aussi gagné deux millions, grâce à l'aimable intervention d'un ministre son ami ; ils auraient partagé.

Tous les marchés sont désastreux, révoltants ; sur chaque cheval, par exemple, un gain de cent ou de cent cinquante francs, prétend-on..... Que l'on juge du reste, et de la bonté des chevaux achetés fort au-dessous de la valeur annoncée.

Voilà comme tout se fait.

La reine Christine a abdiqué le 12 à Valence. La révolution et l'Angleterre triomphent en Espagne.

---

17 octobre.

Louis-Philippe a encore échappé à une tentative d'assassinat[1].

L'assassin, blessé en manquant son coup, montre le plus abominable sang-froid; son nom est Darmès; il prétend ne pas avoir de complice; c'est le thème ordinaire, mais il n'est pas croyable, car imbu de toutes les idées révolutionnaires, cet homme est forcément initié à ces sociétés secrètes qui ne procèdent que par le meurtre, organisées de manière à ne pouvoir jamais être découvertes, implacables dans la vengeance, despotiques sous peine de mort, dans l'exécution de leurs ordres exécrables. Darmès avait pour l'accomplissement de son infâme projet une arme riche, que certes il n'avait pu se procurer lui-même; il avait encore une paire de pistolets et un poignard; et peu de jours avant le crime, il ne possédait aucune arme. Elles lui ont donc été données; il périra, mais le gouvernement n'osera rien dire.

Voilà comme tout s'engloutit dans un ténébreux abîme.

Les sociétés secrètes que l'on s'empresse de nier, et dont moi, je connais depuis longtemps l'action, choisissent bien leurs agents : des hommes grossiers pour l'ordinaire; imbus des principes révolutionnaires, parfois adonnés à l'ivrognerie comme à toutes les mauvaises passions; dégoûtés d'une vie qu'ils traînent misérablement, embrassant avec avidité l'espoir des

[1] Attentat de la place Louis XV, à cinq heures et demie du soir.

biens qu'on leur promet, et se riant de la mort qu'ils envisagent comme un débarras de l'existence, sans voir au-delà.

Autrefois on recherchait des illuminés dont on exaltait l'imagination, mais aujourd'hui où tout jusqu'à la mort se traduit par un intérêt, il faut des gens grossiers, avides, révolutionnaires, et en outre mécréants, qualités qui marchent ensemble.

Darmès sait probablement si peu de chose, que ce qu'il pourrait dire ne mènerait à rien, et l'on craindrait d'ailleurs de remonter trop haut et trop loin. Un Français a été tué dernièrement sur la frontière pour s'être refusé au meurtre qui lui était intimé. L'assassin a échappé; ces hommes ont partout des adhérents. Le seul moyen possible de désarmer d'aussi redoutables sociétés serait d'élever autour d'elles des bastions de principes religieux qui les combattraient avec avantage.

LETTRE DE M. LE MARQUIS DE DREUX-BRÉZÉ

25 octobre.

« Depuis trois jours, cher ami, je me mets chaque
« matin à mon bureau pour vous remercier de votre
« bonne lettre; et chaque fois une visite importune
« m'empêche de le faire.

« Hier c'était celle du duc de Noailles, venu de
« Nauffle pour 24 heures, afin de flairer le terrain;
« avant-hier Adrien de Mailly arrivé d'Espagne et

« ayant vu notre jeune prince, dont comme tout le « monde, il chante les louanges.

« Votre lettre m'a fait d'autant plus de plaisir « qu'elle a calmé les inquiétudes qu'on m'avait don- « nées à mon arrivée sur l'état de M. votre père, de « madame votre mère, et de votre fille chérie. Que de « tourments, que d'inquiétude cher ami, au milieu « d'événements qui ne sont que le prélude d'autres « plus graves encore.

« Rien n'est encore fixé pour la formation du cabi- « net[1], et l'on assure que la composition sera arrêtée « aussitôt après l'arrivée de M. Guizot, attendu ce « matin. Les Chambres sont ajournées au 5 novem- « bre. C'est une grande faute à Louis-Philippe de « mettre M. Thiers hors des affaires sur une question « de dignité nationale, car quelque hésitation que ce « dernier ait mise dans sa conduite depuis six mois, « soutenu qu'il est par une pensée puissante, dans « quinze jours on aura oublié tous les griefs, et la jeu- « nesse de ce pays ne manquera pas d'attribuer aux « adversaires de M. Thiers la honte de notre situation « extérieure. Un peu plus tôt, un peu plus tard, l'en- « fant de la révolution sera le témoin nécessaire; et « cette fois il ne se contentera pas de s'imposer à la « couronne, comme Espartero; il exigera une abdica- « tion en faveur de M. le duc d'Orléans.

« Nos amis de la *Gazette* voient les événements « marcher plus vite; ils affirment que le jour où « Louis-Philippe abdiquerait, Henri V serait dans la « pensée de tout le monde: je ne partage pas cette

[1] On parlait déjà de la retraite de M. Thiers, à l'occasion de la rédac- loin du discours d'ouverture de la session.

« opinion ; si jamais notre prince règne, ce ne sera « qu'après avoir tout essayé, même la république.

« Arrivé ici seulement il y a huit jours, et lorsqu'on « devait croire que M. Thiers ouvrirait la session, j'y « étais venu avec l'intention de parler sur l'adresse.

« La situation se trouvant changée, j'ignore ce que « je ferai. Les occasions au surplus, ne manqueront « pas dans une session pleine d'orages. On m'a donné « beau jeu surtout pour l'Espagne.

« Adieu ami très-cher ; veuillez distribuer autour « de vous mes hommages et mes amitiés. J'ai appris « avec une vraie joie, la belle conduite de François [1], « et aussi que sa blessure n'aurait pas de suites graves.

« Tout à vous de cœur et pour toujours. »

LETTRE DU COMTE DE MONTBEL

« Goritz, 16 octobre.

« Je suis fort peiné de l'état de votre respectable « père, et consolé de la pensée qu'il le supporte si « chrétiennement.

« Le but est au dessus de cette terre et toutes les « formes éphémères qui nous environnent n'ont d'in- « térêt que lorsqu'elles nous offrent l'occasion d'ac- « complir nos devoirs, et d'améliorer ainsi notre âme. « Votre digne père est dans ces sentiments qui nous « montrent la mort comme le seuil de la véritable vie.

[1] Mon neveu, qui vient de faire ses premières armes en Afrique.

« Comme du reste, tout ce qui se passe est de na-
« ture à détruire toutes nos illusions, comme les
« hommes sont actuellement impuissants, comme ils
« sont entraînés par la Providence vers un but, et par
« des voies dont ils ne peuvent se rendre compte, je
« n'ai pas d'opinion sur ce qui va arriver. Dieu seul
« sait si la guerre éclatera. Si cet événement a lieu,
« on pourra le comparer à l'arme qui part, et tue entre
« les mains d'un imprudent qui jouait avec, sans se
« douter des conséquences. Ce qu'il y a de sûr au
« moins, c'est que le contribuable payera cher ou la
« guerre ou les rodomontades. Un des griefs d'accu-
« sation contre le ministère Villèle était d'avoir dimi-
« nué l'impôt direct de quatre-vingt-douze millions.
« Le gouvernement actuel n'encourra plus ce genre
« de blâme.

« M. le duc de Bordeaux a prolongé son séjour à
« Munich, parce que le roi de Bavière lui a manifesté
« le désir de l'y trouver. Il est parti le 10 au matin;
« il s'est dirigé sur Constance; il sera ici dans deux
« ou trois jours. Il est satisfait de son voyage.

« Toute la famille royale est en bonne santé; hier
« nous célébrions la fête de Marie-Thérèse. Aujour-
« d'hui le quarante septième anniversaire de l'assas-
« sinat de Marie-Antoinette. La reine passe cette jour-
« née dans le deuil, le jeûne et la retraite la plus ab-
« solue.

« Nous ne la verrons que demain.

« Adieu, mon cher vicomte; recevez l'assurance de
« mon bien sincère attachement. »

---

2 novembre.

Le discours de Louis-Philippe [1] me paraît, dans les circonstances données, tout ce qu'il pouvait être; du moins tout ce qu'on pouvait attendre d'un pouvoir égoïste qui ne se mettra jamais à la hauteur des circonstances; il ne présage rien d'aucun genre, et laisse toutes les questions dans le vague; il ne résout rien, et laisse toutes les difficultés flagrantes.

La première bataille va se livrer sur l'élection du président; le ministère veut M. Sauzet, l'opposition M. Odilon-Barrot. Ma pensée est que le ministère aura la majorité sur ce point; mais l'eût-il même de 10 ou 12 voix sur toutes les autres questions, c'est une majorité trop faible pour résister avec avantage à une minorité aussi compacte, aussi formidable que celle qui va se dessiner.

Un nouveau ministère est au pouvoir[2]; le maréchal Soult en est le bras, et M. Guizot en est l'âme. Ce présomptueux doctrinaire se croît sûr du triomphe, sans voir que sa confiance même sera sa perte.

Non, il n'est pas un seul de ces hommes qui ait assez d'énergie pour sauver le pays, et c'est en vain que la *Gazette de France*, dont le langage est aussi ferme que sage, leur indique la seule voie de salut. Ils n'y entrent pas. Un jour viendra où, comme au jugement dernier, la voix du Tout-Puissant se fera entendre.

Non, pas un de ces hommes ne demeurera debout;

[1] Ouverture des Chambres.

[2] Le cabinet du 29 octobre.

ils courberont leur front dans la poussière ; ils se jugeront et se détruiront eux-mêmes.

Une nouvelle ère, une génération nouvelle, une nouvelle expérience sera faite.

LETTRE DE MADAME ÉMILE DE GIRARDIN

A L'OCCASION D'UN SOUFFLET DONNÉ A SON MARI A L'OPÉRA

« 6 novembre,

« J'attendais votre lettre et votre bon souvenir. Je « sais que je dois voir vous ou votre écriture chaque « fois qu'il m'arrive un malheur ; et cette confiance « est pour moi une bien douce consolation. J'ai eu « beaucoup de force pendant deux jours ; l'indigna- « tion générale et les innombrables preuves d'intérêt « que nous avons reçues, m'avaient donné un grand « courage, mais ce soir je suis abattue, on nous a dit « ce matin qu'un misérable nommé L. D...., avait « attendu hier toute la soirée mon mari, dans un ca- « baret qui est en face des bureaux de la *Presse*, et « que là il le guettait, assisté de camarades, pour « l'assaillir. Cette idée me bouleverse, et par la crainte « qu'elle me jette dans le cœur, et par la résolution « qu'elle m'inspire. Il quitte pour quelque temps cet « affreux pays ; le courage y est inutile; c'est trop « souffrir pour rien ! Et d'ailleurs ne voyez-vous pas « le journalisme presque tout entier prendre le parti « de ce lâche qui nous a insultés.

« Vous ne comprenez rien à cette affaire, et cela

« doit être, d'après la manière dont les journaux la « racontent. Nous étions, M. de Girardin et moi, sur « le devant d'une petite loge à quatre places, derrière « la galerie. M. Lautour-Mézeray était avec nous. Ber- « geron [1] s'est fait ouvrir la porte de la loge voisine ; « il a allongé le bras et a donné à mon mari un coup « derrière la tête, puis il s'est enfui en criant : *C'est « moi, Bergeron!* et il a fui si vite, et il est resté si peu « de temps, que ni mon mari, ni M. Lautour, ni moi, « ne l'avons vu. Et cependant moi je n'avais que les « yeux à tourner pour le voir s'il était resté là une « minute. Hugo a raison quand il dit que cet individu « a résolu probablement de nous insulter à la fois en « public et en cachette ! Comment peut-on punir un « insulteur qu'on ne voit pas, que l'on ne connaît pas? « en le poursuivant, on risque de frapper une autre « personne !

« N'est-ce pas un tourment que cette haine vague, « sans objet visible, qui n'a pas même une image à « maudire, et qui ne peut s'acharner que sur un « nom ! Quand je pense que je peux rencontrer cet « homme et le regarder indifféremment.... Je me ré- « volte, car je sens tout ce qu'il y a de lâcheté dans « un outrage si prudemment combiné.

« Depuis trois jours cette lettre est commencée ; « mais j'ai vu tant de monde, et je suis si troublée que « je n'ai pu trouver un instant pour la finir.

« Lamartine, sans le vouloir, vient de nous causer « un nouveau chagrin, il en est désolé ; mais ces « choses-là sont difficiles à réparer.

[1] Accusé par la *Presse* de s'être vanté d'avoir tiré sur Louis-Philippe au pont Royal, en 1831.

« Remerciez de ma part monsieur votre père.
« Les témoignages de sympathie que je reçois sont « toute ma consolation ; je les compte orgueilleuse- « ment, et pour moi, les siens comptent double.
« A vous et à lui, je rappelle ma reconnaissance « de quinze ans.

« D.-G. DE GIRARDIN. »

Cette lettre de madame Emile de Girardin, en réponse à la mienne, et adressée à Montmirail, m'a été renvoyée à Paris ; j'ai couru chez elle, aussitôt mon arrivée, pour lui exprimer la peine que m'avait causée l'insulte faite à son mari à l'Opéra, en présence de sa femme, dont l'indignation fut bientôt partagée par toute la salle, quand on connut l'horrible guet-à-pens dont M. de Girardin venait d'être victime, de la part d'un homme avec lequel j'ai été en prison à Sainte-Pélagie.

Dans quel siècle vivons-nous, pour que la présence d'une femme ne soit pas une barrière invincible pour celui-là même qui, à tort ou à raison, se croirait outragé.

Le cœur et l'esprit de madame de Girardin sont d'une énergie peu commune; aussi, sentant qu'il fallait à l'instant même, dessiner la position devant tout le monde qui ne pouvait rien comprendre à ce qui se passait : « — C'est un assassinat, criait-elle à haute voix, « c'est un assassinat, dit-elle, en retenant fortement « son mari, qui, armé de sa canne, voulait courir « après celui qui l'avait ainsi frappé à l'improviste ; « c'est un assassinat, et on ne se bat pas avec celui

« qui a voulu vous assassiner, on ne donne pas des « coups de canne à celui avec lequel on ne peut se « battre ; on le livre aux tribunaux. »

Un grand et vif intérêt fut généralement témoigné dans cette circonstance à madame de Girardin ; et les hommes les moins suspects en fait d'honneur furent de son avis.

M. Bergeron, arrêté il y a deux jours, va comparaître devant la cour.

---

18 novembre.

Le système de défense de M. Thiers, et le besoin qu'a l'opposition de son talent, ont un peu remonté ses actions ; il donnera fort à faire au ministère ; en rejetant l'odieux de sa conduite sur Louis-Philippe, il se repopularise à ses dépens.

M. Guizot triomphe parce qu'il se sent sûr de la majorité de la Chambre pour une adresse pacifique ; mais on a tellement excité les passions belliqueuses de la nation, que ceux-là même qui voudraient intérieurement la paix crieront pour la guerre, et seront indignés de la pusillanimité de la Chambre.

M. Guizot a été bien maladroit de se déclarer, au nom du ministère, l'adversaire positif de la réforme !

Nous verrons encore une fois le gouvernement d'un côté, et tout le pays de l'autre.

LETTRE DE MADAME WALSH

DIRECTRICE DU JOURNAL LA MODE

« J'arrive à Paris; madame G*** m'apporte votre « lettre, et je viens vous remercier, monsieur le « vicomte, de votre bon et gracieux souvenir! Mon « Dieu oui, je ferai tous mes efforts pour être utile à « votre protégée! Pauvre mère de famille, elle m'a « déchiré l'âme en me peignant sa misère! J'essayerai, « je chercherai et je trouverai peut-être un moyen de « lui venir en aide.

« Qu'avez-vous fait pendant tous ces beaux jours? « Vous avez eu de douloureuses inquiétudes; votre « noble père tant aimé, si vénéré de tous, a beaucoup « souffert! êtes-vous un peu rassuré sur son état, et « n'a-t-il pas déjà éprouvé les fâcheuses influences de « l'hiver?

« Oh! j'ai bien partagé vos douloureuses craintes, « et j'ai répondu avec émotion au touchant appel que « vous avez fait; croyez-le bien, monsieur le vicomte, « si le ciel exauçait les prières de tous ceux qui ho- « norent, qui vénèrent votre excellent père, il serait « gardé de tout mal et conservé longtemps à votre « amour!

« J'étais tout effrayée de bruits de révolution, de « guerre, et voilà que la Chambre se montre tout d'a- « bord pacifique et calme; triste époque que la nôtre! « Rien de possible, ni la paix, ni la guerre; toute « noble pensée se dessèche et meurt dans les calculs « d'un froid et vil intérêt! Oh oui, il y a longtemps

« que vous avez compris cette situation, et que mieux « qu'un autre vous avez sondé toute la profondeur de « la plaie qui nous dévore, et indiqué le remède à un « état aussi alarmant ; je relisais à la campagne votre « Pèlerinage à Goritz ; comme vous comprenez bien « la France ! Oui la *Mode* s'honorera, s'illustrera de « votre nom, et annoncera votre nouvelle édition avec « un grand empressement.

« J'ai passé une partie de l'été dans un magnifique « château à Serrant. Nous avons eu de fort belles « chasses. Madame de Contades était la reine de beauté « de nos jeux, de nos fêtes. Vous connaissez ses in- « croyables exploits, ses haies, ses fossés franchis « avec une intrépidité qui faisait souvent reculer nos « plus hardis chasseurs ; il me faudrait de longues « pages pour vous redire ses hauts faits, ses longues « courses et cette meute affamée, bruyante qu'elle « traîne partout. J'arrive de Bourges où nous avons « été comblés des bontés de Leurs Majestés.

« La reine m'a donné un fort beau bracelet en fer « damasquiné qu'on lui avait travaillé dans les pro- « vinces. Elle a daigné accompagner ce présent pré- « cieux d'expressions tellement bienveillantes, que je « ne saurais vous les redire ! Le prince des Asturies « est un jeune homme charmant, d'une intelligence « admirable ; comme il connaît bien l'Espagne, « comme il juge les événements qui ont amené tous « ses malheurs ! Il nous a parlé des besoins, des souf- « frances de ce malheureux pays, avec la sollicitude « d'un roi, d'un père et la sagesse d'un législateur ! « Quelle profonde connaissance des hommes et des « choses ! Pauvre jeune homme, il étouffe à Bourges,

« et quand je lui disais : « — Monseigneur, venez à « Paris avec moi ; » il souriait de mes projets, et me « répondait : « — J'irai à Paris, pour prouver à ces « gens-là qu'il y va du bonheur de l'Espagne ; qu'il « me faut mes trente mille soldats, et qu'on me « laisse avec eux rentrer à Madrid ! » A Madrid où la « France devrait le ramener si elle comprenait ses « intérêts, et ne tremblait pas devant l'Angleterre !

« Adieu, monsieur le vicomte, vous le voyez, je ne « sais plus vous quitter ; c'est qu'avec vous mon cœur « n'a jamais dit son dernier mot.

« Revenez-nous bien vite et laissez-moi vous renou- « ler encore l'expression de ma bien sincère affec- « tion. »

La lecture du projet d'adresse à la Chambre des députés, et les phrases qu'on y avait introduites, ont causé un murmure général. M. Dupin en est l'auteur, et on l'accuse de l'avoir rédigée sous l'influence du château.

Au moment où la majorité est si chancelante, il est maladroit au ministère de l'avoir ébranlée. M. Guizot par sa formule de *la paix partout, la paix toujours* à la Chambre des pairs, s'est mis sur un mauvais terrain.

Il paraît d'un autre côté, que M. Thiers s'est grandement compromis par les instructions secrètes données à M. Walewski, qui était de pousser à tout prix le pacha à la guerre, et Ibrahim à passer le Taurus,

tandis qu'il annonçait officiellement à la France et à l'Europe une mission et une intention contraires.

M. Thiers en sera plus décrié; que lui importe? sa position vis-à-vis d'une opposition qui veut la guerre à tout prix pour arriver au pouvoir, à travers la confusion générale, n'en sera que plus forte et plus redoutable au gouvernement à la tête d'un corps jadis désuni, et maintenant d'autant plus compact qu'il semblerait que ce centre gauche veut se rapprocher de la gauche.

Une lettre de M. Walewski, adressée à M. Thiers qu'il croyait encore aux affaires étrangères, serait tombée entre les mains de M. Guizot, qui aurait ainsi tout découvert.

M. Thiers s'en tirera en rejetant tout sur Louis-Philippe; il dira que, honteux de la paix à tout prix que voulait Louis-Philippe, il avait voulu rendre le déshonneur de la France impossible, et ces paroles auront du retentissement.

---

8 décembre.

Ma fille Marie n'est plus... un ange est au ciel, et moi je reste sur la terre pour souffrir! Seul je puis comprendre tout ce que je perds dans cette enfant si tendre et si parfaite, la consolation d'une vie si cruellement éprouvée, toute la pensée de mon avenir.

Je perds tout en elle; mais deux enfants me restent,

et je dois les aimer davantage encore si c'est possible; plus que jamais je sens à quel degré ils me sont chers !

A six heures, n'y tenant plus, j'envoyai savoir des nouvelles de Marie, et l'on me dit qu'elle était tranquille; mais que ses forces baissaient. Je priai pour elle, et n'osais descendre encore dans la crainte de troubler son pauvre cœur à cette heure; j'attendais incertain de ce que je devais faire, quand ce bon Simon, ce médecin si éclairé qui la soignait avec un cœur parfait et qui venait de passer la nuit près de mon enfant, entra chez moi, et en me prenant la main, il me dit avec effusion : « — Monsieur le vicomte, une « crise commence, qui sera je crois, la dernière; « mais la faiblesse de votre pauvre enfant me fait es- « pérer que, du moins, elle sera calme. » Il n'avait pas achevé, que j'étais dans la Chambre de ma chère Marie, ma vieille mère m'y avait précédé; Virginie, son excellente bonne, qu'elle aimait tendrement, une autre femme, admirable de dévouement pour sa mère, la pauvre Thérèse, tout en larmes, et l'abbé Paréchot, entouraient ce lit de douleur où une plainte faible et déchirante se faisait entendre; un quart d'heure après l'âme de Marie était au ciel; pendant le moment d'hallucination qui avait précédé, le seul mot qu'elle fit entendre fut celui de la sainte Vierge, en qui elle avait toujours eu une grande confiance.

Le jour des Morts, elle avait dit avec calme : « — Nous « prions pour les morts; l'année prochaine vous prie- « rez pour moi. » Dix fois elle avait dit à ma malheureuse mère : « — Ma mère, je mourrai jeune; mais ne

« vous en affligez pas ; je ne le regrette pas moi-même, « j'abrégerai ainsi les souffrances et les dangers de « cette terre ; je serai heureuse près du bon Dieu, et « je reverrai ma mère. »

Cette idée était sa pensée constante.

« — Emmenez mon fils, dit ma mère. — Je ne me « retirerai que si vous me promettez de me suivre, » lui dis-je, en la serrant sur mon cœur. Elle me le promit ; nous étions à genoux auprès de Marie, sa figure n'avait rien d'altéré et semblait nous annoncer le bonheur dont elle jouit ; je me levai silencieusement, j'embrassai pour la dernière fois cette enfant que je chérissais si tendrement, et je remontai dans ma chambre, où, me jetant aux pieds de l'Éternel, je priai pour cet ange que j'étais plutôt tenté d'invoquer.

J'avais un devoir à remplir auprès de mon vieux père, je m'armai de courage. Sa tendresse et sa participation à ma douleur si cruelle et si profonde me firent du bien. Pauvre père, hélas ! qui aurait dit que ce serait sa petite-fille qui le précéderait au séjour éternel ?..... C'est que son existence est un immense bienfait sur la terre.

J'entrai ensuite chez ma mère ; je devais encore la remercier d'avoir fait un ange de mon enfant ; et au milieu de toutes mes tristesses qui sont grandes et de plus d'un genre, cette obligation ne s'effacera jamais de mon souvenir et de mon cœur.

La pauvre Émilie, qui avait soigné avec autant d'intelligence que de dévouement l'instruction de ma fille, vint chez moi avec cette jeune petite Ida, enfant charmante, fort au-dessus de son âge, jeune

Anglaise que ma mère avait fait venir, et qui a toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Elles fondaient en larmes, et j'eus besoin d'imposer silence à ma propre douleur pour offrir quelques paroles de consolation à la leur, qui me touchait vivement.

Le bon de Milon, sa femme et sa fille entrèrent baignés de larmes ; comment peindre leurs soins, leur affection pour tous les miens comme pour mon enfant ! notre douleur est la leur, et de pareils cœurs sont rares sur la terre.

François de La Rochefoucauld monta bientôt avec son frère. Je le serrai contre mon cœur.

Quelques minutes après arriva madame la duchesse de Liancourt, accompagnée de l'excellente Azeline de Milon. J'eus à peine la force de me lever pour aller au-devant d'elle et l'embrasser... Quelle journée, mon Dieu !...

Je viens de lire dans la *Revue des Deux-Mondes* un article intitulé : *Philosophie contemporaine.*

Quelle peine se donnent les philosophes de toutes les époques pour coudre péniblement des mots entassés les uns sur les autres, pour formuler presque toujours une pensée obscure que personne ne comprend et que souvent ils ne comprennent pas eux-mêmes !

S'ils étaient clairs, leur absurdité serait trop démontrée, et ils espèrent voiler leur ignorance et leur orgueil sous le masque de l'obscurité.

Il y a tant de gens qui admirent précisément ce qu'ils ne comprennent pas !

A côté de toutes ces pages inintelligibles, lisez une simple page du Catéchisme ; elle est claire et pratique pour les moins pénétrants.

Que serait une religion qui ne pourrait être sentie que par les doctes ! Ouvrez l'Écriture : tout y est précis, et chacun peut y puiser comme à la source du salut et de la vérité.

Le premier soin du philosophe est de prouver que tout ce qui l'a précédé en fait de doctrine était absurde.

L'uniformité sublime de tous les Pères de l'Église, groupés autour de la même vérité, du principe fondamental de l'être et de l'action, a quelque chose de merveilleux, qui ne peut émaner que de Dieu lui-même.

Sortez de là, rien n'est vrai, rien n'est pareil; et chaque esprit s'égare, parce qu'il veut créer au lieu de croire.

Plus je vis, plus je réfléchis, plus je vois, et plus l'absurdité de la philosophie humaine m'inspire de pitié.

Que devient tout cet échafaudage de mensonges et d'innovations devant cette lumière qui a traversé le monde sans que rien puisse l'éteindre ?

L'humilité porte à la croyance, tandis que l'orgueil fait douter.

Forcés, pour la plupart du moins, de reconnaître l'existence de Dieu, chacun le fait au gré de ses désirs ou de ses passions, tandis qu'il est et plus simple et plus vrai de le reconnaître toujours le même, tou-

jours grand, toujours juste, puis toujours miséricordieux.

Pauvres humains, pouvez-vous avoir la prétention d'inventer quelque chose d'aussi pratique pour tous, d'aussi grand et d'aussi simple que tous les préceptes de la religion chrétienne?

« La plus belle histoire qui soit à écrire, dit « M. L. de Carné dans un autre article, serait assuré« ment celle du droit public primitif de l'Europe « catholique, tel qu'il résulte des décisions pontifica« les, des actes des assemblées nationales, et de ces « innombrables conciles, dont la mission n'était pas « alors moins politique que religieuse. »

Oui, partout, à la suite du catholicisme, apparaît comme par enchantement, le bien-être des peuples, la reconnaissance du droit des gens, la justice, l'équité, des lois sages, l'affranchissement des esclaves, l'égalité de tous devant la loi, l'élévation des petits, l'abaissement des grands.

Le catholicisme marche partout à la tête de la civilisation et de l'affranchissement.

Partout le catholicisme prêche en faveur de l'ordre qu'il soutient et fonde, tandis que la philosophie n'a jamais produit que l'anarchie morale et l'anarchie matérielle; elle a tout détruit pour le pauvre comme pour le riche; elle n'a jamais rien fondé.

« Les papes, tant attaqués, dit encore ailleurs « M. de Carné, les papes avaient pu sauver l'Europe « de l'invasion musulmane, inspirer et régler le mou« vement qui, en la jetant tout entière sur l'Asie, fit « sonner l'heure de son affranchissement politique; « ils avaient pu, par de prodigieux efforts, sauver

« l'inviolabilité du mariage et la sainteté de la famille, « maintenir les lois de l'Église, et préserver la disci- « pline, compromise par un dangereux contact avec « la puissance seigneuriale ; ils purent intervenir « entre les princes et les peuples, quelquefois préve- « nir la guerre, et toujours en atténuer la rigueur. »

Voilà le bien réel produit par le catholicisme; et certes, l'opinion de celui qui lui rend ce témoignage n'est pas suspecte.

Que la philosophie se serre en masse, qu'elle produise un seul homme qui ait jamais rien fait de pareil en faveur de l'humanité, et envers qui ses semblables puissent reconnaître de telles obligations !

Les paroles des philosophes sont dorées, parce qu'elles tendent à corrompre. Le catholicisme ne flatte pas l'homme, il l'éclaire pour le conduire au bien.

---

19 décembre.

En changeant de résidence on ne fuit pas ses pensées, et les miennes m'absorbent : la douleur est de tous les lieux comme de tous les temps, et je sens la mienne comme un poids qui m'accable.

On me témoigne généralement un intérêt qui me touche sans me consoler ; mes amis ont été parfaits. C'est au temps du malheur qu'on reconnaît ceux sur lesquels on peut et doit compter ; et ceux-là vous deviennent plus précieux et plus chers.

La cérémonie des funérailles de Napoléon s'est passée assez tranquillement, et le peuple a été plus

sage que le gouvernement. Il craignait Napoléon vivant, et son cercueil lui a encore imposé le respect.

Mais on a fait sottement, d'une cérémonie qui eût dû être imposante, un spectacle sans dignité; et ce qu'il reste de plus clair, c'est le gaspillage de six millions. Je n'ai rien vu, mais j'ai tout su.

Des cris : *A bas Guizot!* souvent répétés dans les rangs de la garde nationale, *à bas les traîtres! à bas les Anglais!* se sont fait entendre; mais le gouvernement a eu le bon esprit de vouloir paraître content.

On doute cependant que M. Guizot puisse résister longtemps à une opinion si prononcée; et, supposé qu'il l'écrasât à coup de majorité, elle n'en deviendrait que plus rebelle par suite.

C'est une machine usée qui ne peut résister à une sérieuse tempête[1]. Il faut le dire cependant, les républicains paraissent un peu découragés par cet appareil formidable de troupes, et par l'épée du maréchal Soult; mais les sociétés secrètes n'en ont pas moins juré la mort de Louis-Philippe.

LETTRE DE MADAME GEORGE SAND

« Mon ami, vivant comme une recluse et ne sa-
« chant rien de ce qui arrive hors de ma retraite, je
« viens seulement d'apprendre le nouveau malheur
« qui vous a frappé. Je ne vous dis rien, n'ayant en

[1] On l'a vu en 1848.

« moi aucune consolation qui soit digne de votre at-
« tention, dans une épreuve si forte, et sachant bien « que vous n'en pouvez puiser que dans le sentiment « religieux dont votre cœur est rempli et fortifié. Le « mien ressent vivement et profondément les coups « terribles qui vous accablent. Vous le savez, mais « que sommes-nous les uns pour les autres, quand « la main de Dieu arrache de notre sein ce que nous « avons de plus cher et de plus précieux? Dieu seul « peut nous communiquer alors une foi assez vive « pour nous soutenir à une certaine hauteur de la « pensée, où les formes extérieures disparaissent et se « confondent ; votre foi et la mienne se rencontrent. « Je crois fermement à l'immortalité de l'âme et à la « réunion éternelle de ce que la mort semble désunir. « En songeant que cette croyance est la vôtre, je me « rassure un peu sur l'état de votre âme; mais je « n'en apprécie pas moins ce qu'il vous faut de force « d'esprit pour boire ce nouveau calice sans désespé- « rer de la justice et de la bonté de Dieu.

« A vous de cœur. »

LETTRE DE M. LEDIEU

L'UN DE MES COMPAGNONS DE SAINTE-PÉLAGIE.

« Monsieur le vicomte,

« Le tableau de la mort de Charles X a dû être porté « ce matin chez madame la comtesse de ***. Il sera

« mis en loterie sous ses auspices. Le vicomte son « fils m'a dit que toute sa famille prenait la part « la plus vive à votre deuil. Tous sont passés chez « vous.

« Vos qualités de cœur ont depuis longtemps triom- « phé de nos dissentiments politiques. Vous vous « faites aimer par ceux mêmes qui ne peuvent cesser « de vous combattre dans l'arène politique ; mais, « hors de ce champ de bataille, tout est à vous d'af- « fection. Je vous prie de me mettre au nombre de « ceux sur qui vous pouvez compter ; et je me per- « mets de le prouver, en revenant sur une partie de « notre dernier entretien.

« Je crois que pour vous, pour vos amis et pour « votre cause même, vous ne devez pas rester dans la « solitude de famille, et dans l'état de fortune que « l'adversité de tous les genres vous a donnés ; votre « cœur, qui a besoin d'affection, et votre position, « qui exige plus de fortune, doivent vous rattacher « à l'idée d'une nouvelle union, et à faire un choix « surtout en Angleterre. Si vous vous décidez à cela, « vous pouvez disposer de moi et de mes relations « assez étendues dans la société de ce pays, que vous « aimeriez comme je le fais si vous le connaissiez « aussi bien[1].

« La résolution de n'épouser qu'une catholique « restreindrait les choix quant à la naissance et à la « fortune, car les riches demoiselles de cette religion « sont rares et très-recherchées.

« Veuillez réfléchir sur ce point, et me communi-

[1] J'admire le pays dont j'apprécie les habitants, mais je déteste cette politique égoïste qui surgit à chaque nouvelle occasion.

« quer vos intentions; je me chargerai volontiers de « faciliter l'accomplissement de vos désirs.

« Quant à l'autre partie de notre conversation, j'ai « médité un résumé que j'aurai l'honneur de vous « remettre lundi prochain, si toutefois j'ai le temps « de l'écrire.

« Agréez l'hommage des sentiments de respect et « d'attachement d'un homme qui ne les prodigue pas, « mais qui ne les trahit jamais. »

---

31 décembre.

On s'étonne des tentatives envahissantes de l'Angleterre contre la Chine, et chacun se récrie contre l'immoralité d'une puissance qui déclare la guerre à un peuple parce qu'il ne veut pas consentir à se laisser empoisonner; mais qui ne sait qu'en Angleterre tout se réduit à une question d'intérêt. Les possessions de l'Inde ne suffisent plus à l'écoulement de ses marchandises ; il fallait à l'Angleterre de nouvelles populations à corrompre et à exploiter. Alors, au mépris de tous les droits des gens, elle envoie ses flottes à la conquête de la Chine. Que lui fait l'opinion du monde ! Elle répond au mépris par sa puissance et ses richesses.

Fatal et terrible exemple !

La confusion la plus entière règne dans la Chambre; personne ne sait ce qu'il veut ni où il va ; et M. Thiers semble remonter sur le pinacle dont on

l'avait fait descendre. Homme aussi inconséquent et aussi dangereux à la tête des affaires que dans l'opposition, il se laisse emporter par les circonstances, sans autre but que celui d'une ambition qui marche toujours en avant, sans jamais réfléchir ; mais qui possède un immense talent.



FIN DU QUATORZIÈME VOLUME

APPENDICE

« — Mon cher père, me disait l'autre jour mon aimable belle-fille « (la vicomtesse), promettez-moi de répondre à la question que je vais « vous faire. — Cela dépend nécessairement, ma chère petite, du genre « de la question. Voyons. — Je lisais l'autre jour dans ce petit volume « que vous avez publié, il y a quelques années[1], une lettre d'une mère « à sa fille. Il n'y a qu'une mère qui ait pu écrire une pareille lettre. « Quelle connaissance du cœur humain, quelle tendresse, quelle pré- « voyance, et comme elle est bien écrite ! C'est avec des larmes dans « les yeux que je l'ai achevée ; et si j'avais une fille, je voudrais l'avoir « écrite. J'ai cherché dans toutes mes connaissances et les vôtres, sans « jamais pouvoir mettre la main sur cette femme que je voudrais tant « connaître. Dites-moi, de grâce, le nom de cette pauvre mère si tendre « et si distinguée ? — Elle vous a donc plu cette lettre ? — Plus que je « ne puis vous le dire. — Eh bien, chère enfant, cette mère, c'est moi. « — Comment, il serait possible ? — Depuis la première ligne jusqu'à

[1] *Le Guide de la Famille*, voir le dixième volume de mes *Mémoires*, page 109.

« la dernière, tout est de moi ; et c'est mon cœur seul qui m'a inspiré.
« J'ai eu deux filles, une surtout que je chérissais avec toute la ten-
« dresse d'une mère. Je n'ai eu qu'à laisser courir ma plume. Elle
« m'inspirait, et je craignais seulement que mes larmes n'effaçassent
« mon écriture. »

Ma chère belle-fille m'a embrassé alors avec une véritable émotion.

Ce court article n'est pas à sa place ; mais il paraîtrait trop tard, si je devais l'y reporter. Le suffrage des indifférents me touche peu ; mais celui des personnes que j'aime est la joie de ma vie ; et par son esprit comme par son cœur, personne n'est plus digne que la vicomtesse d'apprécier et de sentir ce qui est grand, noble, généreux et tendre. D'ailleurs le *Guide de la famille* a paru depuis longtemps.

Plusieurs questions du même genre m'ont été souvent adressées au sujet de cette lettre.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

ANNÉE 1838

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

ANNÉE 1839

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

ANNÉE 1840

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

